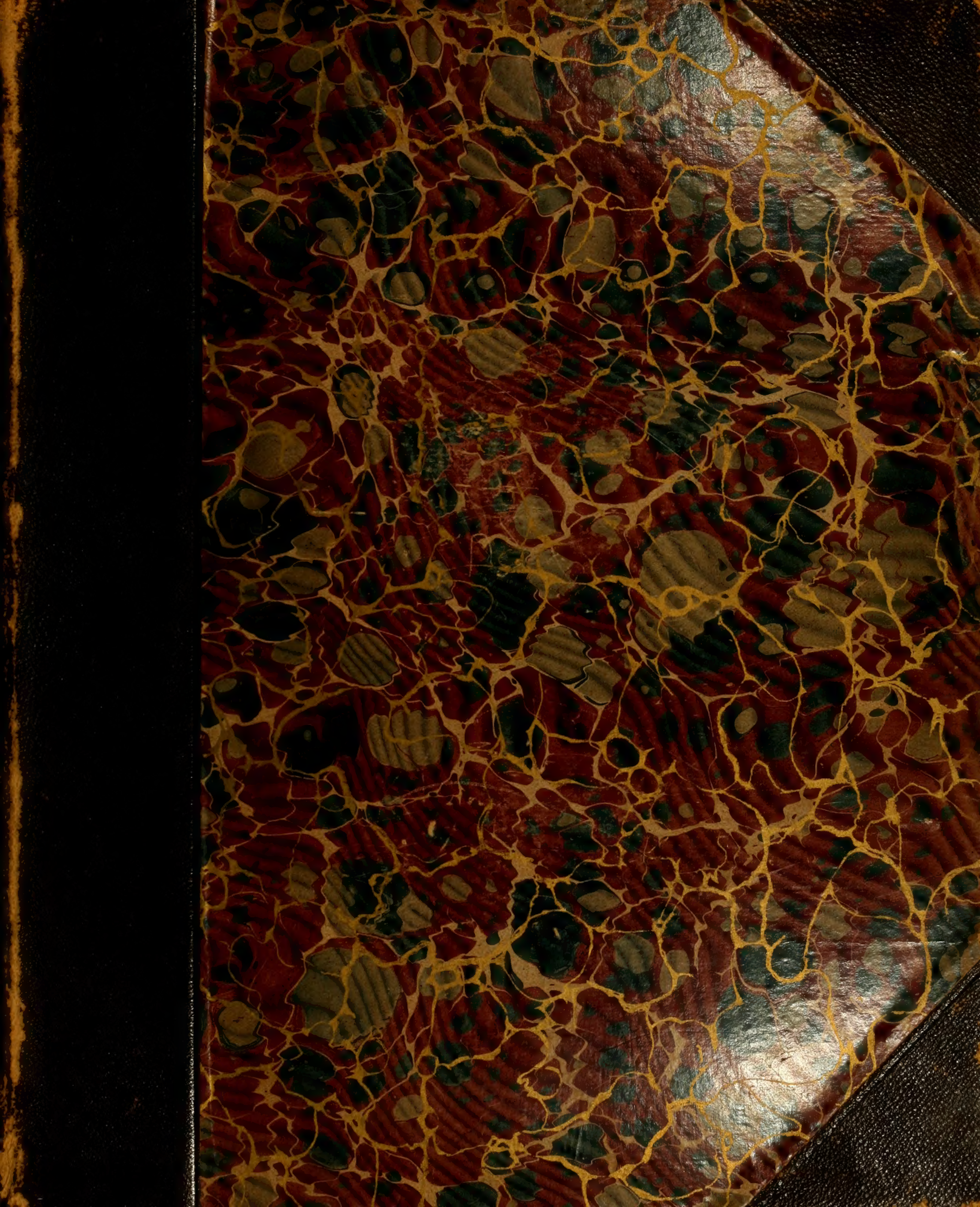
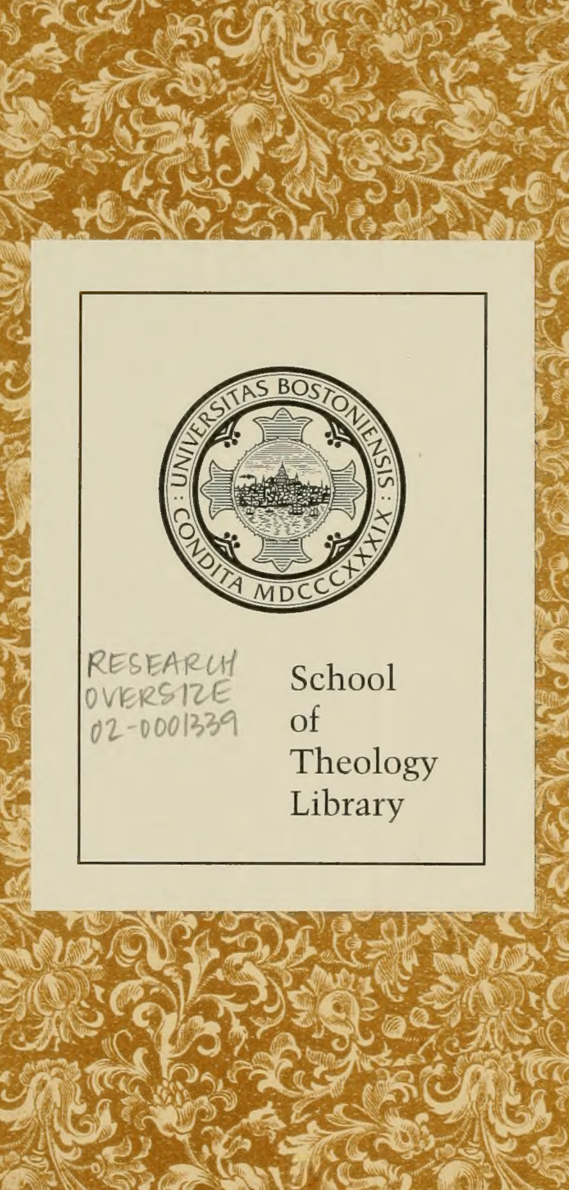



UNIVERSITAS BOSTONIENSIS
CONDITA MDCCCXXXIX



MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE

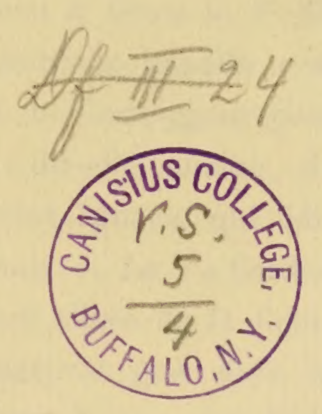
ASSISTANCE DE GERMANIE

PREMIÈRE SÉRIE

COMPRENANT LES PROVINCES D'AUTRICHE, DE BOHÊME, DE HAUTE-ALLEMAGNE, DU HAUT ET DU BAS-RHIN

SECONDE PARTIE





PARIS

TYPOGRAPHIE M.-R. LEROY

185, RUE DE VANVES.

1898

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

I[er] JUILLET

—

Le premier jour de juillet de l'an 1590, mourut à Gratz le P. MICHEL CARDAN, que l'Histoire de la Province d'Autriche appelle « un homme vraiment apostolique, donné de Dieu à la Compagnie pour le salut d'un grand nombre d'âmes ; il fut, dit-elle encore, du nombre de ces ouvriers uniquement chers à saint Ignace, qui édifiaient toujours sans ébranler ni détruire jamais ». Le P. Cardan est en effet l'un de ces missionnaires du premier siècle de la Compagnie, dont les noms ne furent souvent conservés que dans le livre de la vie éternelle, et qui reconquirent une à une sur l'hérésie tant de villes où la foi romaine avait entièrement disparu.

La Moravie, la Saxe, la Bavière et la Styrie furent tour à tour arrosées de ses sueurs.

A Nikolsburg, en Moravie, les hérétiques avaient aboli jusqu'au sacrement de baptême comme une invention monastique. En moins de quatre ans, le P. Cardan y ramena si pleinement toutes les pratiques de la vie chrétienne, que les nombreux adultes baptisés par lui en faisaient une image de l'Église naissante. Dieu, pour affermir leur foi, donnait bien souvent aux sacrements, entre les mains de son serviteur, la vertu de guérir les maladies les plus désespérées. Il gagna pareillement la ville de Fürstenfeld, où il n'avait trouvé que trois âmes fidèles à Dieu. Il avait même formé le projet de pénétrer au cœur de la Saxe, qui était alors le boulevard du luthéranisme, et d'y travailler à la conversion de l'électeur, dont il était né le sujet. Nous avons encore des fragments de la lettre qu'il écrivit au P. Aquaviva pour en obtenir la permission, et la belle réponse de celui-ci : « Allez, mon Père, lui disait le Père Général, vous confiant à Dieu d'un grand cœur, et lui consacrant tellement tous vos efforts, votre langue, vos mouvements et vos pensées, que vous soyez à chaque moment digne d'être éclairé de ses lumières et soutenu de son secours. Ne vous asseyez pas à la table des courtisans et n'empruntez rien à leur manière de vivre... L'autel, l'office divin, la pureté de conscience, et tout ce que vous pourrez observer de vos règles, voilà pour vous le moyen véritable de mener à bonne fin une si haute entreprise ».

Les sectateurs de Luther parvinrent malheureusement à fermer au P. Cardan l'entrée de la Saxe. L'homme de Dieu reprit donc le cours de ses belles et laborieuses missions. Il venait de pénétrer à Pettau, en Styrie, et d'y gagner les seize premières âmes

qui renoncèrent à l'hérésie, lorsqu'il se vit arrêté par la maladie. Il mourut l'année suivante à Gratz à l'âge de quarante-neuf ans ; il en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 9, *n.* 102, *p.* 440. — SOCHERUS, *Histor. Provinc. Austr.*, *p.* 213, 259, 322, 371, 419. — *Litter. ann. Societ.*, *ann.* 1581, *p.* 198 ; *ann.* 1589, *p.* 167. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 611. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 728.

II JUILLET

—

Le deuxième jour de juillet de l'an 1662, mourut à Braunsberg le P. Christophe Schenck, né en Prusse, et pendant trente ans ministre du noviciat ou compagnon du Maître des novices. C'était en effet un des plus admirables modèles que l'on pût mettre sous les yeux des jeunes enfants de la Compagnie. Il avait eu le bonheur d'apporter dans la vie religieuse son innocence baptismale et n'épargnait rien pour la conserver dans tout son éclat. Comme tous les saints, il condamnait les moindres infidélités aux inspirations de la grâce, et s'en confessait chaque jour avec une extrême douleur. S'apercevait-il de quelques distractions dans sa prière, il se châtiait à l'instant même de ce qui lui semblait un manque de respect impardonnable dans une âme admise à l'honneur de s'entretenir avec Dieu.

Souvent le P. Schenck passait les nuits entières en oraison, tantôt dans sa chambre, tantôt au pied du Saint Sacrement, ou bien devant la porte de la chapelle lorsqu'il trouvait celle-ci fermée ; quand il ne pouvait plus résister au sommeil ou à la fatigue, il s'étendait à terre quelques instants pour y prendre un peu de re-

pos. Du reste, il n'accordait jamais à son corps plus de trois ou quatre heures de sommeil sur une planche nue. Les mystères de la Passion, dont il se rappelait fréquemment le souvenir lui auraient fait honte de demeurer un seul moment sans douleur. Il ne faisait aucune visite au dehors sans avoir auparavant demandé à genoux la bénédiction de son supérieur, et sans être armé d'une ceinture de pointes de fer comme d'une armure contre le laisser-aller des conversations mondaines. Parmi ses dévotions, la très sainte Vierge et saint Joseph tenaient après Notre-Seigneur le premier rang; une de ses oraisons jaculatoires de prédilection était celle-ci : « *Benedicta sit hora in qua sine macula concepta est sanctissima Mater Domini Jesu ;* bénie soit l'heure à laquelle fut conçue sans péché la très sainte Mère de Jésus Notre-Seigneur » !

Le P. Schenck était renommé dans sa toute Province comme un modèle de charité envers les malades, dont on l'appelait la mère, et d'hospitalité pour les Pères et Frères des autres maisons qui venaient frapper à sa porte. Dès qu'on lui annonçait l'arrivée de quelqu'un des Nôtres : « *Hospes venit, Christus venit* », avait-il coutume de dire, en allant aussitôt à sa rencontre. Quinze jours avant sa mort, il obtint de se préparer à ce redoutable passage par un tel redoublement de jeûnes, de flagellations et de veilles, que sa seule vue faisait pitié. Ce saint homme voulait du moins vivre jusqu'au bout en martyr, puisqu'il ne lui était pas donné de mourir comme les martyrs, dont il avait toujours dans sa chambre quelque image sous les yeux.

Enfin le matin de la Visitation de la sainte Vierge, après s'être confessé pour la dernière fois avec une grande abondance de larmes, il tomba d'épuisement entre les mains de ses frères, au

moment même de monter à l'autel ; et presque sans agonie, il expira doucement, en baisant les plaies de son crucifix. Il était âgé de cinquante-six ans et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summ. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).* — Patrignani, *Menolog.*, 2 *luglio, p.* 17.

III JUILLET

—

Le troisième jour de juillet de l'an 1649, mourut saintement à Glatz le P. Daniel Stigel, à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie. Ni la vieillesse, ni les douleurs de la goutte ne l'empêchaient de travailler encore au salut des âmes, de visiter les pauvres, les prisonniers et les malades, de jeûner en l'honneur de la sainte Vierge la veille de ses fêtes, et tous les samedis, et de porter jusqu'à la fin un rude cilice, lors même que ses infirmités ne lui permettaient plus de quitter le lit.

L'Histoire de la Province de Bohême nous a conservé de curieux détails sur la haine que lui avaient vouée les démons, et sur son habileté à les reconnaître quand ils se transformaient en anges de lumière et à déjouer leurs trames les mieux ourdies. Ce fut dans un exorcisme, qu'interrogé par un témoin sur la plus fertile contrée du monde, l'ennemi du genre humain fit cette réponse : « La plus fertile contrée pour moi, c'est celle qui me produit le plus d'âmes. La plus belle forêt pour le chasseur, est-ce la plus riante ou bien celle qui lui donne la plus riche proie » ? Et comme on employait un jour contre lui l'oraison dominicale : « C'est mon règne qui doit venir, s'écria-t-il avec rage, et ma volonté qui doit

être faite ; *adveniat regnum meum* ; *fiat voluntas mea* » ! Mais le P. Stigel sut le contraindre à s'avouer vaincu.

Une touchante pratique de ce saint homme était de réciter chaque jour deux chapelets pour ses pénitents et l'expiation de leurs péchés. Son talent à donner les Exercices de saint Ignace fut d'un grand secours à une multitude d'âmes religieuses, qui n'avaient presque aucune autre ressource au milieu des hérétiques, pour vivre et se maintenir dans une très haute perfection.

NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 3 *jul.*, *p.* 10. — PATRIGNANI, *Menol.*, 3 *luglio*, *p.* 34. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 1, *p.* 158; *lib.* 3, *n.* 27, *p.* 337 ; *lib.* 6, *n.* 45, *p.* 1060 *seqq.* : *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 126, *p.* 545.

IV JUILLET

—

Le quatrième jour de juillet de l'an 1567, mourut dans les transports d'une sainte joie le Frère Scolastique MICHEL HUTMACHER, professeur au collège de Trèves. Il était tendrement aimé de ses élèves aussi bien que de ses frères et de ses supérieurs ; mais son cœur était détaché de toute affection sensible. A ceux qui lui parlaient de rester encore sur la terre : « Laissez-moi, répondait-il en souriant, laissez-moi partir pour le ciel, où sont toutes mes affections et mes désirs. Grâce à Dieu, ajoutait-il, je crois avoir conservé sans tache ma chasteté ; je meurs volontiers fidèle à l'obéissance jusqu'à mon dernier soupir ; priez avec moi Notre-Seigneur, pour que je lui rende mon âme dans l'exercice de son saint amour ».

REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rheni Inferior., p.* 123.

---

* Le quatrième jour de juillet de l'an 1698, mourut au collège d'Emmerich, dans la Province du Bas-Rhin, le F. CHRISTIAN GREVEN, Coadjuteur temporel. Toutes les vertus de son degré brillaient en

lui avec éclat, la pauvreté, le respect des supérieurs, la mortification, une propreté exquise dans son emploi, mais surtout une admirable obéissance qu'il plut à Dieu de récompenser par un prodige. Le F. Greven était un jour occupé à tirer de l'huile pour la lampe du Saint Sacrement, lorsqu'il fut appelé par un coup de cloche. Fidèle à son habitude de tout laisser au premier signal, il courut aussitôt où il était mandé sans penser à autre chose. Il ne revint qu'au bout d'une heure. Quelle ne fut pas alors sa surprise de voir que son vase étant rempli jusqu'aux bords, l'huile s'était arrêtée, bien que le robinet fût tout grand ouvert ! On attribua cette merveille à l'ange gardien du saint Frère auquel celui-ci avait une dévotion toute spéciale.

Vers la fin de sa vie, le F. Greven devint aveugle ; il supporta cette infirmité avec une inaltérable patience, et l'accueillit comme un présent de la main de Dieu, qui voulait le purifier et le sanctifier. Il expira plein de joie et de confiance à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

V JUILLET

—

Le cinquième jour de juillet de l'an 1612, mourut à Olmutz le P. ÉTIENNE SZANTO, plus connu sous le nom latin d'ARATOR, deux fois exilé et une fois emprisonné par les hérétiques pour prix de son zèle ; la Hongrie catholique lui doit en grande partie son inébranlable fidélité à l'Église romaine. Ce fut en effet le P. Szanto qui sollicita du Souverain Pontife Grégoire XIII la fondation du Collège Hongrois, uni plus tard au Collège Germanique. Il est bien remarquable que les contrées, dont la Compagnie fut chargée durant deux siècles de former ainsi la jeunesse sacerdotale, ont toujours eu des apôtres et des martyrs pour les préserver d'une complète apostasie, tandis que le Danemark, la Suède et la Norwège voyaient s'éteindre jusqu'à la dernière étincelle de leur foi.

Les quatre années que le P. Szanto passa dans la mission de Warasdin, furent une époque de magnifique triomphe pour l'Évangile ; les peuples accouraient souvent d'une distance de plus de vingt milles pour assister à ses sermons, tant on lui savait de puissance pour éclairer les âmes et les affermir dans le service de Dieu. Quarante prédicateurs des différentes sectes du pays s'étant réunis un jour pour le défier, il les confondit en présence de toute la ville ; et lors de la grande réunion des états de Transyl-

vanie, il en confondit jusqu'à trois cents à la fois. Les plaintes et la fureur des luthériens et des ariens ont fait croire à quelques auteurs que dans une ou deux circonstances, le P. Szanto pouvait avoir été entraîné par la vivacité de son caractère et de son zèle, un peu au delà des bornes de la prudence; mais ils y joignent un correctif qui n'en fait que mieux ressortir la vertu de ce grand missionnaire ; ils louent sans réserve sa flexibilité entre les mains de ses supérieurs et sa docilité d'enfant, dès que leurs désirs lui étaient connus. Le P. Szanto mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 25, *n.* 29. *p.* 877. — *Litter. ann. Societ.*, *ann.* 1612, *p.* 202. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 3a *jul.*, *p.* 8. — Patrignani, *Menol.*, 5 *luglio*, *p.* 52. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 746. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 506. — Crugerius, *Sacri pulveres*, 16 *april.*, *p.* 96. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 2, *n.* 169, *p.* 678. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 13. — Cardin, Steinhuber, *Geschichte des Collegium Germanic.*, *Freiburg*, 1895, *t.* 1, *p.* 80, 128.

VI JUILLET

---

* Le sixième jour de juillet de l'an 1746, mourut très saintement dans la réduction de Saint-Jacques, en Californie, le P. Antoine Tempis, de la Province de Bohême, consumé par dix années de travaux apostoliques. Arrivé en 1736, il avait été chargé de relever cette mission, ravagée deux ans auparavant par les Indiens révoltés et arrosée du sang du P. Laurent Carranco, jésuite mexicain. Le P. Antoine Tempis gagna tellement le cœur de ces Indiens par sa douceur et sa charité, qu'en peu de temps la réduction de Saint-Jacques devint une des plus florissantes de la Californie. Il s'attachait surtout à l'éducation des enfants, auxquels il apprenait non seulement à prier, mais à se rendre habiles dans différents travaux proportionnés à leur âge et à leurs forces.

Envers les malades, son dévouement n'avait point de bornes. Quelquefois malade lui-même et tombant de fatigue, il se faisait porter auprès d'eux par ses néophytes, afin de les consoler et de les préparer à la mort. Rien ne semblait lui coûter, dès que les intérêts de Notre-Seigneur et le salut des âmes étaient en cause : « Tout pour l'amour de Dieu », répétait-il sans cesse. A force d'entendre ces paroles, les Indiens et les soldats eux-mêmes établis à Saint-Jacques en avaient fait aussi leur devise. Tous le vénéraient

comme un saint et lui attribuaient des grâces miraculeuses. « Pour nous, dit le P. Clavigero dans son Histoire de la Californie, sans croire que ces grâces fussent des miracles proprement dits, nous ne doutons point qu'il ne faille les considérer comme des faveurs spéciales accordées aux mérites de ce grand serviteur de Dieu ». Le P. Tempis mourut à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé près de vingt-six dans la Compagnie.

CLAVIGERO, *Storia della California, t.* 2, *p.* 125. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1924.

---

* Le sixième jour de juillet de l'an 1833, mourut à Sion en Valais le saint Frère Scolastique JOSEPH HARNISCH, né au village de Subingen près de Soleure. Après son noviciat et son juvénat, il fut chargé d'une classe de grammaire au collège de Sion, et pendant cinq années presque entières, malgré les souffrances d'une santé profondément altérée, il supporta les fatigues de l'enseignement avec un courage, un oubli de lui-même, un calme et une douceur qui ne se démentirent pas un moment. Obligé de rester à la maison les jours de congé, pendant que ses frères étaient à la campagne, il passait ses longues heures de solitude à s'entretenir avec Dieu ou à lire ses auteurs favoris, Homère et Thucydide.

Vers la fin de sa cinquième année de régence, son mal s'aggrava rapidement et parut bientôt sans remède. Le F. Harnisch accueillit la nouvelle de son prochain départ pour le ciel avec une paix admirable. Le beau livre du P. Nadasi, *Pretiosæ occupationes morientium in Societate Jesu*, devint alors sa lecture habituelle ; afin

de porter une âme plus pure au tribunal de Jésus-Christ, il demanda la permission de se confesser tous les jours.

Rien n'est suave et délicieux comme le récit de ses derniers moments. Le F. Harnisch avait reçu le saint viatique et l'extrême-onction. Après avoir prié près de lui, la communauté s'était retirée pour prendre son repos. Seuls le Frère infirmier et son confesseur restaient dans sa chambre. Pendant que celui-ci se penchait à son oreille pour l'encourager et lui parler de Dieu, le moribond l'enlace de ses bras défaillants : « O mon Père, dit-il, si les hommes sont si bons, combien sera grande la bonté de Dieu » ! Puis il demeura quelque temps dans le silence et immobile. Se ranimant ensuite, il dit d'une voix forte qui fut entendue des chambres voisines et attira même quelques Pères et Frères : « Jésus, Jésus » ! et il répéta jusqu'à vingt fois ce nom béni. « Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! dit-il peu après, Jésus, quel bonheur vous me préparez ! Éternellement voir Jésus, éternellement aimer Jésus, quelle félicité » ! Il demanda qu'on lui récitât à haute voix le chapelet, et aux accents de cette prière aimée, il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Depuis cinq semaines, c'était le troisième Scolastique moissonné par la mort au collège de Sion ; mais, écrivait le Père Recteur, Théodore Neltner, au Père Général, « ces coups multipliés, loin d'effrayer nos élèves, en ont porté plusieurs à solliciter leur admission dans la Compagnie, afin de pouvoir eux aussi, disaient-ils, mourir en prédestinés ». Le F. Harnisch était âgé de vingt-neuf ans, et en avait passé dix dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. (Archiv. Rom.).

VII JUILLET

—

Le septième jour de juillet de l'an 1699, mourut à Presbourg le P. Étienne Renyes, confesseur de la foi, même avant son entrée dans la Compagnie. Dès lors en effet, il avait été persécuté en toute manière, accablé d'outrages et de mauvais traitements, poursuivi à coups de pierres, enfermé dans une forteresse et flagellé à plusieurs reprises, pour avoir abjuré l'hérésie de Calvin dans laquelle il était né. Devenu disciple de saint Ignace, il affronta plus d'une fois encore et souffrit les mêmes douleurs pour le salut de ses compatriotes, parmi lesquels il eut le bonheur de gagner l'âme de sa propre mère ; et ne pouvant obtenir de verser son sang pour Jésus-Christ, il ne cessa d'y suppléer par l'usage non interrompu du jeûne, du cilice et des flagellations.

Après avoir rempli avec une grande réputation de prudence et de sainteté les charges de Recteur et de Maître des novices, il consacra les dernières années de sa vie au ministère de la prédication ; et tels étaient l'éclat et la puissance de sa parole, que ses contemporains lui donnèrent le nom de Cicéron hongrois. Le P. Renyes mourut à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 298. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1667. — Kazy, *Histor. Universitat. Tyrnav.*, *lib.* 2, *p.* 151, 153.

---

* Le septième jour de juillet de l'an 1758, mourut au collège Thérésien de Vienne le P. Érasme Froelich, né à Gratz, « un des hommes les plus laborieux et les plus érudits de son temps », au témoignage des auteurs de la *Biographie Universelle* ». « C'est à lui, disent-ils encore, que l'Allemagne doit le commencement de cette illustration que s'y est acquise l'art numismatique. Personne n'a mieux fait voir de quelle utilité cette science peut être pour l'histoire ». Le P. Erasme Froelich était avant tout un religieux d'une vertu éminente, scrupuleux observateur de la règle et de ses vœux et d'une grande pureté de vues. Il aimait la Compagnie d'un amour tout filial.

On s'étonnera peut-être, dit à ce propos l'auteur de sa notice, que je fasse un mérite à un fils d'aimer sa mère ; et flagellant avec indignation un travers déplorable qu'on remarquait alors dans quelques religieux : « Ah ! dit-il, c'est qu'à voir les façons d'agir de plusieurs, on les croirait nés d'une autre mère. Les épreuves de la Compagnie les touchent à peine ; ils admirent beaucoup les œuvres des étrangers et n'ont que du dédain pour celles de leurs frères. Pour qu'un livre, un écrit quelconque leur paraisse sans valeur, c'est assez qu'il sorte de la plume d'un Jésuite. Rien n'est bon que ce qui se fait au dehors ; et l'on sait pourtant, ajoute l'historien, que les étrangers ont pour l'ordinaire largement mis à contribution nos auteurs et quelquefois même les ont pillés en entier ».

Bien différent était le P. Froelich. En toute circonstance, il se faisait un devoir de rendre justice au mérite des écrivains de la Compagnie, et reconnaissait publiquement les services qu'il en avait reçus. Quelles que fussent ses occupations, il était toujours prêt à mettre son temps et son expérience à la disposition de ceux qui voulaient, sous sa direction, se former à quelque science. Ce grand serviteur de Dieu mourut à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1758 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 90. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1018. — *Biographie univers.*, *t.* 16, *p.* 96. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 3, *p.* 188.

VIII JUILLET

—

Le huitième jour de juillet rappelle la mémoire des PP. Jean Hörl et Tobie Eber, empoisonnés non loin de Breslau par un hôtelier luthérien, en haine de la foi catholique et de leur profession de jésuites, pendant qu'ils se rendaient ensemble de Breslau en Bohême. Tous deux étaient encore dans la fleur de l'âge ; le P. Hörl n'avait que trente-huit ans, et le P. Eber trente-six. Celui-ci, soit qu'il fût de constitution plus robuste, soit qu'il eût absorbé moins de poison, languit jusqu'au huit juillet 1648, le P. Hörl expira dès le treize janvier de l'année précédente.

Le P. Jean Hörl avait la réputation de ne reculer devant aucune fatigue, aucune souffrance, aucun danger, quand il était question de pourvoir au salut d'une âme. Il déployait la même énergie dans la pratique de l'obéissance et de la mortification. Il avait un soin extrême de protéger l'innocence des petits enfants, et se plaisait à rendre aux malades, que leur conversion avait trop souvent réduits à la misère et à l'abandon, les services de la plus tendre et de la plus héroïque charité. Pour mieux assurer le succès de ses travaux, le P. Hörl se plaçait sous la protection spéciale de la très-sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il jeûnait tous les samedis.

Le P. Tobie Eber montrait malgré sa jeunesse un rare talent

pour conduire les âmes à la perfection. La Reine des anges dont il dirigeait les congrégations avec autant de fruit que de zèle, semblait lui apprendre elle-même à se sanctifier et à faire des saints. Il se préparait avec ardeur aux dangereuses missions de la Saxe, par l'étude des sciences sacrées et profanes et par tous les exercices de la vie intérieure, lorsqu'il reçut la glorieuse couronne du martyre, presque au début de ses luttes contre l'hérésie. Il avait passé dix-neuf ans dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 29, *p.* 354.

IX JUILLET

—

* Le neuvième jour de juillet de l'an 1666, moururent à Mayence, victimes de leur dévouement au service des pestiférés, le P. VALENTIN WALTER et son compagnon le Frère Coadjuteur GEORGES BETZOLDT.

Le P. WALTER avait enseigné la philosophie et la théologie morale et occupait avec éclat la chaire de l'église métropolitaine de Mayence. A la première apparition du fléau, il courut s'offrir aux supérieurs, et « avec une singulière joie de son âme », dit l'auteur de sa notice, il se fit le consolateur et l'ami des malades et des moribonds, jusqu'à ce qu'il fût lui-même emporté par le mal, à l'âge de trente-neuf ans, dont il avait passé vingt dans la Compagnie.

Le F. GEORGES BETZOLDT ne comptait que trente-et-un ans, dont treize de Compagnie. Il avait fait depuis longtemps l'apprentissage du dévouement, en recherchant les occupations les plus basses et les plus pénibles. Choisi pour servir de compagnon au P. Walter, il versa des larmes de joie et promit de lutter dans cette glorieuse arène comme un vaillant fils de saint Ignace, jusqu'au dernier soupir.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.).

* Le neuvième jour de juillet de l'an 1684, mourut dans la résidence de Grupna, non loin de Prague, le F. MATHIEU HANTSCH, Coadjuteur temporel, né à Dresde de parents hérétiques. A l'âge de quinze ans, il avait perdu tous les siens dans la terrible contagion qui, en 1633, moissonna jusqu'à seize mille personnes dans cette ville. Resté sans appui, il erra longtemps comme un vagabond à travers l'Allemagne. Tout en demeurant attaché aux erreurs dans lesquelles il avait été élevé, Mathieu Hantsch ne laissait pas de fréquenter les églises catholiques et d'entendre avec plaisir la parole de Dieu. Une grave maladie décida sa conversion : et par un nouveau bienfait d'en haut, il recouvra subitement la santé en recevant pour la première fois le corps de Notre-Seigneur. Ce fut encore dans la sainte communion, qu'il entendit, quelques années plus tard, la voix divine qui l'invitait à entrer dans la Compagnie.

Toujours miséricordieuse à son égard, la providence de Dieu l'entoura d'une protection spéciale dans sa nouvelle carrière. Le F. Mathieu Hantsch était dangereusement malade au noviciat de Brünn, lorsque le P. Martin Stredonius, provincial de Bohême, arriva dans la maison pour y faire sa visite annuelle. Suivant sa coutume constante, le serviteur de Dieu, après avoir adoré le Saint Sacrement, alla directement à l'infirmerie, et trouvant le F. Mathieu, il le consola doucement ; puis lui mettant la main sur la tête, il pria quelque temps en silence : « Ayez bon courage, lui dit-il ensuite ; bientôt vous serez guéri » ; et il ajouta : « Si vous voulez ne jamais être ébranlé dans votre vocation, remerciez Notre-Seigneur dans tous vos examens de conscience de vous avoir appelé à la Compagnie ». Le F. Mathieu revint en effet sur-le-champ à la san-

té. La recommandation du saint Provincial s'imprima si profondément dans son âme, qu'il ne la perdit jamais de vue et y demeura fidèle jusqu'à son dernier soupir.

Au reste, il ne négligeait rien pour mériter cette grâce souveraine de la persévérance. Il gardait si fidèlement toutes ses règles qu'il méritait d'être proposé comme modèle aux Frères coadjuteurs. Il faisait chaque jour deux heures d'oraison à genoux, crucifiait sa chair par de sanglantes disciplines, jeûnait tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge et la veille de toutes ses fêtes, et méditait souvent sur la mort pour s'animer au mépris des choses périssables. Dans un sentiment de reconnaissance autant que de réparation, il avait souvent demandé la grâce de vivre dans la communion de l'Église catholique autant d'années au moins qu'il en avait passé dans l'hérésie. Il fut libéralement exaucé; car il mourut à l'âge de soixante-six ans, quarante ans après sa conversion et trente-sept après son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

* Le neuvième jour de juillet de l'an 1708, mourut à Ettlingen, dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Laurent Flucke, appelé par l'auteur de sa notice *Fulcrum Provinciæ.* Sa science théologique, sa rare connaissance de l'Institut et de toutes les ordonnances des Pères Généraux et des Pères Provinciaux, son union à Dieu, son zèle pour la discipline religieuse, sa prudence dans

le gouvernement des Nôtres, lui avaient mérité ce glorieux titre. Le P. Flucke avait une dévotion particulière aux mystères du Verbe incarné. Le seul souvenir de ces témoignages ineffables de l'amour du Sauveur pour les hommes, lui faisait souvent verser des larmes abondantes. Après sa mort, on trouva teint de son sang un horrible cilice, dont il avait coutume d'affliger sa chair innocente. C'est en effet sous la garde d'une mortification rigoureuse qu'il avait mis de bonne heure la pureté de son âme et de son corps ; il ne se relâcha jamais de cette sévérité ; « car, disait-il, l'ennemi domestique est toujours à craindre, même dans la vieillesse et sous les cheveux blancs ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 819.

X JUILLET

—

Le dixième jour de juillet de l'an 1716, mourut le P. Hermann Pheilsticker le catéchiste, le confesseur et le père des mendiants de Cologne. Vénéré comme un homme de Dieu, et tendrement aimé par tout le peuple, il passait une grande partie de ses journées à parcourir les réduits les plus misérables, à consoler et instruire les pauvres dans les rues et sur les places publiques, catéchiser les soldats dans les corps de garde, rechercher avec une inépuisable charité les protestants, les juifs et les apostats de toute nature ; il en convertissait chaque année plus de vingt et souvent plus de trente.

Mais le principale théâtre de son zèle, durant près de vingt ans, fut le grand hôpital de mendicité fondé pour offrir les secours religieux en même temps qu'un travail convenable aux indigents exposés au vagabondage. Grâce à lui, la physionomie de cet hôpital fut entièrement changée. C'était autrefois le réceptacle de l'ignorance et de tous les vices ; il y fit fleurir, avec la connaissance des vérités de notre foi, le bon ordre et la pratique des vertus.

Le P. Pheilsticker était lui-même un modèle accompli de perfec-

tion, profondément humble, gardien sévère de la modestie, très adonné à l'oraison et réduisant son corps en servitude par une rigoureuse mortification. Il mourut à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 673. — Hartzheim, *Biblioth. Coloniens.* *p.* 134.

XI JUILLET

—

* Le onzième jour de juillet de l'an 1674, mourut au collège de Schlestadt le P. Henri Rhein, né à Aschaffenburg, dont la vertu caractéristique semble avoir été la parfaite observation des règles. Il ne cessait de les étudier et de les méditer afin d'en pénétrer l'esprit et d'y conformer sa vie dans les plus petits détails. C'est dans cet accomplissement qu'il plaçait la sainteté d'un religieux de la Compagnie ; il ajoutait que c'est le moyen le plus sûr d'attirer, sur nos travaux pour le bien des âmes et même sur nos intérêts temporels, les bénédictions de Dieu ; il apportait en témoignage son propre rectorat pendant lequel, au milieu des circonstances les plus difficiles, il avait toujours éprouvé une assistance particulière de la divine Providence. Le P. Rhein, suivant son désir, fut emporté par une mort rapide ; il était âgé de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.). — Jos. Gény, *Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt und Rufach* 1615-1765, *Strassburg,* 1895, *p.* 160.

XII JUILLET

—

* Dans le courant de l'année 1633, on ignore la date précise, mourut à Jacatara, petite ville maintenant détruite de l'île de Java, le P. Onuphre Borgès, supérieur de la mission du Tonkin. Il était né à Lucerne en Suisse et, dès l'âge de dix-sept ans, avait embrassé la règle de saint Ignace. Bientôt le désir de gagner des âmes à Jésus-Christ l'entraîna vers les pays infidèles et, à vingt-neuf ans, il débarquait sur le rivage du Tonkin. Cette mission, fondée depuis une vingtaine d'années seulement lorsqu'il y arriva, avait grandi d'une manière étonnante au milieu d'alternatives diverses de trouble et de paix.

Le P. Borgès s'y dépensa sans compter, d'abord comme simple ouvrier et ensuite comme supérieur. « Nous sommes accablés de travail, le P. Tissanier mon compagnon, et moi, écrivait-il deux ans avant sa mort, aux Pères de la Province de Haute-Allemagne. Il nous faut pourvoir à nos églises, qui dans tout ce royaume ne sont pas moins de cinq cents ; entendre les néophytes qui affluent de toute part pour se confesser ; surveiller et écarter les mauvais desseins de nos ennemis ; entretenir les bonnes dispositions de nos amis. L'année dernière, nous avons compté près de huit mille baptêmes d'infidèles ; l'année précédente, nous en avions eu sept mille

deux cents. Nos chrétiens jouissent maintenant de la paix; mais je ne laisse pas d'être continuellement en éveil ; mes sollicitudes vont croissant de jour en jour ».

C'est à l'admirabe association des catéchistes établie par le P. de Rhodes, que la chrétienté du Tonkin devait ces rapides et merveilleux développements. A l'époque où le P. Borgès écrivait à ses frères d'Allemagne, il restait seul avec le P. Tissanier, confinés l'un et l'autre à la cour du roi. Tous les autres missionnaires avaient été obligés de sortir du royaume. Lui-même ne tarda pas à les suivre. Sur les perfides conseils d'un eunuque, ennemi déclaré des Pères et de leur religion, il reçut ordre de quitter la capitale et de s'embarquer sur un navire hollandais qui faisait voile pour Java. L'homme de Dieu dut céder à la force, et partit, le cœur plein d'une immense tristesse, laissant après lui plus de trois cent mille chrétiens que les missionnaires de la Compagnie avaient gagnés à Jésus-Christ dans l'espace de moins de quarante ans. Pendant ce temps-là, le Père Général avait expédié de Rome les lettres qui le nommaient Provincial du Japon. Quand elles arrivèrent, le P. Borgès avait remis à Dieu sa sainte âme, à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie et dix-huit dans la mission du Tonkin.

Histor. Provinc. German. Super., t. 5, n. 226, p. 95. — De Montézon, *Mission de la Cochinchine et du Tonkin, Relation du* P. Tissanier, *p.* 197 *et passim.*

XIII JUILLET

—

* Le treizième jour de juillet de l'an 1656, mourut au collège de Saint-Ignace à Prague le P. Jean Hubatius, modèle des hommes apostoliques de la Compagnie. Pour faire son éloge, c'est assez de transcrire les courtes lignes consacrées à sa mémoire dans nos annales. A peine trouverait-on en Bohême, dit l'auteur de sa notice, une ville, une bourgade où le P. Hubatius n'ait laissé des traces de sa vertu. Les chaumières, les hôpitaux, les prisons étaient ses palais ; il y passait les jours et les nuits. Quant aux demeures des grands, il n'y entrait que pour mendier en faveur des pauvres. Il avait un don particulier pour ramener à Dieu les femmes de mauvaise vie, les prédicants hérétiques et les condamnés à mort. Quatre fois il se dévoua au service des pestiférés ; et, par une protection spéciale de la Providence, il sortit toujours plein de force et de santé de cette arène de mort, où il avait une fois lutté cinq mois entiers. Un concours immense, composé surtout des humbles et des pauvres, qui l'appelaient leur père, honora ses funérailles. Le P. Hubatius était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 5, *n.* 140, *p.* 572.

* Le treizième jour de juillet de l'an 1741, mourut à Coblentz à l'âge de trente-huit ans, dont il avait passé vingt dans la Compagnie, le P. GEORGES BAYMER, de Mayence, salué par la reconnaissance et la vénération de ses frères, du beau surnom d'homme de la charité. Après quelques années consacrées à l'enseignement et aux missions de Hongrie, le P. Baymer passa les derniers temps de sa vie à Coblentz, dans les ministères les plus obscurs et les plus laborieux, auprès des enfants, des gens de service et des hérétiques. « Nul travail, dit son biographe, ne lui était à charge, nulle demande importune, nul moment mal choisi ». Il servait à la cuisine, au réfectoire, à l'infirmerie, se faisait le suppléant de tous; et toujours désireux de se dépenser davantage, il allait chaque année se mettre à la disposition des supérieurs et les conjurer d'user de lui à leur bon plaisir. Ce qui n'était pas moins admirable, c'était l'entrain, la sainte joie que le P. Baymer faisait paraître en toute chose. L'obéissance semblait lui donner des ailes. Mais comme son activité venait de Dieu, elle ne troublait en rien la paix et le recueillement de son âme et s'alliait à une si parfaite pureté de conscience, qu'il semblait, dit encore l'annaliste, un ange revêtu d'une chair mortelle.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

XIV JUILLET

—

Le quatorzième jour de juillet, à Stramberg, dans le diocèse d'Olmutz, mourut en 1647 le P. Georges Nowak, né en Lusace. L'amour du salut des âmes lui faisait encore apprendre la langue des montagnes de la Bohême à l'âge de cinquante-six ans, pour entendre au moins les confessions et faire le catéchisme au peuple. Souvent il avait demandé et deux fois il avait obtenu la faveur de se dévouer au service des pestiférés. Il n'était pas rare de le voir en hiver, quand la neige durcie et les glaces lui permettaient à peine de faire un pas, pour aller remplir son ministère, se laisser rouler comme une boule le long des pentes escarpées, au risque de se briser bras et jambes, ou les gravir péniblement en se traînant à genoux sur son manteau qu'il étendait à mesure devant lui, pour ne pas retomber en glissant. Sur le point d'expirer, le P. Nowak fut rempli d'une grande joie à cette pensée que la bienheureuse troupe d'âmes auxquelles il avait ouvert le ciel par les fatigues de son apostolat, lui obtiendrait une sentence favorable auprès du souverain Juge. Il expira dans la paix du Seigneur à l'âge de cinquante-sept ans ; il en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 29, *p.* 357.

Le quatorzième jour de juillet de l'an 1710, après une vie toute sainte, le P. Jacques Filenbach, né à Linz dans le diocèse de Cologne, s'endormit doucement du sommeil des justes à Trèves dans la maison du noviciat. Il avait longtemps rempli dans nos collèges les fonctions de ministre. On éprouvait à sa seule vue la vive impression d'un homme qui marchait toujours en la présence de Dieu et n'aspirait qu'à lui plaire ; aussi son exemple plus encore que son autorité entraînait les moins fervents et faisait régner une admirable régularité.

Après quarante années de vie religieuse, le P. Filenbach vit venir, avec une douce et profonde joie, le bienheureux moment de sa mort. Il s'y était depuis longtemps préparé devant Dieu et devant les hommes, par l'accomplissement irréprochable de sa charge, par de longues et cruelles douleurs, une prière continuelle et une angélique pureté de vie. Il était dans la soixante-dixième année de son âge.

Hartzheim, *Biblioth. Coloniens.*, *p.* 143. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 729.

XV JUILLET

—

Le quinzième jour de juillet de l'an 1578, mourut saintement à Cologne le F. Nicolas Luiller, novice Scolastique. Notre-Seigneur, voulant récompenser sa ferveur et l'élever par les souffrances à un plus haut degré d'amour et de gloire, daigna le favoriser, au commencement de sa dernière maladie, d'une belle et salutaire vision. Le F. Luiller vit tout près de lui le Sauveur montant au Calvaire, chargé d'une croix énorme ; lui-même suivait avec une autre croix beaucoup plus légère, mais qu'il avait cependant bien de la peine à traîner. Comme le divin Maître, accablé sous le fardeau, parut un moment chanceler et près de tomber, il courut pour le soutenir. Mais Notre-Seigneur l'arrêtant d'un regard sévère : « Que prétends-tu, lui dit-il, porter ma croix, toi qui ne sais pas même porter la tienne » ? Ces paroles lui percèrent si profondément le cœur, qu'il ne cessa plus, jusqu'à la mort, d'offrir par sa patience et son courage, une vive image de Jésus crucifié.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 4ª, *lib.* 6, *n.* 102, *p.* 185. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 15ª *jul.*, *p.* 27. — Id., *Pretiosæ occupat. c.* 9, *n.* 1, *p.* 61. — Patrignani, *Menol.*, 15 *luglio, p.* 108. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Inferior.*, *lib.* 7, *c.* 4, *n.* 21, *p.* 168.

Le quinzième jour de juillet à Munich, l'an 1634, mourut en exil le P. Conrad Reihing, chassé d'Augsbourg sa patrie par les Suédois. Il était Recteur du collège de cette ville, lorsque les troupes de Gustave-Adolphe s'en emparèrent. Durant une année entière de persécutions et de menaces, il demeura ferme à son poste avec une intrépidité qui fit l'admiration des ennemis eux-mêmes. On le regardait comme le principal soutien de cette église désolée ; et quand les vainqueurs voulurent imposer aux prêtres et aux religieux un serment de fidélité incompatible avec leurs devoirs les plus sacrés, ce fut à la voix du P. Reihing qu'ils choisirent l'exil, plutôt que de consentir à offenser Dieu. Le P. Reihing mourut à l'âge de soixante-et-un ans ; il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Histor. Provinc. German. Superior., t. 5, *p.* 31 *et suiv.*, 128 *et suiv.*, 257. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1625.

Le quinzième jour de juillet de l'an 1655, mourut à Ingolstadt le P. Jean Siegersreitter, singulièrement appelé de Dieu à la Compagnie et à une très haute sainteté. Il étudiait au collège de Dillingen et y menait une vie fort légère, lorsqu'il fut chargé dans une représentation théâtrale, de jouer le rôle d'un pécheur revenu à Dieu. Il se sentit tout à coup tellement pénétré des motifs et des sentiments de douleur qu'il exprimait que les larmes le gagnèrent ; et à peine eut-il quitté la scène, qu'il promit à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère de changer de vie. Le premier fruit

de cette résolution fut de demander à faire les Exercices de saint Ignace ; quelques jours après, il entrait au noviciat, et sa ferveur ne se démentit jamais.

Il fut successivement Recteur des collèges de Ratisbonne, de Dillingen et de Munich, Maître des novices, Instructeur des Pères de troisième probation. Un jour, pendant qu'il assistait à une pièce dramatique dans ce même collège de Dillingen, où Dieu l'avait si inopinément converti, une tête de mort roulant par hasard du haut du théâtre, vint s'arrêter à ses pieds. Cet incident, si simple en apparence, fut accompagné d'une telle lumière et d'une telle grâce, que pendant les vingt-sept années qu'il vécut encore, le P. Siegersreitter ne passa plus un jour sans avoir la sainte pensée de sa dernière heure devant les yeux. Chaque soir, il se mettait dans l'état d'un homme qui doit mourir pendant la nuit, et s'efforçait de gagner une indulgence plénière et de satisfaire à la justice de Notre-Seigneur par une rude pénitence. Ses derniers moments furent pleins de confiance et de joie : « O mort, si longtemps attendue, disait-il, tu peux venir, tu ne m'effraieras pas. Je me suis préparé à te recevoir, autant qu'il m'a été possible ; et si Dieu me laisse vivre encore, je me préparerai toujours mieux ; mais quand il voudra, je suis prêt » ! Le P. Siegersreitter mourut à l'âge de soixante-douze ans ; il en avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 15ª *jul.*, *p.* 31. — Id., *Pretiosæ occupat.*, *c.* 34, *n.* 5, *p.* 277. — Patrignani, *Menol.*, 15 *luglio*, *p.* 137.

XVI JUILLET

—

Le seizième jour de juillet de l'an 1654, mourut à Wurtzbourg le Frère Coadjuteur JEAN ACKERMANN, de Neustadt, compagnon des deux martyrs JOSSE MAYERINGH et ANDRÉ MARTINI, dont il partagea en grande partie les cruelles tortures pour la foi. Surpris par les hérétiques au pied du Saint Sacrement, dans notre résidence de Rouffach, et traîné à la maison de ville par une troupe de soldats qui l'accablaient de coups et d'outrages, en lui disant d'appeler à son secours la très sainte Vierge et les saints, il y fut renversé tout sanglant d'un violent coup de sabre à la tête, et laissé pour mort, sous les cadavres de ses compagnons. Mais Dieu le conserva pour rendre à ces saints martyrs un glorieux témoignage devant les hommes, et servir encore lui-même de modèle à nos Frères par son humilité et sa patience pendant vingt ans. Il expira pieusement à l'âge de cinquante-quatre ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Annus dier. memor.*, 16ª *jul.*, *p.* 33. — Voir les notices du P. JOSSE MAYERINGH et du F. ANDRÉ MARTINI, 1ère part., 15 février, p. 152.

* Le seizième jour de juillet de l'an 1735, mourut à Vienne dans la maison professe le P. François-Xavier Brean, un des plus célèbres prédicateurs de la Province d'Autriche au commencement du dix-huitième siècle. Dès sa première apparition dans la chaire, vers l'âge de trente ans, il conquit les suffrages et l'admiration de son auditoire ; et quatre ans après, sa réputation grandissant sans cesse, il fut appelé à la cour, où il se fit entendre vingt-deux années de suite, jusqu'à ce que l'épuisement complet de ses forces le contraignît de se retirer. Cependant, dit l'auteur de sa notice, le P. Brean n'avait nul souci de ces sujets brillants qui ne tendent qu'à plaire. Il avait une plus haute idée de la dignité de sa mission. C'est dans l'Évangile et les enseignements de Notre-Seigneur qu'il allait puiser. Il traitait d'ailleurs la parole de Dieu avec un admirable respect. Quelle que fût la facilité naturelle de son talent, il s'était imposé la règle invariable d'écrire et d'apprendre par cœur, jusqu'au dernier mot, chacun de ses discours. Ainsi rien n'était abandonné au hasard, et nulle parole moins exacte ou moins mesurée ne lui échappait. Cependant comme il ne savait ni amoindrir la vérité ni transiger avec les fausses maximes du monde, quelques courtisans s'offensèrent de la sainte liberté de son langage, où ils voyaient une censure de leur vie ; ils s'en plaignirent à l'empereur comme d'une audace qui avait besoin d'être réprimée. Le souverain, qui était alors Charles VI, répondit qu'il se garderait bien de blâmer son prédicateur ; il le loua au contraire de comprendre et de remplir si dignement son devoir.

Obligé par de fréquents crachements de sang de renoncer à la chaire, le P. Brean fut nommé, à la demande de l'empereur, pré-

cepteur et confesseur de l'archiduchesse Marie-Anne et de sa sœur, qui fut plus tard la grande impératrice Marie-Thérèse ; et c'est dans ce ministère également délicat et important qu'il mourut très saintement, la cinquante-septième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Austr., ann. 1735 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 37. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 100.

---

* Le seizième jour de juillet de l'an 1741, mourut au noviciat de Sainte-Anne à Vienne le F. Ange Spingaroli, novice Scolastique. Il était né à Zara d'une noble et opulente famille, qui avait fondé sur lui de belles espérances et s'efforça par tous les moyens de le disputer à Dieu. Fatigué de ces luttes importunes, dont il redoutait l'issue, Ange Spingaroli s'enfuit secrètement à Vienne, et fut reçu parmi les novices de la Compagnie. Là, il eut à soutenir contre l'enfer et les saillies d'un tempérament de feu des combats encore plus redoutables. Telle était la violence qu'il devait parfois se faire pour dompter ces ennemis intérieurs, qu'il en jetait le sang en abondance par les narines.

Enfin la victoire lui resta, mais il n'en jouit pas longtemps. Une maladie de langueur ne tarda pas à se déclarer et fut jugée mortelle. Son courage et sa joie de souffrir grandirent jusqu'à la fin. Il prenait lentement, comme pour les savourer, les potions les plus amères ; il ne faisait pas un geste pour chasser les essaims de mouches qui le tourmentaient, et ne souffrait pas qu'on les chassât : « Laissez-les, disait-il, dévorer ce corps, qui est déjà la

proie du tombeau ». Il tressaillait d'allégresse à la pensée d'aller contempler au ciel la bienheureuse Vierge : « Bientôt, répétait-il, je vais voir ma Mère, vivre avec elle ! » Un peu avant d'expirer, jetant les yeux sur une image de Marie : « Oh ! que vous êtes belle, dit-il avec transport ; qui ne vous aimerait ? » Et presque aussitôt, il rendit le dernier soupir, à l'âge de vingt-cinq ans, le jour de la fête de Notre-Dame, comme il l'avait annoncé.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1741, *p.* 140 *(Archiv. Rom.).*

XVII JUILLET

—

Le dix-septième jour de juillet de l'an 1630, mourut à Ingolstadt le P. Rupert Reindel, né à Passau, modèle accompli de conformité avec Dieu. Il y était parvenu par la méditation continuelle des admirables voies de la Providence ; son oraison jaculatoire de toutes les heures, quel que fût le cours des événements, était celle-ci : « *Benedictus Deus !* Dieu soit béni » ! Rien de si imprévu et de si amer qui pût lui arracher un autre cri et un autre sentiment. Pour le même motif, ce lui était une grande joie d'obéir, d'ouvrir sa conscience et de demander conseil à ses anciens novices, devenus pour lui, en qualité de supérieurs ou de confesseurs, les représentants de Jésus-Christ. Cette simplicité et cette humilité lui méritèrent dès cette vie des grâces extraordinaires, comme de pénétrer le secret des consciences, de voir ce qui se passait au loin et d'annoncer l'avenir.

Durant près de trente ans qu'il fut Maître des novices ou Père spirituel des Nôtres, le P. Reindel n'eut pour ainsi dire d'autre but, dans ses prières, ses pénitences, et surtout au saint Sacrifice de la messe, que d'obtenir de Notre-Seigneur pour ceux qui lui étaient confiés le même abandon à la divine Providence et le même esprit de foi. Sa vue s'était affaiblie de bonne heure, et

dans les dernières années de sa vie il était devenu presque entièrement aveugle : « Pourquoi voulez-vous que je regrette de ne plus voir, disait-il à ceux qui le plaignaient, puisque Notre-Seigneur ne veut plus que je voie » ? Il tirait gloire de cette infirmité qui l'avait soustrait aux grandes charges et laissé dans des emplois moins éclatants. Comme autour de son lit de mort on le priait d'adresser un mot d'édification à la communauté : « Mes Pères et mes Frères bien aimés, répondit-il, bénissons le Père, et le Fils, et le Saint Esprit » ; puis quelqu'un lui ayant demandé s'il était heureux de mourir dans la Compagnie : *Omnino*, *omnino,* répondit-il, et peu après il expira à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé quarante-sept en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super., *anno* 1630 (*Archiv. Rom.).* — CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 15, *n.* 125, *p.* 380. — PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *luglio*, *p.* 150. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *p.* 341 *seqq.* — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1636.

---

* Le dix-septième jour de juillet de l'an 1661, mourut à Paderborn dans une sainte vieillesse le F. JEAN KNÖLLER, Coadjuteur temporel. A la nouvelle de son entrée au noviciat à l'âge de trente-deux ans, son frère était accouru plein de colère pour l'en arracher et le ramener dans sa famille. Mais Dieu donna tant d'efficacité aux paroles de celui qu'il voulait ravir à sa vocation, qu'il fut lui-même changé et sollicita la grâce de partager le même genre de vie.

Le F. Jean Knöller se distingua par sa grande dévotion aux

âmes du purgatoire. Il récitait chaque jour l'office des morts, se flagellait avec rigueur et pratiquait toute sorte d'austérités pour leur venir en aide et hâter leur délivrance. On raconte de son abnégation un trait semblable à celui qu'on lit dans la vie de saint François Xavier. Il pansait une plaie horrible, pleine de pus et de corruption ; rien qu'à la voir, son cœur se soulevait de dégoût. Avec une générosité surhumaine, il y appliqua ses lèvres et les y retint collées, jusqu'à ce que la nature fût domptée et la grâce de Dieu triomphante. Le F. Knöller mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans ; il en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

XVIII JUILLET

—

Le dix-huitième jour de juillet de l'an 1650, mourut au collège de Neisse en Silésie le P. Christophe Scheiner, qui dispute à Fabricius et à Galilée l'honneur d'avoir fait les premières observations sur les taches du soleil. Aussi saint religieux que savant illustre, dit le P. Jean Schmidl, le P. Scheiner était parfaitement uni de cœur à Dieu ; les événements les plus pénibles, la conduite parfois rigoureuse de ses supérieurs, et même les accusations les plus révoltantes de vol et de malversation portées contre lui jusqu'aux oreilles de l'empereur, ne purent troubler sa sérénité et son amour filial pour ceux qui lui tenaient la place de Jésus-Christ. « Que la volonté de Dieu soit faite » ! se contentait-il de répondre. Il fallut un ordre de l'obéissance pour qu'il allât deux fois à la cour se justifier. Au souvenir de ces pénibles épreuves, il disait avec une touchante confiance dans les derniers temps de sa vie : « J'espère que Notre-Seigneur daignera compter pour une partie de mon purgatoire ce que j'ai reçu de sa main ».

Il était encore plein de vigueur à l'âge de soixante-seize ans, mais ne laissait pas de se préparer saintement à la mort. Il avait un pressentiment qu'elle le surprendrait durant la nuit, cependant il ne voulut jamais qu'on prît la peine de le veiller ; il préféra s'a-

bandonner au bon plaisir de Dieu et à la charité de son ange gardien. En effet, au moment où il fut frappé d'apoplexie, un de nos Pères se sentit tout à coup pressé d'aller à son secours et le trouva mourant assis sur un escabeau. En cet état, le pieux et vénéré malade put encore recevoir les derniers sacrements avec toute sa connaissance, et quelques heures après, il expira. Le P. Scheiner était dans la soixante-dix-septième année de son âge et la cinquantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ., *anno* 1650, *p.* 143. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 144. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 3, *n.* 137, *p.* 467 ; *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 175, *p.* 639. — CRUGERIUS, *Sacri Pulveres,* 18ª *jul.*, *p.* 102. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 734.

---

* Le dix-huitième jour de juillet de l'an 1632, moururent deux insignes missionnaires de la Province d'Autriche, le P. MARTIN KALDI dans le comté de Zips en Hongrie, et le P. ÉTIENNE MORY, à Klausenburg.

Le P. MARTIN KALDI avait longtemps déployé, dans le gouvernement des collèges et la formation des novices, les rares qualités naturelles et surnaturelles dont il était doué. A l'âge de cinquante-quatre-ans, loin d'aspirer au repos ou à quelque emploi moins laborieux, il sollicita la faveur de se consacrer à l'évangélisation des populations du comté de Zips, également ravagées par l'ignorance, des désordres de toute nature et l'hérésie. Pendant dix années entières, il arrosa de ses sueurs cette terre ingrate ; il éclaira et raffermit la foi des catholiques, ramena dans les familles l'union

et la pureté des mœurs, réconcilia les ennemis, arracha quatre villages au luthéranisme, et à la grande fureur de leurs anciens collègues dans la prédication du mensonge, convertit un certain nombre de ministres. Le P. Kaldi rendit le dernier soupir loin de ses frères, suprême et douloureux sacrifice qu'il offrit à Dieu pour le salut des âmes. Il avait vécu quarante ans dans la Compagnie.

Le P. Étienne Mory ne se dépensa pas moins de seize ans dans les rudes missions de la Transylvanie, presque toujours loin des maisons de sa Province. Mais il avait depuis longtemps contracté de telles habitudes de régularité et de vie commune que, dans ses courses et ses travaux les plus absorbants, il gardait, au témoignage de ses compagnons d'apostolat, toutes nos règles avec autant de fidélité et de ferveur que dans un collège ou un noviciat. Comme il allait expirer, le Père qui l'assistait le pria de lui laisser quelque parole qu'il pût de sa part transmettre à ses frères. Alors le moribond, se souvenant de la recommandation du Sauveur à ses disciples au moment d'entrer dans la voie douloureuse : « Dites-leur, répondit-il, de s'aimer les uns les autres ». Et peu après le P. Étienne remit son âme entre les mains de Dieu. Il était âgé de soixante-deux ans, et avait passé trente-six ans dans la Compagnie.

P. Martin Kaldi. — Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 17, *n.* 166, *p.* 625. — Kazy, *Histor. Univers. Tyrnav.*, *p.* 237.
P. Étienne Mory. — Cordara, *l. c.*

---

* Le dix-huitième jour de juillet de l'an 1755, mourut à Munich le P. Antoine Gaun, du diocèse de Trente en Tyrol, religieux d'une

piété et d'une pureté de conscience angéliques. Toute sa vie, dit l'auteur de son éloge, se résume en ces trois mots : *Fervor*, *labor*, *dolor*. Ferveur dans la prière, à laquelle il consacrait tous les moments dont il pouvait disposer ; travail de tous les jours auprès des âmes, dans la chaire, au confessionnal, au lit des malades ; enfin douleurs de toutes sortes supportées pendant de longues années avec une inaltérable patience et sérénité. Le P. Gaun mourut à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XIX JUILLET

—

* Le dix-neuvième jour de juillet de l'an 1611, mourut à Constance, sa patrie, le P. Jacques Stiz, victime à la fois, dit le P. Jouvancy, et du fléau de la peste et de l'amour de Dieu qui le consumait. Il était âgé de quarante ans et n'en avait passé que dix-sept dans la Compagnie ; mais, remarque le même historien, c'étaient des années pleines, comme celles dont les Saints Livres font l'éloge. Lorsque la peste se déchaîna sur Constance, le P. Stiz, qui donnait une mission à Horb en Souabe, s'empressa de s'offrir à son supérieur.

« Que ne puis-je, lui disait-il dans une lettre admirable dont nous donnons seulement quelques extraits, que ne puis-je me trouver en même temps partout où la contagion exerce ses ravages, me dévouer et mourir mille fois ? Je vous le dis, mon Père, il n'est aucun genre de mort, aucun péril que je ne sois prêt à affronter avec allégresse ; et s'il vous plaît de m'envoyer, je le tiendrai pour une faveur de choix. Voilà si longtemps que je traîne une existence misérable ; il faut enfin tâcher de bien mourir, et par le sacrifice de cette pauvre vie racheter les fautes de tant d'années... » Les désirs du P. Stiz furent bientôt exaucés. Après douze journées à peine passées auprès des malades, il tomba dans cette

glorieuse arène, où cinq autres Pères et Frères du même collège, imitateurs de son dévouement, cueillirent la même couronne après lui.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 16, *n.* 21, *p*, 374. — *Litter. ann. Societ.*, *anno* 1611, *p.* 487. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *decad.* 8, *n.* 13, *p.* 6. — Alegambe, *Heroes et Victim.*, *p.* 165. — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitatr.*, *p.* 440. — Patrignani, *Menol.*, 19 *luglio, p.* 164. — Nadasi, *Pretiosæ occupation. morient.*, *c.* 8, *n.* 4, *p.* 55.

---

* Le dix-neuvième jour de juillet de l'an 1743, mourut à Goritz le saint Frère Coadjuteur Antoine Geissenhoffer, de Hall en Tyrol, dont presque toute la vie religieuse de cinquante-deux ans se partagea entre Trieste et Goritz et présenta constamment le modèle des plus belles vertus. Nul n'était à la fois plus appliqué au travail et plus adonné à l'oraison. Il portait dans ses entretiens avec Notre-Seigneur cette familiarité que demande notre Bienheureux Père, et il recevait fréquemment en retour des lumières extraordinaires. Ceux qui virent ses notes spirituelles en étaient dans l'admiration et assuraient qu'on ne pouvait les parcourir sans être transporté du désir des choses du ciel.

C'est par une abnégation et une mortification continuelles que le F. Geissenhoffer était parvenu à cette intime union avec Dieu. D'une nature ardente et impétueuse, il en domina si bien les saillies qu'il devint un modèle de douceur et d'humilité. Il jeûnait et se flagellait tous les jours et portait sans cesse un rude cilice : « Un religieux qui épargne son corps, disait-il, ne sait pas s'aimer soi-

même ». Au milieu des plus cruelles douleurs de la maladie ou des infirmités, il triomphait de joie : « Souffrir, souffrir, répétait-il, et puis mourir ». Toutes ces vertus avaient acquis au F. Geissenhoffer la réputation d'un saint parmi les Nôtres et les étrangers. Un des principaux ecclésiastiques du clergé de Goritz, également distingué par la science et la piété, avait fait de lui son confident et son ami ; et quand l'humble Frère eut rendu le dernier soupir, à l'âge de soixante-seize ans, il manifesta sa douleur de la manière la plus touchante, exprimant son désir de mourir avec lui et de reposer dans la même tombe sous ses pieds.

Litter. ann. Provinc. Austr., ann. 1743, *p.* 123 *(Archiv. Rom.).*

XX JUILLET

—

* Le vingtième jour de juillet de l'an 1649, mourut au noviciat de Vienne, après avoir prononcé ses vœux de dévotion, le Frère Scolastique André Dedrusin, de Klagenfurt, encore paré de l'innocence de son baptême. Une longue et pénible maladie le retint sept mois entiers sur son lit comme sur une croix. Mais la sainte communion, qu'il avait obtenu de faire tous les jours, changeait ses souffrances en délices. Il soupirait avec une ardeur incroyable après cette divine nourriture. Une nuit que sa langue et ses lèvres étaient desséchées, le Frère infirmier lui présenta un breuvage pour les rafraîchir : « Oh ! non, répondit-il ; plutôt être brûlé par la soif que de manquer ma communion » !

Une des plus douces consolations du F. Dedrusin, après la participation au banquet sacré, était le souvenir des souffrances du Sauveur et de sa sainte Mère. Il priait les novices de lui chanter le *Stabat mater dolorosa*, et essayait d'unir sa voix à la leur. La veille de sa mort, il prit tout à coup un air rayonnant de joie : « Mes chers Frères, dit-il, voici que Dieu Notre-Seigneur achève de me consumer ; priez pour moi ; car demain, j'irai vers mon

père ». Et en effet le lendemain, après avoir prononcé les saints noms de Jésus et de Marie, il s'endormit dans la paix du Seigneur, à l'âge de dix-sept ans et demi.

NADASI, *Pretiosæ Occupat.*, c. 3, n, 6, p. 27. — PATRIGNANI, *Menol.*, 20 *luglio*, p. 172.

XXI JUILLET

—

Le vingt-et-unième jour de juillet de l'an 1632, mourut à l'université d'Ingolstadt, en assistant des soldats atteints de la peste, le P. Jean Faber, né à Schwalbach, l'un des grands missionnaires de la Suisse catholique et des principales villes du Haut-Rhin. Sa jeunesse s'était passée dans l'hérésie et dans l'apprentissage du métier de forgeron ; mais à l'âge de dix-sept ans, il ouvrit les yeux à la lumière de la foi et se sentit pressé d'un ardent désir d'étudier. Il lui fallut trois années entières pour apprendre à lire et à écrire, tout en continuant de battre l'enclume ; rien ne put le décourager, et à l'âge de vingt ans, il alla s'asseoir, au collège de Lucerne, sur les bancs de la dernière classe de grammaire, bien résolu à ne point s'arrêter dans son ingrat labeur, qu'il ne fût capable de travailler au salut des âmes et à la destruction de l'hérésie.

L'*Histoire de la Province de Haute-Allemagne* fait en un mot l'éloge du P. Faber : « On croyait, dit-elle, voir revivre en lui un des dix premiers Pères de la Compagnie ». Il semblait en effet ne le céder à aucun d'eux pour le travail et pour les vertus que saint Ignace regardait comme l'âme de l'apostolat, le mépris de soi-même, la prière et la pénitence. Calomnié par un religieux, auprès du

Nonce apostolique en Suisse et menacé de la prison et de l'exil, il attendit sans se plaindre que Dieu fît éclater son innocence. Et quand plus tard son calomniateur fut condamné à lui faire en public amende honorable et à lui baiser les pieds, il n'accepta cette réparation que sur un ordre formel et avec la plus extrême confusion. Il consacrait chaque nuit plusieurs heures à la prière, après s'être flagellé longuement et si rudement, qu'il semblait encore frapper sur le fer, comme il l'avait fait dans sa jeunesse. L'obéissance put seule lui faire retirer son cilice lorsqu'il était déjà sur son lit de mort. Quand ses membres épuisés se refusaient à de nouvelles fatigues : « Pauvre forgeron, se disait-il à lui-même, rappelle-toi combien de fois tu as dû te fatiguer à battre l'enclume ».

L'arme la plus puissante du P. Faber pour la sanctification des âmes était la dévotion du saint Rosaire. Il la propagea dans la Suisse, avec tant d'éclat et de succès que le Général des Dominicains, pour l'en remercier solennellement, l'admit à la participation de toutes les prières et œuvres méritoires de son Ordre. Enfin dans les derniers jours de sa vie, au milieu des pestiférés qui encombraient les hôpitaux d'Ingolstadt, le P. Faber eut encore la consolation d'ouvrir le ciel à une multitude de pécheurs et à plus de deux cents soldats hérétiques, dont il reçut l'abjuration avant d'expirer lui-même au milieu d'eux, à l'âge de quarante-neuf ans.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 10, *n.* 17, *p.* 564 ; *lib.* 17, *n.* 91, *p.* 599. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super., t.* 5, *n.* 96, *p.* 47. — Patrignani, *Menol.*, 21 *luglio*, *p.* 177.

* Le vingt-et-unième jour de juillet de l'an 1710, à Walcz en Pologne mourut le P. Ignace Ritt, issu d'une noble famille de Moravie. Il travaillait depuis douze ans dans cette ville et avait eu la consolation de ramener à l'Église romaine tous les hérétiques qu'il y avait rencontrés à son arrivée, à l'exception d'un seul dont il n'avait pu vaincre l'obstination. Mais il ne mourut point sans avoir fait cette dernière conquête.

Le fléau de la peste s'était déchaîné sur Walcz et ses environs. Le P. Ritt, qui nourrissait depuis longtemps le désir de sacrifier sa vie au service du prochain, se jeta dans cette périlleuse arène « avec une joie incomparable, et telle qu'il n'en avait jamais goûté de plus grande ». Plus le mal étendait ses ravages, plus il répandait au loin le feu de sa charité. Quand il était appelé auprès des malades, dit son biographe, « il semblait non seulement courir, mais voler à leur aide ». Parfois en un même jour, il recevait le dernier soupir de quarante ou cinquante de ces malheureux. Mais à la fin ses forces fléchirent sous le poids de tant de fatigues.

Or, presque au même temps, l'hérétique, qui s'était montré jusque là rebelle à ses avances, est assailli par le fléau, et touché de la grâce de Dieu, demande à se convertir. Le P. Ritt, à cette nouvelle, tressaille de joie ; à demi-mourant il se traîne auprès de l'infortuné, reçoit son abjuration et le fait enfant de l'Église ; puis comme s'il n'avait plus rien à désirer en ce monde, à peine revenu à la résidence, il s'étend sur sa pauvre couche et remet son âme entre les mains de Dieu. Il était âgé de cinquante ans et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

* Le vingt-et-unième jour de juillet de l'an 1764, mourut à Presbourg le P. Valentin Keri, né à Tyrnau. Il était entré dans la Compagnie dès l'âge de quatorze ans, et avait apporté au noviciat l'innocence de son baptême. Il enseigna successivement la philosophie, l'Écriture sainte et la théologie, remplit la charge de pénitencier pour la nation hongroise à Saint-Pierre de Rome et gouverna les collèges de Raab et de Tyrnau.

Entre les vertus dont il ne cessa d'être le parfait modèle, la charité avait ses préférences. De tous ses inférieurs, il n'en était aucun qui ne se crût le plus aimé et n'en jugeât ainsi sur les témoignages qu'il recevait en toute occasion de la bonté du Père Recteur. Cette charité néanmoins se révélait d'une manière plus tendre envers ceux qui avaient usé leurs forces au service de la Compagnie, ou que Dieu tenait sur la croix, les vieillards et les malades. Il s'en fallait bien que le P. Keri les estimât un fardeau pour sa maison ou qu'il cherchât à les éloigner. Il se félicitait au contraire bien haut de leur présence et la considérait comme le meilleur gage des bénédictions divines.

Ce fidèle serviteur de Dieu mourut, comme il l'avait désiré et annoncé, un samedi, jour consacré à la très sainte Vierge. Il était âgé de cinquante-deux ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr. anno 1764 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *criptor. Provinc. Austr.*, *p.* 180. — Sommervogel. *Biblioth., t.* 4 *S*2110 ,,.*p*

XXII JUILLET

—

Le vingt-deuxième jour de juillet rappelle la glorieuse mémoire du P. Gabriel Barbisch et du Frère Coadjuteur Albert Zoya, tombés victimes de la cruauté des hérétiques à Landshut en 1634.

Les Suédois venaient de s'emparer de cette ville et de la livrer au pillage. Peu s'en fallut que, dans leur haine pour le nom de Jésuite, ils ne missent à mort tous les habitants du collège. Pendant plusieurs jours, ils les tinrent prisonniers sous la menace perpétuelle de les frapper de leurs épées ou de les jeter au milieu des flammes. Mais par une protection de Dieu toute particulière, ils se contentèrent de deux victimes : le F. Zoya fut tué d'un coup de feu et précipité tout sanglant dans les flots de l'Isar ; le P. Barbisch eut le corps sillonné à plaisir d'innombrables coups de poignard et reçut sur la tête une blessure si profonde que les os du crâne furent brisés. Laissé pour mort sur la place, il fut relevé seulement trois jours après. Transporté à Munich, il dut subir l'opération du trépan. Mais trop affaibli par ses souffrances, il expira sous la main du chirurgien le seize octobre suivant. Il était âgé de trente-deux ans et en avait passé treize dans la Compagnie.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *n.* 514, *p.* 262 ; *n.* 531, *p.* 272.

* Le vingt-deuxième jour de juillet de l'an 1670, mourut à Leitmeritz en Bohême le P. Jean Xavier Ssestak, issu d'une noble et riche famille de Moravie. Il eut le bonheur, pendant ses premières années de vie religieuse, d'être en relation très intime avec le P. Nicolas Lancicius. Celui-ci prit vivement à cœur l'avancement spirituel de son disciple, entretint avec lui un commerce assidu de lettres, et composa même en sa considération son opuscule intitulé : « *De quatuor F*, ou de quatre voies pour arriver à la perfection et à la sainteté de la vie ».

Le P. Ssestak se montra digne d'un tel maître. A le voir agir sans autre mobile que l'intérêt de la gloire de Dieu, le duc de Saxe, électeur de l'empire, disait: « Celui-là est un vrai religieux ». Sa pauvreté allait jusqu'au détachement complet de toutes choses; son obéissance était entière et simple comme celle d'un enfant : « Si le supérieur veut cela, disait-il souvent, je le veux aussi ». Il semble pourtant que le P. Ssestak avait un attrait spécial pour l'angélique vertu ; il l'emporta au ciel dans tout son éclat; il l'abritait avec un soin jaloux derrière le triple rempart de la garde des sens, de la prière et d'une très rigoureuse mortification. Un jour, pendant l'octave du Saint-Sacrement, il s'était enveloppé pour dire la sainte messe d'un cilice si âpre qu'il s'évanouit à l'autel. Il passa les dernières années de sa vie dans un entretien presque continuel avec Dieu ; il mourut très pieusement dans la soixante-deuxième année de son âge et la quarante-sixième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

* Le vingt-deuxième jour de juillet de l'an 1750, mourut à Klausenburg le P. Jean Berzeviczi, né de parents hérétiques à Hambourg. Sa famille était l'une des plus anciennes de la Hongrie et a donné plusieurs de ses membres à la Compagnie. Placé dans un de nos collèges, Jean Berzeviczi ne tarda pas à reconnaître la vérité et se fit catholique. Ses études achevées, il embrassa la carrière des armes et peu après se maria. Mais le jour même de ses noces, il entendit dans son cœur une voix qui l'appelait à une vocation plus haute ; il rendit la liberté à son épouse, se fit relever de ses obligations et, avec un courage presque héroïque, alla s'asseoir de nouveau sur le banc des écoliers, pour reprendre et compléter sa formation littéraire et se mettre en état de travailler plus utilement à la gloire de Dieu.

En laissant le monde, il fit état comme notre Bienheureux Père, de le quitter sans réserve et sans retour. Jamais on ne l'entendit parler des siens ; il semblait les avoir oubliés et ne s'en souvenait que devant Dieu. Sa joie, après avoir vécu dans l'opulence, était de paraître un pauvre, de porter des vêtements usés. Animé d'un zèle ardent pour le salut des âmes, il brûlait du désir de se consacrer à l'œuvre des missions. Il fut donné comme compagnon au saint P. Koloswari et pendant trois années partagea les travaux de l'homme de Dieu. Lorsque le P. Koloswari eut succombé sous le poids de fatigues excessives, le P. Berzeviczi poursuivit encore pendant seize ans son laborieux ministère, prêchant tour à tour en hongrois et en slovaque, ramenant à l'Église et à Dieu une multitude de pécheurs et d'hérétiques. Il passa les dernières années

de sa vie dans le gouvernement des Nôtres et mourut les mains pleines de mérites à l'âge de cinquante-huit ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1750 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 28. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1400.

XXIII JUILLET

—

Le vingt-troisième jour de juillet de l'an 1646, mourut en assistant les pestiférés le P. Gaspar Strasser, de Munich, professeur de rhétorique au collège d'Eger en Bohême. Il aspirait depuis longtemps à donner sa vie dans l'acte même du dévouement au service des âmes ; et la sincérité de ce désir brillait dans son ardeur à se dépenser, sans que le poids du travail lui arrachât jamais une plainte. Bien plus, il ne laissait passer aucun samedi sans jeûner en l'honneur de la très sainte Vierge, quoique ce jour et le lendemain lui apportassent d'ordinaire un redoublement de fatigues. Mais il disait, et il en laissa l'attestation par écrit, que la toute-puissante Mère de Dieu lui donnait elle-même plus de forces qu'il n'eût pu en demander à la nourriture du corps.

Dans sa dernière maladie, l'obéissance au médecin lui fit aussi supporter avec joie, à l'exemple de notre Bienheureux Père, l'intolérable chaleur des couvertures sous lesquelles on l'accablait, jointe aux ardeurs de la fièvre et d'un été dévorant. Mais toute souffrance lui était douce, puisqu'il y trouvait le moyen de témoigner son amour à Notre-Seigneur. Les actes de foi, d'espérance et de charité qu'on lui suggérait, le consumaient d'une flamme si

vive, que l'on craignit plus d'une fois de voir son âme briser ses derniers liens dans un de ces élans d'amour vers Dieu. Le P. Strasser n'était âgé que de trente-trois ans ; il en avait passé neuf dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 168, *p.* 269.

XXIV JUILLET

—

Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1620, mourut à Ratisbonne le P. André Mayr, Recteur du collège, dont il venait, depuis quelques mois à peine, d'achever la construction. L'Histoire de la Haute-Allemagne l'a loué d'une manière spéciale de son zèle à former les juvénistes de cette Province. Il suffisait à ce zélé supérieur que saint Ignace eût également recommandé dans ses Constitutions la science et la sainteté, comme deux moyens indispensables de glorifier Dieu et de défendre l'Église : il s'appliquait du même cœur à les promouvoir, bien persuadé qu'en pareille matière un religieux de la Compagnie ne saurait aller trop loin. Aussi comptait-il pour rien les difficultés qui ne lui donnaient que de la peine ; et afin de mieux répondre aux intentions de notre saint Fondateur, il n'épargnait ni dépenses, ni encouragements, ni industries. Après avoir élevé son beau collège, on l'entendait souvent répéter une parole qui révèle à la fois et son amour de la perfection et de la Compagnie, et sa vigilance à maintenir la régularité : c'est qu'il aimerait mieux assister à son effondrement et à sa ruine, que de voir la discipline religieuse en souffrance en aucun de ses points, ou la moindre des règles sciemment violée.

Bien que ce collège fût regardé comme un poste avancé des

plus menaçants pour les ennemis de la foi romaine, sa charité lui avait gagné le respect et l'affection des protestants eux-mêmes ; et beaucoup d'entr'eux pleurèrent sa mort non moins que les catholiques. Le P. Mayr était un homme d'oraison ; au milieu des plus graves affaires, sa pensée et son cœur ne se détournaient pas de Dieu. Pour s'exciter à la confiance, il avait consigné dans un petit livre les nombreux dangers de mort dont il avait été comme miraculeusement délivré. A ses derniers moments, apercevant auprès de son lit un religieux que le démon tentait violemment contre sa vocation : « Mon cher frère, lui dit-il avec un aimable sourire, voyez donc comme je meurs heureux dans la Compagnie ». Le P. Mayr était âgé de cinquante-deux ans ; il en avait passé trente-et-un en religion.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 27, *p.* 237. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 4, *n.* 250, *p.* 86.

---

* Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1681, mourut au collège de Gratz, dont il était Recteur, le P. Corneille Gentilotti, né à Klagenfurt. Il avait eu à surmonter des obstacles de toute nature pour entrer au noviciat, non seulement les larmes, les promesses et les menaces des siens, mais encore les oppositions de plusieurs princes ligués avec sa famille pour lui barrer la route. Aussi la Compagnie lui fut-elle toujours extrêmement chère. Il aimait avec elle tout ce qui la constitue, sa fin, son esprit, ses règles ; il s'intéressait à ses travaux pour la gloire de Dieu ; il lisait assidûment son histoire et la vie de ses grands hommes, pour s'animer lui-

même à poursuivre l'œuvre de sa perfection, et se former dans ses différentes charges sur les plus excellents modèles. « O mon Père, disait-il sur son lit de mort au religieux qui l'assistait, ô mon Père, quelle joie d'avoir passé ma vie dans cette sainte religion » !

Ce qui redoublait l'allégresse du P. Gentilotti, c'est qu'à l'exemple de beaucoup d'autres, dont il avait lu le dévouement et la mort héroïques, il donnait sa vie pour ceux qui lui étaient confiés. En effet, une maladie pestilentielle sévissait à Gratz et y faisait de grands ravages. Plusieurs religieux du collège étaient déjà frappés. Le saint Recteur se mit à leur service et leur prodigua tous les soins de la plus maternelle charité. Atteint bientôt à son tour, il s'opposa à ce qu'on fît aucun vœu pour sa guérison, tant il était heureux de mourir et d'aller voir Dieu. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 98. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1330.

---

* Le vingt-quatrième jour de juillet de l'an 1752, dans le comté de Thurocz en Hongrie, mourut le P. Michel Borza, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, dont il avait passé soixante-deux dans la Compagnie. Les missions de campagnes et le gouvernement des Nôtres se partagèrent sa longue vie religieuse. Chassé de Neusohl, à l'occasion des troubles qui agitèrent la Hongrie dans les premières années du dix-huitième siècle, il y rentra quelque temps après, et c'est à son zèle, dit l'auteur de sa notice, que cette ville est redevable d'avoir conservé la foi. Il n'avait pas une moindre solli-

citude pour la conversion des hérétiques. En une seule année, il en ramena plus de quatre cents dans le sein de l'Église. Et comme les leçons reçues dans le jeune âge ont une influence qui s'étend sur tout le reste de la vie, le P. Borza se fit encore catéchiste des petits enfants. Même quand il était Recteur, il se réservait toujours cet emploi ; et si nombreuses ou accablantes que fussent ses occupations, il ne consentait à s'en décharger sur aucun autre.

Ce saint homme fut longtemps en butte aux plus désolantes aridités ; mais son courage et sa fidélité n'en furent pas un moment ébranlés ; et Notre-Seigneur le récompensa par les plus douces consolations. Au seul souvenir de Jésus en croix et de sa sainte Mère, il sentait son cœur s'attendrir et versait des larmes abondantes. C'est sous le titre de Mère de grâces qu'il aimait à invoquer Marie. Il en reçut plus d'une fois des faveurs extraordinaires. Un violent incendie poussé par un vent impétueux menaçait le collège où le P. Borza se trouvait alors. Il eut recours à sa céleste protectrice, et à l'instant même le vent s'apaisa.

Litter. ann. Provinc. Austr., anno 1752 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 35. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1824.

XXV JUILLET

—

Le vingt-cinquième jour de juillet, moururent saintement, victimes de leur charité au service des pestiférés, le P. Adolphe Lennep à Paderborn en 1624, le P. Pierre Major à Brünn en 1643, et le P. Martin Mikulka dans la maison professe de Prague en 1649.

Le P. Adolphe Lennep était né à Cologne et avait quatre frères dans la Compagnie. Il était tombé deux fois entre les mains des hérétiques, pendant qu'il travaillait à reconquérir les provinces rhénanes à l'Église, au milieu du tumulte et des périls de la guerre. Il se dévoua généreusement au service des soldats blessés ou malades et ne tarda pas à succomber. Il était âgé de quarante-deux ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Le P. Pierre Major, de Prague, promettait à la Moravie un de ses meilleurs apôtres, quand il fut enlevé par la peste à l'âge de trente-trois ans. On l'appelait le père des pauvres ; il passait les journées entières à leur faire le catéchisme et à entendre leurs confessions. Il marchait toujours revêtu d'un rude cilice pour s'animer à vaincre toutes les répugnances de la nature, et la nuit il redoublait encore ses prières et ses austérités.

Le P. Martin Mikulka, plus communément appelé Martin Benedicti, s'était consacré pour la seconde fois au service des pestifé-

rés. Depuis plusieurs années, c'était sa pratique, en célébrant le saint Sacrifice de la messe, d'offrir sa vie pour le salut des âmes, à l'exemple du Sauveur, qu'il tenait alors dans ses mains. Nous avons encore la lettre qu'il écrivit peu de temps avant sa mort, pour solliciter de nouveau la grâce de se dévouer : « Je sais, disait-il à son supérieur, et je suis contraint de convenir que pas un enfant de notre mère la Compagnie n'est plus indigne que je ne le suis de la couronne destinée aux âmes héroïques ; mais jetant les yeux autour de moi et ne voyant aucun de mes frères dont la vie soit moins nécessaire, ou plutôt moins utile que la mienne à cette maison, j'espère que votre paternelle bonté ne répondra point à mon indigne demande par un refus ». Le P. Mikulka mourut à l'âge de cinquante-trois ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

P. Adolphe Lennep. — Reiffenberger, *Histor. Provinc. Rheni Infer.*, *c.* 9, *n.* 89, *p.* 583. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1690.

P. Pierre Major. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 11, *p.* 18. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 421.

P. Martin Mikulka. — Schmidl, *Hist. Prov. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 93, *p.* 478 ; *n.* 136, *p.* 563. — Alegambe, *Victim.*, *p.* 463. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25[a] *jul.*, *p.* 49. — Drews, *Fasti Soc.*, 25[a] *jul.*, *p.* 284. — Patrignani, *Menol.*, 25 *luglio*, *p.* 199.

---

* Le vingt-cinquième jour de juillet de l'an 1679, mourut à Vienne le P. Gilles Brunner entré dans la Compagnie à l'âge de vingt-quatre ans, après ses études de droit. Il avait soif de dévouement et d'immolation. Il était toujours en quête, dit son biographe, de

malheureux à consoler et à soulager; à toute heure du jour et de la nuit, on pouvait le demander pour un moribond ou un malade. Quand la peste se déclara à Vienne, le P. Brunner, fidèle à lui-même, saisit avec empressement cette occasion de s'offrir et de se sacrifier; et lorsque, après des prodiges de charité, il eut été frappé par le fléau, il écrivit à son supérieur une lettre touchante où il laissait déborder les sentiments de la joie la plus vive et toute sa reconnaissance. Il était âgé de trente-sept ans et en avait passé treize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-cinquième jour de juillet de l'an 1754, mourut au collège d'Ébersberg, dans la Province de Haute-Allemagne, le P. Georges Happach, entré déjà prêtre dans la Compagnie. Régent de grammaire, procureur, compagnon du Maître des novices, Père spirituel, il fut un modèle accompli de perfection. Un de ses écoliers, élevé plus tard aux honneurs de l'épiscopat, disait que les exemples du P. Happach lui avaient bien mieux appris les actes des vertus théologales que les leçons des plus habiles docteurs. C'était l'opinion commune qu'il n'avait jamais perdu l'innocence baptismale et qu'il ne laissait passer pour ainsi dire aucun moment sans exercer quelque acte excellent de vertu. Son union à Dieu était continuelle, et à l'âge de plus de soixante-dix ans il faisait encore tous ses exercices de piété à genoux et sans appui.

Le P. Happach aimait du même amour la pauvreté et les pau-

vres. On le voyait fréquemment, chargé d'un grand panier, aller porter à ces malheureux leur nourriture. Pour lui, il ne possédait rien, à part quelques images de Notre-Seigneur, de Notre-Dame et des saints. Vrai fils d'obéissance, toute sa règle de conduite tenait dans ces trois mots qu'il répétait souvent : « *Quia Deus vult, quomodo vult et quando vult* ». Le P. Happach mourut en grande réputation de sainteté à l'âge soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XXVI JUILLET

—

Le vingt-sixième jour de juillet de l'an 1645, mourut à Prague le P. Gaspard Tausch, né à Lobau, instructeur des Pères de troisième probation à Krummau. Ses trois pieux opuscules, *Les sources du Sauveur*, — *la Mère de douleurs* — et *la sagesse de Jésus-Christ, ou le plus haut degré de l'humilité*, nous offrent à la fois le fruit de ses méditations et de ses exhortations ordinaires et comme l'âme de sa vie. Entre plusieurs traits insignes de son amour du mépris, ses biographes en citent un renouvelé des anciens Pères du désert. Les supérieurs cherchaient avec lui par quels moyens ils pourraient, sans toutefois aigrir les esprits, porter un remède efficace à certains abus peu compatibles avec le véritable esprit de la Compagnie qui s'étaient glissés dans la Province. Le serviteur de Dieu était alors chancelier de l'université de Prague. Il s'offrit pour être repris très sévèrement en public, comme s'il eût été l'un des coupables. C'était du reste, à son avis, la moindre des humiliations qu'il avait méritées ; à l'exemple de saint François de Borgia, il se considérait tous les jours et du fond de l'âme comme uniquement digne d'être sous les pieds du démon.

Les médecins, témoins des vives et continuelles souffrances du

P. Tausch, l'avaient surnommé *le grand patient*, tant il se montrait joyeux de ressembler à Jésus en croix. Lui demandait-on des nouvelles de sa santé : « Je ne vais pas mal, répondit-il, puisque mon Dieu me trouve bien ainsi ». Toutes les occasions de se mortifier lui étaient précieuses. Il évitait avec grand soin de se délivrer des piqûres des mouches et des insectes, craignant, disait-il, de faire envoler avec eux le mérite de la patience. Il éprouvait pour les médecines une horreur naturelle instinctive, presque insurmontable, jusqu'à sentir son cœur se soulever de dégoût rien qu'à les voir, même en pleine santé. Cependant, quand il fut malade, il les prenait lentement et comme goutte à goutte, et ne cessait point d'y appliquer ses lèvres qu'il ne les eût entièrement épuisées, ou que l'infirmier, prenant en pitié son martyre, ne lui eût dit : « C'est assez ». Le P. Tausch remit très saintement son âme à Dieu dans la cinquante-et-unième année de son âge et la trente-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 86, *p.* 134. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 283. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1894. — Drews, *Fasti Soc.*, 26ª *jul.*, *p.* 286. — Patrignani, *Menol.*, 26 *luglio*, *p.* 206. — Pelzel, *Boemische Gelehrte*, *p.* 20.

XXVII JUILLET

—

* Le vingt-septième jour de juillet de l'an 1628, mourut à Ingolstadt le P. Sébastien Dietrich, né à Bregenz dans le Vorarlberg. Avant son entrée dans la Compagnie, il avait pris les grades de docteur en droit civil et en droit canonique, et s'était engagé dans les liens du mariage. A la mort de sa femme, il reçut le sacerdoce et fut chargé de diriger une maison d'études à Ingolstadt. Mais le désir d'une perfection plus élevée ne tarda pas à se faire jour dans son âme, et à l'âge de vingt-neuf ans, il alla se renfermer au noviciat de Landsberg. Il vécut trente-huit ans parmi nous, et dans les charges de Recteur et de Procureur, rendit des services signalés à la Compagnie. Telles étaient en particulier sa prudence et son habilité dans l'administration des affaires que, sur l'ordre du P. Aquaviva, il dut visiter tous les collèges de sa Province dont la situation était embarrassée, pour les en dégager et les remettre dans une condition normale.

Mais, remarque l'auteur de son éloge, bien plus grande encore était la sollicitude du P. Dietrich pour l'avancement spirituel de son âme. Dès la seconde année de son noviciat, il avait pris l'habitude de consacrer chaque jour à la prière une heure de plus, dérobée à son sommeil. De ce commerce intime avec Dieu naissaient

les plus belles vertus, l'humilité, le mépris de lui-même, l'obéissance et une parfaite soumission à la volonté divine. Les douze dernières années de sa vie, le P. Dietrich souffrit d'une cécité presque complète, à laquelle s'ajoutèrent bientôt d'autres infirmités non moins pénibles ; il supporta ces épreuves avec une patience inaltérable, disant qu'il était prêt, aussi longtemps qu'il plairait à Notre-Seigneur, à vivre sur la croix.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Histor. Provinc. German. Super., t. 2, *decad.* 6, *n.* 86, *p.* 25 ; *t.* 4, *decad.* 9, *n.* 281, *p.* 340.

XXVIII JUILLET

—

* Le vingt-huitième jour de juillet de l'an 1634, à Thann en Alsace, mourut le P. Abraham Mayr, d'Oetting en Bavière. Le P. Alegambe, dans son beau livre *Les héros et les victimes de la charité*, fait en deux mots le panégyrique de ce digne fils de saint Ignace, en l'appelant un religieux d'une docilité et d'une souplesse admirables entre les mains des supérieurs. Le P. Mayr porta cette obéissance jusqu'à l'héroïsme en sacrifiant sa vie au service des pestiférés. Il était âgé de trente-neuf ans et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 363.

XXIX JUILLET

—

Le vingt-neuvième jour de juillet de l'an 1586, mourut à Kolos-war le F. Urbain Schipper, Coadjuteur temporel, âgé de vingt-deux ans, l'un des dix-huit glorieux martyrs de la charité qui succombèrent en moins de trente jours aux ravages de la peste, et dont l'héroïque sacrifice ne put empêcher leurs compagnons de dévouement et d'apostolat d'être peu après chassés par les hérétiques de Transylvanie.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5, *lib.* 6, *n.* 37, *p.* 286. — Socherus, *Histor. Provinc. Austr,*, *lib.* 8, *n.* 98, *p.* 346. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 80.

Le vingt-neuvième jour de juillet de l'an 1630, le P. Jacques Geran, né en Silésie, mourut au collège de Prague, après cinquante-cinq ans de vie religieuse, en grande réputation de sainteté. Il avait été Recteur pendant vingt-trois ans dans des temps très difficiles troublés par des guerres civiles et religieuses, et n'avait cessé de déployer une prudence et une énergie de volonté que l'on croyait ne pouvait venir que du ciel. Quand il avait longuement réfléchi

et prié Notre-Seigneur de lui accorder sa lumière, ni difficultés, ni fatigues, ni même persécutions, menaces, calomnies et mauvais traitements, n'étaient capables de l'arrèter ; il n'hésitait pas à entreprendre, s'il le fallait, de longs et pénibles voyages, toujours à pied, son chapelet à la main. Et si, après avoir épuisé tout ce qui était en son pouvoir, il voyait ses désirs et ses espérances trompés, il n'en éprouvait aucun trouble et ne pensait plus à vouloir une chose que Dieu ne voulait point.

Les dernières années du P. Geran s'écoulèrent dans la charge de Père spirituel au collège de Prague, dont il avait été Recteur deux fois. Il s'y employa tout entier à faire des saints, bien persuadé que l'obéissance ne lui avait jamais confié de plus belle et de plus importante mission. A l'âge de soixante-douze ans, ce saint homme retrouvait encore les forces de la jeunesse, pour les veilles, les prières, les austérités de tout genre ; il servait à la cuisine, au réfectoire, partageait les travaux manuels des novices, et faisait avec eux des instruments de pénitence ou des chapelets. Ce fut au milieu de ses pieuses occupations, que le P. Geran termina sa laborieuse carrière. Il fut frappé d'un coup soudain à l'autel au moment où il venait de prendre le précieux sang et s'endormit quelques heures après dans la paix du Seigneur. Il était âgé de soixante-douze ans.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 6, *n.* 19, *p.* 1028. — Balbinus, *Bohemia Sancta*, *part.* 2ª, *titul.* 55, *p.* 111.

XXX JUILLET

—

* Le trentième jour de juillet de l'an 1666, mourut à Mayence le P. Jean Wilhelmi, de Verdun en Lorraine. C'était, dit l'auteur de sa notice, un véritable ouvrier de la Compagnie, qui, avec une admirable allégresse et magnanimité, avait supporté de grandes fatigues dans ses diverses missions. A deux reprises déjà, pendant qu'il était à Raab en Hongrie, il avait affronté la mort au chevet des pestiférés ; une fois même, il avait failli être victime de son dévouement. Mais Dieu lui réservait une autre arène. C'est à Mayence, où la peste faisait de terribles ravages, que le P. Wilhelmi, toujours fidèle à lui-même, cueillit la palme du martyre de la charité. Il était âgé de soixante-cinq ans, et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

XXXI JUILLET

—

Le trente-et-unième jour de juillet moururent saintement dans les armées catholiques, au service des soldats malades, le P. Jean Sutor au camp de Tilly, non loin d'Ulm en 1620, et le P. Jean Rohrwolf à Ilmenstadt, près de Francfort-sur-le-Mein en 1646.

Le P. Jean Sutor enseignait la philosophie à Dillingen, lorsqu'il apprit que les troupes impériales étaient décimées par la maladie ; il obtint de quitter sa chaire pour voler à leur secours. Souvent on le voyait charger sur ses épaules de malheureux soldats frappés loin du camp par la contagion, et les porter aux ambulances. Au milieu des travaux accablants de ce ministère de charité, il ne tarda pas à subir lui-même les atteintes du mal. Les grandes vertus, dont il avait donné l'exemple durant sa vie, parurent alors avec un plus vif éclat. Huit jours avant la fête de saint Ignace, étendu déjà sur son lit de souffrances, il demanda avec une confiante simplicité à son supérieur la permission de mourir le même jour que notre Bienheureux Père pour aller célébrer sa fête au ciel. Le Père supérieur, le croyant en délire, répondit « Oui ». — « Dieu soit béni, reprit le P. Sutor, je partirai ce jour-là ». Et en effet, il expira le 31 juillet à l'âge de trente-huit ans, dont il avait passé quinze dans la Compagnie.

Le P. Jean Rohrwolf était appelé l'ange des armées impériales, tellement il répandait autour de lui de sainte édification par sa douceur et sa modestie. Il avait rempli pendant plusieurs années les fonctions de ministre et de prédicateur, et allait être chargé du gouvernement d'un collège, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur de couronner ses vertus et son dévouement. Il semble avoir été averti par notre Bienheureux Père de sa fin prochaine. Dix-huit jours avant qu'il expirât, il vit deux de nos Pères, morts depuis quelque temps déjà, se montrer à lui : « Nous venons, lui disent-ils, vous inviter à prendre place dans les rangs de la Compagnie triomphante ». La maladie du P. Rohrwolf était encore à ses débuts et paraissait n'offrir aucun danger. Mais à partir de cette vision, elle s'aggrava ; le saint religieux, l'âme inondée de joie, ne voulut plus s'entretenir que du bonheur d'aller voir Dieu et partager au ciel la félicité des enfants de la Compagnie. Il mourut très pieusement à l'âge de quarante ans, dont il avait passé vingt-et-un en religion.

P. Pierre Sutor. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 4, *n.* 818, *p.* 242. — Sommervogel *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1722.

P. Jean Rohrwolf. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 149, *p.* 237. — Nadasi, *Pretiosæ occupat.*, *c.* 18, *n.* 1, *p.* 152 ; *c.* 36, *n.* 1, *p.* 285. — Id., *Ann. dier. memor.*, 31ª *jul.*, *p.* 72.

Le trente-et-unième jour de juillet de l'an 1664, le P. Goswin Nickel, neuvième successeur de saint Ignace dans la charge de Général, alla, comme sa sainte vie donne lieu de l'espérer, achever

au ciel la fête de notre Bienheureux Père, dont il avait, avec une tendresse toute filiale, propagé le culte et l'esprit parmi les enfants de la Compagnie. Ce serait, disait-il souvent, une grande erreur pour un jésuite, et particulièrement pour un supérieur, d'aller chercher dans des règles et des ordonnances nouvelles, une perfection plus haute ou mieux définie que celle de nos Constitutions, tandis qu'il nous suffit pour devenir des saints de bien comprendre et observer fidèlement les prescriptions de notre Bienheureux Fondateur, *Satis superque provisum Societati legibus profectis a magna mente Ignatii.* C'est là, disait-il encore, que nous trouverons la chaîne d'or qui nous tiendra unis les uns aux autres et avec Dieu.

Ce peu de mots résument tout le gouvernement du P. Nickel et nous semblent un bel éloge. Il n'enseignait du reste aux autres que ce qu'il avait toujours pratiqué lui-même. Son respect pour les moindres conseils de saint Ignace allait si loin, qu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il put dire à un novice, qui le voyait avec étonnement marquer encore le résultat de son examen particulier : « Par la grâce de Notre-Seigneur, je ne me rappelle pas jamais avoir manqué à cette addition de notre Père, depuis qu'il m'a reçu au nombre de ses enfants ».

Les dernières années du P. Goswin Nickel furent affligées par de si pénibles souffrances que, sur son instante prière, la onzième Congrégation générale, réunie en 1661, consentit à le décharger du poids des affaires et lui donna le P. Oliva pour vicaire et successeur. A partir de ce jour, le saint vieillard ne fit plus que s'entretenir avec Dieu. Ses infirmités ne lui permettant ni de faire un pas ni de s'étendre dans son lit, on le traînait tous les jours dans un

fauteuil jusqu'à la chapelle domestique pour y recevoir le corps de Notre-Seigneur et y visiter le Saint Sacrement. Il attendit ainsi trois années entières avec une inaltérable douceur le moment de sa délivrance, répétant pour ainsi dire à chaque instant cet acte admirable de résignation qu'il avait lu dans la vie du vénérable P. Louis du Pont et écrit de sa main : *Fiat*, *Domine*, *in me*, *de me*, *per me*, *circa me et circa mea omnia*, *sanctissima voluntas tua*, *in omnibus et per omnia*, *nunc et in æternum*, *Amen.*

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 31 *jul.*, *p.* 356. — Drews, *Fasti...*, 31 *jul.*, *p.* 292. — Patrignani, *Menol.*, 31 *luglio*, *p.* 255. — *Les divers Ménologes*, v. g. *Menol. romano*, 1840, *p.* 93 ; Guidée, *p.* 241 ; *Ancien Ménol. français, Paris* 1747, *p.* 103 ; *Menolog. Sanctor. et Viror. illustr. S. J.*, *Tyrnaviæ* 1730, *p.* 111 ; *Menolog. de Varones illustres... Madrid*, 1729, *p.* 96. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 304. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1706. — Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, *p.* 106. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 8, *p.* 408 ; *t.* 4, *ch.* 2, *p.* 85.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Ier AOUT

—

Le premier jour d'août de l'an 1645, le P. Georges Schönberger, d'Inspruck, mourut au collège de Hradisch, en Bohême, à la suite des tortures que lui avaient fait subir les luthériens. Il était Recteur du collège d'Olmutz à l'époque la plus triste des désastres de la Moravie, lorsqu'il tomba entre les mains d'une troupe de soldats hérétiques, qui saluèrent la prise d'un jésuite par les cris d'une joie féroce. Après l'avoir dépouillé de la plus grande partie de ses vêtements, ils le suspendirent par les pieds et par les mains à une traverse de bois, de manière à former de son corps comme une boule, qu'ils serrèrent ensuite étroitement avec des cordes, jusqu'à faire jaillir le sang de toutes les extrémités.

Puis durant trois heures entières, ils déchargèrent sur lui une grêle de coups de bâtons sans pouvoir lui arracher d'autre plainte ou d'autre réponse que l'invocation des noms sacrés de Jésus et de Marie. Jetant ensuite sur lui un grossier vêtement formé d'une peau de bête, ils le firent courir devant leurs chevaux, jusqu'à une distance de plusieurs milles, hâtant à coups de masses d'armes une course déjà si douloureuse. Le P. Schönberg disait ensuite qu'il n'aurait pu, sans un secours tout particulier du ciel, supporter un traitement si barbare.

Confié à la garde d'un soldat hérétique, il sut l'adoucir et en obtint de pouvoir se nourrir chaque jour du pain des anges. Il fut enfin remis en liberté ; mais les tourments qu'il avait soufferts pour Jésus-Christ avaient épuisé ses forces ; en peu de semaines, il arriva au bienheureux terme d'une vie toute sainte, dont il ne se rappelait pas avoir altéré par aucune faute grave l'angélique pureté. Il était âgé de quarante-sept ans et en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 4, *n.* 87, *p.* 137. — Nadasi, *Ann. dier.*, 1ª *aug.*, *p.* 75. — Patrignani, *Menol.*, 1 *agosto*, *p.* 12. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 294. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 848. Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 290.

Le premier jour d'août nous rappelle le souvenir du P. Georges König, massacré par les Turcs en 1664. Il était aumônier des troupes impériales depuis seize années au moins, et avait soutenu

de rudes épreuves au milieu des fatigues et de la licence des camps. Sa dévotion extraordinaire à l'Immaculée Conception l'avait sauvé dans une circonstance délicate et aidé à conserver la fleur de sa pureté. A la bataille de Saint-Gothard, dans les plaines de la Hongrie, gagnée par le célèbre Montecuculli, il était au milieu des soldats, les animant à combattre et à mourir en héros chrétiens, et tenait depuis le commencement du combat son crucifix exposé à tous les regards, lorsqu'une sorte de géant turc se précipita sur lui, et d'un seul coup de cimeterre, abattit la tête, le bras et la croix du serviteur de Dieu. Le P. König était âgé de quarante-huit ans et en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

CRUGERIUS, *Sacri Pulveres*, 1a *august.*, *p.* 4.

---

* Le premier jour d'août de l'an 1684, mourut à Geist, dans la Province du Bas-Rhin, le P. GEORGES ROSE, du diocèse de Paderborn, religieux d'une régularité qui rappelait, disait-on, celle des bienheureux Louis de Gonzague et Jean Berchmans. Mais sa vertu dominante était l'abnégation. On raconte de son ardeur à fouler aux pieds les répugnances de la nature des traits dont notre délicatesse aurait peine à supporter le récit. Le zèle des âmes et le désir de les arracher à l'enfer venaient encore enflammer cette soif de sacrifice et entraîner l'homme de Dieu à des rigueurs où il semble même, dit son biographe, avoir dépassé la mesure.

Dès que le P. Rose vit approcher la mort, fidèle à ses vertus

de prédilection, il demanda d'être déposé à terre sur son matelas, afin de rendre le dernier soupir, comme il convenait à un misérable pécheur ; et enfin, pour achever de s'oublier lui-même, il fit aux âmes du purgatoire l'abandon de tous les suffrages qui devaient lui être attribués après sa mort, se réservant pour unique trésor le sang de Jésus-Christ et la miséricorde de Dieu. Il n'avait que trente-trois ans, et en avait passé quatorze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

II AOUT

—

* Le deuxième jour d'août de l'an 1653, mourut à Hall en Tyrol, dans une heureuse et sainte vieillesse, le P. Ernest Mairhofer, né à Munich. Il était âgé de quatre-vingt-dix-huit ans et en avait passé quatre-vingt-un dans la Compagnie. Et cependant, dit le P. Nadasi, après une si longue vie consacrée au service de Dieu et des âmes, il ne voulait d'autre privilège que celui d'observer plus étroitement toutes ses règles. On vit briller en lui jusqu'à ses derniers jours la même simplicité, la même diligence à remplir tous ses devoirs, le même esprit de renoncement et de mortification. Nonagénaire, le P. Mairhofer se flagellait encore trois fois par semaine, jeûnait le mercredi et le samedi et gardait tout le carême avec autant de rigueur que les plus robustes, sans aucun adoucissement.

Qu'on nous permette de joindre ici au nom du P. Ernest Mairhofer celui du P. Mathias Mairhofer son émule de longévité et de vertu, professeur de hautes sciences à l'université d'Ingolstadt, Recteur de l'académie de Dillingen et du collège de Munich et, au déclin de sa vie, Père spirituel dans les principaux collèges de sa Province, religieux, dit le P. Alegambe, *multæ orationis et mortificatio-*

nis. Il mourut à Munich le sept février 1641, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, dont il avait passé soixante-quatorze dans la Compagnie.

P. Ern. Mairhofer. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 2a *aug.*, *p.* 78. — Drews, *Fasti Societ.*, 2a *aug.*, *p.* 296. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 365.

P. Mathias Mairhofer. — Alegambe-Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 601. — Mederer, *Annales Academ. Ingolstad.*, *t.* 2, *p.* 297. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 365.

III AOUT

—

* Le troisième jour d'août rappelle la mémoire de deux Frères Coadjuteurs tombés victimes de leur dévouement au service des pestiférés, le F. ADAM KROTZMAN à Olmutz en 1623, et le F. JACQUES HAMMER à Vienne en 1634.

Le F. ADAM KROTZMAN, né à Prague, était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé trente-trois dans la Compagnie. Parmi les vertus qui en faisaient le modèle de ses frères, les historiens relèvent surtout son admirable douceur, que nulle passion ne semblait émouvoir ; son amour du silence, qui se manifestait même dans la parcimonie de ses paroles quand il était obligé de parler ; son ardeur au travail, qui ne pouvait souffrir la perte d'un seul moment ; enfin et par dessus tout sa parfaite obéissance, qui ne connaissait ni excuse ni retard.

Le F. JACQUES HAMMER, né à Schlestadt, ne comptait que vingt-cinq ans et était entré depuis cinq années seulement dans la Compagnie. Mais il avait déjà la maturité et la vertu d'un vétéran. En particulier, il avait puisé dans l'oraison et l'union habituelle avec Dieu des lumières et une expérience des choses surnaturelles bien au-dessus de son âge et de son degré. Frappé par le fléau auprès des malades, il s'abandonna sans réserve entre les mains de la Providence, également disposé à vivre ou à mourir : « Ce que Dieu

veut, je le veux aussi », était sa devise. La mort parut bientôt inévitable. Alors le F. Hammer tressaillit d'une sainte allégresse à la pensée qu'il allait aimer et bénir Dieu sans partage pendant toute l'éternité.

F. Adam Krotzman. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis*, *p.* 238. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 3, *n.* 119, *p.* 466.

F. Jacques Hammer. — Alegambe, *Heroes...*, *p.* 363.

---

* Le troisième jour d'août de l'an 1633, mourut à Munich le P. Claude Alton, de Fribourg en Suisse. Il avait passé presque toute sa vie religieuse dans l'enseignement, et par sa ferveur, son obéissance, sa fidélité à toutes les règles, il s'était acquis auprès des Nôtres et des étrangers la réputation d'un homme éminent en vertu. Un acte de charité hâta sa mort. En assistant un soldat qui succombait à une fièvre maligne, il fut atteint du même mal et bientôt réduit à l'extrémité. Repassant alors dans sa mémoire les bienfaits sans nombre dont il avait été comblé, il ne se lassait pas d'exalter la bonté sans mesure de la divine Providence ; mais ce qui le jetait surtout dans l'admiration, c'était la pensée qu'il avait participé si souvent au corps et au sang de Notre-Seigneur et que, malgré son indignité, il avait persévéré jusqu'à la mort dans sa vocation. C'est dans ces sentiments, l'hymne de la reconnaissance dans le cœur et sur les lèvres, qu'il expira à l'âge de quarante-deux ans.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *decad.* 10, *n.* 318, *p.* 137.

IV AOUT

—

Le quatrième jour d'août de l'an 1636, mourut saintement à Varsovie le P. Christophe Grenzing, de Feldkirch, après avoir travaillé pendant plus de trente ans en qualité de Recteur, de Provincial, d'Instructeur des Pères de troisième probation et de Visiteur, à faire fleurir le plus pur esprit des Constitutions de saint Ignace, en Allemagne, en Bohême et en Pologne, au milieu des guerres civiles et de la dispersion continuelle des membres de la Compagnie. La Province de Haute-Allemagne lui fut redevable en particulier d'avoir relevé chez elle les lettres latines, au grand profit de ses collèges, par le renouvellement de son juvénat. La Bohême lui dut aussi ce bel ordre et cette forte organisation, qui faisaient l'admiration du P. Lancicius, et lui inspiraient, en l'honneur de la nouvelle Province récemment détachée de celle d'Autriche, les magnifiques éloges que nous lisons en tête de ses opuscules.

A l'âge de soixante-quatre ans, le P. Grenzing, épuisé par les fatigues de sa longue administration, assiégé de nombreuses infirmités et pressentant déjà le prochain appel de Dieu, fut nommé par le P. Mutius Vitelleschi Visiteur de la Province de Pologne. Il se mit aussitôt en route, heureux de sacrifier à la Compagnie et au bien de ses frères ce qui lui restait de forces. Mais à peine avait-

il commencé sa visite, qu'il tomba sous le fardeau, victime de l'obéissance et de la charité. Il avait vécu cinquante-cinq ans dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *lib.* 3, *n.* 50, *p.* 597. — KROPF, *Histor. Provinc. German. Super., t.* 4, *nn.* 244 *seqq., p.* 84 ; *t.* 5, *n.* 673, *p.* 381. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1737. — LANCICIUS, *Opuscul. spiritual., t.* 1, *édit. in-f°, Antuerpiæ*, 1650.

Le quatrième jour d'août nous rappelle le souvenir de deux jeunes et pieux ouvriers de la Province de Bohême, morts au début de leur carrière apostolique : le P. MATHIAS ROSEL en 1647 à Wsetin en Moravie, et le P. RICHARD PORSCH à Olmutz en 1650.

Le P. MATHIAS ROSEL cultivait depuis peu de temps le sol ingrat de la Valachie, où les premiers missionnaires n'avaient pu recueillir encore qu'une moisson peu abondante. Mais l'ardent désir qu'il avait de glorifier Dieu, lui avait inspiré le vœu de ne laisser échapper aucune occasion de travailler à la dilatation de son règne, lui fallût-il parcourir les campagnes en mendiant son pain. On peut dire qu'il mourut à la peine, martyr de son zèle, à l'âge de trente-cinq ans, dont il avait passé quatorze dans la Compagnie.

Le P. RICHARD PORSCH était né à Brünn. Placé malgré sa jeunesse à la tête du pensionnat d'Olmutz, il inspirait, par son exemple encore plus que par ses leçons, aux enfants qui lui étaient confiés, une étonnante ardeur à se vaincre. Son amour pour la pauvreté religieuse était tout filial ; il ne souffrait rien dans sa chambre qui ne fût absolument indispensable ; pour toutes ri-

chesses après sa mort, il ne laissa que ses instruments de pénitence, rougis de son sang. Il mourut à l'âge de vingt-neuf ans, il en avait passé quatorze dans la Compagnie.

P. Mathias Rosel. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t. 5, lib. 5, n. 13, p.* 322.

P. Richard Porsch. — *Litter. ann. Societ., ann.* 1651, *p.* 71. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 6, *n.* 33, *p.* 738.

---

* Le quatrième jour d'août de l'an 1692, mourut au collège de Gratz le F. Jean Happoeck, Coadjuteur temporel. Il avait d'abord servi de compagnon au confesseur de la reine de Pologne, et ensuite pendant vingt-deux ans avait été sacristain de l'église de la Compagnie à Gratz. Sa sollicitude à entretenir dans tous les détails de son office un ordre parfait et la propreté la plus exquise était vraiment admirable ; elle lui était inspirée par un grand esprit de foi et une dévotion très tendre au Saint Sacrement. Blessé gravement au pied, la douleur ne l'empêchait pas d'aller souvent adorer Notre-Seigneur au tabernacle. L'infirmier essayait de l'en empêcher : « Mon frère, lui répondit-il, ne voyez-vous pas ces mendiants, boiteux, estropiés, qui viennent tous les jours à la porte de notre église ? Rien ne les arrête, ni la douleur de leurs plaies, ni l'inclémence de l'air, et ils s'estiment heureux, s'ils reçoivent quelque maigre aumône. Et moi, si dénué des grâces de Dieu, je n'irais pas me prosterner devant mon Seigneur, le pain vivant, l'unique soutien et l'unique force de mon âme ! Je me traînerai donc sur

les pieds et sur les mains, s'il le faut ; et si je ne puis adorer mon Sauveur les yeux et le visage levés au ciel, je lui rendrai mes hommages le front incliné vers la terre ».

Pendant les vingt-deux ans qu'il vécut à Gratz, le F. Happoeck n'eut d'autre chambre qu'un réduit étroit presque sans air et sans lumière ; encore était-il obligé souvent de le partager avec un compagnon. Un de ceux qu'on lui avait donnés, beaucoup plus jeune, se plaignait un jour devant lui de l'incommodité du lieu. Le F. Happoeck, usant du privilège de l'ancienneté, le reprit assez vivement ; « Pour être au large, dit-il, il ne fallait pas venir à la suite de Jésus-Christ. Pensez à tant d'apôtres, de grande condition dans le monde, qui passent leur vie dans des huttes, des grottes, des cavernes, exposés à toutes les intempéries des saisons. Pour moi, je préfère ma cellule au palais des rois ; et sans un ordre de l'obéissance, je ne la quitterai jamais ».

Le F. Happoeck avait demandé trois grâces principales à Notre-Seigneur : travailler jusqu'à la fin de sa vie ; être emporté par une mort rapide, bien que non imprévue, et expirer dans l'octave de la fête de saint Ignace. Ce triple désir fut exaucé ; il fut, en pleine activité, frappé d'un coup soudain, mais il eut le temps de recevoir les derniers sacrements, et remit son âme entre les mains de Dieu, laissant après lui une mémoire bénie et la réputation d'un saint. Il était âgé de soixante-deux ans, et en avait passé quarante dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1692 *(Archiv. Rom.).*

* Le quatrième jour d'août de l'an 1756, mourut à Holeschau en Moravie le P. François Hoder, né à Baja en Hongrie, l'apôtre de Wsetin et des montagnes environnantes. Ceux qui l'avaient vu à l'œuvre dès ses premiers débuts dans cette rude mission, où il se dépensa pendant trente-et-un ans, disaient de lui qu'il était « le type du parfait religieux et de l'homme apostolique, un prêtre vraiment saint, modèle de toutes les vertus, puissant en œuvres et en paroles, dévoré de la soif des âmes, rempli de l'esprit de Dieu, profondément humble, étranger à tout vain désir de plaire aux hommes ». Aussi avait-il au milieu de ces peuples la réputation d'un saint favorisé de grâces extraordinaires. Quand il eut succombé sous le poids des fatigues, nombre de personnes se déclarèrent prêtes à attester sous la foi du serment qu'on l'avait vu à plusieurs reprises présent à la même heure dans des lieux fort éloignés l'un de l'autre. Après sa mort, le P. Hoder se montra rayonnant de gloire, disant qu'il venait d'entrer en partage de l'immortalité des saints. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Litt. ann. Provinc. Bohem., ann. 1756 *(Archiv. Rom.).*

V AOUT

—

* Le cinquième jour d'août de l'an 1755, mourut à Krems, dans la Province d'Autriche, le P. FRANÇOIS DE BORGIA MAYR, tyrolien. Il occupa tour à tour les chaires de littérature, de philosophie, de théologie morale et de droit canon, remplit pendant quinze ans les fonctions de ministre, et pendant onze ans celles de Père spirituel ; partout, il se montra véritable religieux de la Compagnie, sans cesse occupé de sa perfection. Il soumettait chacune de ses actions à un sévère examen, et dès qu'il avait reconnu quelque faute, il s'empressait de s'en purifier dans le sacrement de pénitence.

Le recueillement, une modestie angélique, le silence, l'oraison souvent prolongée plusieurs heures de suite au pied du Saint Sacrement, lui méritaient des grâces de choix et une union très intime avec Notre-Seigneur. Il faisait une guerre incessante à son corps par les cilices et les flagellations, et prenait si peu de nourriture que sa vie semblait un jeûne perpétuel. Le P. Mayr mourut en revenant de la congrégation provinciale ; il était âgé de soixante-et-onze ans et en avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1755 *(Archiv. Rom.).*

VI AOUT

—

Le sixième jour d'août de l'an 1649, le P. Barthélemy Beswierth, de la Province de Haute-Allemagne, donna joyeusement sa vie au service des pestiférés, à Maurkirch, village de Bavière. Il n'avait encore que trente-quatre ans. Professeur de grammaire pendant six ans, il n'avait laissé passer aucun jour de dimanche et de fête, quelles que fussent la rigueur et l'intempérie des saisons, sans aller dans les villages environnants annoncer au peuple la parole de Dieu. Souvent il réunissait à la table sainte jusqu'à trois et quatre cents personnes, surtout les jours où l'on pouvait gagner quelque indulgence particulière pour les âmes du Purgatoire, auxquelles il avait une tendre dévotion. Peu de temps avant sa mort, dans la plus grande violence de la peste, comme on le pressait de ménager ses forces et sa vie : « Non, répondit-il, je ne veux ni ne puis épargner mon corps, quand il s'agit des âmes à sauver ». Le P. Beswierth avait passé treize ans dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit. anno* 1649, *p.* 461.

Le sixième jour d'août de l'an 1649, mourut à Prague le P. NICOLAS SLANIN, de Budin en Bohême, homme d'une énergie surhumaine, qui le rendait insensible à la douleur aussi bien qu'à la fatigue. Atteint de la peste dans l'exercice du ministère apostolique, peut-être ne reconnut-il pas d'abord lui-même la nature et la gravité de son mal, et pendant trois jours encore il continua, soutenu par son courage et l'amour des âmes, de visiter les hôpitaux et les prisons, et de consacrer de longues heures à la multitude de ses pénitents. Mais le matin de la Transfiguration, en venant de l'église, les symptômes de la terrible maladie se déclarèrent avec tant d'évidence qu'il ne lui fut plus possible de douter. Il se retira donc dans une classe du collège, fit prier son confesseur de venir l'absoudre, et au bout de quelques heures, il expira pleuré de tous comme un père et un saint.

Par ses vertus, le P. Slanin était digne de cette estime et de cette vénération. Il avait un profond respect pour la parole de Dieu, qu'il était chargé d'annoncer au peuple, et en particulier pour l'humble emploi de catéchiste, qu'il avait demandé avec instances. Vivement pénétré de ces pensées de foi et de la sublimité surnaturelle de son ministère, il ne montait jamais en chaire sans s'y être préparé par une étude sérieuse et par quelque acte spécial de pénitence et d'humiliation. Le P. Slanin était âgé de trente-sept ans ; il en avait passé vingt dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 137, *p.* 565. — NADASI, *Pretiosæ occupat.*, *c.* 1, *n.* 3, *p.* 3.

* Le sixième jour d'août de l'an 1683, mourut à Prague le P. JEAN MALOBITZKY, né à Laun en Bohême. Il avait apporté au noviciat une nature de feu ; il la combattit si généreusement qu'il parvint à en dominer les saillies et les emportements ; le lion, dit son biographe, s'était changé en agneau. Avec la douceur, il apprit encore l'humilité, à l'école du divin Maître. Mais c'est la charité avec ses attentions les plus délicates et ses plus héroïques sacrifices, qui forma le caractère dominant du P. Malobitzky. Quand il était Recteur du collège de Hradisch, on ne saurait exprimer la sollicitude qu'il avait pour les siens : « Donnons aux serviteurs de Dieu, répétait-il souvent au Père Ministre pour exciter sa confiance ; donnons, et Dieu nous donnera aussi ».

Envers les malades, sa tendresse n'avait presque point de bornes. Ce n'était pas assez d'appeler le médecin sans retard, de surveiller par lui-même l'application des remèdes et les aliments qui étaient prescrits, il visitait encore ses chers malades pendant la nuit, et s'il les trouvait éveillés, il s'asseyait auprès d'eux, les consolait par de douces paroles, et souvent, ajoute l'annaliste, il obtenait par ses prières que le sommeil descendît enfin sur leurs paupières. Une peste violente s'étant déclarée à Prague, le Père Provincial fit appel au dévouement du P. Malobitzky. A peine le saint religieux eut-il achevé de lire la lettre de son supérieur, qu'il courut avec un élan et une joie incroyables s'enfermer au lazaret. Il s'y dépensa six mois entiers, prodiguant aux victimes du fléau tous les secours de l'âme et du corps : « Ah ! disait-il, si je pouvais mourir pour eux » ! Mais bien qu'il tombât de fatigue et d'épuise-

ment, la mort l'épargna ; et le P. Malobitzky répétait avec tristesse qu'il n'était pas digne d'une si belle couronne.

Cette héroïque charité pour le prochain avait sa source dans un ardent amour de Dieu. Le P. Malobitzky ne pouvait parler des mystères de Jésus crucifié sans répandre des larmes ; chaque jour, il passait au pied de l'autel en adoration la première heure de la nuit ; et quand il était libre d'autres occupations, on le trouvait toujours à genoux dans sa chambre ; et signe non moins évident de la charité qui consumait son cœur, pendant toute sa vie religieuse il ne commit pas un seul péché véniel de propos délibéré. Il s'endormit très saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t. 5, p.* 442. — Pelzel, *Boemische Gelehrte, p.* 48.

VII AOUT

—

Le septième jour d'août de l'an 1635, mourut à Trèves le P. Frédéric Spée, né à Kaiserswerth près de Düsseldorf, de la noble famille de Langenfeld ; il est l'une des plus pures et des plus brillantes renommées de l'ancienne Province du Bas-Rhin. Aucun genre de gloire, de ceux auxquels peut ou doit prétendre un fils de saint Ignace, ne lui a manqué. Littérateur et poète distingué, missionnaire heureux autant qu'intrépide, confesseur de la foi, frappé dans une de ses courses apostoliques de cinq coups de poignard dont il porta jusqu'à la mort les glorieuses cicatrices ; bienfaiteur insigne de l'humanité par son intervention dans les terribles questions de sorcellerie et de maléfice qui avaient envoyé tant de victimes au bûcher ; enfin, à l'âge de quarante ans, martyr de la charité au service des soldats français, captifs dans les prisons de Trèves et décimés par les maladies.

Bornons-nous à quelques détails sur ces deux derniers titres de gloire du P. Frédéric Spée. Un crime malheureusement répandu sur les bords du Rhin et qui avait comme fasciné un grand nombre d'âmes misérables était celui des communications sacrilèges et sensibles avec les démons ; mais trop souvent aussi un fanatisme aveugle, la convoitise du bien d'autrui, la satisfaction de haines

particulières devenaient le mobile de délations calomnieuses presque toujours suivies du supplice. « Spée, selon les expressions d'un historien de la Compagnie, Crétineau-Joly, était le consolateur suprême de tant d'agonies ; il assistait à la mort ces infortunés qui protestaient encore de leur innocence au milieu des flammes ; et un jour, ce spectacle de désolation l'émut si profondément, que ses cheveux blanchirent dans l'espace de vingt-quatre heures ». Il se dévoua donc à les sauver ; à force de persévérance, il obtint le glorieux résultat qu'il demandait en même temps à Dieu par ses plus ardentes prières, et aux hommes par son intercession et ses écrits. A partir de l'apparition de son immortel ouvrage, *Cautio criminalis*, sur cette matière, les principes qu'il y proclamait avec tant de lumière et de puissance, devinrent dans toute l'Allemagne la sauvegarde des innocents et firent loi.

La prise de Trèves, enlevée à la garnison française, en 1635, par les troupes espagnoles et impériales, fut l'occasion du dernier triomphe de ce grand homme. Tant que durèrent le pillage et le massacre, il parut toujours au plus fort de la mêlée, sans s'inquiéter d'autre chose que de sauver la vie, l'honneur et plus d'une fois les biens des vaincus ; d'empêcher l'incendie, de porter lui-même les blessés en lieu sûr et surtout d'absoudre les mourants. Mais là ne se borna pas sa charité. Plus de quatre cents soldats français étaient enfermés et entassés ensemble dans les prisons de la ville, presque nus, en proie aux horreurs de la soif et de la faim. On vit alors avec admiration l'homme de Dieu aller chaque jour puiser de l'eau à la fontaine publique, et la porter lui-même aux prisonniers ; puis mendier pour eux de porte en porte du pain et des vêtements. Bientôt même, il obtint du gouverneur à un grand nom-

bre la liberté de regagner leur patrie et leurs familles. Ces pauvres gens ne savaient comment lui témoigner leur reconnaissance.

Quand le P. Spée n'eut plus à qui témoigner sa tendresse, sinon à quelques malheureux que leurs plaies ou leurs maladies retenaient encore dans les hôpitaux, Dieu permit qu'il gagna près d'eux les germes du mal qui l'emporta rapidement, encore à la fleur de l'âge. Il ne tarda pas à expirer, laissant une telle réputation de sainteté, que l'éditeur de son ouvrage posthume *Le livre d'or des vertus théologales*, ne craignit pas de le lui dédier à lui-même, comme à l'un des plus glorieux habitants du ciel.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 14, *n.* 27, *p.* 283. — Juvencius, *Histor. (ms.) Societ. part.* 5ª, *lib.* 2, *p.* 107 *(cop. Archiv. dom.).* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 267. — Hartzheim, *Biblioth. Colon., p.* 87. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1424. — Duhr, *Jesuiten-Fabeln,* 2ᵉ *édit., p.* 308, 531, 801, 805. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *ch.* 6, *p.* 321 ; *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 293. — *Biographie univers., t.* 43, *p.* 264. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 525. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Infer., lib.* 9, *n.* 4, *p.* 240. — A. Werfer, *Leben ausgezeichneter Katholiken der drei letzen Jahrhunderte... 7ᵉ vol., Schaffhausen, Hurter,* 1853. — Brouwer, S. J., *Metropolis Ecclesiæ Trevericæ..., Confluentibus,* 1856 ; *t.* 2, *lib.* 5. *c.* 8, *p.* 287.

---

* Le septième jour d'août de l'an 1737, mourut à Paderborn le P. Philippe Doekweiler, né dans l'ancien diocèse de Minden. L'annaliste de la Province du Bas-Rhin dit de lui que c'était « un homme insigne, formé à l'image de notre Institut, prédicateur et ouvrier vraiment apostolique, d'un zèle et, jusqu'à la fin, d'une ar-

deur infatigable au travail ». Après avoir accompagné quelques années les troupes impériales en qualité d'aumônier militaire et gouverné les deux collèges de Paderborn et d'Osnabrück, il se livra au ministère des missions, vers lequel il se sentait depuis longtemps attiré par le désir de souffrir davantage et de gagner plus d'âmes à Jésus-Christ.

Il eut la gloire de jeter les premiers fondements de la mission d'Osnabrück. Il y supporta, comme l'Apôtre, des fatigues incroyables, *in continuis itineribus*, *in vigiliis et persecutionibus*, *in fame et siti*, *etc*; mais d'abondantes bénédictions le récompensèrent de ses épreuves. Sa parole, dit encore l'historien, jetait feu et flammes, *flammas loquebatur et ignes*, et comme ses exemples étaient d'accord avec son enseignement, une multitude d'âmes brisaient les chaînes du péché et revenaient à Dieu. En effet, le P. Doekweiler était un religieux d'une éminente sainteté ; très adonné à l'oraison, très mortifié, oublieux de lui-même, et montrant assez que dans tous ses travaux et ses plus éclatants succès, il n'avait en vue que la plus grande gloire de Dieu. Ce fidèle serviteur de Jésus-Christ mourut à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

VIII AOUT

—

* Le huitième jour d'août de l'an 1611, moururent à Hall près d'Inspruck, les Pères Georges Winckler et Georges Nidermair, victimes l'un et l'autre de leur dévouement au service des pestiférés. Un pieux chrétien, témoin de leur admirable charité et du bien qu'ils faisaient aux âmes, suppliait instamment Notre-Seigneur de conserver des apôtres si pleins de zèle ; mais une voix du ciel lui dit de cesser ses prières ; car il était résolu dans les décrets divins que ces deux prêtres devaient mourir bientôt et servir de victimes de propitiation pour apaiser la colère du Tout-Puissant ; la ville ne serait délivrée du fléau que lorsqu'ils seraient ses intercesseurs au ciel.

Huit jours plus tard, le F. Étienne Enzenberger, Coadjuteur temporel, eut la gloire de tomber aussi dans la même arène. Ce triple sacrifice arracha des larmes à la cité tout entière et ranima parmi elle l'esprit de piété. Jamais en effet plus grande affluence ne s'était pressée dans notre église et à la table sainte. Le premier magistrat de Hall, le curé, les sénateurs et les principaux habitants s'empressèrent à l'envi de solliciter leur admission dans la congrégation de la sainte Vierge ; et ceux-là même qui jusque-

là s'étaient montrés moins favorables à la Compagnie, abandonnèrent leurs préjugés contre elle et devinrent ses admirateurs et ses amis.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1611, *p.* 477. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 169. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 4, *nn.* 25 *seqq.*, *p.* 12.

IX AOUT

—

Le neuvième jour d'août de l'an 1649, mourut à Maurkirch, au service des pestiférés, le P. Louis Murer, compagnon d'apostolat et de dévouement du P. Barthélemy Beswierth, tombé trois jours auparavant dans cette glorieuse carrière.

Le P. Louis Murer avait donné dans l'enseignement les plus beaux exemples de zèle. L'auteur de son éloge remarque en particulier que lorsqu'il professait les mathématiques dans nos collèges, il avait un art merveilleux pour amener dans son enseignement les salutaires pensées des fins dernières, de la fuite du péché, de l'amour de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints. Prédicateur et missionnaire, il remporta de grandes victoires sur les ennemis de la foi ; en une seule ville, il convertit jusqu'à trois cents hérétiques. Pendant les cinq dernières années de sa vie, il ne prêcha pas un sermon, sans y joindre l'explication d'un ou deux mots de l'oraison dominicale, cette prière par excellence où le Sauveur a réuni tout ce que nous devons demander. Longtemps après la mort du P. Murer et du P. Beswierth, les habitants de Maurkirch conservaient encore pieusement leur souvenir et, pour témoigner leur reconnaissance, ornaient perpétuellement de couronnes de fleurs le tombeau des deux martyrs de la charité. Le

P. Murer était entré à l'âge de dix-neuf ans au noviciat et avait passé trente-cinq ans dans la Compagnie.

ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charit., ann.* 1649, *p.* 462.

---

* Le neuvième jour d'août de l'an 1668, à Neubourg dans la Province de Haute-Allemagne, mourut le P. JACQUES BALDE, né à Ensisheim en Alsace. Ses poésies l'ont rendu célèbre dans toute l'Europe. Au jugement de Georges Westermayer, son récent historien, le nom du P. Jacques Balde eut plus de retentissement parmi ses contemporains que ceux des Corneille, des Milton et des Calderon. Les auteurs protestants eux-mêmes n'ont pas hésité à le saluer comme l'*Horace* allemand. L'enthousiasme alla si loin que les sénateurs de Nuremberg se disputèrent la plume avec laquelle il avait écrit ses chefs-d'œuvre. Celui auquel elle échut la fit enfermer dans un étui d'argent. Le Souverain Pontife Alexandre VII lui donna un témoignage plus flatteur encore. Après avoir lu des derniers chants du P. Balde l'*Uranie victorieuse ou les combats de l'Ame chrétienne contre les séductions des cinq sens*, il lui fit cadeau d'une médaille d'or sur laquelle il avait fait graver son portrait. Le poète, pour montrer à quelle source il puisait ses inspirations, suspendit ce joyau près d'une image de Notre-Dame.

Au milieu de ce concert d'éloges, le P. Balde resta toujours simple, modeste, affable, comme il convient à un fils de saint Ignace. Accablé de pénibles infirmités vers la fin de sa vie, il consacrait de longues heures à la prière et, pour se consoler de ne pou-

voir plus monter à l'autel, il entendait chaque jour deux messes à genoux avec une admirable dévotion. Il mourut très saintement à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie. La ville de Neubourg a élevé un monument au grand poète dans sa cathédrale, et Louis I[er] de Bavière a mis son buste au musée de Munich.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 356. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 816. — MURY, *Jacques Balde*, *Revue catholique de l'Alsace*, *mai, juillet et septembre* 1869, *p.* 205, 285, 397. — WESTERMAYER, *Jacob Balde*, *sein Leben und seine Werke... München*, 1868, *in*-8°. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 336.

---

* Le neuvième jour d'août de l'an 1763, mourut en très haute réputation de sainteté, dans la mission de Tarahumara au Mexique, le P. HERMANN GLANDORFF, de la Province du Bas-Rhin. Ses compagnons d'apostolat ne l'appelaient pas autrement que le vénérable P. Glandorff ; et dans ces derniers temps de l'ancienne Compagnie, à la veille presque du jour où elle allait être proscrite, il faisait revivre par ses vertus et ses miracles l'apôtre des Indes, François Xavier.

Chargé d'évangéliser les Indiens de la mission de Tarahumara, à plus de trois cents lieues de Mexico, il voulut faire cette longue route à pied, à l'exemple, disait-il, des grands apôtres Paul et Xavier ; et comme on lui objectait que ces apôtres étaient des saints et faisaient des miracles : « S'il faut des miracles, répondit-il avec ingénuité, je puis en faire aussi, avec l'aide de Dieu ». Néanmoins on l'obligea de prendre une mule. Il obéit sans répli-

quer. Mais au moment de partir, la bête, très docile jusque-là, refusa obstinément de marcher, et il fut impossible de la faire avancer d'un pas. Force fut donc aux supérieurs de retirer leur défense et d'abandonner le missionnaire à sa ferveur. Le P. Glandorff travailla plus de quarante ans dans la mission de Tarahumara, recueillant des fruits sans nombre et multipliant les merveilles. Les historiens racontent plusieurs de ces faits extraordinaires, sur la foi de témoins qui les avaient vus de leurs yeux. Il rendait la santé aux malades en récitant sur eux le saint Évangile ; il traversait à pieds secs des torrents profonds et impétueux ; il parcourait en trois ou quatre heures des distances énormes qui n'auraient pas demandé moins de trente heures d'une marche ordinaire. Une fois, pour administrer un malade, il fit à pied une course de trente lieues, et on le vit auprès de la natte de l'indien, avant que le messager à cheval qu'on lui avait envoyé ne fût de retour pour annoncer sa prochaine arrivée. La chapelle de la mission, où il résidait habituellement, était sans cesse embaumée d'un parfum délicieux, dont personne ne pouvait découvrir la cause. Un jour, les cloches de cette chapelle se mirent en branle d'elles-mêmes pour appeler les fidèles à la prière.

Les vertus du P. Glandorff avaient encore plus de puissance que ces merveilles sur le cœur des Indiens pour leur faire aimer et pratiquer les leçons de l'Évangile. Sa pauvreté était extrême ; ses vêtements n'étaient qu'un assemblage de pièces disparates cousues ensemble. Pendant près de vingt ans, il ne goûta pas une seule fois de pain. Une violente épidémie s'étant déclarée parmi les Indiens, il se fit, avec une charité admirable, leur infirmier, leur médecin et leur consolateur. Atteint le dernier de tous par le fléau,

il n'échappa que par une sorte de miracle à la mort. Enfin après avoir, comme il le raconte lui-même dans une de ses lettres écrite vers la fin de sa vie, ouvert le ciel à des milliers d'âmes, il alla recevoir la récompense de ses longs travaux. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans, dont il avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie, et quarante-six dans la mission de Tarahumara.

Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten*, *p.* 178. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1497.

X AOUT

—

* Le dixième jour d'août de l'an 1689, mourut à Mayence dans la maison du noviciat le F. Théodoric Scholl, Coadjuteur temporel, pleuré des malades qu'il avait assistés pendant qu'il exerçait l'office d'infirmier. En effet sa charité pour eux était sans bornes; on eût dit qu'il ressentait lui-même leurs souffrances, tant il leur témoignait d'affectueuse sympathie et mettait de sollicitude à les soulager. Sa réputation sur ce point était si bien établie, que dans la Province, c'était le commun désir, quand viendrait la dernière maladie, de l'avoir à son chevet. Le F. Scholl ne pratiquait pas avec une moindre perfection les autres vertus, l'humilité, l'obéissance, la mortification. En toutes, dit l'auteur de sa notice, il s'élevait bien au-dessus de la médiocrité. Ce bon Frère fut emporté par un mal rapide à l'âge de trente-quatre ans, dont il avait passé onze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.).

---

* Le dixième jour d'août de l'an 1738, à Karlstadt dans la Province d'Autriche, mourut le P. Martin Seiz, religieux d'une incom-

parable charité. On l'appelait le père des pauvres, l'avocat des veuves et des orphelins. Il regardait comme perdu le jour où il ne s'était pas signalé par quelque acte plus insigne de miséricorde. Une si belle vie méritait de n'avoir point d'autre couronnement que l'héroïsme et le martyre au service du prochain.

Le P. Martin Seiz fut un des onze religieux de la Province d'Autriche morts victimes de leur dévouement pendant la contagion qui ravagea la Hongrie en 1738. Trois religieux franciscains atteints par le fléau gisaient sur leurs pauvres couches privés de tout secours humain et de toute assistance spirituelle. Le P. Seiz se fit leur infirmier et leur consolateur et ne les quitta point qu'il ne leur eût fermé les yeux. Son œuvre achevée, il fut à son tour frappé par le mal, et expira plein de joie d'avoir donné sa vie pour ses frères, à l'exemple du Sauveur. Il était âgé de quarante-quatre ans et en avait passé onze dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Austr., anno 1738 *(Archiv. Rom.).*

XI AOUT

—

* Pendant l'été de l'année 1638, mourut à Berlin le P. Michel Wetschawer, de Fronleiten en Styrie, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il avait été envoyé dans cette ville à la prière d'un seigneur catholique, le comte Schwartzenberg, dont l'électeur de Brandebourg, quoique protestant, avait fait son conseiller, et qu'il honorait de toute sa faveur. Le P. Wetschawer était un religieux d'un zèle ardent et d'une très profonde humilité, qui faisait ses délices des ministères les plus obscurs et les plus laborieux. L'appel de ses supérieurs à cette mission en plein pays hérétique le remplit d'une joie extraordinaire. A peine l'eut-il entendu qu'il se jeta à genoux pour remercier Dieu. Mais sa carrière fut courte. Cependant, chose qui n'est pas sans mérite, observe l'historien ; dans cette cité, enveloppée de ténèbres si épaisses, plus de soixante conversions récompensèrent l'homme de Dieu de ses fatigues. Et lorsqu'il eut été frappé au chevet des moribonds, dans l'exercice de la plus héroïque charité, le comte de Schwartzenberg fit hautement l'éloge de ses vertus et pleura sa perte comme celle d'un ami et d'un saint.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 411.

* Le onzième jour d'août de l'an 1764, mourut à Munich le Frère Coadjuteur BENNON NIEBERLE, bavarois. Il remplit l'office d'infirmier avec tant de diligence et de charité qu'au sentiment de tous ceux qui le connurent, dit l'auteur de sa notice, on aurait eu peine à trouver son égal entre mille. Et de fait, il semblait n'avoir en pensée le jour et la nuit que ses malades et les moyens d'alléger leurs souffrances. Le jour, il allait les voir à chaque heure ; et la nuit, s'il y avait quelque ombre de danger, il les visitait fréquemment pour les encourager, les consoler et s'assurer que rien ne leur manquait.

Au reste, le F. Nieberle apportait la même perfection en toute chose ; car il voyait Notre-Seigneur lui-même dans ses frères et se dépensait pour eux sans compter. Tourmenté pendant vingt ans d'un mal pénible, il ne laissa pas de travailler jusqu'à la fin, ne voulant de repos que dans le sein de Dieu. Il mourut à l'âge de soixante ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Provinc. German. Super., ann. 1764 *(Archiv. Rom.).*

XII AOUT

—

* Le douzième jour d'août de l'an 1603, dans un village du pays des Szeklers en Transylvanie, mourut le P. Étienne Kabes, victime de son dévouement au service des pestiférés. Lorsque la Compagnie eut été chassée de Klausenburg, trois des Pères du collège, et parmi eux le P. Étienne Kabes, furent envoyés au secours des Szeklers, population composée en grande partie d'hérétiques et presque entièrement privée de prêtres. Une peste violente sévissait alors dans ce pays et y faisait de terribles ravages. Les Pères se jetèrent sans balancer au milieu du péril, prodiguant aux malades tous les soins de l'âme et du corps et ensevelissant les cadavres de leurs propres mains.

Le P. Kabes ne résista pas longtemps à des fatigues au-dessus de ses forces ; soutenu par son amour des âmes, il domina quelque temps le mal qui l'avait frappé ; mais vaincu enfin par la souffrance, il dut se retirer de cette arène de mort. Dès le lendemain, il remettait son âme héroïque entre les mains de Dieu, à l'âge de trente-quatre ans, dont il avait passé quinze dans la Compagnie.

Alegambe, *Histor. et Victim. charitat.*, *p.* 156. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 12 *aug.*, *p.* 96.

* Le douzième jour d'août de l'an 1646, mourut à Aschaffenburg, le Frère Coadjuteur Théodore Wolff, que son aménité de caractère et ses rares vertus religieuses avaient fait appeler *bonus et aureus Theodorus.* Il avait un vif attrait pour la prière et passait au pied du Saint Sacrement tous les moments dont il pouvait disposer. C'est là qu'on le cherchait d'abord quand on avait besoin de lui. Cet esprit de recueillement et de prière ne l'abandonna pas même dans les longs voyages qu'il fit à travers l'Italie, l'Espagne et la France pour accompagner un des Pères de sa Province. Il y joignait un attachement inébranlable à sa vocation. Voyait-il quelqu'un de ses frères triste et abattu, et en danger peut-être de manquer de persévérance, il savait trouver des paroles d'une merveilleuse efficacité pour le consoler et l'animer à supporter les plus pénibles épreuves.

Le F. Wolff donnait lui-même l'exemple du travail et de l'abnégation. A peine arrivé de quelque grand voyage, il allait, dès le lendemain, se mettre à la disposition du Père Ministre. Vers la fin de sa vie, après avoir longtemps servi de compagnon aux Pères que leurs devoirs appelaient à la cour de l'électeur de Mayence, le F. Wolff demanda la grâce de se retirer au collège d'Aschaffenburg pour se préparer à la mort ; et c'est là qu'il s'éteignit très saintement à l'âge de cinquante-huit ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.)

XIII AOUT

—

* Le treizième jour d'août de l'an 1611, mourut à Trèves le P. Pierre Cremer, Maître des novices depuis dix-sept ans. Sans négliger de former aux vertus solides d'humilité, d'obéissance et de renoncement ceux qui lui étaient confiés, il s'attachait principalement à gagner leurs cœurs par sa bonté, sûr qu'il en obtiendrait ensuite les plus généreux sacrifices. Il était pour eux toute bénignité, toute sollicitude. Quelques-uns autour de lui s'offensaient presque de cette condescendance et la trouvaient excessive ; ils auraient voulu voir en lui, disaient-ils, un peu plus de cette réserve et de cette dignité qui conviennent au commandement. Alors le bon supérieur, s'emparant d'une parole de notre Bienheureux Père sur l'obéissance : « Que d'autres, répondait-il, me surpassent en talents et même en vertus, j'y consens volontiers ; mais pour la charité, la douceur, l'affabilité envers les miens, je ne saurais souffrir qu'aucun soit au-dessus de moi. — J'aimerais mieux, disait-il encore, verser mon sang pour le moindre des miens que de lui manquer de charité ».

Quand le P. Cremer fut sur le point de mourir, il fit rassembler tous les religieux de la communauté autour de son lit ; et après avoir déclaré qu'il était au comble de ses vœux, parce qu'il

mourait dans la Compagnie, il recommanda dans les termes les plus touchants sa vertu de prédilection : « Mes petits enfants, dit-il, aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ». Et peu après, le fidèle disciple de la charité de Jésus, pleuré comme un père par les siens et par toute la ville de Trèves, s'endormit doucement dans le Seigneur à l'âge de cinquante-huit ans, dont il avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societ., anno 1611, *p.* 515. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Inferior., lib.* 14, *n.* 107, *p.* 493.

XIV AOUT

—

Le quatorzième jour d'août de l'an 1634, mourut à Thalberg, maison de campagne du collège de Gratz, dans la Province d'Autriche, le F. Mathias Paul Wagner, Scolastique, âgé de vingt-trois ans dont il avait passé cinq dans la Compagnie. Élevé par une sainte mère, dont le plus ardent désir était de le voir se consacrer à Dieu, il fit, dès le temps de ses études à notre collège de Vienne, vœu de chasteté perpétuelle aux pieds de la très sainte Vierge ; il menait une vie si pure, que son confesseur trouvait à peine dans ses aveux une matière d'absolution. Dès lors aussi, il se levait souvent la nuit pour prier et se flageller. Il portait d'ordinaire un rude cilice où les noms sacrés de Jésus et de Marie se détachaient en relief pour s'imprimer plus profondément dans sa chair ; il y joignait tous les vendredis une petite croix armée de trois clous, qu'il pressait fréquemment durant le jour sur son cœur. Cet amour de la pénitence le fit même pencher quelque temps vers la règle austère des Capucins. Mais la pensée qu'il pourrait un jour faire honorer la Reine des anges par les enfants qui lui seraient confiés, et la fin que se propose la Compagnie de chercher en toutes choses la plus grande gloire de Dieu, le déterminèrent à choisir de préférence l'Ordre de saint Ignace.

La peste ayant éclaté dans la ville de Gratz, où le F. Wagner étudiait la philosophie, le Père Recteur lui demanda s'il aimait mieux rester ou partir avec les jeunes religieux que l'on voulait mettre en sûreté : « Mon Père, répondit-il, je me sens, grâce à Dieu, dans une parfaite indifférence ; je veux uniquement ce que décidera la sainte obéissance ». En attendant, il remplit durant plusieurs jours l'office de portier du collège ; et lorsqu'il reçut l'ordre de partir, tout porte à croire qu'il était déjà mortellement atteint par le fléau. La sainte Vierge, en l'appelant au ciel la veille de son Assomption, sembla vouloir le récompenser de la tendre dévotion qu'il avait toujours eue pour elle. Le crucifix dans ses mains, le chapelet autour de son cou, il remit doucement son âme à Dieu après avoir souvent répété : « *Jesu*, *Maria*, *mei dulcissimi amores*, *amore vestri moriar* ! Jésus, Marie, très doux objets de ma tendresse, que je meure de votre amour » !

NADASI, *Annus dier. memor.*, 14ª *aug.*, *p.* 103. — ID., *Pretiosæ occupat.*, *c.* 5, *n.* 4, *p.* 38. — PATRIGNANI, *Menol.*, 14 *agost.*, *p.* 124.

---

* Le quatorzième jour d'août de l'an 1681, à Hradisch, mourut le P. ADALBERT MARTYNIDES, né en Silésie. Pendant la triste période des invasions suédoises, il avait eu à gouverner plusieurs collèges de sa Province et avait fait paraître autant d'intrépidité que de prudence et de sollicitude pour les siens. Mais, remarque l'auteur de son éloge, quelque grandes qualités qu'il eût déployées alors, il fut encore plus admirable dans l'œuvre de la conversion des âmes.

Treize années entières, il parcourut les territoires de Brumow, Wsetin et Wysowitz, au milieu des montagnes qui s'élèvent entre la Moravie et la Hongrie. L'hérésie y avait jeté de si profondes racines que depuis longtemps personne n'osait même essayer de l'extirper. Le P. Martynides, confiant dans le secours de Dieu et la grâce de sa vocation, mit résolument la main au travail. Il eut à combattre des difficultés de toute nature, privations, injures, menaces de mort. Mais il ne perdit point courage ; par les entretiens privés, les prédications publiques, surtout par la vertu toute-puissante de ses prières, de ses pénitences et de sa charité, il triompha de tous les obstacles ; les préjugés se dissipèrent, la vérité fut connue et embrassée, et ces populations revinrent en masse à l'antique foi de leurs pères. Épuisé par tant de travaux, le P. Martynides alla plein de confiance se présenter au tribunal de celui dont il avait si heureusement étendu l'empire et fait fructifier le sang divin. Il était âgé de soixante-douze ans et en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 651. — Pelzel, *Boemische Gelehrte, p.* 30.

XV AOUT

—

* Le quinzième jour d'août de l'an 1666, mourut à Pékin le P. Jean Adam Schall von Bell, d'une noble famille de Cologne. Après de brillantes études au Collège Germanique, Adam Schall obtint d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et quelques années plus tard, il se joignit aux missionnaires que le P. Nicolas Trigault avait recrutés en Europe et emmenait avec lui en Orient. Ses connaissances en astronomie ne tardèrent pas à le faire appeler à la cour de Pékin ; il y fut chargé, de concert avec le P. Jacques Rho, de travailler à la réforme du calendrier. Il profita des bonnes grâces de l'empereur et de l'influence que lui donnaient ses fonctions pour annoncer au milieu même du palais le nom de Notre-Seigneur. Plusieurs dames, dont trois portaient le nom de reines, se convertirent et reçurent le baptême.

Sur ces entrefaites, éclata la révolution qui renversa l'ancienne dynastie des Mings et la remplaça par celle des Tartares Mandchoux. Sous le nouveau régime, la faveur dont jouit le P. Shall fut encore plus grande. Non content de lui conserver ses distinctions honorifiques, et de lui en accorder même de plus flatteuses, l'empereur tartare en fit son ami et son conseiller ; il l'appelait son père. Plusieurs fois chaque année, s'affranchissant de l'austère

étiquette de la cour, il allait le voir dans sa cellule, s'entretenait familièrement avec lui, s'informait des travaux des missionnaires, de leurs habitudes, de leurs règles. Apôtre avant tout, le P. Schall, autant que le permettait la prudence, ne négligeait rien pour faire pénétrer dans le cœur et l'esprit du souverain les lumières de la vérité. On multipliait de tous côtés les prières pour arracher au ciel la conversion de ce prince dans lequel on se plaisait à saluer un futur Constantin. En attendant, le P. Schall obtint un décret impérial qui permettait la libre prédication de l'Évangile, et qui en quatorze années fit entrer dans le bercail de Jésus-Christ cent mille nouveaux baptisés. C'est alors aussi qu'il construisit la magnifique église de la Compagnie à Pékin.

Malheureusement la mort prématurée de l'empereur vint arrêter tout à coup de si magnifiques triomphes et menacer la mission d'une ruine entière. Le défunt n'avait laissé que des enfants en bas âge. Les quatre régents, qui avaient pris le pouvoir pendant la minorité du jeune Cang-Hi, étaient ennemis déclarés du christianisme. Le P. Schall fut leur première victime. Ils le destituèrent de ses fonctions, le firent charger de chaînes, jeter en prison avec les Pères Verbiest, Magalhaens et Buglio, et le condamnèrent à être coupé en dix mille morceaux. La sentence eût été sans aucun doute exécutée, si de grandes calamités qui désolèrent alors l'empire, n'avaient été considérées par le peuple comme un châtiment envoyé du ciel pour venger l'innocent. Le saint vieillard fut donc remis en liberté ; mais épuisé par les longs et continuels travaux de sa vie apostolique, et plus encore par les souffrances de sa captivité, il ne fit plus que traîner une vie languissante ; et le jour de la glorieuse Assomption de Notre-Dame, il remit son âme à Dieu.

Homme véritablement insigne, astronome, mathématicien, ingénieur, architecte, écrivain possédant à fond la langue chinoise, et par dessus tout intimement uni à Dieu, d'un zèle ardent et infatigable, le P. Adam Schall, malgré les calomnies dont on a essayé de noircir sa mémoire et dont il a été victorieusement vengé, est digne d'être compté parmi les plus saints religieux et les plus grands missionnaires de la Compagnie. En même temps, pour son dévouement et sa prudence dans la crise terrible que traversa la mission à l'époque du changement de dynastie, il mérite d'être appelé, après le P. Mathieu Ricci, le fondateur de l'Église de Chine. Il était âgé de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie et quarante-quatre dans la mission.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 397. — Hartzheim, *Biblioth. Coloniens.*, *p.* 156. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 705. — Bartoli, *La Cina*, *lib.* 4, *part.* 3, *n.* 233, *p.* 71, *édit. de Florence* 1829. — Patrignani, *Menolog.*, 15 *agost.*, *p.* 133. — Drews, *Fasti Soc.*, 25ª *aug.*, *p.* 328. — *La Civiltà cattolica*, 1873, *t.* 10, *Gli antichi ed i nuovi detrattori del P. Schall*, *p.* 289. — B. Duhr, *Jesuiten-Fabeln*, *Die Heirat des P. Adam Schall*, 2ᵉ *édit.*, *p.* 319. — Pfister, *Notices biographiques et bibliogr.*, *n.* 44. — *Biographie univers.*, *t.* 41, *p.* 77. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 3, *p.* 176 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 438. — Cardinal. Steinhuber, *Geschichte des Collegium Germanic.* *t.* 1, *p.* 384. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten*, *p.* 220.

---

* Le quinzième jour d'août de l'an 1734, mourut à Königgrätz le F. Mathieu Brosck, Coadjuteur temporel. Il avait porté les armes dans sa jeunesse ; puis, à l'exemple d'un de ses chefs, il avait aban-

donné les rangs de la milice humaine pour s'enrôler sous la bannière de Jésus-Christ dans la Compagnie. Il s'y distingua par de belles et solides vertus, l'ardeur au travail, l'esprit de prière, la plus tendre dévotion à la sainte Vierge et au Saint Sacrement. Une de ses plus grandes consolations était d'avoir rempli l'office de sacristain à la petite résidence d'Heiligerberg ou sainte montagne, en Bohême, célèbre sanctuaire de la Mère de Dieu, où nos Pères distribuaient chaque année aux pèlerins plus de cent mille communions. Quand il recevait Notre-Seigneur à la sainte table, la foi et l'amour éclataient dans toute sa personne et transfiguraient son visage.

Pour être toujours prêt à paraître devant Dieu, le F. Brosck avait pour pratique de faire chaque soir, avant de s'endormir, la communion spirituelle, puis de tracer sur ses yeux, ses oreilles, ses narines, ses lèvres, ses mains et ses pieds le signe de la croix, comme s'il recevait réellement le sacrement de l'extrême-onction. Or le matin du jour de l'Assomption de Notre-Dame, on trouva le bon Frère étendu sans vie auprès de son lit. Il était âgé de soixante-sept ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem. ad ann. 1734 *(Archiv. Rom.).*

XVI AOUT

—

* Le seizième jour d'août de l'an 1623, deux saints religieux de la Province de Bohême, les Pères Jean Höltzel et Jean Kappler, donnèrent généreusement leur vie au service des pestiférés, le premier à Brünn et le second à Olmutz. Le P. Jean Höltzel n'était âgé que de trente-huit ans et en avait passé dix-huit dans la Compagnie. Depuis longtemps déjà, les exercices de charité lui étaient familiers ; il en avait fait l'apprentissage dans les prisons et les hôpitaux. Atteint par le fléau, il expira après dix jours de cruelles souffrances joyeusement supportées.

A Olmutz, le P. Jean Kappler, converti du luthéranisme à dix-huit ans, ne montra pas une moindre générosité. Telle était la frayeur qui s'était emparée de toute la ville, que les prêtres eux-mêmes n'osaient pas approcher des malades ni leur porter les derniers sacrements. Le P. Kappler s'empressa de s'offrir aux supérieurs pour aller au secours de tant d'abandonnés. Avec les consolations de la religion, il leur prodiguait aussi les soins du corps ; il se fit leur serviteur et leur infirmier, jusqu'au jour où frappé lui-même par la contagion, il remit à Dieu son âme vaillante à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé seize dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 239, 240. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 3, *n.* 119 *et* 121, *p.* 446, 448.

---

* Le seizième jour d'août de l'an 1679, mourut à Breslau le P. Rodolphe Stephan, né en Bohême. Dès son noviciat à Brünn, il avait la réputation d'un saint, tellement il était généreux à se vaincre et à se mortifier. Sa ferveur, loin de s'attiédir au temps de ses études, ne fit que s'enflammer. Son ardeur au travail n'était pas moins grande. Rencontrait-il quelque difficulté dont la solution lui échappait, c'était sa coutume de la proposer avec une naïve confiance à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge ou à son bon ange ; cette pratique lui était si ordinaire, qu'au témoignage de son Père spirituel, sa vie au scolasticat était un perpétuel colloque *cum Deo scientiarum Domino*.

Ordonné prêtre, le P. Stephan entra dans la carrière apostolique avec une joie extraordinaire. Volontiers, disait-il, il eût acheté le salut d'une âme au prix de cent années des plus durs travaux. Souvent, pour obtenir la conversion de quelque pécheur, il passait les journées entières sans prendre une seule bouchée de pain. Mais au-dessus des plus beaux succès de l'apostolat, le P. Stephan plaçait l'obéissance. Une fois, au milieu même d'une mission, il fut subitement rappelé par son supérieur. Vainement son compagnon et le principal magistrat du lieu s'efforcèrent de le retenir, alléguant le détriment que son départ allait causer aux âmes ; il fut inflexible : « J'aime mieux, répondait-il, perdre le fruit de la mission que celui de l'obéissance », et il se mit en route au même instant.

Il ne voyait et ne voulait en toute chose que la sainte volonté de Dieu. Du même cœur avec lequel il avait embrassé le ministère apostolique, il enseigna les hautes sciences de philosophie et de théologie à l'université de Prague. Également tendre et profond était son amour pour la Compagnie. Il ne cessait de rendre à Dieu les plus vives actions de grâces pour l'inestimable bienfait de sa vocation. Il disait quelquefois : *Malim collegii pascere porcos*, *quam foris in dignitatibus et voluptatibus vivere.* Les funérailles de l'homme de Dieu ressemblèrent à un triomphe; la noblesse, les congrégations de la sainte Vierge et les Ordres religieux y vinrent en foule, attirés par sa réputation de sainteté. Il n'avait que quarante-et-un ans et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ P. Rudolphi Stephan, inter Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem., *pp.* 12 *(Archiv. Rom.).* — Patrignani, *Menol.*, 16 *agost.*, *p.* 145.

XVII AOUT

—

* Le dix-septième jour d'août de l'an 1611, mourut au collège de Constance le P. Castule Agricola, couronnant par le martyre de la charité une vie consacrée tout entière au salut du prochain. C'était, disent ses biographes, un religieux à l'âme généreuse, toujours prêt à voler au secours des malades et des moribonds, plein de mépris pour lui-même, comme insensible à la fatigue, faisant toutes ses courses de missionnaire à pied, la besace sur l'épaule. Le Recteur du collège de Constance, son supérieur, l'avait envoyé avec le P. Jacques Stiz prêcher à Horb, petite ville de Souabe et dans les campagnes environnantes. La peste s'étant déclarée dans le pays, les missionnaires furent exposés à de graves périls. Le Père Recteur du collège s'en émut et leur fit part de ses alarmes. Le P. Agricola lui répondit par une lettre admirable que nous ont conservée les historiens de la Compagnie.

« Ce n'est pas Votre Révérence, c'est Dieu lui-même qui nous a fait venir ici. Je vous le dis, mon Révérend Père, et je ne crois pas me tromper ; au milieu des dangers que nous avons à courir, je goûte plus de consolations que je n'en ai jamais éprouvé dans le repos de ma cellule. Pour nous garder plus sûrement contre toute impression de pusillanimité, nous sommes déjà convenus en-

tre nous, mon compagnon et moi, de la manière dont nous nous assisterons mutuellement à la mort, si nous sommes frappés. Au reste, nous ne craignons rien, *toti oblati, traditi, resignati, consecrati divinæ voluntati* ». La victime était donc prête pour le sacrifice. Aussi quand la peste, en se propageant, eut envahi Constance, le P. Agricola s'empressa d'accourir et se dévoua au service des malades ; il expira bientôt, plein de reconnaissance d'avoir été jugé digne de donner sa vie pour ses frères, à l'exemple du Sauveur. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait passé quarante dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 16, *n.* 21, *p.* 374. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1611, *p.* 490. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *decad.* 8, *n.* 14, *p.* 7. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 167.

---

* Le dix-septième jour d'août de l'an 1710, mourut au collège de Rouffach dans la Province du Haut-Rhin, le P. Jean Vasbach, né à Hundheim en Westphalie, régent de grammaire depuis de longues années et religieux d'une vertu éminente sous les apparences d'une vie commune et sans éclat. Il était animé d'une dévotion très tendre envers le Saint Sacrement et la sainte Vierge, et si adonné à l'oraison qu'il y consacrait les jours de congé presque tout entiers. Nul ne se montrait plus gracieux, plus aimable et prévenant envers ses frères. Un reflet de modestie, de candeur, de pureté s'échappait de toute sa personne, ravissait les âmes et les portait à Dieu.

Il formait ses élèves à la science et à la piété avec un zèle, une application vraiment extraordinaires. Les supérieurs l'ayant envoyé une année au collège de Baden, toutes les familles de ses écoliers le redemandèrent au P. Provincial, et ne cessèrent point leurs instances qu'il ne fût revenu prendre sa place auprès de leurs enfants. Le P. Vasbach ne quitta plus Rouffach, et pendant vingt-huit ans, c'est-à-dire jusqu'à la fin de sa vie, il demeura renfermé dans son humble classe, se dépensant au bien de ses petits écoliers avec le même inaltérable dévouement et la même abnégation. Lorsqu'il succomba aux fatigues de ce laborieux et obscur apostolat, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-huit en religion, la ville entière de Rouffach, le clergé et les premiers magistrats en tête, honora ses funérailles et pleura sa perte comme celle d'un incomparable instituteur de la jeunesse et d'un saint.

Jos. Gény, *Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt und Rufach*, *t.* 1, *p.* 314.

XVIII AOUT

—

* Dans le courant du mois d'août de l'année 1684, on ignore quel jour, mourut dans l'île de Tinian, une des Mariannes, le P. AUGUSTIN STROBACH, de la Province de Bohême, massacré par les infidèles en haine du nom de Jésus-Christ. Il était né à Iglau en Moravie d'une noble famille, qui avait déjà donné deux de ses fils à la Compagnie. Dès le début de sa vie religieuse, le P. Strobach, au témoignage du P. Lancicius, s'était montré avide de souffrances pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Envoyé d'abord comme aumônier militaire dans les armées impériales, il apprit à son retour qu'une légion d'apôtres recrutée en Bohême, se disposait à partir pour les Indes, et que l'un d'eux, tombé subitement malade, était hors d'état de soutenir les fatigues d'un si long voyage. Il s'offrit aussitôt à le remplacer et fut admis. La Providence le préparait au martyre.

En Espagne, où il dut attendre une année entière le départ des vaisseaux, le P. Strobach donna de tels exemples de vertu, qu'on l'appelait le saint, et que les supérieurs lui confièrent le soin des novices envoyés aux Iles Philippines. Il était destiné lui-même à cette mission ; mais ce qu'il entendit raconter du triste état des habitants des Iles Mariannes le toucha si vivement, qu'il obtint de

se consacrer à l'évangélisation de ces insulaires. « On s'aperçut bientôt, écrit le P. Le Gobien, qu'il avait une vocation pour la conversion de ces peuples. C'était, ajoute-t-il, un homme fort intérieur et fort éclairé dans les voies de Dieu. Il traitait son corps avec une rigueur surprenante. Il ne faisait qu'un repas par jour, prenait tous les jours de longues disciplines et portait ordinairement sur sa chair une ceinture piquante ou un cilice dont la seule vue faisait horreur ».

Malheureusement son apostolat fut de courte durée. Le P. Strobach venait d'entreprendre un voyage pour les intérêts de la mission, lorsqu'en passant près de l'île de Tinian, il fut surpris par les infidèles, étroitement garroté et emmené captif. Les barbares lui arrachèrent son crucifix, en disant que c'était l'image d'un fourbe et d'un imposteur. Après divers outrages, ils l'assommèrent à grands coups de bâton, et le confesseur de Jésus-Christ tomba baigné dans son sang. Il était âgé de trente-huit ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Stoecklein, *Der neue Welt-Bott*, 1ère *part., lett.* 7 *et* 8, *p.* 15 *et* 18. — Le Gobien, *Histoire des Isles Marianes, liv.* 9, *p.* 338 *suiv.* — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten, p.* 111. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1644. — Pelzel, *Boemische Gelehrte, p.* 99. — de Boye, S. J., *Vita et obitus Ven. P. Augustini Strobach... Cf.* Carayon, *Bibliographie historique, n.* 2624, *p.* 354. — *Elogium V. P. Augustini Strobach ab Indis Marianis odio fidei occisus in insula Tinian, ultimo* (cette date est incertaine) *mensis augusti anno* 1684 *(Archiv. Rom.)*.

XIX AOUT

—

* Le dix-neuvième jour d'août de l'an 1708, mourut à Coblentz, à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie, le P. Régnier Steinfünder, d'Aix-la-Chapelle, modèle accompli, dit l'auteur de son éloge, de l'homme mort au monde et vivant à Dieu seul. Souvent il passait les nuits entières en oraison devant le Saint Sacrement ou au pied d'une image de la sainte Vierge ; et quand le sommeil appesantissait malgré lui ses paupières, il se laissait aller sur le marchepied de l'autel, et prenait ainsi quelque repos sous les yeux de sa mère. Pendant le saint Sacrifice, son visage était presque toujours baigné de larmes abondantes.

A la prière, le P. Steinfünder joignait une perpétuelle immolation de lui-même. Pour lit il n'avait que la terre nue, et l'on ne put qu'à grand'peine lui faire accepter dans sa dernière maladie une couche ordinaire. Il ne cessait de crucifier ses membres par l'usage des cilices, des chaînes, des disciplines armées de pointes aiguës. Il n'acceptait que des vêtements usés et réclamait comme un droit l'usage de tout ce qu'il y avait de plus vil dans la maison. Le monde, qu'il avait noblement quitté pour servir Dieu, se vengea de lui après sa mort en l'acclamant comme un saint.

Summar. vitæ defunctor Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

XX AOUT

---

* Le vingtième jour d'août de l'an 1639, mourut à Rome, où il remplissait depuis dix-sept ans les fonctions de censeur des livres, le P. Jacques Bidermann, âgé de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-cinq dans la Compagnie. Son ancien professeur, le célèbre P. Mathieu Rader, l'appelait l'Aristote, le Thomas d'Aquin, le Virgile et le Cicéron de la Haute-Allemagne, et le plaçait avec les Pères Drexelius et Stengel au premier rang des treize cents disciples qu'il avait formés dans sa longue carrière de professeur de rhétorique. Le P. Bidermann en effet occupa tour à tour les chaires de belles-lettres, de philosophie et de théologie dans les collèges de Munich et de Dillingen. Mais son attrait spécial le portait vers la poésie.

Pour ne parler que de ses compositions théâtrales, les effets qu'elles produisaient paraissent à peine croyables. Sa comédie du *Glorieux*, qu'il donna au collège de Munich à l'âge de vingt-quatre ans, fut accueillie avec un tel enthousiasme, qu'il n'y eut dans l'immense et brillant auditoire qu'une voix pour la redemander encore. Mais les applaudissements furent le moindre succès du poète, qui s'était proposé sur toute chose de toucher les cœurs et de les convertir. Au sortir de la grande salle, quatorze jeunes gens de la

première noblesse allèrent s'enfermer dans la solitude de la retraite pour travailler à une entière réforme de leur vie ; et quant à celui qui avait joué le personnage du *Glorieux*, il dit adieu au monde et s'enrôla dans la Compagnie.

Plus grande encore et plus profonde fut l'émotion produite par la tragédie de *saint Jean Calybite.* Au dénouement, de tels sanglots éclatèrent dans l'assemblée, que les princes eux-mêmes, présents au spectacle, ne purent se garder de l'émotion universelle : « Larmes fécondes, dit l'historien, qui ne coulaient pas sur des infortunes imaginaires, mais que chacun répandait sur soi-même et ses péchés ». — « C'est que, ajoute un critique, le P. Bidermann était du nombre de ces poètes chrétiens, dont la pensée capitale est de se rendre utiles encore plus que de plaire et qui, par l'appât des représentations théâtrales, ont en vue d'inspirer la vertu et la crainte de Dieu ».

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 358. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1443. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *n.* 519, *p.* 266 ; *n.* 766, *seqq.*, *p.* 453-462. — *Nouvelle biograph. génér.*, *t.* 6, *p.* 23.

---

* Le vingtième jour d'août de l'an 1650, mourut à Inspruck le P. Wolffgang Gravenegg, né à Elwangen en Souabe, d'une opulente et noble famille. Il avait fait ses études au Collège Germanique. A l'âge de dix-sept ans, il renonça aux riches canonicats dont il était déjà pourvu, et vainqueur des larmes de son père, il embrassa la pauvreté de Jésus-Christ dans la Compagnie. Quelques années plus tard, il revint en Allemagne, enseigna les hautes sciences à Fri-

bourg, Dillingen et Ingolstadt, gouverna plusieurs collèges et toute la Province de Haute-Allemagne. L'humilité et la charité furent ses vertus de prédilection. On le vit se faire le serviteur et l'infirmier des malades, dresser leurs lits, préparer leurs aliments et leur donner lui-même à manger. Loin de les regarder comme une charge pour les collèges dont il était Recteur, il priait le Père Provincial de lui en envoyer toujours quelques-uns de la Province, promettant de les entourer de ses soins et de sa sollicitude. Ame grande et généreuse, au milieu même des malheurs déchaînés sur le pays par l'invasion suédoise, le P. Gravenegg ne retranchait rien de ses libéralités envers les Nôtres et les pauvres, et Dieu daigna montrer par des faits combien cette confiance lui était agréable.

Les deux dernières années de la vie de ce vrai fils d'Ignace furent une sorte de martyre. Assiégé à la fois par les douleurs de la pierre et celles de la goutte aux pieds et aux mains, et pendant six mois condamné à une complète immobilité, le P. Gravenegg vit tout son corps se couvrir de plaies qui le faisaient comparer au saint homme Job ; mais ni sa patience, ni même sa gaieté ne se démentirent un seul moment. Comme on parlait de faire un vœu pour retenir plus longtemps un homme si utile à sa Province : « Non, non, répondit-il ; laissez les choses aller leur cours. Pensez-vous donc que Dieu doive faire des miracles pour un misérable et un pécheur tel que moi » ? Purifié par cette longue et douloureuse agonie, le P. Gravenegg remit très pieusement son âme entre les mains de son Seigneur à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — *Litter. ann. Societ., anno* 1650, *p.* 260. — NADASI, *Ann. dier. memor.*,

20a *aug.*, *p.* 320. — Patrignani, *Menol.*, 20 *agost.*, *p.* 170. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 203. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1718. — Card. Steinhuber, *Geschichte des Collegium Germanicum*, *t.* 1, *p.* 400.

---

* Le vingtième jour d'août de l'an 1664, mourut à Gratz le P. Christophe Papat, né à Passau, l'ami et le père des pauvres. Il avait conçu de bonne heure un ardent désir de s'enrôler dans la milice de saint Ignace. Mais il était bègue. Avec une humble et filiale confiance, il s'adressa à la très sainte Vierge, comme autrefois l'illustre théologien Thomas Sanchez, et il en obtint la guérison de son infirmité.

Après les épreuves ordinaires couronnées par la profession solennelle, le P. Christophe Papat, avec l'autorisation des supérieurs, se consacra pleinement au ministère des pauvres. Il était tout pour ces malheureux ; il allait les visiter et les consoler dans leurs réduits, ne se laissant rebuter ni par leurs haillons ni par leur malpropreté ; il leur prodiguait tous les soins de l'âme et du corps. Pour eux il ne connaissait ni fatigue ni ennui, et n'était jamais plus heureux que lorsqu'il les voyait en rangs pressés assiéger son confessionnal. Aussi tous le vénéraient et l'aimaient comme leur père et un saint ; et lorsqu'il mourut à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie, leurs larmes furent son plus beau panégyrique et leurs prières l'accompagnèrent au tribunal de Dieu.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XXI AOUT

—

* Le vingt-et-unième jour d'août de l'an 1680, mourut à Glatz, dans la Province de Bohême, le P. André Kuhn, après cinquante années de vie religieuse consumées en grande partie dans les missions et les camps. L'âge n'avait affaibli ni son zèle ni son ardeur. A soixante-dix ans, il apprend que la peste vient de se déclarer à Glatz. Il sollicite aussitôt la permission de se dévouer ; et quand il a reçu une réponse favorable, il laisse déborder sa joie et sa reconnaissance : « Grâces éternelles vous soient rendues, écrit-il au Père Provincial, pour cette inappréciable faveur de me consacrer au service des pestiférés ; j'en suis plus heureux que si l'on m'avait donné le monde et toutes les richesses du monde. Puissent mes travaux servir à la plus grande gloire de Dieu et au salut des âmes ! Je demande une seule grâce à sa divine Majesté ; c'est qu'elle me garde jusqu'à la fin de la contagion, qu'elle m'accorde de mourir le dernier, après avoir ouvert le ciel à tous les autres, et qu'alors en récompense elle mette sur mon front la couronne de la charité ».

Arrivé à Glatz, le P. Kuhn courut avec un empressement incroyable au secours des victimes du fléau. C'était un spectacle plein de piété et d'édification, dit l'auteur de son éloge, de voir ce vénérable

vieillard à cheveux blancs se jouer au milieu des périls de mort les plus manifestes, avec autant d'aisance et de facilité que s'il n'avait eu rien à craindre. Mais ses forces n'égalaient pas son courage. Au bout de huit jours seulement il tomba malade ; et peu après, les yeux fixés sur la couronne si glorieusement conquise, il expira.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

XXII AOUT

—

* Le vingt-deuxième jour d'août de l'an 1607, mourut à la maison de campagne du collège de Prague le Frère Scolastique JEAN GEORGES PRZICHOWSKI, d'une noble et ancienne famille de Bohême, qui n'avait jamais chancelé dans la foi. Sa piété, sa candeur, son innocence lui avaient fait donner dès l'enfance le nom d'ange. Cependant quand il se présenta au noviciat à l'âge de quinze ans, le Père Provincial refusa de lui en ouvrir l'entrée. Le jeune homme ne se troubla point ; il se contenta de répondre, fondé peut-être sur des assurances plus hautes, qu'il reviendrait bientôt et prendrait l'habit de la Compagnie la veille de la Nativité de Notre-Dame : ce qui eut lieu en effet.

Il ne vécut que cinq ans parmi nous ; mais dans ce court espace de temps, il fournit une longue carrière. Telles étaient en particulier sa ferveur et l'angélique composition de ses traits, que pendant sa régence à Prague, les mères de ses petits écoliers venaient à l'église du collège pour le voir prier. Dès lors aussi la flamme du zèle s'était allumée dans son cœur. Ses paroles, soit dans les entretiens privés, soit dans ses essais de prédication, avaient un accent si pénétrant et si intime, que les anciens missionnaires bénissaient Dieu de leur préparer un tel successeur. Mais une mort

inopinée vint ruiner dans leur fleur de si belles espérances. Le F. Przichowski, atteint déjà par la maladie contagieuse qui ravageait Prague, vit soudainement son mal s'aggraver, et remit à Dieu son âme innocente dans le temps même où il récitait les litanies des saints.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 2, *lib.* 4, *n.* 74, *p.* 441.

---

* Le vingt-deuxième jour d'août de l'an 1745, mourut à Tyrnau le P. Antoine Kaschutnig, né en Carinthie. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie. La plus grande partie de sa vie religieuse s'écoula dans l'enceinte des collèges. Ses paroles et ses exemples avaient une puissance étonnante pour inspirer à ses élèves l'amour de la sainte Vierge et les détacher du monde. Plus de quarante d'entr'eux s'enrôlèrent dans la seule Compagnie de Jésus, pendant que d'autres allaient plus nombreux encore grossir les rangs des autres familles religieuses.

Le P. Kaschutnig était lui-même un modèle de perfection. Dès l'âge de douze ans, il avait fait vœu de chasteté ; et jusqu'à son dernier soupir il garda cette vertu dans toute sa fleur. Il la protégeait par une mortification rigoureuse, des jeûnes fréquents, des flagellations répétées deux fois par jour, et surtout par la prière, à laquelle il consacrait souvent de longues heures pendant la nuit. Son obéissance brillait encore, semble-t-il, d'un éclat plus vif. Sur un mot, un signe des supérieurs, le P. Kaschutnig était prêt à

quitter sans excuse et sans retard son office et le collège qu'il habitait. C'est à cette promptitude, à ce plein abandon de sa volonté, qu'il attribuait, disait-il, de n'avoir pas vu pendant ses quarante-deux années de Compagnie, un seul jour qui ne fût brillant et radieux, confirmant ainsi par son exemple la parole de notre Bienheureux Père à François Coster : « Mon fils, si vous voulez être toujours joyeux, soyez toujours humble et toujours obéissant ».

Litteræ ann. Provinc. Austr., *ann.* 1745, *p.* 180 (*Arch. Rom.*). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 170. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 933.

XXIII AOUT

—

* Le vingt-troisième jour d'août de l'an 1730, mourut au collège Saint-Clément à Prague le P. Jean Absolon, religieux d'une science et d'une vertu éminentes, tour à tour professeur de belles-lettres, de philosophie, de théologie morale et dogmatique, chancelier de l'université d'Olmutz, préfet des études, et pendant dix-sept ans prédicateur et catéchiste des élèves. Entre tant d'emplois divers, c'est ce dernier qui plaisait davantage à son humilité et à son amour des âmes : car il n'avait point d'ambition plus chère que de donner à l'Église des chrétiens d'une foi éprouvée.

A cet esprit de zèle le P. Absolon joignait les solides vertus religieuses de renoncement et de mortification ; il recherchait avidement, dit son biographe, tout ce qui pouvait l'abaisser ; les accusations humiliantes au réfectoire, les propos offensants semblaient faire ses délices. En même temps il châtiait rigoureusement son corps par les cilices, les flagellations ; il était très adonné à la prière, qu'il appelait la plus sûre sauvegarde de la persévérance, et avait un tendre amour pour les pauvres.

Quand on lui annonça que sa fin était prochaine, le P. Absolon se contenta de dire avec une humble confiance : « Seigneur, vous savez que j'ai conformé mes sentiments aux vôtres, que je me suis

efforcé de vous servir fidèlement ; à vous maintenant de faire ce qui vous appartient ». L'heure suprême venue, il répétait sans cesse, les yeux fixés sur son crucifix : *O mi Jesu, o mi amor !* et ces paroles sur les lèvres, il expira à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Litter. ann. collegii Pragens. ad S.-Clement., ann. 1730 *(Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 25. — Pelzel, *Boemische Gelehrte, p.* 148.

XXIV AOUT

—

* Le vingt-quatrième jour d'août de l'an 1617, mourut à Vienne le P. Jean Hyllin, né à Wangen en Souabe, l'un des premiers orateurs, dit le P. Cordara, non seulement de l'Autriche, mais de l'Allemagne tout entière. D'abord curé de l'église cathédrale de Ratisbonne, il avait, à l'âge de trente-quatre ans, renoncé à cette charge et aux espérances qu'elle pouvait lui faire concevoir et revêtu l'habit de la Compagnie. Son éloquence était déjà célèbre. Rappelé à Ratisbonne quelque temps après par les supérieurs, il occupa pendant quatorze ans la chaire de l'église de la Compagnie avec un succès et des fruits extraordinaires. L'empereur Rodolphe voulut avoir dans sa capitale un homme d'un si grand mérite ; et sur l'ordre du Père Général, le P. Hyllin dut se rendre à Vienne. Il renouvela dans la grande église de Saint-Étienne les merveilles de conversion qu'il avait opérées à Ratisbonne. On aurait peine à croire, dit encore le P. Cordara, l'estime que chacun faisait de ses talents et de sa vertu. A la première nouvelle qu'il était dangereusement malade, Vienne tout entière s'émut ; le Saint Sacrement fut exposé dans deux églises, et des prières furent récitées au milieu d'un grand concours pour sa guérison. Plusieurs offrirent même leur vie, assure-t-on, en échange de la sienne.

Quand il eut succombé, un service solennel fut célébré pour le repos de son âme à l'église Saint-Étienne, et son image, gravée sur acier, se répandit rapidement dans toute l'Allemagne. Le P. Hyllin était âgé de soixante ans et en avait passé vingt-six dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6[a], *lib.* 2, *n.* 37, *p.* 95. — *Histor. Provinc. German. Super., t.* 3, *decad.* 7, *n.* 832, *p.* 348; *n.* 985, *p.* 420. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 4, *p.* 542.

XXV AOUT

—

* Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1595, mourut à Mayence le P. Pierre Michel Brillmacher, de Cologne, lentement consumé par le poison que lui avaient fait prendre les hérétiques. Après son noviciat et ses premières années d'études, il avait été envoyé à Paris suivre les leçons de théologie du célèbre P. Jean Maldonat. De retour en Allemagne, il enseigna successivement la rhétorique, l'hébreu, la théologie, et gouverna les deux collèges de Spire et de Munster.

En même temps, par la parole et par la plume, il faisait une guerre incessante à l'hérésie. Il réduisit au silence les plus illustres coryphées du parti, Jean de Münster, qui avait osé le provoquer, et Étienne Isaac, qui avait passé du judaïsme au catholicisme, et de catholique s'était fait calviniste. Furieux de leurs défaites, les hérétiques essayèrent plusieurs fois de se débarrasser de leur redoutable adversaire. La violence ayant mal réussi, ils eurent recours à la ruse. Sous prétexte d'amitié et en témoignage de leur désir de conclure la paix, ils parvinrent à lui persuader de s'asseoir à leur table et mêlèrent du poison à ses aliments.

Aux premiers symptômes du mal, le P. Brillmacher se hâta de prendre un contre-poison énergique ; mais il était trop tard. Deux

années entières, il ne fit que languir, en proie à de fréquents et terribles accès qui minaient de plus en plus ses forces, jusqu'au jour où il succomba enfin, victime de son dévouement à l'Église de Jésus-Christ. Il était âgé de cinquante-trois ans et en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ.*, *part.* 5ª, *lib.* 14, *n.* 35, *p.* 259. — ALEGAMBE, *Mortes illustres, p.* 206. — PATRIGNANI, *Menol.*, 25 *agost.*, *p.* 202. — *Litter. ann. Societ. annis* 1594-95, *p.* 524. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rheni Infer.*, *lib.* 10, *p.* 319. — HARTZHEIM, *Biblioth. Colon.*, *p.* 276. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 25ª *aug.*, *p.* 123. — DREWS, *Fasti Soc.*, 25ª *aug.*, *p.* 328. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 182.

---

* Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1656, mourut à Prague le P. JEAN NEROVIUS, silésien ; on disait de lui qu'il soutenait par ses prières le collège et tout l'archidiocèse de Prague. Pendant les quarante-neuf ans qu'il vécut dans la Compagnie, il ne manqua pas une fois, assure-t-on, de faire son oraison à genoux ; non content de la mesure prescrite à tous, il ajoutait chaque jour une autre heure dérobée à son sommeil. Son recueillement était si profond qu'il rappelait celui de saint Louis de Gonzague et que, dans l'espace de plusieurs années, aucune pensée étrangère ne vint troubler ses communications avec Dieu.

Un autre don extraordinaire du P. Nerovius, c'était l'admirable pureté de son âme ; il avait apporté au noviciat l'innocence de son baptême. Vainqueur dans une circonstance délicate, il fut récompensé de son courage par une chasteté angélique et affranchi des luttes de la chair. Il ne laissait pas de recourir à la prière

et à une rigoureuse et continuelle mortification. Pendant quarante ans, il ne passa aucun jour sans se flageller et se revêtir d'un rude cilice. Après la Reine des anges, il avait choisi la vierge et martyre sainte Dorothée pour gardienne de son trésor ; et il conseillait à ceux qui étaient tentés, de se placer sous le même patronage.

La grâce des miracles se joignit à tant de faveurs précieuses. Des témoins dignes de foi affirment que le P. Nerovius rendit un mort à la vie pour lui donner le temps de se confesser, et que les âmes du purgatoire venaient souvent se recommander à ses prières. Au moment de mourir, son visage s'éclaira tout à coup d'une joie très vive ; levant les yeux et les mains au ciel, il dit deux fois dans une sorte de transport : « Voici les anges ; voici les anges ! » et il expira. Il était âgé de soixante-et-onze ans.

NADASI, *Annus dier. memor.*, 25ª *aug.*, *p.* 125. — CRUGERIUS, *Sacri Pulveres,* 25ª *aug.*, *p.* 137. — PATRIGNANI, *Menol.*, 25 *agost.*, *p.* 208. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).* — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1637. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, 4, 5, *passim* ; Cf. *Indicem.*

---

* Le vingt-cinquième jour d'août de l'an 1736, mourut à Leoben le P. GILLES DORNIGG, après quarante-huit ans de vie religieuse. Il était né à Klagenfurt et entra à dix-sept ans dans la Compagnie. Professeur des juvénistes de la Province d'Autriche, Recteur des collèges de Leoben, de Neustadt et de Steier, il semblait, dit l'auteur de sa notice, avoir été formé par saint Ignace lui-même, tellement il savait unir la force à la suavité et déployait de vigilance

et de sollicitude à l'égard de ceux qui lui étaient confiés. Lui-même donnait l'exemple de la ferveur et de la fidélité aux plus petites règles. Chaque jour il ajoutait une demi-heure au temps ordinaire de l'oraison ; et jusque dans sa vieillesse il faisait encore tous ses exercices de piété à genoux. C'était une persuasion commune que les âmes du purgatoire venaient souvent lui demander des prières, et qu'il eut plus d'une fois à lutter sensiblement contre le démon.

A force de se vaincre, le P. Dornigg avait conquis un domaine absolu sur tous les mouvements de la nature. Ses flagellations étaient rigoureuses et quotidiennes. Dieu permit qu'il fût en butte dans ses dernières années aux plus désolantes pensées de défiance concernant le salut de son âme. Il résista généreusement et fut consolé d'une manière ineffable. Dans la nuit du 7 décembre 1732, il vit en songe, raconte-t-il lui-même, la très sainte Vierge tenant le divin Enfant dans ses bras. S'adressant alors à Jésus et à Marie, il les suppliait, avec toute la ferveur dont il était capable, d'avoir pitié de lui et de ne pas le laisser périr à jamais. La miséricordieuse Vierge s'inclina aussitôt avec bonté vers lui : « *Bene spera de gratia Filii mei*, lui dit-elle ; ayez bonne confiance dans la grâce de mon Fils » ; puis Jésus se pencha à son tour : « Oui, oui, dit-il ; je pardonne tout ; *es filius salutis*, vous êtes un enfant de prédestination ».

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1736 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 65. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 148.

XXVI AOUT

—

Le vingt-sixième jour d'août de l'an 1649, mourut au noviciat de Brünn le P. Martin Strzeda ou Stredonius, regardé par ses biographes, entre tous les supérieurs de la Province de Bohême, comme le plus semblable à notre Bienheureux Père saint Ignace, par l'art tout divin de gouverner et de diriger les âmes, aussi bien que par son incomparable union de cœur avec Dieu. Il était né en Silésie d'une famille profondément chrétienne. Offert dès sa naissance à la très sainte Vierge et formé à la vertu par les douces leçons et les exemples de sa mère, le pieux enfant obtint à force d'instances de recevoir à l'âge de sept ans le corps de Notre-Seigneur ; et pour s'y préparer avec plus de ferveur, il passa les trois jours précédents, du consentement de son admirable mère, dans un jeûne absolu. Les quarante-et-une années de sa vie religieuse furent un perpétuel enchaînement d'actes de vertu récompensés par les plus précieuses faveurs. Un des compagnons du P. Stredonius résumait en deux mots cette belle vie tout entière : « Je ne vois pas, disait-il, comment un ange aurait pu vivre autrement et mieux glorifier Notre-Seigneur ».

Il conserva jusqu'à son dernier soupir et emporta dans la tombe, dit le Ménologe de la Compagnie, cette pureté de cœur qui, dès

son enfance, lui avait fait donner le nom d'ange et de saint. C'est aussi l'opinion que se formèrent de lui dans la suite les deux empereurs Ferdinand et Léopold, et qu'autorisèrent ses nombreuses prédictions justifiées par l'événement. Entre les grâces extraordinaires dont il fut comblé dans l'oraison, on le vit plusieurs fois élevé de terre. Sa charité pour les malades fut souvent bénie du ciel par des prodiges manifestes ; elle n'avait d'égale que sa rigueur pour lui-même. Il s'interdit pendant plusieurs années l'usage de la viande et du vin et pratiquait encore d'autres pénitences très rigoureuses. Après avoir gouverné les principaux collèges de sa Province et deux fois la Province tout entière plus encore par les exemples de sa sainte vie que par l'autorité de sa charge, le P. Stredonius, riche de mérites, s'envola, le jour même qu'il avait prédit, dans le sein de Dieu. Il était âgé de soixante-et-un ans.

Wencesl. Schwertfer, *Vita R. P. Martini Stredonii... Pragæ*, 1673. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 5, *n.* 143 *seqq., p.* 577-605, *et passim.* — Nadasi, *Ann. dier.*, 26 *aug.*, *p.* 125. — Id., *Pretiosæ occupat., c.* 32, *n.* 1, *p.* 252. — Drews, *Fasti*, 26ª *aug., p.* 330. — Crugerius, *Sacri Pulveres*, 26ª *aug.*, *p.* 139. — Patrignani, *Menol.*, 26 *agost., p.* 212. — *Menolog. sanctor. et viror. illustr. S. J. Tyrnaviæ,* 1730, 26 *aug.*, *p.* 126. — Voir les différentes traductions françaises, italienne, espagn. de ce Ménol. — Balbinus, *Bohemia Sancta*, 2ª *part., tit.* 60, *p.* 118.

---

* Le vingt-septième jour d'août de l'an 1678, à la maison professe de Vienne, mourut le F. Zacharie Kraus, Coadjuteur temporel, né en Moravie. Entré au noviciat de Brünn, à l'âge de trente ans,

après une enfance et une jeunesse tout adonnées à la piété, il se signala aussitôt parmi les plus fervents. L'oraison faisait ses délices ; il ne se consolait de la quitter qu'en poursuivant tout le jour ses entretiens avec Notre-Seigneur. En toute chose il considérait le bon plaisir divin ; s'il lui survenait quelque contrariété : « La volonté de Dieu soit faite », disait-il, et il retrouvait au même instant sa sérénité.

Le F. Kraus ne séparait pas l'amour du prochain de l'amour de Dieu. Dans tous ses frères, il voyait la personne même de Notre-Seigneur : aussi se portait-il avec un joyeux empressement à leur rendre service. Il était l'homme de toutes les corvées pénibles et imprévues. Les supérieurs pouvaient toujours compter sur lui. Avec les étrangers, il n'usait pas d'une charité moins prompte ni moins dévouée. Ses paroles étaient empreintes de tant de grâce surnaturelle et de bonté, que beaucoup en subirent le charme et entrèrent dans la Compagnie.

Pour achever de le sanctifier, Notre-Seigneur lui ménagea dans les derniers temps de sa vie de douloureuses infirmités. Non content de les supporter avec une patience qui jetait le médecin dans la stupeur, le F. Kraus y joignait encore des souffrances volontaires, afin de grossir le trésor de ses mérites et de se préparer à paraître avec plus de confiance devant Dieu. Il expira dans une grande paix à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 26 *agost.*, *p.* 216.

* Le vingt-sixième jour d'août de l'an 1744, mourut à Tchang-chou le P. ROMAIN HINDERER, né à Reiningen en Alsace, l'un des plus infatigables ouvriers de la Compagnie de Jésus en Chine, deux fois visiteur de la mission et, au dire des contemporains, le plus ardent promoteur de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus après la bienheureuse Marguerite-Marie et le Vénérable P. Claude de la Colombière. Ses études terminées à notre collège de Besançon, il entra dans la Province de Haute-Allemagne, et bientôt après sollicita la faveur d'aller se joindre aux missionnaires de la Compagnie dans le Céleste Empire. Le P. Général Thyrse Gonzalez non seulement n'accueillit pas sa demande, mais découragea même ses espérances pour l'avenir. Romain Hinderer inclina la tête avec une humble soumission, sans pouvoir faire taire la voix de ses désirs. Après une longue attente et de continuelles prières, il crut devoir parler de nouveau et, Dieu disposant lui-même la volonté des supérieurs, il fut enfin exaucé. Il avait près de quarante ans.

A son arrivée en Chine, l'empereur Cang-Hi, qui était alors dans tout l'éclat de son règne, l'associa aux Pères Régis et de Maillac pour dresser la carte de plusieurs provinces de l'empire et de l'île Formose ; il fut si satisfait des résultats de son travail qu'il voulut le retenir à Pékin et l'attacher à son service. Mais l'homme de Dieu, qui n'aspirait qu'à se dépenser au salut des âmes, sut faire agréer ses excuses au souverain et en obtint même des lettres patentes qui l'autorisaient à prêcher l'Évangile dans toute la Chine. Le P. Hinderer parcourut le Tché-kiang, le Kiang-nan et d'autres provinces et recueillit partout des fruits extraordinaires. La persécution, qui se déchaîna contre les chrétiens dans les der-

nières années de Cang-Hi et sous son successeur n'arrêta ni ses succès ni l'ardeur de son zèle. En une seule année, écrit un missionnaire, il baptisa lui seul plus de douze cents adultes et entendit plus de onze mille confessions.

C'est à la dévotion au Cœur de Jésus, dont il s'était fait l'apôtre, qu'il attribuait ces résultats prodigieux et les miracles de protection dont il fut plus d'une fois l'objet au milieu des plus grands dangers. S'il n'introduisit pas cette dévotion en Chine, on peut dire que nul autre ne la propagea avec plus de zèle et de plus heureux fruits. Il construisit à Hang-tcheou la première église élevée à la gloire du divin Cœur dans cet extrême orient. Quand il mourut épuisé de fatigues à l'âge de soixante-seize ans, le P. Antoine-Joseph Henriquez, futur martyr de Jésus-Christ, résumait en quelques mots sa vie apostolique :

« Si l'on considère, écrivait-il au Père Vice-Provincial de la mission, combien de provinces de ce vaste empire le P. Romain a parcourues en les édifiant par ses prédications et ses exemples ; combien d'églises nouvelles il a fondées, et jusqu'où il a reculé les limites du royaume de Dieu ; si l'on compte les payens qu'il a conduits à la foi, les pécheurs et les mourants qu'il a fortifiés par la grâce des sacrements ; si l'on se représente les travaux, les dangers et l'extrême misère qu'il a supportés pendant quarante années d'un infatigable apostolat, on ne pourra s'empêcher de lui appliquer ces paroles du grand Apôtre et docteur des gentils : J'ai soutenu plus de travaux que mes frères, reçu plus de coups, subi plus de prisons, affronté plus de naufrages et de périls... Mais le P. Hinderer triompha de tant d'épreuves par la grâce du Sacré-Cœur de Jésus, dans lequel il habita toujours ».

Stöcklein, *Der Neue Welt-Bott*, *n.* 685. *Lettre du P. Antoine-Joseph Henriquez.* — Théod. Chaney, *Vie du P. Romain Hinderer*, *S. J.*, *l'apôtre du Sacré-Cœur*, *Paris*, *Retaux*, 1889. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten*, *p.* 199. — Pfister, *Notices biogr. et bibliog.*, *n.* 273. — Nilles, S. J., *De rationibus Festorum SS. Cordis Jesu*, *edit.* 5ª, *t.* 1, *p.* 323. — E. Letierce, S. J., *Étude sur le Sacré-Cœur*, *Paris*, 1891, *t.* 2, *p.* 104.

XXVII AOUT

—

* Le vingt-septième jour d'août de l'an 1680, dans un village de Moravie aux environs d'Olmutz, mourut le P. Charles Goliasch, d'une noble famille de Prague, homme véritablement apostolique et martyr de la charité. Encore écolier au collège de la Compagnie, il avait fait paraître dans les représentations dramatiques d'usage un si rare talent de déclamation, qu'on se plaisait déjà à saluer en lui un futur orateur. Il ne trompa point ces espérances. Après les épreuves ordinaires de la formation et de la régence, il fut appliqué au ministère de la prédication. Or, raconte un témoin oculaire, compagnon de ses travaux, toutes les fois que le P. Charles montait en chaire, l'église était inondée de larmes et retentissait de sanglots. Des foules immenses attirées par sa réputation accouraient pour l'entendre ; souvent les églises étaient trop étroites ; il devait parler sur les places publiques. De son côté, l'homme de Dieu ne négligeait rien pour faire du fruit dans les âmes ; il se dévouait à tous, surtout aux humbles et aux petits. Quand il était appelé auprès de quelques malades ou moribonds, il semblait, dit l'auteur de sa notice, non pas aller, mais voler à leur secours, porté sur les ailes de la charité.

Aux environs d'Olmutz, vivait perdue dans les forêts et les mon-

tagnes une malheureuse population depuis longtemps ravagée par l'hérésie. Le P. Goliasch fut chargé de la ramener au bon pasteur. Nulle part ses vertus et son zèle ne brillèrent avec plus d'éclat. Ces pauvres gens étaient tellement prévenus qu'ils craignaient de lui parler, et que les enfants s'enfuyaient à son approche. A force de patience et de douceur, il parvint à les gagner et même à s'en faire aimer. Tout le jour il allait à leur recherche dans leurs misérables cabanes, les instruisait, dissipait leurs préventions ; et souvent, le soir venu, il n'avait encore pris aucune nourriture et s'endormait sur une natte ou une simple planche. Ses travaux, sanctifiés par la prière, la pénitence et la charité, furent bénis. Au bout de trois années seulement de ce laborieux apostolat, toute cette population composée de plus de quinze cents personnes, avait abjuré l'hérésie et embrassé la foi romaine. Après avoir donné ses forces, le P. Goliasch eut encore le bonheur de donner sa vie. La peste s'étant déclarée dans le pays, il se dévoua sans repos et sans ménagement au service des malades. Atteint par la contagion, il succomba bientôt, plein de joie de mourir pour son prochain dans l'exercice de la charité. Il était âgé de quarante ans et en avait passé vingt dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

XXVIII AOUT

—

Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1634, le P. CHRISTIAN MAYER mourut saintement à Trèves, où il avait rempli pendant onze ans les charges de Recteur, de Maître des novices et d'Instructeur des Pères de troisième probation. Dès ses premières études de grammaire, Dieu lui fit la grâce de trouver un saint professeur, également zélé pour l'avancement de ses élèves dans les études et dans la vertu. Charmé de l'innocence et de la piété du jeune Christian, il lui apprit à faire tous les matins une courte méditation, dont il lui donnait le sujet et les principaux développements. Une âme si bien disposée et cultivée avec tant de soin, ne tarda pas à s'enrichir des dons les plus précieux du Saint-Esprit. Dès que ses devoirs lui laissaient quelques moments libres, l'écolier se retirait loin du bruit pour faire oraison. Tous les jours de classe il assistait à deux messes, et à trois les jours de fête, avec la ferveur et la modestie d'un ange. Bientôt il se sentit vivement attiré par les joies austères de la pénitence, et en embrassa les pratiques, le cilice, le jeûne, les flagellations, avec une générosité bien au-dessus de son âge.

Aussitôt qu'il eut achevé sa rhétorique, Christian Mayer se hâta d'aller chercher une perfection encore plus haute au noviciat de la Compagnie. Là, sa ferveur n'eut d'autres bornes que l'obéissance. On sentait, rien qu'à le voir, une âme dont toute la vie était en Dieu, et dont le cœur n'avait pas un battement qui ne fût à Dieu. Son unique regret était de ne pouvoir cacher aux yeux des hommes l'abondance des grâces qu'il recevait sensiblement. Nommé plus tard Maître des novices, et ensuite Instructeur des Pères du troisième an, il formait par dessus tout ceux qui lui étaient confiés à une vertu solide, prête à tout souffrir quand il s'agissait des âmes et de Dieu.

Il les animait à ne pas craindre par timidité ou respect humain de parler entre eux de choses spirituelles, moyen très efficace, disait-il, pour entretenir en soi-même la ferveur, et enflammer les autres du même zèle pour la perfection. La plupart des saintes pratiques qu'il leur inculquait, nous ont été conservées dans son précieux *Enchiridion* de la vie chrétienne et religieuse. La mémoire du P. Christian Mayer demeura longtemps en bénédiction dans les deux Provinces du Rhin, et plusieurs miracles éclatants obtenus par ses mérites, confirmèrent la haute idée que l'on avait conçue de sa sainteté. Il mourut à l'âge de cinquante ans ; il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Prov. Rhen. Infer. (Arch. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 136. — Patrignani, *Menolog.*, 28 *agost.*, *p.* 227. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *t.* 793. — Brouwer S. J., *Metropolis ecclesiæ Trevericæ... t.* 2, *Confluentibus*, 1856, *lib.* 5, *c.* 9, *p.* 294.

* Le vingt-huitième jour d'août de l'an 1676, à Krems dans la Province d'Autriche, mourut le F. Jean Operscheiter, considéré par tous ceux qui le connurent comme le modèle des Frères Coadjuteurs. Il remplit, presque toute sa vie religieuse, le double office d'acheteur et de dépensier ; il y déploya une activité et une sollicitude où se révélaient à la fois son amour du travail, sa charité pour ses frères et son respect pour les biens de Dieu et des pauvres qui lui étaient confiés. Mais c'est aux exercices spirituels qu'il donnait la première place ; il y goûtait les délices du ciel avec une telle plénitude qu'il ne trouvait plus, disait-il, aucune saveur aux aliments les plus exquis de cette terre. Si parfois une occupation plus pressante ou imprévue ne lui avait pas permis de les faire en entier à l'heure ordinaire, il n'avait point de repos qu'il ne se fût acquitté de toute sa dette au pied du Saint Sacrement. Sa dévotion au divin mystère de l'autel était vive et ardente. En mémoire de l'institution de la sainte Eucharistie, les Frères Coadjuteurs avaient la permission de communier le jeudi de chaque semaine ; on remarqua que le F. Operscheiter ne manqua jamais de s'approcher ce jour-là de Notre-Seigneur.

Envers la très sainte Vierge son amour et sa confiance étaient sans bornes. Dès ses premières années, il en avait reçu une grâce insigne, comme il le raconta lui-même à son Père spirituel, qui l'engageait à se mettre sous cette protection toute-puissante : « O mon Père, j'ai en main un gage incomparable de confiance en cette Mère de miséricorde. Un jour, elle a bien voulu se montrer à moi avec le divin Enfant dans ses bras ; et elle m'a dit ces paroles qui m'ont rempli de consolation : Jean, je ne t'abandonnerai

jamais ». Le F. Operscheiter expira très saintement après avoir reçu à genoux le corps de son Sauveur. Il était âgé de quarante-huit ans et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 28 *agost.*, *p.* 231.

XXIX AOUT

—

* Le vingt-neuvième jour d'août de l'an 1625, à Prague, le F. Christophe Neumer, Coadjuteur temporel, couronna par une mort héroïque au chevet des pestiférés une vie toute de dévouement et d'humilité. Son empressement à rendre service était si connu que les Pères le prenaient pour compagnon, de préférence à tout autre, quand ils allaient visiter les malades et les prisonniers, ou assister les criminels condamnés au dernier supplice. Le décret de proscription lancé contre la Compagnie par les hérétiques de Bohême après la fameuse *défénestration* de Prague, obligea le F. Neumer de se retirer jusqu'à Rome.

En y arrivant, il eut une occasion de faire éclater son humilité. La septième Congrégation s'était séparée depuis trois ans à peine. Elle avait réglé à l'égard des Frères Coadjuteurs une question d'importance assez minime en elle-même, mais qui n'avait pas laissé d'agiter les esprits dans plusieurs Provinces et d'occuper plus d'une fois les délibérations des Congrégations générales. Elle avait décidé qu'à l'avenir et dans toute la Compagnie, l'usage de la barette serait interdit aux Frères Coadjuteurs, et qu'il serait seulement toléré en faveur de ceux qui en avaient joui jusque-là et dans les Provinces où il avait eu cours. Le F. Neumer fut vivement pressé

de s'autoriser de cette exception. Il s'y refusa constamment avec une modestie et une fermeté qui ne furent pas sans exciter une grande édification ; cela ne convenait pas à son degré, disait-il, et dans sa Province cet usage n'avait jamais existé.

Quand l'humble Frère alla se jeter aux pieds du Père Général, Mutius Vitelleschi, avant de retourner en Bohême, il demanda pour unique grâce à Sa Paternité qu'il lui fût permis de toujours refuser toute exemption à la vie commune et tout ce qui aurait l'apparence d'un privilège. Il ne voulait se signaler que par sa charité et son dévouement, et c'est ainsi qu'il affronta et souffrit joyeusement la mort au service des pestiférés, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitat.*, *p.* 251. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 4, *n.* 124, *p.* 637.

Sur l'expulsion de la Compagnie de Bohême, voir CORDARA, *Histor. Societ. part.* 6ª, *lib.* 3, *n.* 36, *seqq.*, *p.* 148 *seqq.* — Sur la question du bonnet des Frères Coadjuteurs, Cf. *Institut. S. J.*, 7ª *Congreg.*, *decret.* 24, *n.* 2, *et decret.* 27. — JUVENC., *Histor. Societ. part.* 5ª, *lib.* 11, *n.* 83, *p.* 26, *et lib.* 25, *n.* 66, *p.* 919.

---

* Le vingt-neuvième jour d'août de l'an 1726, au village de Weitersweiler dans le diocèse de Mayence, mourut le P. FRANÇOIS DORN, à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé trente-et-un dans la Compagnie. Dès son noviciat, il avait compris par un songe mystérieux que Dieu le destinait à la vie apostolique. Il sollicita à plusieurs reprises, mais sans les obtenir, les missions des In-

des : un autre champ lui était réservé. Après une longue attente qui ne faisait qu'enflammer l'ardeur de ses désirs, il se sentit inspiré d'établir dans sa Province l'œuvre des missions sur le modèle de celles du P. Segneri en Italie, et d'en assurer la durée par des fondations. Il eut à lutter contre des obstacles et des oppositions de toute nature ; mais rien ne l'arrêta, et il eut enfin la joie de voir ses efforts couronnés de succès.

Il entra alors en campagne, parcourut la Hesse, les diocèses de Worms et de Mayence, et recueillit partout des fruits immenses de sanctification et de salut. Il avait toutes les qualités naturelles et surnaturelles d'un apôtre ; l'humilité, le mépris de lui-même et de toutes les aises de la vie, surtout le zèle des âmes et l'amour de Notre-Seigneur. Son compagnon regardait comme un prodige qu'il pût supporter tant de fatigues sans prendre de repos. Le P. Dorn se proposait de pénétrer dans le Palatinat, et déjà il avait obtenu de l'Électeur les plus larges autorisations, lorsqu'il tomba malade en donnant une mission au village de Weitersweiler. Il expira bientôt en invoquant le Sacré-Cœur de Jésus, en lequel, dit son biographe, il avait placé son asile, son trésor et son salut.

Histor. Provinc. Rheni Super., ann. 1726 *(Archiv. Rom.).*

XXX AOUT

—

Le trentième jour d'août de l'an 1726, mourut saintement à Constantinople le P. Jacques Cachod, né à Fribourg en Suisse, l'apôtre des Arméniens et des esclaves chrétiens, enchaînés sur les galères du Grand Seigneur. « Sa maxime, écrivait longtemps avant sa mort l'un des plus fidèles témoins de ses travaux, est de paraître peu et d'agir beaucoup. Il a toujours à la main un nombre de catholiques zélés et sages, qui se répandent de tous côtés, et lui amènent sans bruit ceux qu'ils ont disposés à se convertir ». Son petit troupeau de catholiques arméniens, que ses conquêtes sur le schisme et l'hérésie grossissaient quelquefois de mille âmes dans l'espace d'une seule année, offrait les plus beaux exemples d'héroïsme ; quand on plaignait ces chrétiens d'avoir presque tout perdu, pour prix de leur constance dans la foi : « Y pensez-vous ? répondaient-ils ; et la parole de Jésus-Christ notre Maître n'est-elle pas expresse ? Qui perdra tout pour lui, jusqu'à la vie, retrouvera tout en lui ».

« Mais si jamais quelqu'un a dû mourir victime de sa charité, écrivait en 1714 le P. Tarillon, c'est assurément le P. Jacques

Cachod. Il y a huit ou dix ans qu'il est presque incessamment occupé aux œuvres de charité, où il y a le plus de péril. L'année 1707 que la peste fut si furieuse qu'elle emporta près d'un tiers de Constantinople, ce Père m'écrivait la lettre qui suit : Maintenant je me suis mis au-dessus de toutes les craintes que donnent les maladies contagieuses ; et, s'il plaît à Dieu, je ne mourrai plus de mal après les hasards que je viens de courir. Je sors du bagne, où j'ai donné les derniers sacrements et fermé les yeux à quatre-vingt-six personnes, les seules qui soient mortes en trois semaines dans ce lieu si décrié, pendant qu'à la ville et au grand air les gens mouraient à milliers. Durant le jour, je n'étais, ce me semble, étonné de rien ; il n'y avait que la nuit, pendant le peu de sommeil qu'on me laissait prendre, que je me sentais l'esprit tout rempli d'idées effrayantes. Le plus grand péril que j'aie couru, ajoute-t-il, et que je ne courrai peut-être de ma vie, a été à fond de cale d'une sultane de quatre-vingt-deux canons. Les esclaves, de concert avec les gardiens, m'y avaient fait entrer sur le soir pour les confesser toute la nuit, et leur dire la messe de grand matin. Nous fûmes enfermés à doubles cadenas, comme c'est la coutume. De cinquante-deux esclaves que je confessai et communiai, douze étaient malades, et trois moururent avant que je fusse sorti. Jugez quel air je pouvais respirer dans ce lieu renfermé et sans ouverture. Dieu qui par sa bonté m'a sauvé de ce pas-là, me sauvera de bien d'autres ».

Lettre du P. Tarillon *à M. le Comte de Ponchartrain, Lettres édif. édit. Aimé-Martin, Paris,* 1841, *t.* 1, *p.* 29, 31.

* Le trentième jour d'août de l'an 1660, mourut dans la maison professe de Prague le P. ADAM KRAWARSKI, né en Silésie dans le diocèse de Breslau, « choisi par une Providence spéciale de Dieu, dit le P. Guillaume Lamormaini, confesseur de l'empereur Ferdinand II, pour sauver ou rétablir la foi catholique en Bohême ». Et cependant lorsqu'il se présenta, à l'âge de vingt-deux ans, à la porte du noviciat de Brünn, les supérieurs hésitèrent longtemps à la lui ouvrir. Admis enfin comme par pitié, il fut occupé aux travaux de la cuisine et chargé pendant l'hiver de l'entretien des feux dans la maison. Après l'émission de ses vœux, lorsque ses condisciples moins âgés que lui étaient envoyés en philosophie, il se vit retenu pendant quatre ans, comme incapable d'occupations plus relevées, auprès des abécédaires, et il aurait langui plus longtemps encore dans cet emploi, si le Père Visiteur, Théodore Busée, ne l'avait envoyé en philosophie. Ses mécomptes ne s'arrêtèrent pas là ; car après un brillant examen à la fin du cours, il fut, on ne sait par quelle méprise, appliqué à l'étude de la théologie morale, comme s'il avait mal soutenu l'épreuve. Adam Krawarski ne dit pas un mot pour se plaindre, mais, comme il en fit lui-même l'aveu, il ressentit cruellement cette longue série d'humiliations.

Dieu le préparait ainsi aux grandes choses qu'il voulait accomplir par son moyen. Peu d'hommes en effet ont plus travaillé pour la sainte Église et rendu à la Province de Bohême de plus signalés services. Les hérétiques arrachés par lui à l'erreur et ramenés à la vérité s'élèvent au chiffre de trente-deux mille cinq cents. Il emporta de haute lutte, on peut le dire, ces conversions, non seulement par la prière, la pénitence, l'exemple de ses vertus, mais encore

par la force irrésistible de sa parole et certaines qualités extérieures qui ne manquent jamais d'exercer un grand empire sur le peuple : une vraie tête de lion, dit un de ses biographes, une taille majestueuse, une large poitrine, une voix puissante et un talent extraordinaire pour s'insinuer doucement dans les cœurs et les gagner. Il prêchait toujours la Bible ouverte sous ses yeux ; et en commençant protestait à genoux devant Dieu et les saints qu'il s'abandonnait à la colère du Tout-Puissant s'il lui arrivait, par malice et sciemment, d'émettre une seule proposition qui ne fût pas conforme à la vérité. Il entrait ensuite en matière, et démontrait avec tant de vigueur et d'évidence les points qu'il s'était proposé d'établir, que les plus obstinés étaient obligés de se rendre. Un jour, après une de ses prédications, quatre-vingts hérétiques des plus notables se déclarèrent vaincus et prêts à faire leur abjuration entre ses mains.

A la vue de ces merveilles de conversion, opérées parfois au milieu de populations rebelles jusque-là à tous les efforts, des princes, de grands seigneurs formèrent le projet d'appeler la Compagnie d'une manière fixe à leur secours, et c'est ainsi que la Province de Bohême doit au P. Krawarski la fondation de plusieurs de ses établissements, entr'autres le collège et la maison professe de Prague. Ces œuvres, on le comprend, n'étaient pas sans soulever de violentes contradictions. Plus d'une fois des fanatiques attentèrent aux jours du serviteur de Dieu ; ils déchargèrent leurs arquebuses contre lui ou l'assommèrent presque à coups de bâton. Mais rien ne pouvait ni l'effrayer ni l'arrêter. Pour toute vengeance, il priait et offrait le saint Sacrifice à l'intention de ses persécuteurs et de ses meurtriers.

Homme de zèle et homme d'action, le P. Krawarski était encore homme de prière. Dans l'intervalle de ses missions et dans les dernières années de sa longue vie, il consacrait chaque jour de longues heures à ses entretiens avec Dieu. C'était son invariable coutume de faire tous ses exercices de piété à genoux et sans appui. Il ne montait à l'autel qu'après avoir entendu deux messes et il en consacrait deux autres à l'action de grâces. Il célébrait le saint Sacrifice avec tant de respect et de ferveur que les fidèles répétaient avec admiration : « Oh ! que ce prêtre dit bien la messe » ! Souvent il passait les nuits entières en oraison. Pendant l'octave de la Fête-Dieu, il ne quittait pour ainsi dire pas un seul moment le pied du tabernacle. Fidèle observateur de la vie commune, il ne souffrit jamais une seule exception, et jusque dans sa vieillesse il refusa, pour les petits soins de sa chambre, le service des Frères. Enfin, ce grand serviteur de Dieu et des âmes, « ce triomphateur, *vir triumphalis* », comme l'appelle un de ses biographes, les mains chargées des glorieuses dépouilles arrachées à l'enfer et des mérites conquis par tant de travaux et de vertus, s'endormit très saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. — *Elogium vitæ R. P. Adami Krawarski*, *pp.* 23 *in* 4° *(Archiv. Rom.)*. — Balbinus, *Bohemia Sancta*, *part.* 2ª, *titul.* 67, *p.* 139. — Krugerius, *Sacri Pulveres*, 30ª *aug.*, *p.* 167. — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitat.*, *p.* 858. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 30ª *aug.*, *p.* 133. — Drews, *Fasti*, 30ª *aug.*, *p.* 335. — Patrignani, *Menol.*, 30 *agost.*, *p.* 242. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 2, 3, 4, 5 *passim.*, Cf. *Indicem.* — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 304-324.

* Le trentième jour d'août de 1781, mourut à Vienne le P. FRANÇOIS-XAVIER SOCHER, né à Saint-Pölten dans la Basse-Autriche, le plus jeune des six enfants que leur père, jésuite lui-même pendant quelque temps, avait donnés à la Compagnie. Tous se sont distingués par leurs vertus, leurs talents et les charges auxquelles ils ont été appelés. IGNACE l'aîné, missionnaire à Temeswar en Hongrie, mourut en 1738 victime de son dévouement au service des pestiférés ; THÉOPHILE remplit presque toute sa vie le ministère de la prédication, et expira pieusement en 1767 ; ALBERT enseigna la philosophie et la théologie morale, fut compagnon du Maître des novices, Recteur de plusieurs collèges et mourut en 1763 ; JOSEPH occupa également les chaires de philosophie et de théologie morale; appelé ensuite à Rome, il y exerça la charge de pénitencier et celle de Substitut pour l'Assistance d'Allemagne ; de retour dans sa Province, il gouverna plusieurs collèges et s'éteignit très saintement à Neustadt en 1771. ANTOINE écrivit l'histoire de la Province d'Autriche, ouvrage qu'il laissa malheureusement incomplet, et suivit de huit jours à peine son frère Joseph au tombeau.

Enfin FRANÇOIS-XAVIER fut tour à tour professeur de littérature et de rhétorique, prédicateur, compagnon du Maître des novices. C'était un homme d'une grande abnégation et d'un entier dévouement ; il sollicita comme une grâce d'aller travailler dans la résidence que le P. Provincial aurait plus de peine à pourvoir de missionnaires. Il fut exaucé et envoyé à Peterwardein, que l'on appelait le tombeau des Allemands. Il y demeura cinq années entières. Le bref de Clément XIV, qui supprimait la Compagnie, le ramena en Autriche ; le bon vieillard épuisé par les fatigues, se

retira au couvent des Pères Servites ; et c'est là, dans les exercices de la piété, qu'il acheva saintement sa longue vie et s'endormit dans le baiser du Seigneur à l'âge de soixante-quinze ans, cinquante-neuf ans après son entrée au noviciat.

STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 330, 331. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1342, 1343.

XXXI AOUT

—

* Le trente-et-unième jour d'août, trente-troisième anniversaire de sa naissance, mourut à Munster en 1676 le P. Josse Veltman, célèbre dans sa Province pour sa dévotion à la très sainte Vierge et aux âmes du purgatoire. Quand il était professeur au collège de Munster, c'est à la vie de l'auguste Mère de Dieu qu'il empruntait presque tous ses sujets de composition ; ses poésies, ses déclamations théâtrales avaient pareillement pour thème habituel les louanges de cette bonne Mère. Aussi ses élèves se faisaient-ils remarquer entre tous leurs condisciples par leur modestie et leur piété.

L'autre dévotion du P. Veltman était la dévotion aux âmes du purgatoire ; il l'avait également inspirée à ses écoliers ; et ceux-ci, pour venir en aide à ces âmes souffrantes, faisaient la sainte communion tous les troisièmes dimanches du mois. Une mort prématurée emporta rapidement ce fidèle serviteur de Dieu. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, on lui présenta le crucifix. Il le contempla quelque temps avec amour ; puis baisant les mains du Sauveur : « Salut, dit-il, mains adorables et toujours bénies, que vous me frappiez ou que vous m'épargniez ». Il appli-

qua ensuite ses lèvres avec un grand sentiment d'humilité et de confiance sur la plaie du côté, et peu après il expira.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

---

* Le trente-et-unième jour d'août de l'an 1709, mourut au collège de Vienne le Frère Coadjuteur André Pozzo, né à Trente en Tyrol, peintre et architecte célèbre. Il avait d'abord fréquenté les classes du collège de la Compagnie dans sa ville natale ; mais son goût pour la peinture le fit bientôt renoncer à l'étude. A vingt-trois ans, obéissant à l'appel d'en haut, il alla frapper à la porte du noviciat de Milan, sans autre intention que de servir Notre-Seigneur dans les offices les plus humbles et de sauver son âme. Quand il eut terminé ses deux années d'épreuve, les supérieurs estimèrent qu'il était de la plus grande gloire de Dieu de seconder ses heureuses dispositions et ils lui ordonnèrent de reprendre ses pinceaux.

La première œuvre un peu considérable du F. Pozzo fut la décoration de la coupole de l'église de la Compagnie à Turin. Appelé ensuite à Rome pour s'y perfectionner à l'école des grands maîtres, il se vit, contre toute vraisemblance et contre toute raison, ce semble, appliqué pendant cinq mois aux plus durs et aux plus grossiers travaux de la cuisine. Les supérieurs voulaient ainsi l'établir solidement dans l'abnégation et le mépris de lui-même, et l'armer contre les tentations de l'orgueil et de l'ambition. Le bon

religieux se laissa faire sans un mot de plainte ni un signe de mécontentement.

Ce n'est pas le lieu de parler des œuvres du peintre et de l'architecte à Turin, à Gênes, à Vienne, et surtout à Rome dans les églises de Saint-Ignace et du Gesù ; ce qui nous intéresse et ce qu'il faut relever, c'est que le F. Pozzo était avant tout un vrai fils de la Compagnie et un saint religieux. Jamais il ne mettait la main au travail avant d'avoir achevé ses exercices de piété ; et dès que la cloche sonnait pour l'examen, la lecture ou l'exhortation, il laissait aussitôt toute chose et descendait de son échafaudage : « Vive Dieu ! disait-il ; allons où nous appelle l'obéissance. »

Quand il devait exposer quelque tableau pour la première fois, il commençait par faire une heure d'oraison, afin de recevoir sans détriment pour son âme les critiques ou les louanges. A le voir alors humble et modeste, on reconnaissait sans peine, disait un cardinal, que le bon Frère ne cherchait pas sa gloire, mais uniquement celle de Dieu. Sa réputation de sainteté était bien établie à Rome. Quand il alla avec ses élèves se présenter au Souverain Pontife Clément XI, avant de partir pour Vienne, où il était appelé par l'empereur Léopold, le Saint-Père recommanda à ces jeunes gens d'avoir encore plus à cœur d'imiter les vertus de leur maître que de profiter de ses leçons. Le F. Pozzo fut accueilli avec une grande bienveillance à la cour de Vienne et chargé de différents travaux dans la chapelle du palais. Un jour l'empereur était allé le voir et s'était entretenu longtemps et familièrement avec lui. Comme on le félicitait de ce témoignage de haute condescendance : « Oh ! que je serais heureux, répondit-il avec un grand sentiment d'humilité, si j'avais avec Notre-Seigneur cette intimité

dont ce prince a daigné m'honorer ». Le F. Pozzo mourut très saintement six années après son arrivée à Vienne ; il était âgé de soixante-sept ans et en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 31 *agost.*, *p.* 253. — Guidée, *Menol.*, 31 *août*, *p.* 274. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1143. — Duhr, *Jesuiten Fabeln*, *p.* 682. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 134. — *Biographie univers.*, *t.* 35, *p.* 598. — *Nouvelle biogr. génér.*, *Didot*, *t.* 40, *p.* 955.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Ier SEPTEMBRE

—

Le premier jour de septembre de l'an 1637, mourut glorieusement en Poméranie le P. MATHIAS KRAMPEL, martyr de son zèle apostolique pour le salut des âmes. Il n'était prêtre que depuis cinq ans, dont il avait passé la plus grande partie au service des armées impériales. Insatiable de travail, il trouvait encore le temps, là où il pouvait s'arrêter quelques jours, de réunir les enfants, de leur expliquer le catéchisme et d'en faire les apôtres de leurs familles. Dans les campements du Tyrol, il s'était exposé vaillamment au service des pestiférés. Le fléau l'avait épargné. Dieu lui réservait une autre fin, plus belle encore peut-être.

L'armée impériale assiégeait une place forte en Poméranie. Le P. Krampel avait aperçu parmi les colonnes d'assaut un officier

frappé d'une balle à la tête et gisant à terre dans son sang. Aussitôt il courut à lui sous une pluie de feu ; mais pendant qu'il entendait sa confession, un boulet de canon parti des remparts vint lui briser à lui-même les deux jambes. Portés ensemble à l'ambulance, les deux blessés furent placés à côté l'un de l'autre ; et pendant trois jours qu'il survécut encore, l'intrépide aumônier ne cessa, oublieux de ses propres souffrances, de préparer son cher compagnon à paraître devant Dieu. Ils furent ensevelis ensemble aux pieds du grand autel, dans l'église de la forteresse, enfin prise d'assaut. Le P. Krampel n'avait que trente-trois ans, il en avait passé treize dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 1, *n.* 51, *p.* 77 ; *lib.* 2, *n.* 97, *p.* 396.

---

* Le premier jour de septembre de l'an 1755, au juvénat de Skalitz dans la Province d'Autriche, mourut très saintement le F. Scolastique Joseph Unterberger, lentement consumé par une maladie de poitrine. L'angélique pureté de son âme se reflétait dans les traits de son visage ; sa modestie aimable et sans contrainte ravissait les cœurs et les portait à Dieu ; sa fidélité à toutes nos règles était parfaite, on pourrait dire héroïque ; il les garda jusque dans les souffrances de sa maladie et dans les bras de la mort. Quelque temps avant de rendre le dernier soupir, ayant entendu le prêtre qui l'assistait dire que c'était bientôt l'heure de midi : « En ce cas, reprit-il, que Votre Révérence veuille bien s'éloigner un peu, je vais faire mon examen ».

Dans les courts moments de répit que lui laissait son mal, le F. Unterberger se livrait à ses études de juvéniste comme si elles avaient dû lui être utiles plus tard, bien persuadé, dit l'annaliste, que la meilleure préparation au voyage de l'éternité était de donner à l'obéissance tous les instants dont il pouvait disposer encore. Quand on lui porta le saint viatique, il accueillit son Sauveur avec des actes de foi, d'espérance et de charité si pieux et si touchants, que les larmes jaillirent de tous les yeux. Peu après, le F. Unterberger s'endormit doucement dans le Seigneur, en pleine possession de lui-même et répétant les noms de Jésus et de Marie. Il n'avait que vingt-et-un ans et en avait passé près de trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1755 *(Archiv. Rom.).*

II SEPTEMBRE

—

Le deuxième jour de septembre de l'an 1635, le P. MATHIAS OSTERHUEBER, encore novice, mourut saintement à Landsberg, à l'âge de trente-six ans. Dès sa jeunesse, il avait aspiré au bonheur de vivre dans la Compagnie ; mais on lui avait fait un devoir de conscience de rester dans le monde pour secourir ses parents, réduits à une extrême pauvreté. Jamais cependant il ne perdit de vue la pensée de sa vocation. Prêtre séculier, curé de plusieurs paroisses, entr'autres de celle de Freising en Bavière, il menait, autant que possible, la vie d'un parfait jésuite ; dès qu'il fut libre de ses obligations, il accourut au noviciat.

Notre-Seigneur sembla ne lui en avoir ouvert les portes que pour le récompenser de sa générosité et de sa promptitude à répondre à l'appel d'en haut. Atteint de la peste dans le temps même où il prêchait au peuple dans la grande église de la ville, il fut emporté en trois jours. Sentant la mort approcher, le P. Osterhueber demanda la grâce de faire ses vœux ; et lorsqu'on lui apporta le saint viatique, on le trouva revêtu de l'habit de la Compagnie, à genoux malgré sa faiblesse. Ce fut en cette posture qu'un moment après avoir prononcé ses vœux de Scolastique et reçu le corps de Notre-Seigneur, il rendit le dernier soupir.

KROPF, *Histor. Provinc. German. Superior., t.* 5, *n.* 631, *p.* 349

* Le deuxième jour de septembre de l'an 1681, mourut à Warasdin en Hongrie le P. Georges Gailer, né en Carniole. L'auteur de son éloge l'appelle un homme dont le zèle était vraiment digne d'un Xavier ; *vir zelo plane Xaveriano flagrantissimus.* Il était tout aux âmes ; il ne redoutait pour leur venir en aide ni travaux, ni fatigues, ni dangers ; il en arracha des centaines au schisme et à l'hérésie, et brisa les fers d'une multitude de chrétiens captifs de la barbarie musulmane. Au reste, tout ce qui était dévouement, oubli de soi, charité pour ses frères, n'avait que des charmes pour lui. A soixante-dix ans, il faisait la lecture à table pour ménager un peu de repos aux Scolastiques. Il était en quête de toutes les occasions de s'humilier et de se mortifier.

Aussi Notre-Seigneur le comblait des grâces les plus précieuses et ne lui refusa pas même le don des prodiges. Souvent, par la simple invocation de nos saints, il rendait la santé aux malades, et l'efficacité de sa prière pour faire retrouver les objets perdus rappelait saint Antoine de Padoue. Cette belle vie fut couronnée par un héroïque sacrifice. Le P. Gailer expira en se dévouant au service des pestiférés. Les cloches de toutes les églises de la ville annoncèrent au peuple la mort de l'homme de Dieu, et une foule immense, sans crainte de la contagion, accourut à ses funérailles. Le P. Gailer était âgé de soixante-seize ans ; il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

III SEPTEMBRE

—

Le troisième jour de septembre de l'an 1652, le P. Jérome Faber, né à Hotzenplotz en Silésie, mourut en odeur de sainteté au collège de Breslau, dont il était Recteur depuis à peine deux mois. Rarement les divers moyens de perfection qui nous ont été donnés par notre Bienheureux Père, et entr'autres l'examen particulier, ont été mis en œuvre avec plus de fidélité et de plus grands fruits. Il suffisait, dit l'historien de la Province de Bohême, d'un simple regard sur sa vie pour voir avec quel sérieux il avait pris à cœur son avancement dans la vertu. La faiblesse de sa santé ne lui permettait pas de suivre sans ménagement son attrait pour la pénitence ; il ne se dispensait au moins d'aucune des pratiques qu'il s'était imposées, comme de prendre la discipline tous les jours ; la veille de sa sainte mort il voulut encore se flageller de sa main défaillante.

Il n'était pas moins fidèle à toutes les observances de la vie commune et à la sainte pratique de réciter son bréviaire et de faire tous ses exercices de piété à genoux. Dieu favorisa ce bon et fidèle serviteur de plusieurs grâces insignes que son humilité ne parvint pas à cacher. C'est ainsi qu'il apprit miraculeusement, dit-on, la mort d'un de nos Pères, qui venait d'expirer à une

grande distance, et le délivra par ses suffrages des flammes du purgatoire. Une autre fois, le jour de saint Nicolas, comme il se rendait chez une personne plongée dans une profonde misère, et s'affligeait de n'avoir rien à lui donner, il la recommandait en chemin à ce grand protecteur des pauvres. Ouvrant alors sa bourse, il y trouva une somme assez forte pour parer aux premiers besoins. Le P. Faber mourut à l'âge de quarante-deux ans, dont il avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t. 5, lib.* 6, *n.* 45, *p.* 778. — *Litter. ann. Societ., anno* 1652, *p.* 73.

IV SEPTEMBRE

—

* Le quatrième jour de septembre de l'an 1657, mourut au collège de Trente le P. Frédéric Weilhaimer, né à Munich, homme d'une science profonde dans les voies de Dieu et d'une sagesse peu commune dans la direction des âmes. Il remplit pendant seize ans les fonctions de Père spirituel des Nôtres, au grand avantage de la discipline et de la perfection religieuse. Il était lui-même le vivant modèle de toutes les vertus de notre vocation, surtout de l'union à Dieu par la prière, à laquelle il consacrait chaque jour, outre le temps ordinaire, deux autres heures dérobées à son sommeil. Sa modestie lui avait fait donner le nom d'ange.

Pour s'associer aux souffrances de Jésus crucifié et protéger plus efficacement le trésor de sa pureté, le P. Weilhaimer ne laissait passer aucun jour sans tourmenter sa chair par le cilice et les flagellations ; et dans ce même esprit d'amour pour Notre-Seigneur, il avait fait le vœu de ne jamais commettre aucune faute de propos délibéré. Aussi avait-il près des Nôtres et des étrangers la réputation d'un saint. Il s'éteignit plein de joie et de confiance à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

* Le quatrième jour de septembre de l'an 1698, le P. Augustin Borler, du diocèse de Trèves, mourut à Mayence, pendant qu'il gouvernait pour la troisième fois la Province du Haut-Rhin. A part les années consacrées à l'enseignement des belles-lettres, de la philosophie et de la théologie dans les collèges de Bamberg, de Haguenau, de Molsheim, de Mayence et de Wurtzbourg, le P. Borler consuma sa vie religieuse dans les charges de Recteur et de Provincial au milieu des temps les plus difficiles. Entre les qualités éminentes dont il était doué, l'auteur de sa notice relève surtout son incomparable charité. Il faisait siennes, dit-il, les épreuves et les souffrances de tous ses inférieurs, et ne supportait pas qu'un seul d'entr'eux se retirât d'auprès de lui le cœur serré ou mécontent.

Cette tendresse pourtant n'était rien moins que molle ou indulgente à l'excès. Il ne cessait d'exhorter les siens aux vertus fondamentales de l'Institut, l'obéissance, le renoncement, l'humilité, et aux pratiques de la pénitence extérieure, sans lesquelles, répétait-il, il n'est point de progrès dans la perfection et point de sécurité pour la persévérance dans la Compagnie. Le P. Borler donnait lui-même l'exemple de la mortification et de l'attachement à sa vocation qu'il estimait, disait-il, autant que son propre salut. Aussi quand le devoir de sa charge l'obligeait à se défaire de quelque sujet, il en ressentait une peine profonde ; il multipliait ses pénitences pour essayer de sauver le coupable ; il le recommandait aux prières de la communauté, et ce n'est qu'après avoir épuisé sans fruit tous les moyens, qu'il se résignait à le renvoyer dans le

monde. Ce fidèle serviteur de Dieu et de la Compagnie mourut à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé cinquante en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.).

---

* Le quatrième jour de septembre de l'an 1735, mourut à Prague, sa patrie, au collège Saint-Clément, le P. Adalbert Schrötter, célèbre par sa dévotion à la sainte agonie. En l'honneur de ce mystère, il s'était engagé par vœu à suivre Notre-Seigneur dans le troisième degré d'humilité comme le dernier des esclaves, à ne laisser passer aucun jour sans accomplir quelque acte de renoncement et de mortification, comme de porter le cilice pendant une heure au moins, ou de prendre trente-trois coups de discipline, à ne goûter jamais de fruits nouveaux.

Le P. Schrötter reconnaissait devoir à ces pratiques des grâces de choix très précieuses. Quelques semaines après sa mort, il apparut tout brillant de gloire à un religieux de l'Ordre de saint Dominique qui avait été autrefois son fils spirituel et le laissa rempli de la plus douce consolation. C'est le Père dominicain lui-même qui raconta cette vision, se déclarant prêt à en attester la vérité sous la foi du serment. Le P. Schrötter était mort à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Litteræ ann. colleg. S. J. Pragæ ad S.-Clementem, ann. 1735 *(Archiv. Rom.).*

V SEPTEMBRE

—

* Le cinquième jour de septembre de l'an 1686, mourut au collège de Vienne le P. Ladislas Vid, hongrois, très digne, au jugement de ses contemporains, d'être comparé aux premiers Pères de la Compagnie. Il remplit successivement presque toutes les charges de sa Province ; il fut professeur de mathématiques, de philosophie, de théologie, directeur de congrégation, compagnon du Père Provincial, Maître des novices, Instructeur des Pères du troisième an, Recteur de plusieurs collèges et deux fois Vice-Provincial de Hongrie ; partout il donna l'exemple des plus belles vertus. Avant même son élévation au sacerdoce, il avait accompagné pendant trois ans les Pères qui donnaient des missions dans les pays soumis à la domination turque, et leur avait servi de catéchiste. Il garda toute sa vie un attrait spécial pour cet humble et fructueux ministère. Plus tard, quand ses occupations ne lui permirent plus de l'exercer par lui-même, il recommandait instamment aux jeunes religieux dans les collèges de le remplir avec la plus grande diligence ; il les animait à ne rien négliger pour inspirer à leurs élèves une horreur profonde et comme instinctive du péché, fondée sur la crainte et l'amour de Dieu.

La vertu d'humilité ne lui était pas moins chère. Son biographe

raconte qu'il devançait les plus fervents de ses novices dans les travaux les plus bas et les plus pénibles. Il usait de l'autorité que lui conféraient ses charges, pour se faire donner par le Frère linger ce qu'il y avait de moins bon, de plus grossier dans les vêtements, et se livrer presque sans mesure à son amour de la mortification. Sa conformité à la très sainte volonté de Dieu rappelait celle de notre Bienheureux Père. Rien ne pouvait l'altérer. Il disait un jour à un de ses confidents que si, par un juste jugement du ciel, la Hongrie venait à tomber sous la domination des Turcs ou des hérétiques, il n'en serait presque pas ému, sachant très bien que Dieu peut tirer le bien du mal. Le P. Vid mourut très saintement à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1686 *(Archiv. Rom.)*. — Kazy, *Histor. universit. Tyrnaviens., p.* 292. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 377. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 645.

VI SEPTEMBRE

—

* Le sixième jour de septembre de l'an 1684, mourut à Wurtzbourg le Frère Coadjuteur Jean Haber, religieux d'un dévouement insigne et d'un admirable esprit d'obéissance et d'abnégation. A l'époque désastreuse de l'invasion suédoise, il avait été laissé seul à Fulda pour défendre les biens du collège et veiller sur un pauvre Père âgé et infirme qui n'avait pu prendre la fuite avec les autres. Il eut à souffrir toute sorte de mauvais traitements et d'avanies de la part des ennemis ; mais rien ne put ébranler son courage et la fidélité qu'il devait à Dieu et à la Compagnie. Pour épargner à son compagnon des outrages semblables, il le prit un jour sur ses épaules et le transporta secrètement en lieu sûr ; puis il revint à son poste sans crainte du danger.

Le F. Haber puisait dans l'oraison et la dévotion au Saint Sacrement cette générosité d'âme et cet oubli de lui-même. Jusque dans son extrême vieillesse, il continua de faire tous ses exercices de piété à genoux ; sa plus douce consolation était de visiter souvent Notre-Seigneur au saint tabernacle. Il expira plein de confiance à l'âge de quatre-vingt-un ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.).

VII SEPTEMBRE

—

* Le septième jour de septembre de l'an 1655, mourut au collège d'Olmutz, en se dévouant au service des Nôtres décimés par une maladie pestilentielle, le Frère Coadjuteur MELCHIOR ROBELIUS, que l'auteur de sa notice appelle l'unique espérance humaine du collège dans cette grande calamité, et la suprême consolation des malades. Les plus belles vertus brillaient en lui ; il était sobre de paroles, mais d'une ardeur infatigable au travail ; il mettait à toute chose un soin et une application admirables, et ne pouvait souffrir ni négligence, ni laisser-aller.

C'est dans l'emploi d'infirmier surtout qu'il se signala ; on peut dire qu'il y fut un modèle accompli de patience, de délicatesse et de charité. Son dévouement lui mérita dans la Province le beau nom d'*Aureus Frater*. En 1645, un mal contagieux s'était déclaré au collège de la Compagnie à Brünn ; le F. Robelius était alors à Kuttenberg ; il écrivit aussitôt aux supérieurs pour solliciter la faveur de se dévouer : depuis bien des années, disait-il, sa résolution était prise de donner sa vie et mille vies, s'il les avait, pour la gloire de Dieu ; il offrait donc ses forces, ses fatigues et toute sa personne pour les consacrer au service de ses frères. Sa généreuse demande fut agréée ; mais le temps du martyre n'était

pas encore venu : le F. Robelius sortit sain et sauf de cette épreuve.

Dix années plus tard, à Olmutz, il renouvela les mêmes prodiges de charité. Quatre religieux du collège étaient en proie au redoutable mal ; il en arracha deux à la mort ; mais en soignant les autres, dit l'annaliste, avec la sollicitude d'une mère pour ses enfants, il fut lui-même frappé, et six jours après il expira pleuré de tous ; il était âgé de quarante ans, et en avait passé vingt dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

* Le septième jour de septembre de l'an 1669, mourut à Prague le P. Jean Possmurnius, d'Oppeln en Silésie. Dès le début de sa vie religieuse, il avait pris cette triple résolution, à laquelle il demeura fidèle jusqu'à son dernier soupir : « *Oratio sine intermissione, fervor sine remissione, amor Dei sine divisione* ; prière sans interruption, ferveur sans relâche, amour de Dieu sans partage. » On le vit un jour, dans l'église du Saint-Sacrement à Prague, élevé de terre et ravi en extase. Sa dévotion envers la très sainte Vierge, honorée dans les mystères de ses douleurs, était très ardente et toute filiale ; il reçut en récompense de cette Mère de miséricorde plus d'une faveur extraordinaire.

A cette tendresse de piété le P. Possmurnius joignait le zèle d'un apôtre. Il établit à Olmutz, sous le patronage de saint Isidore, une congrégation de laboureurs qui devint bientôt florissante et produisit de grands fruits de sanctification et de salut. Les jours

de fête solennelle, les congréganistes accouraient de plus de quarante villages et se pressaient à la table sainte pour recevoir des mains de leur Père le pain eucharistique. Non moins actif était le zèle de l'homme de Dieu envers les prisonniers et les condamnés à mort. Il préparait avec un tel dévouement ces derniers à subir leur peine et à paraître devant le souverain Juge, qu'on entendit une pauvre femme s'écrier dans l'excès de sa joie en montant sur l'échafaud : « O mon Père, ce n'est pas à la mort, c'est à une fête que je vais ».

La peste s'étant déclarée à Prague, le P. Possmurnius se consacra sans ménagement au service des malades, dans l'espérance de remporter la palme du martyre de la charité. Mais bien que le fléau ne l'eût pas épargné, ses désirs ne furent pas pleinement comblés. Il plut à Notre-Seigneur de le conserver pour travailler plus longtemps à sa gloire et au salut des âmes. L'heure de la récompense arriva enfin. Comme le lui avait annoncé le saint et célèbre P. Martin Stredonius, le P. Possmurnius expira dans la pleine possession de lui-même, en répétant ces paroles : *O misericordissime Jesu ! O Jesu, libera me.* Il était âgé de soixante-seize ans et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *lib.* 1, *n.* 155, *p.* 228 ; *lib.* 2, *n.* 123, *p.* 426; *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 1, *p.* 305. — Patrignani, *Menol.,* 7 *sett., p.* 45. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1093.

VIII SEPTEMBRE

—

Le huitième jour de septembre de l'an 1619, le Vénérable P. Étienne Pongratz, hongrois, compagnon dans la résidence de Kaschau du Vénérable P. Melchior Grodecz, silésien, consomma son glorieux martyre, après environ trois jours et trois nuits d'horribles tourments. Le Vénérable P. Grodecz avait succombé quelques heures avant lui, le sept septembre. Une bande hérétique, à la solde de Bethlem-Gabor, s'étant emparée de ces intrépides missionnaires, essaya d'abord de les dompter par la faim et la soif, sans accorder à leurs prières même une goutte d'eau. Mais ce n'était là que le prélude de brutalités sanglantes. Ils les suspendirent par les bras et leur brûlèrent les côtés avec des torches, jusqu'à ce que leur chair fût entièrement fondue et laissât voir les os et les entrailles. Puis, ils leur écrasèrent les doigts et plusieurs autres parties du corps, entre le chien et le canon de leurs mousquets. Leur faisant ensuite comme une couronne avec de petites cordes, ils les serrèrent jusqu'à faire éclater la tête au-dessus des tempes; et comme les saints martyrs ne donnaient plus aucun signe de vie, ils les jetèrent dans un cloaque immonde et les accablèrent des débris d'un vieux mur tombé sous leurs coups.

Le P. Grodecz était mort en effet; mais le P. Pongratz vécut en-

core près de vingt heures dans cet affreux tombeau. Entendant la voix d'un catholique qui passait près de là, il employa le peu qui lui restait de force et de vie à l'encourager, du fond de son abîme, contre la crainte des supplices, et à l'enflammer d'un saint désir de mourir aussi pour l'amour de Jésus-Christ. Le P. Pongratz était âgé de trente-six ans et le P. Grodecz de trente-cinq ; le premier avait passé dix-huit ans et le second seize dans la Compagnie.

Authenticum de P. Pongracz et P. Grodecio in odium fidei cæsis. Tyrnaviæ, 14 *febr.* 1661. Francisc. Leonardus Szegedy, *electus episcopus Transylvanensis..., archiepiscopi Strigoniensis in spiritualibus Vicarius... (Necrolog. Provinc. Austr. — Archiv. Rom.).* — P. Mich. Bonbardi, *Undeni Graæcenses academici suo sanguine purpurati, p.* 44. — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 4, *n.* 58 *seqq., p.* 191. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 310. — Tanner, *Societ. Jesu milit., p.* 88. — Jo. Argenti S. J., *De rebus Societ. Jesu in regno Poloniæ, c.* 24, *p.* 328. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 7ª *sept., p.* 148 ; 8ª *sept., p.* 152. — Drews, *Fasti*, 7ª *sept., p.* 348. — Patrignani, *Menol.*, 7 *sett., p.* 44. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *lib.* 2, *n.* 36, *p.* 193. — Balbinus, *Bohemia Sancta, part.* 1ª, § 124, *p.* 204. — Kazy, *Histor. universitat. Tyrnaviens., p.* 47, *seqq.*

---

* Le huitième jour de septembre de l'an 1609, mourut à Spire le P. Jean Magirus, de Coblentz. Il avait de bonne heure entendu la voix de Dieu, qui l'appelait sous l'étendard de saint Ignace ; mais peu à peu sa ferveur s'était attiédie, et il commençait à prendre goût aux vaines joies du monde, lorsque son frère aîné, mort depuis peu de temps, se fit voir à lui pendant son sommeil, un crucifix à la main. Il lui reprocha vivement sa vie dissipée ; puis recueillant dans sa main quelques gouttes du sang qui coulait des

plaies du Sauveur, il les lui jeta au visage: « Prends garde, lui dit-il d'un ton sévère, que ce sang n'ait été répandu sans fruit pour ton âme ». Jean Magirus ne résista pas à ce grave avertissement; il se défit aussitôt de son opulent patrimoine et embrassa l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ dans la Compagnie.

Il y remplit avec un grand zèle et une haute réputation de science et de vertu les différents ministères de notre vocation, l'enseignement, la prédication, la direction des âmes, et gouverna le séminaire des clercs à Spire. Une précieuse faveur couronna sa sainte vie. Notre-Seigneur, accompagné de saint Ignace, se fit voir à lui sur son lit de mort et inonda son âme d'une très douce consolation. Avant d'expirer, l'heureux moribond eut encore la force d'adresser à ses frères une véhémente exhortation, dit le P. Nadasi, pour leur recommander la sainte obéissance; et après avoir collé ses lèvres avec amour sur les plaies de son crucifix, il rendit le dernier soupir à l'âge de cinquante-et-un ans, dont il avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. Soc. Jesu, anno 1609, *p.* 381. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 8ª *sept.*, *p.* 152. — Drews, *Fasti* 8ª *sept.*, *p.* 350. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 473. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 313.

IX SEPTEMBRE

—

Le neuvième jour de septembre de l'an 1613, au Séminaire Anglais de Liège, le F. Gérard Rogers, Coadjuteur temporel, mourut en odeur de sainteté à l'âge de trente-sept ans. Né en Westphalie de parents luthériens qui lui inspirèrent dès son enfance la crainte de Dieu et l'horreur du vice, il embrassa la foi romaine dès qu'il eut vu de près la piété des catholiques de Flandre ; et bientôt après, à l'âge de vingt ans, se consacra sans réserve au service de Notre-Seigneur dans la Compagnie. Cependant il ne passait d'abord que pour un religieux édifiant et d'une sincère piété, lorsque lisant la vie de sainte Thérèse écrite par elle-même, il se sentit tout à coup transformé en un autre homme ; il se prosterna aussitôt à terre en disant : « *Hæc mutatio dexteræ Excelsi !* voici un changement de la droite du Très-Haut ».

A partir de ce moment, le F. Rogers devint méconnaissable à ses propres yeux, aussi bien qu'aux yeux de ses Frères. La mortification continuelle en toute chose, qui lui avait paru jusqu'alors une pieuse exagération, fit ses plus chères délices. Il consacra une partie de ses nuits à la prière, et s'engagea par vœu, du consentement de ses supérieurs, à l'observation de toutes les constitutions et de toutes les règles. L'année suivante, le jour de la Pen-

tecôte, il y joignit, à l'imitation de sainte Thérèse, le vœu de faire toujours, d'abord pendant un mois, et bientôt après tout le reste de sa vie, ce qu'il croirait être le plus parfait. Longtemps avant sa mort, le F. Rogers était parvenu à une très douce et continuelle présence de Dieu; toutes les créatures et en particulier ses frères, n'étaient pour lui, disait-il, que des espèces sacramentelles qui, sans le distraire, lui voilaient à peine Jésus-Christ.

P. Strunck S. J., *Westphalia sancta, pia, beata.... Paderbornæ*, 1855, *t.* 2, *p.* 217. — Morus, *Histor. Provinc. Anglic., lib.* 9, *n.* 13, *p.* 409. — Foley, *Records, t.* 2, *p.* 442; *t.* 7, *p.* 665.

---

*Le neuvième jour de septembre de l'an 1653, mourut à Breslau le P. Jean Waczin, d'Immenstadt en Souabe, appelé par ses biographes l'homme apostolique et le marteau des hérétiques. Ses goûts et ses aptitudes le portaient vers la chaire sacrée. Il l'occupa pendant trente-trois ans à Augsbourg, Munich, Prague et Breslau, avec une réputation toujours croissante et de grands fruits. Aux qualités naturelles qui font l'orateur, il joignait les dons surnaturels qui font l'apôtre, un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pour se défendre contre les tentations de l'amour-propre au milieu de ses grands triomphes, il s'imposa la loi, pendant plusieurs années, de ne monter en chaire qu'après s'être revêtu d'un âpre cilice.

Ses éminentes vertus et l'autorité dont il jouissait le firent choisir par les supérieurs pour introduire la Compagnie à Breslau, une des forteresses du luthéranisme en Allemagne. Son arrivée y

fut saluée par les cris de joie des catholiques et répandit une sorte d'épouvante dans le camp opposé. Par l'aménité de ses manières, non moins que par la force persuasive de ses discours et des écrits qu'il distribuait en grand nombre dans le public, le P. Waczin eut la consolation de gagner à la véritable Église une multitude d'égarés ; quinze années après, la Compagnie avait un collège à Breslau. Un long et pénible voyage, entrepris pour les intérêts de cette nouvelle maison, précipita sa fin. A la première menace du danger, quelqu'un l'engageait à mettre ordre aux affaires de sa conscience par une confession de toute sa vie. Le P. Waczin s'y refusa modestement, disant qu'il s'était toujours confessé comme pour mourir. Il expira le lendemain de la Nativité de la Bienheureuse Vierge aux premières heures du jour ; il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 2, *n.* 33, *p.* 311 ; *n.* 146, *p.* 455 ; *t.* 5, *lib.* 6, *n.* 84, 85, *p.* 862 *et suiv.* — Crugerius, *Sacri Pulveres*, 9ª *sept.*, *p.* 43. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *sept.*, *p.* 153. — Drews, *Fasti...*, 8ª *sept.*, *p.* 350. — Patrignani, *Menolog.*, 8 *sett.*, *p.* 49. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 513. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1011.

X SEPTEMBRE

—

* Le dixième jour de septembre de l'an 1679, mourut à Trèves le Frère Coadjuteur Jean Bult, parfait modèle, dit l'auteur de sa notice, de charité, d'humilité, de modestie religieuse et de régularité dans les offices de linger et de manuducteur. Il gardait avec un soin si jaloux la pureté de sa conscience, qu'il eût mieux aimé mourir, disait-il, et être précipité vivant dans les enfers, que de se rendre coupable du moindre péché véniel délibéré. A l'exemple de notre Bienheureux Père, il ne laissait passer aucune heure du jour sans soumettre toutes ses actions à un examen sévère.

Pour se rendre plus conforme à Jésus-Christ, il s'était engagé à supporter en silence et sans excuse toutes les injures et calomnies dont il pourrait être l'objet, et à recevoir joyeusement et sans tergiversation, comme de la main de Dieu, tout ce qu'il plairait aux supérieurs de lui ordonner. Le F. Bult s'endormit plein de confiance dans les mérites de son Sauveur et dans l'intercession de la Bienheureuse Vierge, en l'honneur de laquelle il avait coutume de jeûner tous les samedis. Il était âgé de quarante-neuf ans et en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

* Le dixième jour de septembre de l'an 1759, mourut en Californie le P. Ferdinand Konsag, de la Province d'Autriche, né à Warasdin en Croatie. Dès l'âge de quinze ans, il s'était enrôlé sous la bannière de saint Ignace ; et à vingt-neuf ans, après les épreuves ordinaires du noviciat, de la régence et des études, il était arrivé dans la mission de Californie. Il fit d'abord l'apprentissage de son zèle dans plusieurs réductions ; il fut ensuite chargé de celle de saint Ignace et la gouverna jusqu'à la fin de sa vie, pendant vingt-deux ans. Il ne laissait pas de travailler au salut des infidèles ; et plus de six cents Indiens, convertis et baptisés par lui dans une terre située plus au nord, formèrent la réduction de Sainte-Gertrude. Plus d'une fois aussi, les supérieurs lui confièrent des missions importantes, qui l'obligèrent à de longs et pénibles voyages.

Il ne serait pas facile, écrit le P. Clavigero dans son *Histoire de la Californie*, de compter les milles que fit cet homme infatigable, soit qu'il se portât d'une extrémité à l'autre de sa vaste mission, soit qu'il entreprît des excursions lointaines au milieu des tribus idolâtres, ou qu'il allât à la découverte dans ces régions encore inexplorées en grande partie, et poussât ses reconnaissances jusqu'au fleuve du Colorado, soit enfin qu'il parcourût comme visiteur les différentes stations de missionnaires, échelonnées sur les côtes et dans l'intérieur de l'immense péninsule. Et ce qui redouble l'admiration, ajoute l'historien, c'est que le P. Konsag fit ces courses sans fin avec une santé toujours chancelante. Et cependant, comme si ce vaillant apôtre avait été insensible à la fatigue, on le voyait, dès que son escorte faisait halte pour prendre quel-

que repos, se mettre à genoux et s'entretenir longuement avec Dieu, ne voulant point d'autre délassement. Aussi, dit en terminant le P. Clavigero, le P. Konsag a-t-il mérité, par ses vertus exemplaires et ses travaux apostoliques, que son nom soit rangé parmi ceux des hommes les plus illustres de la Californie. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie et vingt-sept dans la mission.

Clavigero, *Storia della California, t.* 2, *p.* 139 *et passim.* — Fluvia, *Apostolicos Afanes... lib.* 3, *c.* 9, 10, 11, *p.* 391 *et suiv.* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1191. — Stöger, *Scriptor. Prov. Austr., p.* 193.

XI SEPTEMBRE

—

* Le onzième jour de septembre de l'an 1640, mourut à Fribourg en Suisse à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie, le P. Jean Specius, dont les vertus, disait-on, faisaient revivre le bienheureux Pierre Canisius. Il était né à Hattingen dans le diocèse de Constance. Pour se consoler de n'avoir pu porter le nom de Jésus-Christ aux nations infidèles de l'extrême orient, il parcourut, au milieu de fatigues et de dangers sans nombre, les Alpes Valaisiennes et y recueillit des fruits abondants de conversion et de salut.

Les dernières années de sa vie s'écoulèrent au collège de Fribourg dans la délicate et importante fonction de Père spirituel des Nôtres, à laquelle le rendaient éminemment propre son savoir, son expérience des voies de Dieu et surtout les exemples de sa sainte vie. En effet, au témoignage de l'historien de la Province de Haute-Allemagne, le P. Specius était une image vivante de l'Institut. Après avoir brièvement rappelé quelques-unes de ses vertus, son obéissance, sa charité, son zèle des âmes, son amour de la perfection, qui en toute chose visait au plus excellent, son recueillement, son esprit de prière : « Qu'est-il besoin, ajoute-t-il, de poursuivre plus loin cette énumération ? A nous qui connais-

sons Canisius, c'est assez de dire que, par sa ferveur et sa perfection, le P. Specius rappelait la ferveur et la perfection de ce grand serviteur de Dieu ». Le P. Jean Specius expira doucement, après avoir prononcé ces paroles du Psalmiste: *In pace in idipsum dormiam et requiescam* (Ps. 4. 9).

Kropff, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 5, *dec.* 10, *n.* 660, *p.* 370. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1423.

XII SEPTEMBRE

—

* Le douzième jour de septembre de l'an 1667, à Wurtzbourg mourut le F. Jean Bendersheim, Coadjuteur temporel, religieux d'une haute perfection. On admirait son ardeur infatigable au travail, son amour de la prière, son renoncement, son abandon entre les mains de Dieu, mais surtout son obéissance, vertu dont il était le modèle accompli. A tous les ordres des supérieurs et à leurs moindres désirs, il répondait invariablement par ces mots, qui jaillissaient du fond de son cœur : « C'est la volonté de Dieu ». Il les répétait si souvent qu'on l'avait appelé d'un nom qui en allemand signifie la volonté de Dieu. Le F. Bendersheim mourut à l'âge de soixante-deux ans, dont il avait passé vingt-huit en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.).

---

* Le douzième jour de septembre de l'an 1684, mourut à Trieste le saint F. Jean Jeck, Coadjuteur temporel. A part les deux années de son noviciat, il avait passé toute sa longue vie religieuse

au collège de cette ville. Son humilité, sa patience, son empressement à rendre service, son amour du travail et de l'oraison lui avaient acquis la réputation d'un saint auprès des Nôtres et des étrangers. L'empereur Léopold lui-même lui fit recommander plus d'une fois les intérêts de sa maison.

La charité du F. Jeck pour les pauvres était vraiment extraordinaire, dit l'auteur de sa notice. Aussi peut-on croire sans témérité, ajoute-t-il, que c'est Notre-Seigneur lui-même qui lui apparut un jour d'hiver, à l'entrée de la nuit, sous les traits d'un jeune enfant étendu à demi-mort de faim et de froid sur la place publique. Le F. Jeck prit l'enfant dans ses bras, le porta au collège, le réchauffa et lui donna à manger avec la sollicitude d'une mère. Mais le lendemain, longtemps avant que le jour commençât à poindre, le petit pauvre avait disparu ; et quelque recherche qu'on fît dans la maison, on ne put le trouver, bien que toutes les portes fussent exactement fermées. Au témoignage de son confesseur, le F. Jeck emporta son innocence baptismale au tombeau. Il mourut d'épuisement à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XIII SEPTEMBRE

—

*Le treizième jour de septembre de l'an 1654, mourut à Vienne, dans sa vingtième année, le F. Wolfgang Voikowich, novice Scolastique, d'une noble famille de Croatie. Presque dès le berceau, il avait senti l'appel de Dieu ; la lecture de la vie de saint Stanislas redoubla l'ardeur de ses désirs. Une nuit, pendant qu'il faisait oraison, il crut entendre une voix qui le pressait d'entrer dans la Compagnie. Mais des obstacles nombreux, et en apparence insurmontables, se dressaient devant lui. Son père, officier dans les armées de l'empire, et toute sa famille s'opposaient absolument à sa résolution. L'évêque d'Agram de son côté lui offrait un riche canonicat à posséder dès cette heure même, et lui faisait entrevoir dans un avenir prochain l'éclat d'une mitre.

Wolfgang Voikowich fut insensible aux promesses comme aux prières et aux menaces, et vainqueur enfin de toutes les oppositions, s'échappa du milieu des siens en larmes, et courut au noviciat de Vienne s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ. Comme son bienheureux modèle et frère saint Stanislas, il s'y distingua par d'admirables exemples de ferveur, de modestie, de charité, de zèle des âmes ; et bientôt mûr pour le ciel, s'envola dans le sein de

Dieu, avant la fin de sa seconde année, après avoir prononcé sur son lit de mort ses vœux de dévotion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Litteræ annuæ Societ. Jesu, anno 1654, *p.* 68.

---

* Le treizième jour de septembre de l'an 1680, mourut à Kommotau le P. Christophe Tschappe, né à Naumburg en Silésie, religieux d'un zèle ardent et infatigable. S'il avait quelque préférence, c'était pour les âmes plus misérables et plus délaissées. On le voyait sans cesse dans les quartiers pauvres et les faubourgs de la ville, ou dans les hôpitaux et les prisons, en quête de malheureux à consoler, de pécheurs à convertir. A toute heure du jour et de la nuit, il était prêt à se porter partout où il était demandé, et lui-même put se rendre le témoignage de n'avoir pas une seule fois négligé l'occasion d'aller préparer un malade à paraître devant Dieu. Si accablé qu'il fût par le travail, le P. Tschappe ne se refusait à aucune fatigue nouvelle ; et c'était un fait connu de tous qu'il remplissait au collège l'office de plusieurs bons ouvriers.

Dès qu'il était libre de ses ministères extérieurs, il s'enfermait dans son confessionnal assiégé par une multitude de pénitents de toute condition ; il y demeurait de longues heures sans pouvoir s'en détacher, *quasi testudo*, dit son biographe, *portatili domui affixus*. L'offrande généreuse de sa vie mit le couronnement aux travaux et aux vertus de cet homme de Dieu. Une maladie conta-

gieuse s'étant déclarée à Kommotau, le P. Tschappe sollicita avec instance, « au nom des plaies de Jésus-Christ », l'honneur de se dévouer au service des victimes du fléau ; et trois jours après, il succombait lui-même, à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

XIV SEPTEMBRE

—

Le quatorzième jour de septembre de l'an 1645, mourut à Klausenburg le P. Étienne Szini, hongrois. Après trois années de rudes travaux parmi les chrétiens esclaves des Turcs, Dieu lui ménagea, contre toute espérance humaine, la faveur d'un des plus ardents ennemis de l'Église, Bethlem-Gabor, qui lui permit de s'établir en Transylvanie ; et pendant vingt-neuf ans, jusqu'à sa mort, le P. Szini fut à peu près l'unique défenseur de la foi dans ces contrées d'où tout autre jésuite était banni. Son dévouement, sa prudence et sa franchise, que les hérétiques eux-mêmes déclaraient au-dessus de tout soupçon, triomphaient des plus invincibles obstacles. Bethlem-Gabor se faisait souvent un jeu de confondre les ministres de sa secte, en opposant à leur mollesse la dure et laborieuse vie de ce jésuite, missionnaire, catéchiste, maître d'école, et toujours prêt à se mettre en marche, malgré le poids des années, pour aller au loin sauver l'âme de quelque moribond.

Une des maximes du P. Szini, au milieu de tant de fatigues, était qu'un disciple de saint Ignace ne doit pas se traiter délicatement, s'il veut suivre Jésus-Christ et sauver des âmes. Quand il était accablé de fatigue, quelques regards jetés sur le crucifix, que lui avait donné le P. Aquaviva, lui rendaient force et courage. Bien

qu'il fût seul *in medio nationis pravæ*, il faisait ses exercices spirituels et observait toutes ses règles avec une inviolable fidélité. Et comme quelques-uns s'étonnaient de le voir attentif, jusque dans les plus menus détails, à toutes les délicatesses de la pauvreté : « Ah ! répondait-il, c'est ce que j'ai appris à Rome pendant mon noviciat ».

Dieu l'avait revêtu d'une singulière puissance pour chasser les démons du corps des possédés, à la grande admiration du peuple, mais en même temps à la grande confusion des ministres hérétiques. Dès que le P. Szini eut rendu le dernier soupir, les habitants de Klausenburg accoururent pour vénérer son corps. « En vérité, disaient-ils, si tous les jésuites ressemblent à ce saint homme, on n'aurait pas dû les chasser de Transylvanie ». Le P. Szini mourut à l'âge de soixante-cinq ans, il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 14ª *sept.*, *p.* 165. — Patrignani, *Menolog.*, 14 *sett.*, *p.* 110.

---

* Le quatorzième jour de septembre de l'an 1724, mourut à Munich le P. François Hofer, tyrolien, religieux vénéré comme un saint par les Nôtres aussi bien que par les étrangers, et dont la mémoire, dit l'auteur de sa notice, mérite d'être conservée avec celle des grands hommes de la Compagnie. Les premiers mots qui sortaient de ses lèvres à son réveil, étaient ceux-ci : « Allons, mon âme, mourons à l'amour-propre, et vivons uniquement à l'amour de Dieu ». Toute la vie du P. Hofer ne fut en effet qu'un perpétuel

renoncement à lui-même et une continuelle union de cœur avec Dieu dans la charité. C'était une opinion constante que Notre-Seigneur lui avait un jour adressé sensiblement ces paroles qui l'avaient rempli d'une ineffable consolation : « François, aimons-nous l'un l'autre ».

La charité du P. Hofer s'étendait à tous les hommes. On parle encore, écrit l'annaliste, de la bonté avec laquelle il accueillait ses hôtes, de la tendresse et de la sollicitude dont il entourait les malades. Plutôt que de blesser par un mot de critique ou de blâme, il eût été prêt à se laisser mettre en pièces. Après une longue et douloureuse maladie qui fit éclater sa patience, le P. Hofer s'endormit paisiblement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XV SEPTEMBRE

—

Le quinzième jour de septembre nous rappelle la mémoire du Frère Scolastique Léopold Frey, de la Province d'Autriche, mort à Vienne en 1644, après environ vingt mois de noviciat. Il trouvait surtout dans son amour de la sainte Vierge le courage de ne reculer devant aucun sacrifice. Cette tendre Mère ne lui avait jamais rien refusé, disait-il ; à son tour il ne voulait rien refuser de ce qu'il croyait pouvoir lui plaire. Aussi était-il parvenu à un degré d'abnégation, d'amour du mépris et de sainte haine de son corps, que l'on eût admiré dans les serviteurs de Dieu les plus consommés. Le démon cherchant à le distraire dans ses derniers moments par quelques pensées inutiles : « Jamais, ô mon Jésus, s'écria le saint jeune homme ; plutôt mourir mille fois ! Je suis tout à vous, ô Jésus ! » Le F. Frey n'était âgé que de dix-huit ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 15ª *sept.*, *p.* 168. — Patrignani, *Menolog.*, 15 *sett.*, *p.* 120.

---

* Le quinzième jour de septembre de l'an 1678, mourut à Goritz avec la réputation d'un saint le P. François Baselli, né dans le

Frioul. Il avait longtemps demandé, sans pouvoir les obtenir, les missions de la Dalmatie. Ses rares qualités le firent appliquer au gouvernement des Nôtres. Il fut tour à tour Recteur des collèges de Goritz et de Trieste, Maître des novices à Vienne, Instructeur des Pères de troisième probation à Judenburg. Dans ces charges diverses, son principal souci, remarque l'auteur de sa notice, fut toujours de former les siens à la mortification intérieure, bien persuadé qu'en dehors de cette base nécessaire, il n'est point de perfection, ni même de vertu solide et durable. Aussi disait-on que de tous les novices instruits à son école, on n'en avait pas vu un seul, pendant un grand nombre d'années, sortir de la Compagnie, ni même vaciller dans sa vocation.

Le P. Baselli était lui-même entièrement mort aux recherches de la nature ; il ne vivait et respirait que pour Dieu. Son oraison était continuelle, son abstinence rigoureuse, ses flagellations souvent sanglantes. Les âmes les plus saintes, comme les plus chargées de crimes, recouraient avec la même confiance à ses lumières et à sa charité ; il les accueillait avec un empressement égal pour les conduire toutes à Jésus-Christ. Le P. Baselli expira pieusement à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 215. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 999.

---

* Le quinzième jour de septembre de l'an 1679, mourut à Dillingen le P. ERNRIC PIRHING, dont le grand ouvrage sur le droit canon

est encore aujourd'hui classique aux yeux des savants ; mais le P. Pirhing n'est pas moins digne d'éloges pour l'éminence de ses vertus. L'auteur de sa courte notice en relève deux qui jetèrent un plus vif éclat et méritent à bon droit d'être glorifiées. La première, c'est la générosité d'âme avec laquelle il brisa les liens qui l'attachaient au monde et renonça, pour l'amour de Jésus-Christ, au brillant avenir qui l'attendait comme unique rejeton d'une noble et opulente famille, dont le nom allait s'éteindre avec lui. La seconde, c'est son union à Dieu ; elle était, on peut dire, intime et continuelle ; en toute chose, le P. Pirhing n'avait en vue que Dieu et ne prenait conseil que de lui. Quand il sortait de l'oraison, il paraissait transfiguré ; ses yeux, les traits de son visage, ses discours ne respiraient que Dieu.

Dans les derniers mois de sa vie, sa raison subit quelque défaillance ; mais son délire même révélait les pensées habituelles de son âme ; il ne parlait que d'aimer Dieu, de convertir les pécheurs, de les arracher à l'enfer. Quelques heures avant d'expirer, le P. Pirhing recouvra la plénitude de ses facultés ; il reçut avec une grande piété les sacrements de l'Église, et s'endormit plein de confiance dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 196. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 851. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 63.

XVI SEPTEMBRE

—

* Vers l'année 1684, on ignore la date précise, le P. Charles Borango fut massacré en haine de la foi par les barbares de Zarpane, une des Iles Mariannes. « Je l'ai connu dès son enfance, écrivait de son vivant le P. Nicolas Avancin. C'est un homme d'un génie élevé, propre à former de grands desseins, et plus propre encore à les exécuter. Sa confiance en Dieu est sans bornes. Rien n'est capable de lui inspirer de la crainte... » Cet éloge est largement justifié par ce que nous savons du P. Borango. Né à Vienne d'une illustre famille, il entra dans la Compagnie à seize ans, attiré par le bruit des miracles que saint François Xavier opérait alors dans le royaume de Naples, et bientôt après il sollicita avec de vives instances la faveur d'être envoyé aux missions les plus pénibles et les plus abandonnées. Des obstacles de toute nature arrêtèrent longtemps la réalisation de ses désirs. Quand ils eurent été levés, il dut attendre encore deux années en Espagne le départ de la flotte des Indes ; mais ni ces obstacles, ni les souffrances et les ennuis d'une interminable traversée de Cadix au Mexique et du Mexique aux Iles Mariannes, ne purent refroidir son ardeur.

C'est l'île de Guan qui lui fut d'abord confiée. Il y recueillit en peu de temps de grands fruits ; les barbares ne purent résister à

son zèle et à sa charité, et courbèrent docilement leurs têtes sous le joug de Jésus-Christ. Le P. Borango cultivait avec amour cette terre qu'il était venu chercher si loin et s'appliquait à la rendre de plus en plus fertile par le travail, la prière, le jeûne et d'autres austérités très rigoureuses, quand il reçut l'ordre de la quitter, pour aller porter la bonne nouvelle aux habitants de l'île Zarpane, population grossière et sauvage, plongée encore en grande partie dans les ténèbres de l'idolâtrie. Véritable fils d'obéissance, il partit aussitôt : il allait au martyre. En effet, peu de mois après, éclatait une conjuration contre les missionnaires et les Espagnols. Le Père Supérieur lui fit offrir un refuge dans un lieu moins exposé ; mais l'homme de Dieu refusa d'abandonner les chrétiens qu'il avait déjà réunis ; et c'est au milieu d'eux qu'il fut frappé et donna généreusement son sang pour le nom de Jésus-Christ. Ses glorieux restes furent transportés quelques années plus tard en Autriche et placés avec honneur comme ceux d'un martyr dans l'église de la maison professe à Vienne. Il était âgé de quarante-quatre ans et en avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Bonbardi, *Undeni Græcenses academici suo sanguine purpurati*, *p.* 137. — Le Gobien, *Histoire des Isles Marianes*, *liv.* 9, *p.* 343. — Avancin, *apud* Le Gobien, *Op. cit.*, *p.* 349. — Patrignani, *Menol.*, 24 *agost.*, *p.* 194. — Stöcklein, *Der neue Welt-Bott*, 1ère *part.*, *n.* 8, *p.* 23, *Leben des ehrwürdigen P. Caroli Borango...* — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten*, *p.* 117. — Stöger, *Scriptores Provinc. Austr.*, *p.* 34. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1783. — *Elogium V. P. Caroli Boranga in insula Rota a rebellibus Marianis occisi in augusto vel sept. anno* 1681 *(Archiv. Rom.)*.

XVII SEPTEMBRE

—

Le dix-septième jour de septembre de l'an 1649, mourut à Glatz en Bohême le F. PIERRE DONI, Scolastique, âgé de vingt-deux ans, dont il avait passé cinq dans la Compagnie. Les Pères du collège où il avait enseigné la grammaire, et les étrangers eux-mêmes appelaient sa classe la classe des anges, tant ses élèves se faisaient remarquer entre les autres par leur innocence et leur piété. Le F. Doni consacrait, dit son biographe, tous ses moments libres à la prière ; sans oublier par ailleurs de se livrer pleinement à l'étude, persuadé qu'il ne pouvait rien faire, selon l'expression de saint Ignace dans les règles des Scolastiques, de plus agréable à Dieu.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 125, *p.* 540.

---

* Le dix-septième jour de septembre de l'an 1698, mourut à Munster en Westphalie le P. HERMANN JANSEN, religieux d'une parfaite droiture, ennemi de toute feinte et singularité. Il avait une dévotion spéciale à la Passion de Notre-Seigneur ; il ne pouvait en lire le récit sans verser des larmes, et parcourait souvent avec un

grand sentiment de piété les stations du chemin de la croix. La pratique des dix vendredis en l'honneur de saint François Xavier lui était également très chère. Ces jours-là, il gardait une solitude plus grande et un jeûne rigoureux qu'il rompait seulement le soir en prenant un morceau de pain. Le P. Jansen avait fait le vœu de se consacrer au service des pestiférés : « Je resterai à mon poste, avait-il dit, jusqu'à ce que je tombe ou que le fléau cesse ses ravages ». Mais Dieu se contenta de ses bons désirs ; il fut frappé subitement par la mort à son prie-Dieu, à l'âge de cinquante deux ans, dont il avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.).

XVIII SEPTEMBRE

—

Le dix-huitième jour de septembre de l'an 1665, mourut à Presbourg, sa patrie, le P. Zacharie Ignace Trinkellius. Tour à tour Recteur, Instructeur du troisième an et Provincial d'Autriche, il fit preuve d'un rare talent pour former les membres de la Compagnie, selon l'esprit des Constitutions et des Exercices de notre Bienheureux Père. Il a laissé de ce don si précieux un témoignage insigne dans son ouvrage intitulé : *La plus grande gloire de Dieu, unique fin proposée par saint Ignace dans le livre des Exercices spirituels à la Compagnie de Jésus.* De cruelles douleurs d'estomac et de goutte, qui le tourmentèrent pendant près de trente années de suite, n'empêchaient pas le P. Trinkellius de se livrer tous les jours aux plus rudes macérations. Le désir d'être humilié pour l'amour de Notre-Seigneur lui fit obtenir une fois, à force d'instances, la dernière classe de grammaire, dans le collège même où l'année précédente il avait enseigné la philosophie avec un succès éclatant.

Au nombre des services signalés rendus par le P. Trinkellius à la Compagnie et à l'Église, il faut mettre le vœu solennel par lequel, à sa persuasion et à celle du P. Gans, comme nous l'avons vu plus haut, l'empereur Ferdinand III et toute l'université de Vienne

s'engagèrent à promouvoir et à défendre le glorieux privilège de l'Immaculée Conception de la très sainte Mère de Dieu. Le P. Trinkellius mourut à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé près de quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Prov. Austr. (Arch. Rom). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 787. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 370. — Kazy, *Histor. universitat. Tyrnav.*, *p.* 286. — Patrignani, *Menol.*, 18 *sett.*, *p.* 167. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 247. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 18ª *sept.*, *p.* 365.

---

* Le dix-huitième jour de septembre de l'an 1759, mourut à Tyrnau le P. Pierre Akai, épuisé de fatigues à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie. Entré dans la carrière apostolique, il s'y dépensa jusqu'à son dernier soupir avec une ardeur incroyable et des fruits extraordinaires pour les âmes. En une seule année, il ramena six cents hérétiques dans le sein de la véritable Église. C'est aux moyens surnaturels qu'il demandait surtout l'efficacité de sa parole. Dans ses missions, avant de monter en chaire, il se jetait à genoux et conjurait Notre-Seigneur de lui inspirer lui-même le sujet et les pensées qui conviendraient le mieux à son auditoire ; il prenait ensuite une rude discipline, et ainsi préparé, il s'abandonnait à l'esprit de Dieu. Les pécheurs les plus obstinés se laissaient fléchir : ils pleuraient leurs égarements et revenaient à leurs devoirs trop longtemps oubliés.

A cette ardeur apostolique, le P. Akai joignait les vertus reli-

gieuses dans un degré éminent : une pureté angélique, qu'il avait toujours conservée sans tache ; une obéissance entière ; une dévovotion à la fois tendre et profonde au très Saint Sacrement de l'autel et à la bienheureuse Mère de Dieu qui dans son enfance l'avait sauvé de la mort. Son empressement à assister les malades hâta sa fin. Dès qu'il eut expiré, la douleur et la vénération de toute la ville éclatèrent d'une manière inouïe. Jamais, dit l'auteur de son éloge, on n'avait vu de scène pareille ; les Nôtres eurent peine à célébrer l'office de ses funérailles : l'église retentissait de cris et de sanglots ; le peuple était comme hors de lui de douleur ; et il fallut user d'une sorte de violence pour ouvrir le caveau funéraire et y descendre le corps de celui que tous acclamaient comme leur père, un apôtre et un saint.

Litteræ ann. Provinc. Austr. ann. 1759 *(Archiv. Rom.).*

XIX SEPTEMBRE

Le dix-neuvième jour de septembre de l'an 1649, mourut au service des pestiférés de Prague, le P. Jacques Lippar, né en Lusace. Depuis sept ans déjà il sollicitait l'honneur de se dévouer dans ce glorieux ministère. Dès qu'il l'eut obtenu, on le vit parcourir jour et nuit, tous les quartiers de la ville, sans paraître s'inquiéter de sommeil, de nourriture et de repos. A ceux qui lui conseillaient de ménager ses forces : « Dieu est fidèle », répondait-il ; et pour enflammer le courage de son compagnon ; « Allons, mon cher frère, lui disait-il ; allons et mourons avec notre prochain, et pour sauver les âmes ne fuyons aucun péril ».

Quand il traversait les rues et les places, portant parfois dans ses bras de pauvres pestiférés que des maîtres impitoyables avaient jetés sur la place publique, le peuple témoin de ce spectacle le bénissait à haute voix. Les hérétiques eux-mêmes ne pouvaient contenir leur admiration, et on les entendait répéter : « En vérité, nos ministres n'ont jamais rien fait de semblable ; et l'héroïque charité de cet homme est un merveilleux témoignage de la force et de la sincérité de sa foi ». Le P. Jacques Lippar mourut à l'âge de trente-quatre ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 139, *p.* 570. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 467. — Patrignani, *Menol.*, 19 *sett.*, *p.* 171.

---

* Le dix-neuvième jour de septembre de l'an 1634, mourut à Krems, dans la Province d'Autriche, le P. Paul Langemantel, l'apôtre et le père des petits enfants, des prisonniers, des malades et de tous les malheureux. C'est au milieu de ces pauvres gens qu'il aimait à vivre; il les instruisait, les encourageait, les consolait ; et quelles que fussent leur importunité et leur grossièreté, il ne témoignait ni fatigue ni ennui.

Quand la peste se déclara à Krems, le P. Langemantel se consacra sans réserve au service des victimes du fléau, préparant les moribonds au dernier passage et ensevelissant les morts de ses propres mains. Plusieurs trouvaient qu'il allait trop loin et ne prenait pas assez conseil de la prudence ; mais l'homme de Dieu, dit le P. Alegambe, obéissait au mouvement de la charité qui le pressait, et plutôt que de laisser les âmes en détresse, il aimait mieux s'exposer à tous les périls. Après avoir ouvert le ciel à un grand nombre, il fut frappé à son tour et mourut glorieusement à l'âge de quarante-six ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 372. — Drews, *Fasti Societ.*, 19ª *sept.*, *p.* 366.

XX SEPTEMBRE

—

Le vingtième jour de septembre de l'an 1637, mourut au collège de Prague le P. Joachim Törichen, prodige de résignation et de souffrances pendant les six dernières années de sa vie. Il n'était âgé que de vingt-quatre ans lorsqu'il se brisa la jambe ; et tous les efforts des chirurgiens n'aboutirent qu'à le martyriser lentement. Soumis fréquemment et durant des heures entières aux opérations les plus douloureuses, il ne faisait pas entendre une plainte, et se contentait d'offrir doucement ses douleurs à Jésus, à Marie, aux anges et aux saints ; et quand ses maux lui laissaient quelque relâche, il demandait à servir les malades, pour exercer encore, selon ses forces, l'humilité, le zèle et la charité. Le P. Törichen avait passé douze ans dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *lib.* 2, *n.* 83, *p.* 381.

Le vingtième jour de septembre de l'an 1679, mourut saintement à Vienne le P. François Winsauer, victime de son dévouement au service des pestiférés. La croix de Notre-Seigneur l'attirait comme

un aimant avec une puissance irrésistible. Uniquement désireux de se sacrifier, il avait demandé avec instance les missions des Indes. Les supérieurs n'ayant pas accédé à ses désirs, il se dédommagea de leur refus, en se consacrant sans réserve aux ministères de zèle et de charité sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, au chevet des malades.

Pendant qu'il enseignait la philosophie à Tyrnau, ayant trouvé un jour un soldat dont la chair s'en allait en pourriture, et dont personne n'osait approcher, il courut à lui ; mais telle était l'horreur de ce spectacle, qu'il ne put le supporter d'abord et tomba en défaillance. Revenu à lui, il reprit son œuvre avec un courage héroïque, se chargea du pauvre malade et ne cessa de le soigner, de le préparer à la mort et de le consoler jusqu'à ce qu'il l'eût vu rendre pieusement son âme à Dieu. Le P. Winsauer mourut à l'âge de quarante ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 397. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1164.

XXI SEPTEMBRE

—

* Le vingt-et-unième jour de septembre de l'an 1723, mourut dans la résidence de Lieheschitz en Bohême le P. JEAN MILLER, religieux d'une sainteté éminente, d'une ardeur infatigable au travail. Il fut tour à tour Recteur, Instructeur des Pères de troisième probation, Père spirituel et Provincial. La règle onzième du sommaire des Constitutions était le sujet préféré de ses exhortations ; il en était lui-même une expression vivante. A force de se vaincre, le P. Miller s'était rendu tellement maître de tous les mouvements de la nature, que rien d'humain ne semblait capable de le troubler. Il accueillait les croix et les épreuves comme les meilleurs présents de Dieu. « Bénies soient les heures, répétait-il souvent, où il m'a été donné de souffrir pour Dieu ! Bénies soient les créatures qui m'ont aidé à souffrir » !

A l'âge de soixante-dix ans, délivré du souci des affaires, le P. Miller recueillit avec une pieuse diligence et ordonna les matériaux d'une histoire de la Province de Bohême, que le P. Schmidl mit en œuvre plus tard. Ce fidèle serviteur de Dieu expira très saintement à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Litter. ann. colleg. Pragensis ad ann. 1723 (*Notes du* P. DE GUILHERMY). — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1095. — PELZEL, *Boemische Gelehrte, p.* 117. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *Præfatio.*

* Le vingt-et-unième jour de septembre de l'an 1731, mourut à Gratz le P. Martin Gottscheer, fondateur et premier Recteur du collège du Nord ou des Trois Rois établi à Lintz sur le modèle du Collège Germanique à Rome. Il en avait conçu l'idée pendant son séjour à Stockholm, où il avait accompagné le comte de Starhemberg, ambassadeur de sa Majesté impériale. Des jeunes gens choisis en Saxe, en Suède et en Danemark devaient s'y former aux lettres en même temps qu'à la piété et à l'amour de l'Église romaine et, de retour dans leur pays, travailler à la conversion de leurs compatriotes. Cette institution coûta bien des ennuis et des fatigues au P. Gottscheer ; mais il eut la consolation de voir enfin ses efforts couronnés de succès ; et jusqu'au règne de Joseph II, le collège du Nord, placé sous la protection des bienheureux rois scandinaves Éric, Canut et Olaf, continua de prospérer et de rendre de précieux services aux pays du septentrion ravagés par le luthéranisme.

Au reste, dès que les intérêts de Dieu et des âmes étaient en jeu, le P. Gottscheer ne reculait devant aucun travail, ni même aucun danger. Il fut blessé grièvement en assistant les soldats mourants sur le champ de bataille ; il se dévoua au service des malades en temps de peste ; il supporta les rudes labeurs des missions en Saxe et en Hongrie. Quelques jours avant sa mort, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie, il disait encore avec animation dans l'ardeur de son zèle : « Si le choix m'était donné ou de remplir le poste le plus commode de la Province, ou d'aller au secours des hérétiques dans les missions de Hongrie et de Transylvanie, je me mettrais en

route pieds nus et à l'instant même, vers ces régions pour avoir le bonheur de terminer ma vie dans ce glorieux apostolat ».

La charité du P. Martin Gottscheer pour les pauvres était sans bornes ; beaucoup de ces malheureux, raconte l'auteur de son éloge, auraient pu dire, comme autrefois le Sauveur apparaissant au jeune soldat, le futur apôtre des Gaules : *Martinus hac me veste contexit.* Pauvre lui-même, il avait un trésor inépuisable dans sa confiance en Dieu et sa dévotion au saint Enfant Jésus. Pendant qu'il gouvernait le collège du Nord à Lintz, il lui arriva une fois ou deux, raconte-t-il lui-même, d'être réduit à une détresse si grande, qu'il ne lui restait plus même un morceau de pain, ni un denier pour en acheter. Il alla célébrer alors la messe à l'autel de l'Enfant Jésus. Après la consécration, tenant la sainte hostie entre ses mains : « O Jésus, ô Dieu incarné, dit-il avec une douce confiance ; ô vous qui avez daigné vous cacher sous ces voiles du pain ; je vous en conjure, donnez du pain à mes enfants ». Or, en terminant le divin sacrifice, il trouva une forte somme que quelque bienfaiteur lui avait envoyée de la ville. Aussi, dans les œuvres de Dieu, ne craignait-il pas la pauvreté ; il redoutait bien plutôt la richesse : « Car, disait-il, celui qui est riche ne se confie pas en Dieu ; et celui qui ne se confie pas en Dieu, n'aura dans ses entreprises ni la bénédiction du ciel ni la constance nécessaire ».

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1731, *pp.* 653-690 *(Archiv. Rom).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 102. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten, p.* 68. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1628.

XXII SEPTEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de septembre de l'an 1639, mourut dans la maison professe de Prague le P. FERDINAND KOLOWRAT, descendant d'une des plus anciennes et illustres familles de la Bohême, et allié par sa mère au sang des empereurs. Pour briser les liens qui l'enchaînaient si étroitement au monde, il s'enfuit à l'âge de dix-neuf ans de la maison paternelle, à l'exemple de saint Stanislas, et alla demander à Rome au P. Claude Aquaviva de le recevoir dans la Compagnie. Dès les premiers jours de son noviciat, il mit à embrasser la croix et la pauvreté de Jésus-Christ, la généreuse ardeur et l'indomptable fermeté qu'il tenait de ses ancêtres. Puis après quelques années de préparation dans la carrière de l'enseignement et des études, il fut envoyé en Bohême pour y combattre l'hérésie.

On peut voir dans le récit de la lutte publique contre le redoutable prédicant Helvic Garth, un exemple des victoires que remporta le P. Kolowrat sur les ennemis de la foi. Deux ans avant sa mort, il fut frappé de paralysie, mais il n'en persévéra pas moins jusqu'à son dernier soupir, à se traîner chaque jour au confessionnal. Ce fut vraisemblablement dans l'exercice de ce saint ministère, qu'il fut atteint de la peste, dont une grande partie du

peuple de Prague était alors attaquée. Le P. Kolowrat était âgé de cinquante-huit ans, et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 1, *n.* 101, *p.* 99; *t.* 4, *lib.* 3, *n.* 65, *p.* 618. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1186. — Pelzel, *Boemische Gelehrte*, *p.* 14.

XXIII SEPTEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de septembre de l'an 1634, le F. Daniel Eckstein, Coadjuteur temporel, mourut très saintement au collège de Straubingen, en assistant les pestiférés. Il était né à Strasbourg dans l'hérésie. Pour témoigner sa reconnaissance à Notre-Seigneur du don inestimable de la foi, il se dépensait tout entier, dans la mesure de ses forces et de son degré, à la conversion des hérétiques, ne perdant aucune occasion de les éclairer et offrant à Dieu pour leurs âmes, son travail, ses prières et son sang. Non content de se traiter lui-même avec une rigueur extrême, il persuada à un jeune homme qui l'aidait dans son office de linger au collège d'Ingolstadt, de se faire son auxiliaire et de le flageller sans miséricorde. Une défense expresse de ses supérieurs put seule arrêter ces pieux excès.

Mais ce qui est plus admirable encore, c'est son invincible patience à servir, durant deux années entières, une sorte de maniaque insupportable dont il avait été chargé, sans donner le plus léger signe de mécontentement ou d'ennui. Le F. Eckstein puisait cette force d'âme dans une étroite et continuelle union de cœur avec Jésus crucifié. Les grâces qui sont le privilège des intimes amis de Dieu, semblent ne lui avoir pas été refusées ; plusieurs fois, il

annonça d'avance les événements à venir, et les faits justifièrent ses prédictions. Le F. Eckstein mourut à l'âge de trente-trois ans; il en avait passé quatorze dans la Compagnie.

KROPF, *Histor. Provinc. German. Superior., t.* 5, *n.* 558, *p.* 288. — ALEGAMBE, *Heroes et Victim., p.* 368.

---

* Le vingt-troisième jour de septembre de l'an 1610, mourut à Braunsberg le P. AMBROISE WELTHER, né à Eisenach. Quelques années après son noviciat, il était passé dans la Province de Lithuanie, et l'Esthonie lui avait été assignée pour champ d'apostolat. Il travaillait depuis dix-huit ans dans cette rude mission, lorsqu'il fut fait prisonnier à Dorpat avec plusieurs autres religieux par le duc Charles de Sudermanie et livré par ce prince aux caprices d'un de ses officiers, homme brutal, ennemi juré de l'Église romaine et de la Compagnie. Nous dirons dans la biographie du P. Christophe Spotec à quels indignes et cruels traitements ils furent soumis par ce barbare, et ensuite par le duc lui-même. Quatre perdirent la vie dans ce martyre, qui se prolongea plusieurs années.

Le P. Welther se prodigua de toute manière pour alléger les souffrances de ses compagnons de captivité. Il raccommodait lui-même leurs chaussures et leurs vêtements, ou bien il fabriquait des cadrans solaires qu'il distribuait ensuite aux geôliers, dont il gagnait ainsi les bonnes grâces et dont il obtenait quelques adoucissements pour ses frères et pour lui. Rendu à la liberté après cinq années de cet horrible emprisonnement, l'intrépide confesseur de

Jésus-Christ fut envoyé à Braunsberg, où, malgré le délabrement de sa santé, il voulut reprendre les travaux du ministère apostolique. Bien plus, il aspirait à retourner en Esthonie et à dépenser ce qui lui restait de forces au service de ces pauvres populations. Il en fit la demande aux supérieurs; mais Dieu se contenta de sa bonne volonté. Quelques années après, le P. Welther alla recevoir au ciel la récompense de ses longues fatigues et des persécutions souffertes pour le nom de Jésus-Christ. Il était âgé de soixante-trois ans, et en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. anno 1610, *p.* 440. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 46. — Rostowski, *Histor. S. J. Lithuan., p.* 256. — Poszakowski, *Societ. Jesu Lith., p.* 866. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 1062.

XXIV SEPTEMBRE

—

Le vingt-quatrième jour de septembre de l'an 1626, le P. Jean Falco, de Magdebourg, l'apôtre de la Franconie et plus particulièrement du peuple et des petits enfants de Mayence, mourut en odeur de sainteté à l'âge de quarante-deux ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie. Ému d'une profonde pitié au spectacle de l'abandon spirituel des pauvres mendiants, exposés à toutes les tentations de la misère, il s'était mis jour et nuit à leur service, leur faisait le catéchisme, les confessait, portait les malades à l'hôpital, sans se laisser rebuter par leur malpropreté ou leur grossièreté. Le dévouement sans bornes de ce saint homme et son désintéressement, qui ne cherchait que les âmes, attiraient autour de sa chaire une foule d'hérétiques, avides de l'entendre parler de Dieu, et telle était l'autorité dont il jouissait auprès d'eux, que les magistrats d'Heilbrunn, cité presque entièrement luthérienne où il prêchait, firent mettre des gardes à la porte de l'église catholique, avec ordre de ne laisser aucun protestant assister à ses sermons.

Les peuples en effet ne pouvaient voir sans admiration ce genre de vie tout apostolique. Le P. Falco allait mendiant son pain et son abri de chaque jour, n'acceptait que ce qu'il trouvait de plus

vil, demeurait souvent à jeun jusqu'à neuf ou dix heures du soir, aimant mieux passer la nuit sur la terre nue ou en plein air, que d'accepter un asile dans les maisons des riches et des grands. On devine au prix de quelles austérités le missionnaire avait dû, pour ainsi dire, façonner son corps à tant de fatigues. Toutes les nuits il se flagellait rigoureusement ; partout, à l'autel, au confessionnal, en chaire, hors de la maison dans ses courses de charité ou de zèle, il portait une chaîne de fer étroitement serrée autour de ses reins. Quant aux humiliations et aux opprobres, il s'y dévouait chaque matin par cette courte prière : « Il ne tiendra pas à moi, je vous le promets, ô mon Dieu, qu'aujourd'hui même, je ne sois foulé aux pieds de tous les hommes pour l'amour de vous ». Aussi était-ce vraiment un spectacle digne des anges, que de voir avec quelle générosité il acceptait les reproches et les mépris.

Au plus fort d'une de ses maladies, un de nos Pères, encore retenu dans les flammes du purgatoire, lui apparut, sollicitant de lui l'aumône d'une messe comme l'unique condition de sa délivrance et de son entrée au ciel. Le P. Falco demanda aussitôt à son supérieur la permission de monter à l'autel et, après l'avoir obtenue, il célébra le saint Sacrifice, en se faisant soutenir par l'un des Nôtres. A peine avait-il achevé le dernier évangile, que le défunt lui apparut de nouveau, montant dans la gloire. Lorsque la nouvelle se répandit dans Mayence que le saint missionnaire était désespéré des médecins, les enfants de ses catéchismes se réunirent d'eux-mêmes, et parcoururent la ville en procession, chantant les litanies des saints et les cantiques allemands du P. Falco, s'arrêtant devant toutes les images de la sainte Vierge, pour de-

mander la guérison de leur père, dont la mort allait les laisser orphelins.

Summar. vitæ Defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.). — Vita P. Joannis Falconis defuncti Moguntiæ ann. 1626, *die* 14 (?) *sept.* (*Arch. Rom., ib.*). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 7, *n.* 78, *p.* 367 ; *lib.* 9, *n.* 72, *p.* 494 ; *lib.* 11, *n.* 58, *p.* 20. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 445. — Tanner, *Societ. Jesu Apostolor. imitatrix*, *p.* 572. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 14ª *sept.*, *p.* 164. — Drews, *Fasti Soc.*, 24ª *sept.*, *p.* 373. — Reiffenberg, *Histor. Prov. Rheni Infer.*, *p.* 636-642. — Nieremberg, *Varones ilustres*, 2ᵉ *édit.*, *t.* 6, *p.* 60. — Patrignani, *Menol.*, 24 *sett.*, *p.* 201. — Guidée, *Ménologe*, *p.* 304. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 534.

---

* Le vingt-quatrième jour de septembre de l'an 1651, mourut à Olmutz le P. Louis Clemius, né à Erfurt, religieux d'une admirable douceur, jointe à une extrême sévérité pour lui-même et à un zèle ardent pour le salut des âmes. Bien qu'il fût d'une santé délicate, il était perpétuellement au chevet des malades dans les hôpitaux ou près des captifs dans les prisons.

Quand le vice-roi de Bohême, comte Bernard de Martinitz, entreprit de ramener à l'Église les hérétiques de ses domaines, il fit appel à son dévouement. Ces pauvres gens étaient si étrangement hostiles et obstinés dans leur erreur, qu'il fallut d'abord faire protéger le missionnaire par la force armée et qu'il y eut même des rixes sanglantes entre les soldats et la population. Mais à la fin la douceur, l'affabilité, la charité de l'homme de Dieu eurent raison des préventions et des haines et après six mois seulement d'apostolat, près de quatre cent cinquante dissidents rentrèrent dans

le sein de l'Église romaine. Le P. Clemius, se sentant peu à peu défaillir, demanda avec instance et obtint de se consacrer à l'enseignement des petits enfants, et dans cet humble ministère, il remit à Dieu sa belle âme à l'âge de quarante-deux ans dont il avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., anno 1651, *p.* 74. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *lib.* 3, *n.* 95, *p.* 660 ; *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 192, *p.* 670 ; *lib.* 6, *n.* 33, *p.* 758.

XXV SEPTEMBRE

Le vingt-cinquième jour de septembre de l'an 1620, le P. GODEFROY THELEN, né dans le duché de Juliers, fut massacré, après plusieurs heures de mauvais traitements et d'outrages de tout genre, par les habitants de Kaub, petite ville hérétique des bords du Rhin. Il venait d'achever sa théologie à Bamberg avec la réputation d'un saint: les étrangers, qui ne connaissaient pas son nom, avaient coutume de le désigner par ces paroles : « Ce Père qui prie toujours avec tant de dévotion ». Avant d'être élevé au sacerdoce, il avait obtenu la permission de ne s'approcher de la table sainte qu'après avoir donné une partie de la nuit à l'oraison et à la pénitence; pendant qu'il enseignait la grammaire au collège de Cologne, il ajoutait aux fatigues de sa classe celles d'un rude cilice, qu'il ne quittait pas même dans les plus étouffantes chaleurs de l'été.

La guerre venait d'éclater de nouveau entre les catholiques et les hérétiques. Le P. Thelen sollicita la grâce d'exposer sa vie sur les champs de bataille, en assistant les blessés et les mourants. Il avait reçu l'ordre d'aller attendre au collège de Neuss la réponse des supérieurs à sa pieuse demande, lorsqu'en descendant le Rhin, un peu au-dessous de Mayence, la barque qui le portait

fut assaillie des deux côtés par les calvinistes de Bacharach et de Kaub, également renommés pour leur fanatisme et leur avidité sacrilège de l'or et du sang des catholiques. Les premiers se contentèrent cependant de piller le jésuite et de l'accabler de coups et d'injures ; ils le firent avec tant d'impudence et d'inhumanité, qu'un matelot hollandais, retenu trois ans esclave sur les galères des Turcs, disait n'avoir jamais rien vu de pareil. Mais à Kaub, ces jeux cruels parurent trop bénins, et une bande furieuse, après avoir de deux coups de mousquet renversé à terre le P. Thelen, se précipita sur lui, le poignard à la main, et ne cessa de lui déchirer la tête, le cou et les épaules jusqu'à ce qu'il eût expiré tout couvert de plaies. Il était âgé de trente-deux ans et en avait passé huit dans la Compagnie.

Litteræ ad P. Mutium Vitelleschi, Moguntiæ, 23 *octob.* 1620. *(Necrol. Provinc. Rheni Superior. Arch. Rom.).* — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Infer., p.* 518, *et Mantissa sive append., ibid., p.* 110. — Cordara, *Historia Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 36, *p.* 239. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 318. — Damianus, *Synopsis Societ. Jesu, lib.* 6, *c.* 5, *p.* 306. — Tanner, *Societ. Jesu milit., p.* 90. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 25ª *sept., p.* 185. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 25 *sep t., p.* 375. — Patrignani, *Menol.,* 25 *sett., p.* 222. — d'Oultreman, *Tableaux des personnages signaléz..., p.* 509.

---

* Le vingt-cinquième jour de septembre de l'an 1613, mourut à Vienne en secourant les pestiférés le P. Jean Zehender, né en Souabe de parents hérétiques. Jusqu'à l'âge de vingt-six ans, il était demeuré très attaché à l'erreur et passait même pour un de

ses plus habiles champions. Il assistait un jour à une solennelle dispute entre le P. Théodore Busée, Recteur du collège de Molsheim, et l'un des plus fameux ministres de la secte ; voyant celui-ci faiblir, il prit résolument sa place et continua la lutte. Il le fit avec tant de mesure, de courtoisie, de loyauté, que le P. Busée en fut dans l'admiration, et n'hésita pas à prédire aimablement à son adversaire qu'on le verrait un jour catholique et même jésuite. La prédiction se vérifia.

Mais avant de se rendre, Jean Zehender eut à soutenir de terribles combats contre lui-même. Ébranlé dans ses croyances, il ne pouvait se résoudre à reconnaître qu'il s'était trompé jusque là ; il essaya quelque temps encore de fermer les yeux et continua d'enseigner comme auparavant. Enfin la vérité fut pleinement victorieuse ; il se déclara vaincu. Son retour à la foi romaine souleva une tempête de colères dans le camp ennemi. Ses anciens coreligionnaires le provoquèrent au combat ; il les réduisit tous au silence. Élevé au sacerdoce peu de temps après, il se rendit à Rome et suivit les cours de théologie au Collège Germanique. Mais la pensée qu'il avait été autrefois un ministre d'erreur et avait employé ses talents à éloigner les âmes du bercail de Jésus-Christ, ne cessait de le poursuivre et le remplissait de tristesse. Pour réparer ce mal autant que possible, il résolut d'embrasser la vie apostolique dans la Compagnie de Jésus.

Devenu enfant de saint Ignace, et renvoyé en Allemagne, il y travailla avec un zèle ardent à la conversion des hérétiques. Il y souffrit de leur part mille injures et mauvais traitements ; mais rien ne put ni l'effrayer ni le rebuter, et il eut la consolation d'en ramener un grand nombre à la véritable Église. Ces triom-

phes ne lui inspiraient aucune vanité. Loin de s'enorgueillir, il se considérait comme indigne d'avoir une place parmi les enfants de Dieu et recherchait les offices les plus bas et les plus pénibles. Il avait fait le vœu de ne se refuser à aucun ordre des supérieurs. Quand la peste se déclara à Vienne, le P. Zehender sollicita la grâce de se dévouer au service des malades. Il s'y dépensa cinq semaines entières avec un zèle et des fruits admirables ; et lorsqu'il succomba lui-même au fléau, il fut pleuré de toute la ville comme un père et vénéré comme un saint. Il était âgé de quarante-neuf ans, et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jes., part.* 5, *lib.* 16, *n.* 22, *p.* 375. — *Litteræ ann. Societ., anno* 1613, *p.* 12. — TANNER, *Societ. Jesu apostol. imitatr., p.* 445. — PATRIGNANI, *Menol.*, 25 *sett.*, *p.* 212. — ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 173. — CARD. STEINHUBER, *Geschichte des Collegium Germanic.*, *t.* 1, *p.* 226 *et* 338.

XXVI SEPTEMBRE

—

* Le vingt-sixième jour de septembre de l'an 1634, mourut à Munich, sa patrie, le jeune et héroïque P. Gaspard Wangnereck. Il était consumé du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, soit dans les pays infidèles sous le fer des bourreaux, soit au chevet des malades en temps de contagion. Aussi quand la peste se déclara à Augsbourg en 1628, il écrivit au Père Provincial des lettres admirables de foi et de générosité pour solliciter la faveur de se dévouer. A chacun des coups frappés par la mort dans les rangs de ses frères qui plus heureux luttaient contre le terrible fléau, il renouvelait ses instances, « au nom de Jésus crucifié et de la bienheureuse Vierge Marie » ; et bien que ses prières ne fussent pas exaucées, il ne perdait pas courage. Tous les jours au saint Sacrifice de la messe, avant de prendre le corps du Sauveur, il faisait l'offrande de sa vie.

Six ans plus tard, le fléau de la peste se déchaîna de nouveau et ravagea la ville de Munich. Le P. Wangnereck revint aussitôt à la charge avec une sainte importunité et accueillit avec une allégresse incroyable la permission si longtemps attendue. Il se jeta du premier coup au plus fort de la contagion, cherchant de préférence les malades les plus repoussants et les plus abandonnés.

Il leur prodiguait les soins de l'âme et du corps avec une charité, une délicatesse, un oubli de lui-même et du danger qui montraient bien que ses désirs d'immolation n'avaient pas été le fruit d'une vaine imagination, mais d'un ardent amour de Dieu. Au milieu des réduits les plus misérables et les plus infects, il paraissait, dit l'historien de sa Province, se promener dans un jardin de délices et respirer le parfum des fleurs les plus suaves. Il cueillit enfin cette palme du martyre de la charité après laquelle il avait si ardemment soupiré. Il succomba à l'âge de trente-trois ans, dont il avait passé seize dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitat., p.* 369. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super., t.* 4, *n.* 603, *p.* 447 ; *t.* 5, *n.* 496, *p.* 251 ; *n.* 509, *p.* 259.

XXVII SEPTEMBRE

—

* Le vingt-septième jour de septembre de l'an 1633, mourut à Neisse en Silésie le P. Étienne Fodor, bohémien. A la suite des guerres qui avaient désolé le centre de l'Allemagne, la peste s'était déclarée et faisait dans tout le pays de terribles ravages. Les Pères de la Compagnie s'empressèrent de voler au secours des malades, et plus de soixante-dix, cette année et la suivante, payèrent leur dévouement de leur vie. Un des plus illustres parmi ces martyrs fut le P. Étienne Fodor, du collège d'Olmutz. A la première nouvelle que le fléau venait d'éclater à Neisse, il avait demandé et obtenu à force d'instances la faveur de descendre dans cette glorieuse arène ; il y lutta vaillamment jusqu'à la mort.

Il n'attendait pas qu'on vînt réclamer son ministère. Il allait lui-même à la recherche des malades dans les différents quartiers de la ville et les campagnes environnantes, et distribuait partout, avec les secours spirituels, de larges aumônes. Le mal sévissait avec une telle violence qu'il atteignait souvent les familles entières ; et quand l'homme de Dieu se présentait, personne n'avait la force de quitter sa couche de souffrance ou d'agonie pour aller lui ouvrir. Dressant alors contre la muraille une petite échelle qu'il portait toujours avec lui, le P. Fodor pénétrait par les fenêtres dans ces

réduits pestilentiels et y remplissait son ministère de charité. Une petite rivière séparait les deux parties de la ville ; il la traversait fréquemment à gué, sans prendre le temps d'aller chercher le pont, pour être plus tôt auprès de ses malades. Enfin il fut à son tour atteint par le fléau ; soutenu par son zèle, il continua encore quelque temps d'entendre les confessions et de préparer les moribonds à paraître devant Dieu, jusqu'au moment où, ses forces épuisées, il dut s'arrêter et remit entre les mains de Notre-Seigneur son âme généreuse. Il était âgé de quarante-et-un ans et en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 357. — Tanner, *Societ. Jesu apost. imit.*, *p.* 638. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 1, *n.* 36, *p.* 49. — Patrignani, *Menolog.*, 27 *sett.*, *p.* 239. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 27[a] *sept.*, *p.* 377.

XXVIII SEPTEMBRE

—

Le vingt-huitième jour de septembre de l'an 1634, mourut très saintement à Oetting le P. Mathias Mayle, victime de sa charité au service des pestiférés.

Le P. Mathias Mayle, professeur de philosophie, de théologie et d'Écriture sainte à Munich pendant trente-six ans, comptait parmi ses élèves et ses amis les plus illustres personnages de la Bavière, en particulier les deux archiducs Philippe et Ferdinand, qui devinrent dans la suite, le premier évêque de Ratisbonne et cardinal ; le second, archevêque électeur de Cologne, célèbres l'un et l'autre par leurs vertus, leur amour pour l'Église et leurs combats contre l'hérésie.

Ces nobles et puissantes amitiés n'étaient chères au P. Mayle qu'autant qu'il pouvait les faire tourner à la gloire et au service de Dieu. Son humilité l'inclinait plutôt à rechercher tout ce qui pouvait l'avilir aux yeux des hommes. Pour se délasser des travaux intellectuels, une de ses pratiques était de façonner et de coudre lui-même des chaussures qu'il distribuait ensuite aux pauvres. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, le P. Mayle se rendait encore à pied, chaque dimanche, en toute saison, à plus d'une lieue de sa résidence, pour faire le catéchisme aux enfants. Les fruits

de ce ministère, disait-il, lui faisaient oublier par leur douceur, et le poids de l'âge et la longueur du chemin.

Quand la peste se déclara parmi les habitants d'Oetting, l'homme de Dieu trouva dans son zèle de nouvelles forces pour se dévouer au secours des mourants ; il eut le bonheur d'ouvrir le ciel à un grand nombre de ces malheureux, avant de consommer lui-même, dans ce glorieux apostolat, le sacrifice de sa vie, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim. charit.*, *p.* 374. — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatr.*, *p.* 641. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *n.* 579, *p.* 302. — Patrignani, *Menol.*, 28 *sett.*, *p.* 248. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 804.

Le vingt-huitième jour de septembre de l'an 1700, au collège de Mindelheim, dans la Province de Haute-Allemagne, mourut le P. Jean Beirle, religieux d'une très haute contemplation.

Il avait puisé dès son noviciat, dans la méditation fondamentale de saint Ignace, cet esprit de vie surnaturelle qui, durant les cinquante-huit années qu'il passa dans la Compagnie, ne s'affaiblit jamais. Dans ses prières, ses études, son enseignement, dans l'exercice du saint ministère, l'amour et le bon plaisir de Dieu furent constamment son unique fin ; mais jaloux de s'unir sans cesse plus étroitement d'esprit et de cœur à Jésus-Christ, il supplia la très sainte Vierge, avec une ferveur extraordinaire, de lui obtenir

cette grâce de s'oublier lui-même sans retour pour être tout entier à son Seigneur.

Il fut pleinement exaucé; son cœur s'embrasa d'une telle flamme de charité, qu'il le sentait battre dans sa poitrine et prêt à éclater. De fréquentes extases accompagnaient son oraison. Il reçut l'ordre, comme autrefois le P. Balthasar Alvarez, de rendre par écrit au Père Général un compte exact de tout ce qui se passait dans son âme. Après le plus sérieux examen, la décision des supérieurs fut qu'il pouvait suivre sans crainte la voie intérieure dans laquelle le conduisait l'Esprit-Saint. Le P. Beirle mourut à l'âge de soixante-seize ans.

Patrignani, *Menol.*, 28 *sett.*, *p.* 249. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1131.

XXIX SEPTEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de septembre de l'an 1800, mourut à Vienne le P. MICHEL DENIS, si célèbre en Allemagne, et comme savant et comme poète, que vers la fin de sa vie, pas un étranger de distinction, disent ses biographes, ne passait quelques jours dans cette grande capitale sans le visiter. Dans ses nombreux ouvrages, l'amour de la religion, de la patrie, de la science, et particulièrement de la jeunesse, l'inspire à chaque page. Par ses travaux d'histoire littéraire et de bibliographie, le P. Denis s'efforce d'initier les jeunes gens à la connaissance de tous les trésors intellectuels, et de leur tracer le plan d'études sans lequel ils ne peuvent prétendre, parmi les hommes, à l'influence souveraine du talent; et par ses chants, il les anime à tout ce qui est beau, noble et saint. Les plus illustres protestants eux-mêmes n'hésitèrent pas à lui rendre hommage, malgré sa profession de Jésuite.

Après la suppression de la Compagnie, au milieu des distinctions les plus flatteuses dont il fut honoré, le P. Denis demeura toujours le véritable enfant de saint Ignace; il voulut que son épitaphe rappelât qu'il avait vécu sous sa règle. On connaît aussi sa touchante élégie en l'honneur de la Compagnie, tombée sous les coups redoublés des ennemis de Dieu et de l'Église, et dont la chute fut

suivie de tant de ruines. A l'âge de soixante-dix ans, neuf mois seulement avant sa mort, il composait le chant séculaire du XVIII[e] siècle, dont la beauté a fait dire aux éditeurs de la Biographie universelle : « Il n'a été donné à aucun poëte lyrique, ancien ou moderne, de terminer sa carrière d'une manière aussi solennelle ». Pour tout résumer en un mot, le P. Denis ne sépara jamais ce que ses vingt-six ans de vie religieuse lui avaient appris, dès sa jeunesse, à réunir dans une affection indissoluble, la science, le zèle et la piété.

Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 55. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. S. J., supplem.* 1um, *p.* 124. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1914. — Duhr, *Jesuiten-Fabeln, ch.* 17, *p.* 338 ; *ch.* 23, *p.* 536. — *Biographie univers., t.* 11, *p.* 83. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 2, *p.* 530. — L'abbé Maynard, *Des Etudes et de l'enseignement des Jésuites à l'époque de leur suppression, Paris,* 1853, *ch.* 2, *p.* 95. — Zalenski, *Les Jésuites de la Russie-Blanche, traduct. du* P. Vivier, *t.* 2, *p.* 360.

XXX SEPTEMBRE

—

*Le trentième jour de septembre de l'an 1680, dans la résidence de Patak en Hongrie, mourut le P. JEAN GRUEBER, né à Lintz, « homme, dit l'auteur de son éloge, né pour les travaux apostoliques, et qui faisait ses délices des privations ». Il aspirait à se dépenser parmi les peuples de la Transylvanie ; mais ses rares connaissances en mathématiques jointes à son éminente vertu le firent choisir pour les missions de l'extrême orient. Arrivé à Pékin, il fut associé pendant trois ans aux travaux du célèbre P. Adam Schall, de la Province du Bas-Rhin.

Sur ces entrefaites, le Père Général de la Compagnie, pour éviter les dangers et les interminables longueurs de la traversée d'Europe en Chine, avait recommandé aux missionnaires de chercher une route par terre à la fois plus sûre et plus rapide. Le P. Grueber et le P. Albert de Dorville, jésuite belge, furent chargés de cette tentative ; et le P. Adam Schall obtint pour eux des sauf-conduits de l'empereur. Les deux missionnaires partirent au mois de juin 1661, traversèrent la Tartarie Kalmouke et le Thibet, s'arrêtèrent à Lhassa, puis franchissant les monts Himalaya, passèrent au Népaul, au Bengale, et atteignirent Bénares et Agra, où le P. de Dorville, épuisé par les fatigues de ce long voyage de

sept mois, rendit le dernier soupir. Après une courte halte, le P. Grueber continua sa route en compagnie du P. Henri Roth, de la résidence d'Agra, et après avoir traversé le reste des Indes, la Perse et la Turquie, s'embarqua à Smyrne, d'où il arriva à Messine, et bientôt après à Rome.

Sa mission terminée auprès du Père Général, il reprit son bâton de voyageur, décidé à regagner la Chine par le nord de l'Europe et les possessions moscovites. Mais il fut arrêté à la frontière de Russie et dut rebrousser chemin. Il essaya une autre voie plus au sud. L'ambassadeur d'Autriche allait à Constantinople ; il se joignit à lui. Il n'eut pas le temps d'exécuter ce nouveau projet. La maladie l'arrêta en Hongrie ; là, dans la petite résidence de Patak, l'intrépide missionnaire, après de cruelles souffrances héroïquement supportées, trouva le terme de ses courses et de ses fatigues, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Pfister, *Notices biograph. et bibliogr., n.* 111 *(Arch. dom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1884. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 110. — *Biographie univers.*

---

* Le trentième jour de septembre de l'an 1703, le P. Balthazar Selegovich mourut saintement à Warasdin, sa patrie. Il avait passé la plus grande partie de sa vie religieuse dans les ministères apostoliques, tour à tour catéchiste, directeur de la congrégation de la Sainte-Agonie, prédicateur à Fiume, Agram et Warasdin. Il

s'était engagé par vœu à se rendre sans tergiversation ni retard au premier appel des malades et des moribonds. Il savait si bien les consoler et les préparer au redoutable passage, que chacun regardait comme une grâce insigne de l'avoir auprès de lui dans ce moment solennel. Le P. Selegovich embrassait dans le même zèle et la même sollicitude les condamnés à mort. On estime qu'il n'aida pas moins de trois cents de ces malheureux à paraître devant Dieu. Ce fidèle imitateur de l'humilité et de la charité de Jésus-Christ mourut à l'âge de soixante-sept ans ; il en avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1703 *(Archiv. Rom.)*.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Ier OCTOBRE

—

* Le premier jour d'octobre de l'an 1655, mourut à Cologne le P. Adrien Horn ; il était âgé de soixante-treize ans et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie. Parmi les vertus dont il avait donné le constant exemple, l'union à Dieu, la délicatesse de conscience, une aimable égalité d'humeur, l'habitude des pieux entretiens, il faut signaler encore la charité et la largeur de cœur qu'il fit paraître dans le gouvernement des Nôtres. Pauvre lui-même, il accueillit à bras ouverts dans son collège de Cologne les exilés que la guerre y faisait affluer de toute part.

Les dépenses faites à cette occasion allèrent si loin, qu'il ne put se défendre un jour d'une certaine inquiétude. Mais aussitôt il entendit au fond de son cœur une voix qui lui disait d'avoir con-

fiance ; et en effet, peu de moments après, une aumône considérable lui fut remise et para à toutes les difficultés. Le P. Horn joignait à cette générosité d'âme un tendre amour pour la pauvreté. S'il voyait quelque religieux, par oubli ou négligence, manquer à la délicatesse de cette vertu : « Je vous en prie, disait-il, ne blessons pas la sainte pauvreté ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 1a *octob., p.* 198. — Drews, *Fasti Soc.*, 1a *octobr., p.* 383.

---

* Le premier jour d'octobre de l'an 1759, mourut à Zsolna, sa patrie, le P. Gabriel Job, hongrois, religieux d'un zèle ardent et infatigable. Quand il ouvrit ses missions parmi les populations hérétiques de la Hongrie septentrionale, il y trouva les esprits si étrangement prévenus et irrités, qu'il dut se cacher parfois, et que dans plusieurs villages on le chercha pour le mettre à mort. Mais sa douceur, sa prudence, son inépuisable charité triomphèrent de toutes les contradictions et de toutes les haines ; et dans l'espace de quelques années, il eut la gloire d'arracher à l'erreur jusqu'à dix mille personnes. Ce grand chasseur d'âmes mourut à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Stöger, *Scriptores Provinc. Austr., p.* 164. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 802.

II OCTOBRE

—

Le deuxième jour d'octobre de l'an 1611, mourut à Constance le P. Alexandre Heller, âgé de soixante-seize ans, dont il avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie, et quarante-deux à défendre la foi catholique en Autriche, en Bohême, en Suisse, en Moravie et en Silésie. Né à Vienne, d'une famille profondément attachée à l'Église, et qui fut la première à offrir l'hospitalité aux enfants de saint Ignace, le jeune Alexandre ne put voir sans admiration la vie et la conversation toute céleste de ces hommes, dont la science et la sainteté opéraient tant de merveilles. Parvenu au terme de ses études, il prit le chemin de Rome, afin d'aller puiser à l'école de notre Bienheureux Père, le même zèle du salut des âmes et de la plus grande gloire de Dieu. Il fut admis au noviciat le jour même où saint Ignace montait au ciel, et il eut une large part dans cette merveilleuse effusion de l'Esprit-Saint signalée par tous les historiens de la Compagnie, comme le premier et le plus consolant témoignage du haut degré de gloire et de la puissante intercession de notre saint fondateur auprès de Dieu.

Peu d'années après, Alexandre Heller revenait à Vienne; puis il était envoyé successivement à Olmutz, à Brünn, à Breslau, où il

enseignait les sciences sacrées, arrachait à l'hérésie, au vice et à l'ignorance des multitudes d'âmes, formait des novices accourus de tous les royaumes du nord; et grâce à la force de l'esprit de Dieu auquel il s'était livré sans réserve, il suffisait à tout. Il s'attachait principalement à inspirer aux novices l'union à Notre-Seigneur par la prière, l'obéissance et cette perpétuelle abnégation qui endurcit également le corps et l'âme, et prépare à tout entreprendre et à tout souffrir pour Dieu; il avait lui-même si complètement dominé tous les mouvements de la nature, que jusqu'au milieu des émeutes de la populace hérétique de Brünn, qui menaçait de le lapider en pleine église, il ne perdit rien de son calme et de sa sérénité. A l'âge de soixante-quinze ans, il ne relâchait rien encore des rigueurs de sa pénitence et de son activité au travail; dans les neuf derniers mois de sa vie, il n'entendit pas moins de douze mille confessions, souvent à jeun et armé d'un cilice.

La peste ayant éclaté à Constance en 1611, le P. Heller sollicita la grâce de se dévouer au service des malades; mais elle lui fut refusée comme elle l'avait été déjà dans d'autres circonstances, les magistrats et les évêques ne pouvant souffrir qu'on exposât à la contagion une tête si précieuse. Le serviteur de Dieu ne laissa pas de déclarer, malgré toutes les apparences contraires, que son heure était arrivée; il pria le Père Recteur d'entendre la confession générale de toute sa vie, et quatre jours après il expira doucement dans le baiser du Seigneur. La terreur universelle faisait alors enterrer de nuit, en silence et sans aucune cérémonie funèbre, toutes les victimes du fléau; mais les magistrats de Constance déclarèrent qu'une exception aurait lieu pour le P. Heller; des obsèques solennelles lui furent faites au milieu d'un immense

concours du clergé et du peuple, qui le vénéraient à l'envi comme un saint.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 2ª *octob.*, *p.* 199. — Socherus, *Histor. Provinc. Austr.*, *lib.* 8, *nn.* 27 *seqq.*, *p.* 321, *et passim.* — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *lib.* 3, *nn.* 264 *seqq.*, *p.* 333; *lib.* 4, *n.* 22, *p.* 345; *t.* 2, *lib.* 5, *n.* 137, *p.* 646. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *n.* 17, *p.* 8. — *Litter. ann. Societ.*, *ann.* 1611, *p.* 492.

---

* Le deuxième jour d'octobre de l'an 1678, mourut au collège de Haguenau le P. Josse Jageman, parfait modèle d'obéissance, de régularité religieuse et d'humilité. Très dur à lui-même, toujours armé d'un rude cilice, il était rempli pour ses frères d'une tendre charité, et se chargeait volontiers des plus humbles travaux pour leur venir en aide. La dernière année de sa vie, il demanda et obtint comme une faveur de joindre à ses occupations ordinaires celles de réfectorier et de sacristain. Il aurait continué longtemps ce double emploi, si le triste spectacle des maux qu'entraîne la guerre n'était venu hâter sa fin. La ville de Haguenau, prise par les troupes françaises, avait été livrée au pillage ; on n'entendait de toutes parts que lamentations et cris de détresse. Le P. Jageman fut si douloureusement frappé de ces scènes de désordre, qu'il en tomba malade et peu de temps après rendit le dernier soupir à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom).

* Le deuxième jour d'octobre de l'an 1728, mourut à Gratz le P. Pierre Hehel, *vir consummatæ virtutis*, comme l'appelle l'auteur de son éloge. Six semaines après sa naissance, sa pieuse mère l'avait offert, revêtu de l'habit de la Compagnie, à la très sainte Vierge, en demandant à Dieu, si c'était son bon plaisir, qu'au moment de la mort, ce fils bien aimé fût paré des mêmes livrées. Pierre réalisa le vœu maternel. A seize ans, il entra au noviciat de Trentschin, dans la Province d'Autriche. Il y apportait une vertu déjà mûre et les plus belles qualités de l'esprit et du cœur. Après avoir occupé avec une grande distinction les chaires de grammaire, de rhétorique et de philosophie, il entra dans la carrière apostolique. La prédication, l'assistance des malades et des moribonds, le soin des pauvres, des prisonniers, des condamnés à mort, remplirent tous les jours de sa vie. Ce qu'il a fait et souffert à Gratz, dit son biographe, dépasse toute croyance. A toute heure du jour et de la nuit, on le trouvait prêt ; et non content de ses propres travaux, il se chargeait, au moindre signe, de ceux des autres. On l'appelait le suppléant universel, l'homme qui s'est fait tout à tous.

Répandre son sang dans les missions lointaines pour le nom de Jésus-Christ lui paraissait la suprême félicité ; ce vœu de son cœur n'ayant pas été entendu, il ambitionna du moins la gloire du martyre de la charité. On le vit plus d'une fois, dans des temps de contagion, se dévouer, avec un héroïque courage, au service des malades. De malheureux soldats, la plupart luthériens ou calvinistes, décimés par la dyssenterie, étaient entassés pêle-mêle dans un étroit espace. Il n'en fallait pas tant pour exciter le zèle et la

compassion de l'homme de Dieu. Il vole à leur secours. Mais au seuil même de cet affreux réduit, son compagnon sent défaillir son cœur et tombe sans connaissance. Pour lui, comme s'il avait été insensible à l'horrible infection qui se dégage de ce lieu de pestilence, il commence allègrement son ministère, prodiguant à tous les soins de l'âme et du corps ; et telle fut la puissance de cet incomparable dévouement, que pas un de ces infortunés ne résista à ses exhortations ; tous embrassèrent la foi. Mais ses espérances du martyre furent encore déçues ; il dut se résigner à vivre.

En attendant l'heure de Dieu, le P. Hehel continua de se dépenser pour le bien des âmes. Il dirigea longtemps avec de grands fruits la congrégation de la Sainte-Agonie. Durant sept années entières, il n'eut point d'autre thème de ses prédications que les souffrances du divin Sauveur ; comme on lui en témoignait un jour quelque étonnement : « Ah ! répondit-il, c'est que je ne sais autre chose que Jésus et Jésus crucifié » ! Le P. Hehel mourut à l'âge de quarante-neuf ans ; il en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Elogium P. Petri Hehel Græcii 2 octobris 1728 *defuncti. (E ms. Soc. Jes.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 127. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 206.

III OCTOBRE

—

* Le troisième jour d'octobre de l'an 1605, mourut à Dillingen le P. GEORGES SALBIUS, né à Ottobeuren en Souabe. La charité et le mépris de lui-même, dit l'historien de la Province de Haute-Allemagne, semblaient l'avoir formé. Il réclamait pour lui les ministères à la fois les plus pénibles à la nature et les plus crucifiants pour l'amour-propre. Il était sans cesse auprès des pauvres, n'avait point de joie plus vive que de souffrir quelque chose de leur contact. Il enseigna vingt-quatre ans de suite la doctrine chrétienne aux enfants et aux ignorants, et ne laissa cet humble et laborieux apostolat que lorsque la voix et les forces lui firent défaut.

Jusqu'aux derniers temps de sa vie, le P. Salbius, à l'exemple des âmes jalouses de leur perfection, demeura fidèle à la pratique de noter chaque jour les lumières dont il avait été favorisé de Dieu dans ses oraisons. Il mourut en grande réputation de sainteté à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societ., ann. 1605, *p.* 618. — *Histor. Provinc. German. Superior., t.* 3, *n.* 509, *p.* 227. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 293. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 458.

---

* Le troisième jour d'octobre de l'an 1746, mourut au collège de Laibach, dont il était Recteur, le P. ANTOINE ERBER, né à Lugstall,

en Corinthie. Il était tout à la fois prédicateur, théologien, canoniste éminent et par dessus tout fervent religieux. A le voir et à l'entendre, on comprenait qu'il n'avait en vue que la gloire de Dieu et le bien des âmes. Même dans ses leçons de théologie, il n'oubliait jamais de glisser quelque pieuse réflexion qui allait au cœur et l'élevait à Dieu. Ses moindres actions étaient faites avec une dignité et une perfection qui trahissaient son grand esprit de foi et répandaient autour de lui un parfum de surnaturel.

A l'exemple de saint Louis de Gonzague, auquel il devait d'avoir échappé d'une manière merveilleuse à la mort, il avait en horreur les moindres fautes, et mettait la sainteté dans l'observation des règles. Recteur au collège de Laibach, il donnait lui-même l'exemple d'une inviolable fidélité; et tout en se montrant animé de la plus tendre charité pour ses inférieurs, il n'hésitait pas à dire qu'il était prêt à tout souffrir, plutôt que de conniver à la violation d'un seul point de nos observances. Cette généreuse fermeté fut bénie de Dieu ; car jamais le collège de Laibach ne jouit d'une plus grande prospérité que sous son gouvernement. Depuis un grand nombre d'années, le P. Erber consacrait tous les jours au moins une demi-heure à la méditation de la mort. Il apprit ainsi à se détacher peu à peu de tout ; et quand arriva le moment suprême, il répondit avec un joyeux empressement à l'appel de Dieu. Il était âgé de cinquante-et-un ans, et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Elogium R. P. Antonii Erber (Archiv. Rom.). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 73. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 403.

IV OCTOBRE

—

*Le quatrième jour d'octobre de l'an 1692, mourut dans les missions de Hongrie le saint et apostolique P. Théodore Atche. Il était né en Danemark d'une illustre et riche famille et avait été élevé à la cour parmi les pages du roi Christian III. Il y avait puisé un attachement extrême aux erreurs luthériennes. Ayant appris que le célèbre anatomiste Stenon venait d'abjurer l'hérésie et de se faire catholique, il en fut pénétré de douleur ; il tâcha de s'insinuer dans les bonnes grâces du savant, pour avoir l'occasion de l'arracher à ce qu'il estimait une illusion et de le ramener à ses premières croyances. Cette tentative d'une âme loyale et généreuse ne resta pas sans récompense. Dieu la bénit. Théodore Atche reconnut lui-même la vérité, l'embrassa et aussitôt s'en fit l'apôtre dans son pays et dans plusieurs villes de Hollande et d'Allemagne. A Cologne, il entra en relation avec les Pères de la Compagnie, et bientôt après, une grâce en attirant une autre, il sollicita son entrée au noviciat.

Dès qu'il eut terminé ses études, il tourna ses regards vers la mission des Indes. Mais le ciel le destinait à l'apostolat des champs de bataille. On ne saurait croire, écrit son biographe, combien, par-

mi les gens de guerre, il a gagné de pécheurs et d'hérétiques, soutenu de pauvres, consolé d'affligés et de malheureux tombés dans le désespoir. Il avait dans tout le camp la réputation d'un saint ; on admirait son esprit de prière, son mépris de lui-même et du monde, son inépuisable charité. Sa pureté était angélique; il avouait lui-même qu'il n'avait plus de luttes à soutenir. Envoyé dans la Hongrie, désolée par les armées musulmanes, l'espérance de verser son sang pour le nom de Jésus-Christ le fit tressaillir de joie. Un autre martyre, celui de la charité, l'attendait. En prodiguant ses soins à de pauvres soldats malades, il épuisa rapidement ses forces. Il essaya quelque temps de lutter contre sa faiblesse ; mais à la fin il dut céder et se retira sous sa tente.

On lui demandait s'il n'éprouvait pas quelque regret de mourir loin de la présence et de la consolation de ses frères : « Eh quoi, répondit-il, quelle mort plus belle que d'expirer dans l'exercice de la charité, dans une expédition contre les ennemis du nom chrétien » ? Peu de moments avant de rendre le dernier soupir, il invita son compagnon à prendre quelque repos ; car il ne devait, disait-il, mourir que dans une heure; et en effet, ce terme écoulé, après avoir répété avec amour les noms de Jésus, Marie, Joseph, Ignace et François Xavier, le P. Atche remit son âme entre les mains de Dieu. Il était âgé de quarante ans à peine, et en avait passé seize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

---

* Le quatrième jour d'octobre de l'an 1738, mourut à Karlstadt, victime de sa charité, le P. IGNACE WAZ, directeur de la congrégation du Sauveur Agonisant. La peste s'étant déclarée dans la ville, il s'offrit sur-le-champ pour assister les malades. Mais afin que son sacrifice fût plus méritoire et plus semblable à celui de Notre-Seigneur, il pria le Père Provincial de le lui commander en vertu de la sainte obéissance. Il fit ensuite sa confession générale comme pour mourir et, rempli d'une joie surhumaine, s'élança dans la lugubre carrière. Il y déploya tant d'ardeur et d'intrépidité, qu'on le désignait sous le nom du Père qui semble non pas courir, mais voler au secours des malades. Il ne tarda pas à être atteint lui-même ; et au bout de trois jours seulement, il remit saintement son âme à Dieu. Le P. Waz n'était âgé que de trente-quatre ans, et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., *ann.* 1738 (*Archiv. Rom.*).

V OCTOBRE

—

* Le cinquième jour d'octobre de l'an 1647, le P. Benoit Polenius couronna glorieusement à Brünn par le martyre de la charité une vie sanctifiée tout entière par l'abnégation et l'humilité. Dès son noviciat, il avait pris pour règle de conduite de travailler beaucoup et de faire peu de bruit. Il était le consolateur et le père de tous les affligés, des prisonniers, des malades, des condamnés à mort. Pendant le siège de Brünn par le général suédois Torstenson, il se glissa plus d'une fois, à la faveur des ombres de la nuit, jusqu'aux tranchées ennemies, pour y chercher des blessés et leur porter les secours de la religion. Sa parole était si douce, pénétrée d'un tel accent de tendresse et de bonté, qu'il dissipait les plus furieuses colères, rétablissait la paix et l'union entre les esprits divisés, arrachait au vice et ramenait au bien les pécheurs les plus endurcis. Ce vrai fils de saint Ignace mourut à l'âge de quarante-deux ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 29, *p.* 358.

* Le cinquième jour d'octobre de l'an 1692, mourut à Tyrnau le P. Michel Landsgröner, né à Schomberg en Moravie. Ses études et sa régence terminées et couronnées par la profession solennelle; il se livra tout entier à l'évangélisation des villages situés autour de Leopoldstadt, place forte de Hongrie. Il faisait ses délices de vivre au milieu de ces pauvres gens, de s'abaisser à leur niveau, de balbutier avec eux les premiers éléments de la foi catholique. Son supérieur lui demandait un jour s'il n'éprouvait pas quelque ennui ou quelque révolte de la nature à se trouver perpétuellement en contact avec des esprits si incultes : « Mon Père, répondit-il, quand je vois mon Seigneur et mon Dieu, sous les voiles du pain eucharistique, demeurer nuit et jour pour eux et pour moi dans de misérables églises à demi-ruinées, comment hésiterais-je à suivre son exemple et à me mêler à ces villageois, pour leur apprendre à l'aimer et à le servir de tout leur cœur » ? Le P. Landsgröner mourut à l'âge de quarante ans, il en avait passé dix-huit dans la Compagnie.

Frid. Weiser, S. J., *Vitæ Patrum... in Hungaria...*, *Coloczæ*, 1886, *p*. 22.

VI OCTOBRE

—

* Le sixième jour d'octobre de l'an 1602, mourut à Inspruck le P. Barthélemy Welsperg, tyrolien. Il appartenait à une noble famille, et avait été élevé à la cour de Vienne parmi les pages du pieux archiduc Maximilien. Mais dès lors tous ses goûts le portaient vers Dieu et les choses de Dieu ; il lisait et relisait sans cesse la vie des saints et assistait chaque jour à trois messes. Des pensées d'une perfection plus haute se firent bientôt jour dans son âme. Sous prétexte d'un voyage dans sa famille, il quitte la cour, distribue ses biens, partie aux églises, partie aux pauvres, et vêtu d'un habit de pèlerin se dirige vers Rome. Là, il fait sa confession générale à un Père de la Compagnie, et demande à être reçu parmi les Frères Coadjuteurs. Le religieux, frappé d'un si magnifique exemple de mépris du monde et ravi des belles qualités de son pénitent, l'engage plutôt à retourner dans son pays, pour y reprendre et y compléter ses études, l'assurant qu'il rendra ainsi plus de gloire à Dieu. Barthélemy Welsperg se laisse persuader. Mais quand il reparaît en Tyrol, amaigri, couvert de haillons comme un mendiant, les siens, pleins de honte et de colère, refusent d'abord de le reconnaître et le chassent honteusement de la maison paternelle ; et c'est à grand'peine s'ils consen-

tent ensuite, vaincus par sa modestie, sa douceur et son humilité, à lui donner en aumône l'argent nécessaire pour s'entretenir aux écoles.

Trois ans plus tard, l'étudiant terminait sa rhétorique et, à l'âge de vingt-huit ans, allait frapper à la porte du noviciat de la Compagnie à Landsberg. Sa vertu, depuis longtemps formée à ce rude apprentissage de l'humiliation et de la pauvreté, ne fit que grandir chaque jour; et quand il eut achevé les épreuves ordinaires du noviciat et des études, personne ne fut surpris de le voir placé par le Père Général Claude Aquaviva à la tête du grand collège d'Inspruck. Mais il ne fit pour ainsi dire que s'y montrer. Presque aussitôt après, le P. Welsperg fut assailli d'un mal inconnu, qui du bras gauche s'étendit peu à peu à tout son corps et le réduisit à une complète immobilité. Les remèdes les plus énergiques furent vainement mis en œuvre; le mal ne fit qu'empirer chaque jour. Les chairs du bras se corrompirent et nécessitèrent l'emploi du fer et du feu. Au milieu des plus violentes tortures, la patience du P. Welsperg ne se démentit pas un instant; il se réjouissait de souffrir en union avec le Sauveur. Enfin il consomma son long et cruel martyre à l'âge de quarante-et-un ans, dont il avait passé treize dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societ. Jesu, anno 1602, *p.* 463. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 3, *decad.* 7, *n.* 248 *seqq.*, *p.* 114.

VII OCTOBRE

—

* Le septième jour d'octobre de l'an 1617, mourut saintement à Brünn, peu de moments après avoir prononcé sur son lit de mort les vœux des Scolastiques, le F. Albert Rath, de Neisse en Silésie. Il était entré au noviciat à l'âge de dix-sept ans ; et dès le premier jour, il s'était signalé entre ses compagnons par sa modestie, sa piété, sa ferveur, son angélique pureté. Il plut à Dieu de glorifier sa chair innocente après sa mort. Car lorsqu'on ouvrit, vingt-huit années plus tard, la tombe où il avait été déposé, on le trouva, au rapport du P. Balbinus, témoin oculaire, aussi entier qu'au jour de ses funérailles et sans aucune trace de corruption.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *lib.* 1, *n.* 71, *p.* 70. — Balbinus, *apud* Schmidl, *Op. et l. c.*

VIII OCTOBRE

—

* Le huitième jour d'octobre de l'an 1633, mourut à Dillingen le P. Philippe Kilianstein, né à Kissingen en Franconie. A deux reprises différentes, il était allé jusqu'à la porte du noviciat, sans avoir le courage de consommer son sacrifice. Enfin à vingt-neuf ans, après avoir parcouru le cercle des hautes études, le droit, la philosophie et la théologie, il se présenta de nouveau avec une résolution plus ferme, et cette fois il ne regarda point en arrière. Le souvenir de ses défaillances passées lui servit même d'aiguillon pour courir avec plus d'ardeur dans le chemin de la sainteté. L'humilité, l'esprit de prière et de recueillement et surtout l'obéissance devinrent ses vertus de prédilection. Il faisait état de se soumettre en toute chose et à l'aveugle, sans examen et sans discussion, au moindre signe de la volonté de ses supérieurs ; c'est en cela, disait-il souvent, qu'il mettait la meilleure espérance de son salut.

Lorsque les Suédois entrèrent à Dillingen en 1632, ils se portèrent aux plus odieux excès contre les Pères du collège. Furieux de n'avoir pas trouvé les trésors sur lesquels ils avaient compté, et encore plus exaspérés des échecs que les Jésuites de Dillingen n'avaient cessé d'infliger à leur secte par l'enseignement, la prédi-

cation, les nombreux ouvrages de controverse religieuse sortis des presses du collège et répandus dans toute l'Allemagne, ils les chassèrent brutalement de la cité et les emmenèrent prisonniers les uns à Ulm, les autres à Lavingen, d'autres enfin à Augsbourg. C'est dans cette dernière ville que le P. Kilianstein fut traîné. Il y subit une longue et dure captivité, confondu avec les pires malfaiteurs et soumis aux mêmes privations. Ses forces et sa santé ne tardèrent pas à défaillir ; et lorsqu'il eut été remis en liberté trois mois plus tard, il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. Il succomba bientôt et mérita le beau titre de confesseur de la foi. Il était âgé de quarante-quatre ans et en avait passé quinze dans la Compagnie.

Histor. Provinc. German. Superior., t. 5, decad. 10, *n.* 36 *seqq., p.* 20 *seqq.* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1042.

---

* Le huitième jour d'octobre de l'an 1672, mourut à Tallya en Hongrie le F. Grégoire Tödt, coadjuteur temporel. Chargé de la surveillance des terres que les collèges de la Province possédaient dans la haute et la basse Hongrie, il déploya dans l'exercice de ses fonctions autant de zèle et de courage que de dévouement et d'activité. Ces pays étaient alors en butte aux incursions perpétuelles des armées musulmanes et des calvinistes révoltés contre l'empire. Le F. Tödt, à son emploi d'économe, joignit celui de catéchiste ; par ses conseils et ses exhortations, non moins que par ses prières, il s'efforça de soutenir la constance des catholiques, et de les défendre contre l'apostasie. Une fin glorieuse couronna cette vie de zèle et de charité.

Le saint religieux, bien que malade, s'était mis en route pour Tallya, où il cultivait quelques arpents dans les célèbres vignobles de Tokai. A peine y fut-il arrivé qu'il se sentit pris d'une recrudescence de son mal et dut se condamner au repos. Presque au même instant, une bande d'hérétiques envahissait le village, les armes à la main. Quelques-uns de ces furieux pénètrent jusqu'à lui, l'arrachent de son lit, l'accablent d'outrages et le traînent, les mains attachées derrière le dos, sur la place publique, décidés à le tuer en haine de la foi romaine. Ils auraient exécuté leur dessein, si deux calvinistes de Tallya, dont les missionnaires de la Compagnie avaient gagné la bienveillance par leurs bons procédés, ne l'eussent arraché à leurs mains. Le F. Tödt ne survécut pas longtemps à ces violences. Il mourut loin de ses frères, privé de tous les secours ordinaires de la religion, assisté seulement par ces deux bons calvinistes, qui, fidèles à leur mission de dévouement jusqu'à la fin, lui rendirent les devoirs de la sépulture. On peut bien, dit l'annaliste, l'appeler un demi-martyr. Il était âgé de cinquante-neuf ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Arch. Rom.).

IX OCTOBRE

—

Le neuvième jour d'octobre de l'an 1659, mourut au Collège Romain, à l'âge de vingt-cinq ans, le F. Wenceslas Kolowrat, d'une des plus illustres familles de la Bohême, insigne bienfaiteur de la Compagnie, et jugé digne, par sa sainte vie, d'être enterré sous l'autel de saint Louis de Gonzague, à côté de saint Jean Berchmans, comme fidèle imitateur de leurs vertus. Son père, le comte Léon Kolowrat, apprit dans notre collège de Gitschin, que Dieu venait de lui donner un fils; tombant aussitôt à genoux, il remercia Notre-Seigneur et lui offrit généreusement pour sa Compagnie ce premier et unique rejeton de sa race. Quant à la pieuse mère de Wenceslas elle alla, le jour de la Nativité de la sainte Vierge, déposer elle-même son fils sur l'autel de Notre-Dame de Grupna, et chaque année à pareil jour, elle renouvela son offrande. Plus tard, quand le jeune Wenceslas lui découvrit sa résolution de quitter le monde, elle voulut encore, avant de lui en donner la permission, prendre conseil de la très sainte Mère de Dieu, et se rendit nu-pieds, à plusieurs lieues de distance, au célèbre pèlerinage de Notre-Dame de Bunzlau, où elle s'approcha de la sainte table, et après avoir reçu le corps de Notre-Seigneur, consomma héroïque-

ment le sacrifice qui lui était demandé au nom de Dieu. « Allez, mon fils, lui dit-elle, et ne dégénérez jamais des hautes pensées d'un enfant de Dieu ; car en vérité, si vous manquiez de constance, je ne consentirais plus à vous reconnaître pour mon fils ».

Le F. Kolowrat vécut neuf ans dans la Compagnie ; loin de laisser affaiblir la haute idée qu'il avait conçue de sa vocation, il avouait, dans les derniers temps de sa vie, qu'elle lui paraissait plus belle de jour en jour. Aussi ranimait-il sans cesse sa résolution de devenir un grand saint ; il était décidé, si l'obéissance le lui eût permis, à souscrire de son sang le vœu de faire en toute chose ce qu'il croirait être le plus parfait. Une de ses industries les plus chères et les plus utiles était de renouveler continuellement, sur les grains de son chapelet, des actes d'humilité, de foi, d'espérance, de charité et d'adoration du très Saint Sacrement de l'autel. Il avait soif de mépris et de souffrances, à l'exemple de Notre-Seigneur ; l'obéissance seule mettait des bornes à ses austérités.

Dans sa dernière maladie, il avait prié un de ses frères de lui suggérer chaque matin un motif particulier d'unir ses douleurs à celles de Jésus en croix, comme la glorification de la Sainte Trinité, la délivrance ou le soulagement des âmes du purgatoire, le salut des pécheurs, et d'autres intentions non moins excellentes ; cette pensée suffisait tout le jour à lui rendre aimables et douces ses plus vives souffrances. Une seule fois, il parut craindre de tomber dans le délire et d'être ainsi privé du bonheur de prier et de penser à Dieu ; mais il ne lui fallut qu'un moment pour retrouver sa sérénité première. Quand il eut reçu le saint viatique, il fut inondé d'une telle plénitude de joie, qu'il avait peine à la con-

tenir. Comme on l'engageait à se tenir en repos : « Tout mon repos, dit-il, mon unique repos, c'est Jésus et Marie ».

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Arch. Rom.). — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 9ª *octob.*, *p.* 213. — Drews, *Fasti...*, 9ª *octob.*, *p.* 395. — Patrignani, *Menol.*, 9 *ottob.*, *p.* 63. — Crugerius, *Pulveres sacri*, 9ª *octob.*, *p.* 40.

---

* Le neuvième jour d'octobre de l'an 1683, mourut à Presbourg le P. Joseph Franck, tyrolien. Trois vertus brillèrent en lui d'un éclat particulier et le rendirent également cher à Dieu et aux hommes, une prière continuelle, une admirable promptitude d'obéissance, même dans les choses les plus difficiles, et une franchise et simplicité qui ne connaissaient ni feinte ni dissimulation. Il était depuis trois ans Recteur du collège de Lucerne, lorsqu'il fut nommé supérieur du petit groupe d'aumôniers militaires de la Compagnie, que le duc Maximilien de Bavière avait demandés pour accompagner les troupes, qu'il conduisait au secours de la ville de Vienne assiégée par l'armée ottomane. Cette distinction, qu'il ne put éviter, lui fut une occasion d'exercer son humilité et sa charité. Pendant qu'il pourvoyait libéralement ses compagnons de tout ce qui pouvait leur alléger les fatigues de l'expédition, il refusa d'accepter pour lui-même aucun adoucissement, jaloux de goûter quelques-unes des délices de la pauvreté.

La veille du jour où devait se livrer la grande bataille contre les Turcs, le P. Franck célébra le saint Sacrifice, que le roi de Pologne, Jean Sobiewski, servit lui-même avec son fils. La messe

terminée, le pieux monarque se mit à genoux devant l'homme de Dieu, lui demanda sa bénédiction, et voulut ensuite qu'il la donnât à toute l'armée. On sait qu'elle fut l'issue de la glorieuse lutte engagée le lendemain. Pendant que l'armée victorieuse pillait les riches dépouilles laissées par l'ennemi en fuite, le P. Franck était en quête d'âmes à sauver. Grande fut sa joie de trouver quelques pauvres esclaves chrétiennes qu'il rendit à la liberté, et un petit enfant qui venait de naître au milieu de ce tumulte des armes. Il le baptisa solennellement peu après devant toute la cour de l'électeur de Bavière et, en l'honneur de ce prince, l'appela du nom de Maximilien.

Le P. Franck survécut peu de jours à ce grand triomphe de l'Europe chrétienne contre l'Islamisme. Atteint d'une grave maladie, suite de ses privations et de ses fatigues, il fut averti par la vierge sainte Barbe, à laquelle il avait une particulière dévotion, qu'il ne lui restait plus que trois jours à vivre. Il reçut avec de grands sentiments de piété les derniers sacrements ; et pour être plus semblable à Notre-Seigneur mourant sur la croix, il demanda qu'on lui tînt les bras étendus et levés vers le ciel ; c'est ainsi qu'il rendit le dernier soupir à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Patrignani, *Menolog.*, 9 *ottob., p.* 65. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 929.

---

* Le neuvième jour d'octobre de l'an 1686, près de Saint-Georges, grosse bourgade des confins militaires de Warasdin en Hon-

grie, fut massacré par une bande de brigands le P. Christophe Widman, né à Passau en Bavière. Il n'était âgé que de trente-et-un ans et en avait passé quatorze dans la Compagnie ; mais déjà il s'était signalé par les plus belles vertus. Son empressement à se dépenser pour ses frères lui avait fait donner le nom *d'amator fratrum.* D'une nature ardente et impétueuse, il avait su en dompter les saillies à force de vigilance sur lui-même, et en avait gardé seulement l'ardeur et la générosité au service de Dieu et des âmes.

Lorsque les troupes impériales, conduites par le duc de Lorraine, mirent le siège devant Bude, occupée par les Turcs, le P. Widman fit preuve, en qualité d'aumônier militaire, d'un zèle et d'une intrépidité admirables. Les jours d'assaut, il encourageait les combattants et marchait au milieu d'eux, prêt à leur porter secours s'ils venaient à être frappés. Comme on l'invitait à se tenir à l'écart loin du péril : « Non, répondit-il, les âmes de tant de braves sont trop précieuses pour qu'au dernier moment elles soient privées des consolations de la religion ». Cependant l'épuisement de ses forces l'obligea de quitter le camp. Le 9 octobre, allant de Fünfkirchen à Gratz, il tomba dans un parti d'ennemis qui le mirent à mort de la manière la plus barbare. Le curé de la paroisse voisine, Saint-Georges, trouva peu de temps après dans un bois le corps du serviteur de Dieu et lui rendit les honneurs de la sépulture.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., ann. 1686 *(Archiv. Rom.).*

X OCTOBRE

—

Le dixième jour d'octobre de l'an 1634, mourut à Munich le P. Melchior Stör, chassé à l'âge de quatre-vingts ans par les hérétiques suédois, du collège et de la ville d'Augsbourg, où il travaillait depuis un demi-siècle au salut des âmes ; il supporta, malgré sa vieillesse, les mauvais traitements, les privations et les fatigues d'un si dur exil avec un courage et une joie qu'il savait faire partager à ses plus jeunes compagnons. Recteur pendant quatorze ans, il n'avait vu dans son élévation qu'une obligation plus pressante à ne se dispenser d'aucune règle et d'aucune fatigue compatible avec son office, jugeant qu'un supérieur de la Compagnie doit être aussi bien le modèle que le Père de sa communauté. Comme le remarque avec soin l'historien de la Province de Haute-Allemagne, ce fut un grand exemple que de voir ce saint vieillard éviter jusqu'à sa mort de demander aucune permission générale, même pour donner et recevoir la moindre chose, préférant recourir chaque fois à l'obéissance, afin de mieux conserver cette dépendance et cet assujettissement universels, que saint Ignace était si désireux de trouver dans tous ses enfants.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 5, *n.* 512, *p.* 262.

* Le dixième jour d'octobre de l'an 1677, mourut à Prague le P. Simon Schürer, religieux d'une éminente perfection, auquel on put appliquer après sa mort ces paroles de l'Évangile : *Fidelis servus et prudens quem constituit Dominus super familiam suam.* Il fut tour à tour Recteur, Maître des novices et Provincial ; et dans tous ces emplois, il fit paraître une prudence, une sollicitude et une charité pour les siens également dignes d'éloges. Il semblait surtout avoir pris à cœur de se pénétrer tout entier de la mansuétude du Sauveur. A un supérieur qui s'affligeait outre mesure des manquements des siens : « Mon Père, dit-il, je ne me tourmente pas tant que vous ; car je sais très bien que pour être religieux nous ne cessons pas d'être hommes ; de ces fautes qui échappent chaque jour je n'en punis pas une sur vingt ; j'abandonne les autres à la bonté de celui qui est riche en miséricorde ».

Ce même esprit de charité lui faisait écarter avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu altérer, parmi les membres d'un même collège ou de la Province, les bons rapports et la parfaite union des cœurs, comme les paroles de blâme et de critique, les rivalités, les susceptibilités nationales. Le P. Schürer réservait toutes ses rigueurs pour lui-même. Il ne paraissait jamais plus heureux que lorsqu'il lui arrivait, dans ses longs et pénibles voyages, de manquer de toute chose. Sa délicatesse de conscience était extrême ; jamais, même dans ses dernières années, il ne crut pouvoir se dispenser d'aucune des précautions qui nous sont recommandées par nos règles. Un jour, pour mieux appuyer ses conseils en cette matière, il n'hésita pas à dire qu'il ne se souvenait pas

d'avoir une seule fois en toute sa vie touché un enfant. Ce saint homme mourut à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menolog., 4 ottob., p.* 26.

XI OCTOBRE

—

Le onzième jour d'octobre de l'an 1626, mourut à Vienne le P. Christophe Mayer, d'Augsbourg, très habile controversiste et professeur de philosophie et de théologie pendant trente ans à Padoue, Brescia, Gratz et Vienne. Ses opuscules sur les huit principaux sujets de dispute entre les catholiques et les protestants jetèrent une telle frayeur dans le camp des luthériens, que l'électeur de Saxe et l'université de Leipzig chargèrent un de leurs plus habiles ministres, Jean Hofer, de les réfuter à tout prix. Mais l'évènement fut tout autre qu'ils ne l'attendaient. Le champion qu'ils avaient choisi fut si pleinement convaincu par la force irrésistible des arguments du P. Mayer, qu'il ne tarda pas à se déclarer catholique et entra même dans la Compagnie, où il travailla beaucoup pour la gloire de Dieu.

Honoré par les plus hauts personnages de son temps, et en paticulier par l'empereur Ferdinand II, le P. Mayer n'en recherchait qu'avec plus d'ardeur les occasions de s'humilier. Craignant un jour d'avoir blessé involontairement en paroles un de ses frères, il lui en demanda sur-le-champ pardon à genoux. Peu de moments avant d'expirer, comme on le priait de laisser un dernier mot d'édification : « Mes chers frères, répondit-il, il n'y a que les

humbles et les chastes qui persévèrent jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus ». Le P. Christophe Mayer était âgé de cinquante-huit ans, et en avait passé quarante-quatre en religion.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 11, *n.* 103, *p.* 34. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 142. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 222. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 799.

XII OCTOBRE

—

Le douzième jour d'octobre de l'an 1618, mourut au collège d'Ingolstadt, en grande réputation de sainteté, le P. Jacques Rhem, si célèbre par son zèle à propager le culte de la très sainte Vierge dans les collèges de la Compagnie en Allemagne. Entré au noviciat de Rome en 1566, il y vit bientôt arriver saint Stanislas, dont il fut regardé comme l'émule en innocence et en générosité. Pendant sa première probation, un oubli du Père Ministre l'ayant laissé trois jours sans nourriture, il considéra cette épreuve comme une disposition particulière de la Providence pour le bien de son âme, et reçut en récompense un don très rare d'abstinence et de mortification. Les lectures qu'il entendait au réfectoire, et en particulier celle du martyrologe, l'enflammaient d'un ardent désir de travailler et de souffrir pour Jésus-Christ.

De retour en Allemagne, le P. Rhem n'eut d'autre emploi, pendant quarante-neuf ans, que celui de préfet des pensionnaires ou des externes dans les différents collèges de sa Province. Les premières congrégations de la sainte Vierge en Allemagne furent son ouvrage et son plus puissant moyen d'apostolat. Rien n'a jamais surpassé, ni peut-être même égalé la réunion qu'il forma au collège d'Ingolstadt, de l'élite des congréganistes, sous le titre de

Collocutorium Marianum, et les règles qu'il leur donna pour vivre en dignes enfants de Marie. Il ne parvint d'abord à réunir que six écoliers en état de répondre à ses désirs ; mais, comme il disait, le nombre était pour lui peu de chose, la ferveur et l'influence chrétienne étaient tout. Le P. Rhem était saintement jaloux de connaître quel titre plaisait davantage à l'auguste Mère de Dieu. Or un jour, le 6 avril 1604, qu'il chantait les litanies de Lorette avec ses congréganistes, au moment où l'on entonnait le verset : *Mater admirabilis*, *ora pro nobis*, la Reine du ciel apparut à son dévoué serviteur, et lui fit entendre que c'était sous ce titre qu'elle voulait être spécialement honorée.

Les grâces de guérison du corps et de l'âme, de vocation et de sainteté, dues à l'image de la Mère trois fois admirable, rendirent son nom célèbre dans tout le monde catholique ; on vit bientôt les enfants même des familles princières venir étudier à l'université d'Ingolstadt, uniquement pour être admis dans la congrégation. Quant au serviteur de Dieu, il menait une vie plus digne des anges que des hommes. Notre-Seigneur, sa très-sainte Mère et les bienheureux habitants du ciel l'honoraient de leurs visites ; une lumière divine lui faisait connaître l'état et la mort de ses congréganistes qui expiraient au loin ; les âmes du purgatoire venaient se recommander à ses prières, et on les entendait répéter d'une voix suppliante : « *Pater Jacobe*, *ora pro nobis*. Pendant le saint Sacrifice, il n'était pas rare de le voir élevé de terre et éclatant de lumière. Les plus grands ennemis de la Compagnie avouaient hautement ne rien découvrir en lui qui ne fût admirable ; enfin les démons eux-mêmes furent contraints en frémissant, par la toute-puissance divine, de rendre publiquement hommage à sa sainteté. Le P. Rhem

s'endormit saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 3, *n.* 29, *p.* 146. — Agricola, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 2, *n.* 288 *et* 289, *p.* 78. — Flotto, *Hist. Prov. German. Sup.*, *t.* 3, *n.* 405, *p.* 190; *n.* 912, *p.* 384. — Kropf, *Hist. ejusd. Provinc.*, *t.* 4, *c.* 22, *p.* 190, *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 384. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 12ª *octob.*, *p.* 219. — Drews, *Fasti...*, 12ª *octob.*, *p.* 400. — Patrignani, *Menol.*, 12 *ottob.*, *p.* 90. — Nieremberg, *Varones ilustres*, 2ᵉ *édit.*, *t.* 6, *p.* 48. — Damianus, *Synopsis Soc. Jesu*, *lib.* 6, *c.* 4, *p.* 304. — Mederer, *Annales Academ. Ingolstad.*, *t.* 2, *p.* 221. — Joann. Bourghesius, *Societas Jesu Deiparæ Virgini sacra*, *Duaci* 1620, *c.* 22, *p.* 316. — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitatr.*, *p.* 517. — Rader, *Bavaria sancta et pia*, *p.* 161. — P. Franc. Hattler S. J., *Der ehrwürdige P. Jakob Rem...*, *Regensburg*, 1895. — Verdière, *Histoire de l'université d'Ingolstadt*, 1887, *t.* 2, 9ᵉ *part. ch.* 1 *et suiv.*, *p.* 263 *et suiv.* — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1704.

---

* Le douzième jour d'octobre de l'an 1626, mourut à Osnabrück le P. Henri Yphausen, premier Recteur du collège de cette ville. Quand le cardinal Frédéric de Hohenzollern avait pris possession de son siège épiscopal à Osnabrück, il avait vu avec une profonde douleur la cité presque tout entière livrée à l'hérésie. Pour la ramener à la foi romaine, nul moyen ne lui parut plus efficace que l'établissement d'un collège de la Compagnie : l'exemple de Münster et de Paderborn ainsi arrachées à l'erreur le confirmait dans sa résolution. Le Provincial du Rhin, le P. Henri Baving, lui donna quelques-uns de ses religieux et mit à leur tête le P. Henri Yphausen, déjà célèbre par les conquêtes de son zèle dans le pays d'Ems.

Le P. Yphausen ne trompa point les espérances du cardinal. Aux fatigues de l'enseignement et du gouvernement, il joignit celles de la prédication dans la principale église, et vit bientôt sa chaire assiégée par une multitude d'auditeurs catholiques et protestants. Il avait pris pour méthode d'exposer simplement le dogme, sans attaquer de front les erreurs de ses adversaires. Ceux-ci, qui étaient venus d'abord avec des préjugés et des dispositions hostiles, furent peu à peu gagnés par cette tactique franche et loyale ; plusieurs envoyèrent même leurs enfants suivre les classes du nouveau collège. Malheureusement la mort du cardinal de Hohenzollern vint arrêter ces heureux débuts.

Le roi de Danemark, qui avait convoité pour son plus jeune fils le siège d'Osnabrück, voyant son attente frustrée par l'élection du comte Guillaume de Wartemberg, prévôt de l'église de Ratisbonne, envahit le pays à main armée ; les Pères du collège durent se cacher et s'enfuir ; quelques-uns furent surpris et soumis à d'indignes traitements. Au retour de la paix, ils s'empressèrent de rentrer et trouvèrent auprès du nouvel évêque la même faveur dont ils avaient joui précédemment. Le P. Yphausen fut même choisi pour lui servir de conseiller et de collaborateur dans l'œuvre de la pacification et de la restauration religieuse de son diocèse. Dans ce grand et difficile travail, le serviteur de Dieu acheva d'épuiser ses forces. En apprenant qu'il avait succombé, le prélat fit éclater sa douleur, et dit hautement que la cause catholique venait de perdre un de ses plus fermes soutiens.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 10, *n.* 63 *seqq.*, *p.* 578 *seqq.*; *lib.* 11, *n.* 67 *seqq.*, *p.* 22 *seqq.* — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Infer. lib.* 16, *c.* 10, *p.* 589.

XIII OCTOBRE

—

Le treizième jour d'octobre nous rappelle la mémoire de deux Frères Coadjuteurs de la Province de Bohême, les Frères Gall Dietrich et Philippe Berg, morts très saintement, le premier à Prague en 1649, et le second à Olmutz en 1653.

Le F. Gall Dietrich était toujours prêt à rendre service et ne s'inquiétait jamais de ce qu'il lui en coûterait de peine ; après avoir travaillé tout le jour, souvent il s'offrait encore à veiller les malades pendant la nuit. La prière et la charité lui rendaient douce toute fatigue ; il y joignait, particulièrement en l'honneur de la très sainte Vierge, de rigoureuses austérités. On reconnaissait, dit l'auteur de son éloge, les jours où il avait eu le bonheur de communier, à son recueillement plus profond et à la sainte joie qui brillait sur son visage, comme un reflet de la présence de Jésus-Christ. Il puisait à la même source divine cette patience inaltérable, qui lui faisait endurer sans une plainte des plaies cruelles et incurables, aussi bien que les remèdes plus cruels encore du fer et du feu.

Le F. Philippe Berg, à peine âgé de trente-huit ans, et portier du collège d'Olmutz, avait mérité le beau nom d'avocat des pauvres, tant il mettait de foi, d'amour et de dévouement à les ser-

vir. Il se faisait surtout une joie de venir en aide, autant que le lui permettait l'obéissance, aux écoliers indigents ; il lui semblait véritablement, dit l'historien de la Province, que c'était Jésus-Christ lui-même, souffrant de la faim et de la soif, qu'il avait sous les yeux et secourait en leurs personnes.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 140, *p.* 572 ; *lib.* 6, *n.* 115, *p.* 926.

---

* Le treizième jour d'octobre de l'an 1621, mourut le P. ALEXANDRE DOBOKAY, en grande réputation de sainteté. Il était né à Doboka en Transylvanie, de parents hérétiques. Mais pendant qu'il fréquentait les classes du collège de la Compagnie à Klausenburg, il se convertit et peu après entra dans la congrégation de la très sainte Vierge. C'étaient les premiers pas vers une perfection plus haute. Nous savons par lui-même comment il fut appelé à s'engager sous le drapeau de saint Ignace.

« J'avais entendu, raconte-t-il, le Père directeur de la congrégation nous dire qu'il est extrêmement utile, lorsqu'on fait la sainte communion, de s'offrir à Dieu et de s'abandonner sans réserve à son bon plaisir. Or un jour que j'avais communié au grand autel de l'église de la Compagnie à Klausenburg, et que je venais de me conformer à cette pratique, ô bonté admirable de Dieu ! j'entendis très distinctement ces paroles prononcées à mon oreille : « Entre dans la Compagnie. » Le P. Dobokai ajoute que cet ordre le troubla vivement ; il essaya d'y résister et, pendant une année entière, se raidit contre la volonté de Dieu. Mais enfin il dut cour-

ber la tête, et à vingt-deux ans, rompant tous les liens qui l'enchaînaient au monde, il entra au noviciat de Cracovie. Il y fut assailli par d'incroyables tentations de tristesse et de découragement. Avec la grâce de Dieu, il sortit triomphant de l'épreuve et plus affermi que jamais dans sa vocation. En récompense de sa générosité, il fut, pour le reste de ses jours, comblé des faveurs les plus précieuses et souvent les plus extraordinaires. Ainsi on le vit, pendant qu'il annonçait la parole de Dieu, la tête couronnée de rayons de lumière ; une autre fois, priant pour le collège d'Homonna en Hongrie, dont il était Recteur, il apparut soulevé de terre et en extase. Lui-même, dans le journal intime où il a consigné le souvenir des bienfaits de Dieu à son égard, parle de guérisons merveilleuses obtenues à sa prière.

Ces prodiges étaient la manifestation extérieure de la sainteté du P. Dobokay. Les historiens vantent surtout son inaltérable sérénité et le parfait domaine qu'il exerçait sur tous les mouvements de ses passions. Jamais, disent-ils, on ne le vit céder à une émotion mal réglée ; et bien qu'il fût sévère pour l'observation de la discipline, jamais on ne surprit sur ses lèvres une parole moins douce ou qui sentît l'irritation. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, il en avait passé trente-quatre ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 6, *n.* 70, *p.* 299. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 13ª *octob., p.* 221. — Drews, *Fasti Soc.*, 13ª *octob.*, *p.* 401.

XIV OCTOBRE

—

Le quatorzième jour d'octobre de l'an 1668, mourut au collège de Munster le P. Ernest Schelver, un des grands bienfaiteurs de la Compagnie en Allemagne, et simple administrateur, durant la plus grande partie de sa vie, des biens qu'il avait libéralement consacrés à Dieu. Il profitait de sa charge pour vivre au milieu des pauvres gens de la campagne, nourri, couché et traité en toutes choses comme le dernier d'entre eux ; dans l'intervalle de ses voyages, il n'ambitionnait rien tant que de servir d'aide et de compagnon au Frère cuisinier. Tant qu'il put se traîner, il voulut faire à pied toutes ses courses ; il s'animait à souffrir, en méditant les marches douloureuses et la passion du Sauveur Jésus.

Ces grands exemples de mépris de lui-même, de dévouement et de charité que le P. Schelver n'avait cessé de donner au monde, pendant plus d'un demi-siècle de vie religieuse, le firent regarder comme un saint dans tout le territoire de Munster, et lui ont mérité justement une place à part, entre les plus dignes et les plus vénérés personnages de la *Westphalia sancta*. Le P. Schelver mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, il en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.). — P. Mich. Strunck S. J., *Westphalia sancta, pia, beata*, 2ª *edit., Paderbornæ*, 1854, *t.* 1, *p.* 215.

---

* Le quatorzième jour d'octobre de l'an 1684, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Daniel Sichten, né en Carinthie, appelé le père des pauvres et l'homme apostolique. Pendant vingt ans, il eut le soin des prisons ; il accompagnait au dernier supplice les condamnés à mort, et ces malheureux, gagnés par sa charité et transformés par la vertu toute-puissante de la grâce, subissaient leur peine avec une résignation et des sentiments de piété qui touchaient tous les assistants.

Le crucifix était la dévotion propre du P. Sichten. Pour l'avoir continuellement sous les yeux, il l'avait exposé en différents endroits de sa chambre; la nuit, c'est sur une grande croix de bois qu'il prenait son repos. Ce même amour lui fit donner de grands développements à la congrégation de la Sainte-Agonie qu'il dirigea pendant dix-huit ans. En même temps, à l'exemple de saint Paul, il portait dans sa chair les stigmates de Jésus crucifié. Il se flagellait longuement matin et soir, ne quittait presque jamais un rude et pesant cilice, et passait quelquefois plusieurs jours de suite sans prendre aucune nourriture. Ce généreux disciple de la croix mourut à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XV OCTOBRE

—

Le quinzième jour d'octobre de l'an 1646, mourut dans la petite ville de Cilly le P. Paul Cyriani, hongrois, une des plus illustres victimes de la charité apostolique au service des pestiférés. Il avait eu le malheur dans sa jeunesse d'être infidèle à sa vocation. Mais, après être sorti de la Compagnie, il ne tarda pas à comprendre dans quel abîme sa légèreté l'avait fait tomber et s'offrit aux plus rudes épreuves pour obtenir la grâce de recommencer son noviciat. Les supérieurs y consentirent ; mais à la condition qu'il remplirait auparavant les fonctions de maître d'école en Transylvanie et en Valachie. Il accepta sans hésiter, et soutint victorieusement les privations et les misères de cette pénible mission, en pays hérétique, jusqu'à ce qu'il fût jugé digne d'être admis de nouveau parmi les novices. Dieu sembla n'avoir permis sa première chute, que pour le forcer à devenir vraiment un saint.

En 1646, son noviciat et ses études terminés, la peste éclata sur les frontières de la Croatie et de la Styrie ; le P. Paul Cyriani obtint de se dévouer au salut des pauvres habitants de Cilly, qui mouraient en foule, sans aucun prêtre pour les assister. Mais l'ignorance de ces malheureux et leurs préjugés contre les Pères de la Compagnie étaient tels, que pas un d'entre eux ne voulut lui

donner asile. Il dut se retirer dans une cabane dont tous les habitants étaient morts, et parvint à peine, durant un temps assez long, à trouver pour vivre un morceau de pain. Vainement criait-il au milieu des rues : « Si vous ne voulez pas de moi pour Père, acceptez-moi du moins pour serviteur et esclave. A toutes les heures du jour et de la nuit je suis à vous ». Beaucoup d'entre eux aimaient mieux mourir sans sacrements que de s'adresser à lui.

Sa charité finit cependant par amollir peu à peu le cœur de ces endurcis ; mais sa joie de gagner leurs âmes ne fut pas de longue durée. Il fut bientôt atteint par la contagion et expira en offrant avec joie sa mort pour le salut de ceux qu'il avait si héroïquement aimés ; il était âgé de trente-deux ans et en avait passé sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. Epistola P. Hermanni Horst *ad P. Vincent. Caraffa*, « *Græcii*, 29 *octob.* 1646 ». *(Archiv. Rom.)*. — Alegambe, *Heroes et Victim. charit., p.* 430. — Tanner, *Societ. Jesu milit., p.* 732. — Patrignani, *Menol.*, 15 *ottob., p.* 108. — Drews, *Fasti Soc.*, 15 *octob.*, *p.* 403.

---

* Le quinzième jour d'octobre de l'an 1741, le Frère Coadjuteur Georges Tompai, hongrois, mourut au collège de Klausenburg, où il avait passé quarante-et-un ans comme dépensier, compagnon du Père Procureur, économe ou gérant des biens du collège. Il s'était distingué par un si admirable dévouement et avait rendu de si nombreux et si importants services, qu'après sa mort on lui décerna les honneurs réservés d'ordinaire aux bienfaiteurs insignes. Ainsi

on célébra solennellement le saint Sacrifice au maître-autel, pendant que des religieux de la ville l'offraient aux petits autels, et on fit aux pauvres de larges distributions d'aumônes pour le repos de son âme.

Le F. Tompai, dit l'auteur de son éloge, méritait ces hommages par ses grandes vertus. C'était le modèle accompli de tous ceux qui sont occupés aux offices domestiques. Étroitement uni à Dieu, il donnait à la prière tous les moments dont il pouvait disposer ; quelles que fussent ses occupations, à la ville ou à la campagne, jamais il n'abrégeait ses exercices de piété ; souvent même il assistait à deux messes. Par ses exemples et de bonnes paroles dites à propos, il était au milieu de ses frères, surtout parmi les plus jeunes, l'apôtre de la régularité et de la ferveur. Son expérience des affaires, l'habitude de traiter avec les personnes du dehors, ses longs et importants travaux ne lui avaient rien fait perdre de sa simplicité, de son humilité, de sa promptitude d'obéissance. Nul évènement, si fâcheux ou imprévu qu'il pût être, n'altérait sa sérénité ; aux plus tristes nouvelles, il se contentait de répondre : « *Fiat voluntas Dei !* La volonté de Dieu soit faite » ! Le F. Tompai mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1741, *p.* 146 *(Archiv. Rom.).*

XVI OCTOBRE

—

Le seizième jour d'octobre de l'an 1651, mourut saintement au collège de Burghausen le P. Guillaume Veilhamer, âgé de quatre-vingt-trois ans, dont il avait passé cinquante-huit au milieu du monde et vingt-cinq seulement dans la Compagnie. Comblé des témoignages d'estime les plus flatteurs par les ducs de Bavière, le Souverain Pontife Clément VIII et l'empereur Ferdinand II, il avait refusé les honneurs d'une riche abbaye et d'un évêché ; mais si simple et intègre que fût sa vie, il ne se demandait pas sans une certaine crainte quelle en serait l'issue. Renonçant donc à ses dignités, à ses bénéfices et à des habitudes de délicatesse et d'indépendance qui pouvaient paraître des obstacles invincibles à une âme moins généreuse, il sollicita auprès du P. Mutius Vitelleschi la grâce de s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace, et à cinquante-huit ans il alla donner aux novices de Landsberg les plus beaux exemples de renoncement à sa volonté propre et du plus sincère désir d'être méprisé et humilié.

Jusqu'à la dernière année de sa vie, il continua de se flageller sans pitié avec la ferveur d'un jeune homme ; cependant l'obéissance fut toujours sa vertu de prédilection ; elle seule le rassurait contre la crainte qui le tourmentait souvent, disait-il, d'être traité

par Notre-Seigneur comme ayant eu son bonheur et sa récompense dès cette vie.

Litter. ann. Societ. Jes., anno 1651, *p.* 163. — Patrignani, *Menol.*, 16 *ottob.*, *p.* 114.

---

* Le seizième jour d'octobre de l'an 1625, mourut à Krummau le P. Jean Janus, né en Lusace. Pendant qu'il faisait son noviciat à Brünn, un mal dont il avait apporté le germe avec lui s'étant développé peu à peu, les supérieurs furent obligés de le rendre à sa famille. Dans sa tristesse, le jeune homme fit appel à toutes les ressources de la science : ce fut sans profit ; le mal ne faisait que s'aggraver. Alors avec cette confiance qui obtient tout, même des miracles, il se tourna vers Dieu et le conjura de le guérir lui-même. Sa prière fut exaucée, et aussitôt, revenant à ses premiers attraits, il sollicita la faveur de reprendre les livrées de saint Ignace. Tour à tour ministre, prédicateur, compagnon du Maître des novices, missionnaire, il eut à cœur de témoigner sa reconnaissance à Notre-Seigneur et à la Compagnie ; et véritablement, dit l'historien de la Province de Bohême, il excella dans toutes les vertus de notre vocation.

Lorsque la peste, longtemps menaçante, se fut déclarée à Krummau, le P. Janus s'empressa de saisir une si magnifique occasion de se dévouer et de manifester aux yeux de tous l'esprit qui anime les enfants de la Compagnie. A peine eut-il obtenu la permission si ardemment désirée, il laissa déborder sa joie avec une sorte d'enthousiasme qu'il avait peine à contenir. Un mois entier il

se dépensa sans ménagement et sans repos jusqu'à ce qu'il tombât lui-même au milieu de ses malades. Le Père Recteur, comme c'était la coutume dans ces douloureuses circonstances, pensait à le faire enterrer de nuit et sans l'appareil ordinaire. Les magistrats de la ville ne le souffrirent pas. A celui qu'ils vénéraient comme le père de la patrie, ils décrétèrent des funérailles solennelles, et les sénateurs, sans crainte de la contagion, portèrent eux-mêmes sur leurs épaules le corps du serviteur de Dieu. Le P. Janus était âgé de quarante-huit ans et en avait passé vingt dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 3, *lib.* 4, *n.* 126, *p.* 640. — Alegambe, *Heroes et Victimæ..., p.* 251. — Drews, *Fasti..., 16ª octob., p.* 405.

XXVII OCTOBRE

—

Le dix-septième jour d'octobre de l'an 1670, mourut à Gratz dans la Province d'Autriche, le P. Étienne Eder, serviteur très dévoué de saint Joseph, dont il avait reçu dans son enfance des témoignages particuliers de prédilection. Simple écolier de grammaire, il allait ordinairement les jours de fête, avec un de ses condisciples, faire le catéchisme aux petits paysans du voisinage. Un soir, s'étant égaré dans les détours d'une forêt, en revenant d'une de ses pieuses excursions, il vit tout à coup son bienheureux protecteur saint Joseph venir à lui, se faire son guide et le remettre dans le bon chemin. Il fut encore redevable au même saint, pendant qu'il se préparait à sa fête par un redoublement de mortifications, d'humiliations et de prières, d'un don très excellent de chasteté.

Dans toutes les nécessités des collèges et de la maison du troisième an qui lui furent successivement confiés, le P. Eder trouvait, dans le glorieux chef de la Sainte Famille, son conseil et son refuge les plus assurés. En retour, il ne refusait rien de tout ce qu'on lui demandait au nom de saint Joseph ; il mendiait souvent pour nourrir en son honneur de pauvres vieillards, ou pour faire étudier des enfants qu'il appelait la famille de saint Joseph. Enfin il lui fit élever deux chapelles, afin de propager son culte parmi les

habitants de Judenburg et de Leoben, avec celui de sa très sainte épouse et du divin Enfant Jésus. Le P. Eder mourut dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 17 *ottob.*, *p.* 129.

---

* Dans la nuit du dix-septième au dix-huitième jour d'octobre de l'an 1640, mourut à Brünn le P. Daniel Kirchner, Recteur du collège et du noviciat de cette ville, religieux véritablement insigne, dit l'historien de la Province de Bohême, en qui s'unissaient les dons de la nature et de la grâce. Il occupa successivement les chaires de littérature, de philosophie et de théologie, et remplit les plus hautes charges de sa Province. La terrible guerre de Trente ans désolait alors la Bohême et toute l'Allemagne. Le P. Kirchner, dans ces tristes conjonctures, fit paraître, comme Recteur et Provincial, d'admirables vertus de prudence, de courage et de dévouement ; il fonda même un nouveau collège, celui de Kremsier et la mission de Breslau.

Il n'avait garde aussi de négliger l'œuvre de sa perfection. L'humilité semble avoir été sa vertu dominante. Il prenait occasion de tout pour s'abaisser ; il ne faisait nul fonds sur lui-même et sur sa propre industrie ; depuis longtemps, disait-il quelquefois, il se serait perdu dans l'abîme de sa misère, s'il n'avait appris à se jeter dans l'océan de la divine miséricorde. Les plus belles vertus faisaient cortège à cette humilité : une cha-

rité ardente et magnanime envers ses frères, comme lorsqu'il reçut à Olmutz presque tous les Pères de Prague, chassés par l'invasion saxonne; une continuelle union de cœur avec Dieu ; une dévotion toute filiale envers la très sainte Vierge, dont il s'était déclaré le fils et le serviteur dans un écrit signé de son sang ; enfin un amour également tendre et fort pour la Compagnie, à laquelle il était prêt à donner sa vie et dont il défendait les règles et la discipline avec une inébranlable constance : « Je ne voudrais pas, disait-il, de tous les trésors du monde pour venir en aide à nos collèges, s'il fallait enchaîner à ce prix la liberté du gouvernement religieux et dispenser de la seule règle du silence ». Le P. Kirchner mourut à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *lib.* 3, *n.* 114, *p.* 687. — Patrignani, *Menol.,* 18 *ottob., p.* 144. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1079.

XVIII OCTOBRE

—

* Le dix-huitième jour d'octobre de l'an 1641, mourut à Tyrnau en Hongrie le P. Georges Forro, d'une noble famille de Transylvanie. Il fut successivement professeur de philosophie et de théologie, missionnaire en Transylvanie, Instructeur des Pères de troisième probation, Recteur de plusieurs collèges et Provincial. Il était né pour le gouvernement, dit le P. Nadasi. Gardien attentif de la discipline religieuse, il savait, sans faiblesse et sans respect humain, rappeler au devoir ceux qui s'en étaient écartés ; mais il reprenait ou corrigeait les coupables avec une telle mesure et une telle expression de bonté, qu'au lieu de les aigrir il les gagnait pour jamais.

Dans l'oraison et au saint Sacrifice de la messe, le P. Forro était d'ordinaire comblé des plus douces consolations et versait des larmes abondantes. Il vit un jour, pendant les grâces qui se disent à la fin du repas, un novice faire le signe de la croix avec une précipitation peu respectueuse. Il l'en reprit comme d'une chose dont il avait été péniblement affecté, pour lui donner à entendre que rien de ce qui se rapporte au service de Dieu n'est petit et ne doit être fait avec négligence. Il avait une dévotion très tendre à son ange gardien. Les auteurs de son éloge racontent qu'il s'en-

tretenait fréquemment avec lui dans ses voyages, et fut plus d'une fois favorisé de sa présence sensible et arraché par lui à des périls manifestes de mort. Le P. Forro s'endormit doucement dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 18ª *octob.*, *p.* 231. — Id., *Pretiosæ occupationes...*, *c.* 17, *n.* 11, *p.* 149. — Kazy, *Histor. universit. Tyrnav.*, *part.* 3ª, *lib.* 2, *p.* 274. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 288. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 84. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 893.

---

* Le dix-huitième jour d'octobre de l'an 1683, mourut dans la forteresse de Hrusso en Hongrie le P. Gaspar Szarka, appelé l'ange de la Province d'Autriche. Il était né dans le comté d'Eisenburg en Hongrie d'une noble famille qui avait fondé sur lui de brillantes espérances. Pour embrasser l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ dans la Compagnie, Gaspard Szarka dut s'enfuir en secret de la maison paternelle. Après avoir enseigné les belles-lettres et les hautes sciences avec une grande réputation de doctrine, il fut nommé chancelier de l'université de Tyrnau ; il prêchait en même temps dans l'église cathédrale de la ville. Sa vue seule, dit l'auteur de sa notice, attirait et gagnait les âmes à Dieu ; la modestie et la sainteté, dit-il encore, éclataient dans les traits de son visage. Le feu céleste dont il était embrasé et dont il aurait voulu répandre la flamme dans les missions des Indes ou celles de la Transylvanie, échauffait sa parole et lui donnait une puissance de persuasion extraordinaire.

Il ne montra pas de moins belles qualités dans le gouvernement de ses frères, comme Maître des novices à Trentschin, et comme Recteur et chancelier de l'université de Tyrnau. Sa première sollicitude était de maintenir dans son intégrité la discipline religieuse. Plutôt que de se prêter par faiblesse à la violation d'une seule règle, il était prêt, disait-il, à subir tous les affronts et même la mutilation de ses membres. Un de ses biographes relève à sa louange la sollicitude avec laquelle il veillait sur les jeunes religieux qui venaient du noviciat dans les collèges, pour les aider à conserver leur première ferveur. L'un d'eux, son ancien novice, s'était plaint à lui d'avoir été l'objet d'une réprimande publique trop sévère, à son avis, et dont il ne pouvait se consoler : « Mon cher frère, lui répondit l'homme de Dieu: sachez bien ceci. Je vous le déclare, appuyé non certes sur mes propres forces, mais sur la grâce de Dieu ; si en punition d'une très légère faute commise dans l'exercice de ma charge, j'étais renvoyé au noviciat, et pour le reste de mes jours appliqué aux plus bas offices de la cuisine, je partirais aujourd'hui même par amour pour ma vocation et ma perfection ; et je subirais ma peine de grand cœur, sans souci des discours et des vains jugements des hommes ».

La vie du P. Szarka fut un martyre continuel ; aux souffrances de la pierre et d'autres cruelles infirmités, il ajoutait des mortifications volontaires très rigoureuses, le sommeil sur la dure, le cilice, les disciplines sanglantes. Dans la tempête soulevée contre l'empire par le comte Tékély, allié aux musulmans, le P. Szarka fut condamné à la déportation parmi les Turcs avec tous les jésuites de Tyrnau. Il était alors malade, et le Père gardien des religieux de saint François voulait le retenir dans son couvent. Mais

il préféra suivre la glorieuse fortune de ses frères persécutés à cause du nom de Jésus-Christ. Après un long et douloureux voyage, il fut enfermé dans la forteresse de Hrusso, et c'est là qu'il mourut d'épuisement et de misère à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Kazy, *Histor. universit. Tyrnaviens., part.* 2ª, *lib.* 2, *p.* 148 *seqq.* ; *part.* 3ª, *lib.* 2, *p.* 287. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 346. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1743.

XIX OCTOBRE

—

* Le dix-neuvième jour d'octobre de l'an 1607, mourut à Coblentz le F. Henri Duisdorf, Coadjuteur temporel, terminant par le martyre de la charité une vie de travail, de dévouement et d'abnégation. Le fléau de la peste qui ravageait les villes du Rhin s'étant déchaîné sur Coblentz, le bon religieux s'offrit le premier de tous, à l'âge de soixante ans, pour servir de compagnon au Père chargé du soin spirituel des malades; et lui-même selon son degré, tout en prodiguant aux malheureuses victimes de la contagion les secours matériels, n'oubliait point les intérêts de leurs âmes. Il avait une grâce spéciale pour les consoler, les exciter au repentir de leurs fautes, et préparèr leur réconciliation avec Dieu. La plus précieuse conquête du F. Duisdorf fut celle d'un anabaptiste, vieillard endurci, qui avait résisté jusque là à toutes les sollicitations. Il eut le bonheur de le voir mourir dans le sein de l'Église romaine, et le suivit bientôt lui-même au tombeau. Il avait passé vingt-quatre ans dans la Compagnie.

Litter. annuæ Societ. Jesu, *anno* 1607, *p.* 714. — Alegambe, *Heroes...*, *p.* 162. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Inferior.*, *p.* 429.

*Le dix-neuvième jour d'octobre de l'an 1812, mourut à Opotschka en Russie-Blanche le P. Joseph Powolny, hongrois, dont toute la vie ne fut qu'une lutte héroïque contre les puissances infernales. Jusqu'à l'âge de quarante ans, il avait exercé le saint ministère en Hongrie, en proie à d'étranges tentations qui ne lui laissaient pour ainsi dire aucun repos. Loin de se laisser abattre, il résolut de faire à Dieu un sacrifice plus complet de lui-même, et abandonnant toutes choses, se mit en route, à pied et presque sans viatique, pour Polotsk, où il fut admis au noviciat. La tempête intérieure qui s'était apaisée pendant quelque temps ne tarda pas à se déchaîner de nouveau ; mais par la miséricorde de Dieu, elle n'eut plus la même violence ; et le P. Powolny, portant vaillamment le poids de ces douloureuses épreuves, dont il ne dévoilait le secret qu'à ses supérieurs, se livra tout entier aux œuvres de sa vocation.

Il occupa tour à tour la chaire d'allemand au collège de Saint-Pétersbourg, puis à Polotsk celles de mathématiques, de philosophie et de droit canon. A l'époque de l'invasion de la Russie par les armées de Napoléon, il fut envoyé à Opotschka porter secours aux nombreux malades allemands et français qui encombraient les hôpitaux de la ville. Mais pendant qu'il se prodiguait à ces malheureux, les consolant dans leurs souffrances, les instruisant des vérités et des devoirs de la religion, trop oubliés dans les camps, les préparant à la mort, il fut frappé à son tour et en peu de temps réduit à l'extrémité. Il plut alors à Notre-Seigneur de consoler pleinement son fidèle serviteur, de dissiper les orages qui l'avaient si

longtemps tourmenté, et de ramener la paix dans son âme. Le P. Powolny expira doucement à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. in colleg. Polocens. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XX OCTOBRE

—

Le vingtième jour d'octobre de l'an 1573, mourut glorieusement à Baden le P. Georges Schorich, d'Andernach, empoisonné, dit-on, par les hérétiques, pour avoir sauvé du luthéranisme, en Basse-Bavière et dans le pays de Bade, des populations entières qui sans lui étaient près de renoncer complètement à la foi. Conformément aux exemples des bienheureux PP. Canisius et Le Fèvre, le P. Schorich se contentait, partout où il rencontrait des oppositions protestantes trop vives, de servir durant quelques jours dans les hôpitaux, ou de visiter les pauvres et les malades ; et quand sa charité lui avait gagné les cœurs, alors seulement il abordait les sujets de controverse et défendait les droits de la véritable Église de Jésus-Christ.

Necrolog. Provinc. Flandr.-Belg. (Archiv. Rom.). — Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 3ª, *lib.* 6, *n.* 88, *p.* 288 ; *lib.* 7, *n.* 67, *p.* 343 ; *part.* 4ª, *lib.* 1, *n.* 84, *p.* 14. — Alegambe, *Mortes illustr.*, *p.* 75. — Agricola, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 1, *dec.* 4, *n.* 17, *p.* 133. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20ª *octob.*, *p.* 234. — Drews, *Fasti Soc.*, 20ª *octob.*, *p.* 410. — Patrignani, *Menol.*, 20 *ottob.*, *p.* 159.

Le vingtième jour d'octobre de l'an 1635, le P. Balthasar Wegelin, de Bregenz, mourut saintement à Constance, victime de son dévouement au service des pestiférés. Procureur du collège pendant trente ans, il consacrait aux pauvres, aux malades, aux prisonniers, tous les moments dont il pouvait disposer ; et quand on venait la nuit demander un prêtre pour assister quelque mourant, c'est lui, de préférence à tout autre, qui réclamait ce ministère. Rarement on vit dans un plus haut degré l'union si difficile de la vie intérieure et du soin des choses temporelles. Bien que le devoir de sa charge l'obligeât de traiter presque toujours d'intérêts humains, il ne laissait pas d'avoir sa conversation au ciel, et répandait autour de lui un tel parfum d'édification et de vertu, que les enfants eux-mêmes en subissaient la vertu pénétrante, et ne croyaient pouvoir faire un plus grand éloge des autres religieux du collège qu'en les appelant des Pères Wegelin. Ce saint homme mourut à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim.*, *p.* 379. — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitat.*, *p.* 651. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 5, *decad.* 10, *n.* 634, *p.* 351. — Patrignani, *Menol.*, 20 *ottob.*, *p.* 160. — Drews, *Fasti* 20ª *oct.*, *p.* 410.

---

* Le vingtième jour d'octobre de l'an 1659, mourut à Leoben, emporté par une maladie de poitrine dans la première fleur de sa jeunesse le F. François Bégé, juvéniste, né en Carniole. C'était le

fils très dévoué de la Compagnie ; son attachement à sa vocation était si tendre et si profond, qu'il aurait mieux aimé, disait-il, mourir mille fois que de s'arrêter un seul instant à la pensée de l'abandonner. Quand il fut sur le point de rendre le dernier soupir, voyant les juvénistes réunis autour de lui, il recueillit ce qui lui restait de forces pour leur demander pardon et leur dire combien il était heureux d'avoir été, malgré son indignité, reçu parmi les enfants de saint Ignace ; il ajouta qu'il avait toujours eu à cœur l'observation des règles ; il les conjurait de les garder eux-mêmes, non par crainte ou intérêt, mais pour l'amour de Dieu ; ils verraient par expérience que cette fidélité est une source inépuisable de joie pendant la vie et à la mort. Après un moment de silence : « *Eamus*, *eamus*, allons-nous-en, allons-nous-en », dit-il joyeusement, et le prêtre qui l'assistait complétant sa pensée, ajouta : « *Ad cœlum*, n'est-il pas vrai » ? Le F. Bégé sourit doucement, fit un léger signe de tête affirmatif, et expira. Il n'avait que dix-neuf ans, il en avait passé trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XXI OCTOBRE

—

Le vingt-et-unième jour d'octobre de l'an 1634, mourut au collège de Munich le P. Jean Hicker, victime de sa charité au service des pestiférés. La faiblesse de sa santé ne lui permit guère de remplir, durant sa vie religieuse, que les fonctions de ministre ou de sous-ministre ; il y apportait tant de dévouement à tous les besoins de ses frères, et une si sainte et si paternelle vigilance pour l'observation parfaite des règles, que ses refus et ses réprimandes étaient acceptés de tous, au témoignage de son biographe, comme les réprimandes et les refus mêmes de Dieu. Épuisé de bonne heure par des vomissements de sang, et désespéré des médecins, il parvint cependant à dominer le mal et à prolonger sa vie jusqu'à un âge assez avancé. Son unique remède fut de prendre pendant un certain temps un seul verre de bière chaude par jour. Il consacra tout entière à Dieu et au divin service les forces qu'il avait ainsi en partie recouvrées. Il faisait à genoux tous ses exercices spirituels, avec une ferveur admirable et souvent une grande abondance de larmes.

Dieu permit qu'il eût cruellement à souffrir de la part des Suédois. Après le sac du collège d'Ebersberg, ces insolents vainqueurs, ennemis jurés du nom de Jésuite, le promenèrent en triom-

phe pendant plusieurs jours, à travers les villages voisins, chargé de chaînes, en proie à la faim, à la soif, aux injures de l'air et aux outrages de la populace hérétique. Rendu à la liberté, le P. Hicker obtint de se consacrer au service des malades atteints de la peste; et ce fut dans cet héroïque ministère, qu'il succomba, le sourire sur les lèvres, s'efforçant encore d'obéir à une invitation de son infirmier, au moment même où il expira. Il était âgé de quarante-sept ans et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Prov. German. super. (Archiv. Rom.). — KROPF, *Histor. Provinc. Germ. Super.*, *t.* 5, *p.* 67, 263. — ALEGAMBE, *Heroes et Victim.*, *p.* 370.

XXII OCTOBRE

—

Le vingt-deuxième jour d'octobre de l'an 1614, mourut dans les flots du Danube, à l'âge de trente-sept ans, le P. Ferdinand Melchior, de Trente en Tyrol. Le bateau sur lequel il descendait d'Ingolstadt à Ratisbonne, s'étant heurté, par l'imprudence du pilote, contre une des arches d'un pont de bois, tous les passagers, au nombre d'une trentaine, furent engloutis, à l'exception de trois ou quatre qui se sauvèrent à la nage. Ceux-ci déclarèrent ensuite qu'au milieu de l'horrible désastre, le P. Melchior avait fait preuve du plus admirable courage. Jusqu'au dernier moment, il n'avait cessé de soutenir les malheureux naufragés, de les exhorter au regret de leurs fautes et de les préparer à paraître devant Dieu. Quand le bateau disloqué sombra, il se saisit d'une planche, grâce à laquelle il pouvait espérer d'échapper à la mort; mais voyant près de lui une pauvre femme enceinte, dont la mort allait entraîner pour son fruit la perte éternelle de Dieu, il lui abandonna sans hésiter son épave, et se laissa emporter au tourbillon du fleuve; il disparut bientôt, en invoquant trois fois le nom de Jésus. Son corps fut retrouvé sept semaines plus tard en dessous de Straubing, bien au delà de Ratisbonne; on le reconnut aux instruments de pénitence dont il était revêtu.

Le célèbre P. Jacques Rhem avait appris par des voies surnaturelles cette glorieuse fin. Le lendemain de la catastrophe, on l'avait vu célébrer la messe en noir. Comme on lui en demandait la raison: « Un des Nôtres, répondit-il, vient de périr englouti dans le Danube ». Dieu récompensait ainsi par ces suffrages anticipés l'héroïque sacrifice de son serviteur.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior., t.* 4, *decad.* 8, *n.* 268, *p.* 93. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 22ª *octob., p.* 237.

---

*Le vingt-deuxième jour d'octobre de l'an 1738, mourut à Belgrade le P. Ignace Eberle, l'un de ces onze enfants de la Compagnie qui, en cette année 1738 et dans la seule Province d'Autriche, sacrifièrent généreusement leur vie au service des pestiférés. Il achevait sa troisième année de probation, quand la peste se déclara en Serbie. Le Père Provincial fit appel au dévouement des religieux de sa Province ; le P. Eberle se sentit pressé de répondre ; mais une horreur comme invincible le retenait. Enfin, après avoir offert plusieurs fois le saint Sacrifice à cette intention, il domina ses frayeurs et s'abandonnant sans réserve entre les mains de Dieu, résolut de se dévouer jusqu'à la mort. Il partit bientôt pour Belgrade, où le fléau sévissait avec fureur.

En arrivant dans la ville, il trouve une pauvre femme hérétique étendue sur la place publique, délaissée de tous, en proie au terrible mal, victime certaine de la mort et peut-être de l'enfer. Le P. Eberle s'approche d'elle avec bonté ; il la console, l'instruit,

la réconcilie avec l'Église et avec Dieu et recueille son dernier soupir. Mais dans cet exercice d'héroïque charité, il avait aspiré lui-même le fatal poison, et trois jours après il alla recevoir au ciel la récompense de son sacrifice.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1738 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-deuxième jour d'octobre rappelle la mémoire des Pères Melchior Kaukal et Samuel Richter, morts l'un et l'autre à Brünn, au service des pestiférés, le premier en 1645, le second en 1648.

Le P. Melchior Kaukal, dès le début de sa vie religieuse, avait fait de si grands progrès dans la vertu et acquis une telle expérience des voies de Dieu, qu'il fut, avant même sa troisième probation, chargé de la formation spirituelle des novices. Et certes, disent les historiens, il pouvait leur servir de modèle, par son union avec Dieu, sa dévotion filiale à la très sainte Vierge, son obéissance d'enfant aux supérieurs, son ardeur joyeuse à rechercher et à remplir les emplois les plus humbles, son zèle apostolique. Atteint de la peste dans une des terres du collège, non loin de Brünn, pendant qu'il prodiguait ses soins aux pauvres gens de la campagne, il mourut sur un peu de paille, dans une maison ruinée par les Suédois, ouverte à tous les vents, sans remède d'aucune sorte, mais plein d'une joie extraordinaire d'être ainsi privé de tous les secours et adoucissements qu'il aurait pu trouver auprès de ses frères. Il expira le sourire sur les lèvres, à l'âge de quarante ans, il en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Trois ans plus tard, le P. Samuel Richter succombait à son tour.

Il n'avait que trente-six ans, et en avait passé dix-huit sous l'étendard de saint Ignace. Trois mois entiers, il s'était dépensé avec une ardeur admirable au service des victimes du terrible fléau. Le dernier mois, comme s'il avait pressenti que son heure était proche, il se purifiait chaque jour de ses moindres fautes dans le sacrement de pénitence, et au saint Sacrifice prenait comme en viatique le corps du Seigneur. Le P. Richter était le soutien, la consolation des pauvres et de tous les malheureux. Il s'appliquait à lui-même ces paroles du psaume : « *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor* ; Le pauvre vous a été confié, vous serez l'appui de l'orphelin » (Ps. 10. 14.). Un jour, il était revenu au collège brisé de fatigue et mourant de soif. Or, au moment où il allait prendre un verre d'eau, on l'appelle pour un malade. Il laisse aussitôt son verre sans même l'approcher de ses lèvres, et se met en chemin, consumé par une autre soif plus ardente qu'il a hâte d'étancher. Beau sacrifice en vérité, dit le P. Patrignani, et non moins admirable que celui du saint roi David refusant de boire l'eau que ses braves lui avaient apportée et l'offrant en sacrifice au Seigneur. (II Reg. 25. 16.)

P. Melchior Kaukal. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 4, *n.* 131, *p.* 200. — Alegambe, *Heroes*, *p.* 424. — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatr.*, *p.* 727. — Patrignani, *Menol.*, 22 *ottob.*, *p.* 170.

P. Samuel Richter. — Schmidl, *Op. cit. t.* 5, *lib.* 5, *n.* 94, *p.* 481. — Alegambe, *Op. c.*, *p.* 443. — Patrignani, *Menol.*, 22 *ottob.*, *p.* 171. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 22ª *octob.*, *p.* 238. — Drews, *Fasti...*, 22ª *octob.*, *p.* 413.

XXIII OCTOBRE

—

Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 1632, le P. Élie Graf, né à Munich, mourut au collège de Salzbourg, après avoir vaillamment combattu par la parole et par la plume en faveur de la véritable Église et, surtout dans les territoires de Kaufbeuren et d'Abensberg, arraché une multitude d'âmes à l'hérésie. Il eut aussi la gloire de fonder à Ingolstadt la célèbre congrégation de Notre-Dame de la Victoire, composée d'abord presque uniquement d'artisans et d'hommes du peuple, mais devenue bientôt si célèbre, que l'archiduc Maximilien et les plus glorieux noms de la noblesse bavaroise sollicitèrent l'honneur d'en faire partie. Le P. Graf était pour la seconde fois Recteur du collège de Saint-Grégoire à Dillingen, lorsque l'invasion des armées suédoises l'obligea de chercher un refuge à Salzbourg, et c'est là qu'il mourut à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *dec.* 8, *n.* 274, *p.* 95 ; *t.* 5, *decad.* 10, *n.* 253, *p.* 103. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 187. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1657.

Le vingt-troisième jour d'octobre de l'an 1634, à Czeikowitz, une des fermes du collège d'Olmutz en Moravie, mourut le P. JEAN URBANI, slave d'origine, après avoir rempli l'office de procureur pendant trente ans. Appelé de bonne heure à la Compagnie et déjà en route pour le noviciat de Brünn, il avait cédé un moment aux sentiments de la nature et s'était détourné de son chemin pour aller dire adieu à sa famille. Des brigands valaques et moraves infestaient alors le pays. L'un d'eux, le voyant venir, s'élance pour le dépouiller ; et le jeune homme s'étant dérobé par une fuite précipitée, il lui jette le coutelas qu'il tenait en main et l'atteint entre les épaules. Urbani, blessé et tout sanglant, peut néanmoins se mettre en sûreté. Mais reconnaissant dans ce fait un châtiment de la Providence qui le punissait de son manque de générosité, il reprend aussitôt sa course première et arrive à Brünn.

Toute sa vie et jusque son son lit de mort, il remercia Notre-Seigneur de l'avoir tiré de ce mauvais pas et d'avoir du même coup sauvé sa vocation. Les périls dont il fut tant de fois assailli depuis lors, dans l'exercice de sa charge, ne furent plus capables de l'effrayer. Menacé tour à tour par les Suédois victorieux, par les paysans hérétiques attachés aux domaines du collège, et qui ne se convertirent qu'après avoir longtemps et cruellement exercé sa patience, prisonnier des Tartares, qui massacrèrent un de ses compagnons et l'abandonnèrent lui-même couvert de blessures, presque mourant et privé de l'usage d'une de ses mains, le P. Urbani n'en persévéra pas moins à veiller, jusqu'à sa mort, sur les biens de Jésus-Christ, selon la belle expression de saint Ignace ; et l'Histoire de la Province de Bohême termine son éloge en lui

appliquant les paroles du Sauveur au serviteur prudent et fidèle qui a bien gouverné la maison de son maître. Le P. Urbani mourut à l'âge de soixante-deux ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 1, *n.* 88, *p.* 133.

XXIV OCTOBRE

—

* Le vingt-quatrième jour d'octobre de l'an 1767, mourut à Cologne le P. Frédéric de Reiffenberg, de l'illustre et ancienne famille des barons de Reiffenberg, dont il était le dernier rejeton. Aussi eut-il à soutenir de la part de son père et de tous les siens les plus rudes assauts lorsque, dans la première fleur de son âge, il déclara sa volonté de s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace ; mais rien ne put fléchir sa résolution, et à dix-huit ans, vainqueur de tous les obstacles, il alla se joindre aux novices de Trèves. Il avait emporté de ces luttes un amour très tendre pour la Compagnie ; il la chérissait comme une mère, dit l'auteur de son éloge, et ne cessa de la défendre, par la parole et par la plume, contre ses envieux et ses détracteurs. Il écrivit aussi l'histoire de sa Province ; mais la mort ne lui permit malheureusement pas de la publier en entier.

En quittant le monde, le P. Reiffenberg l'avait abandonné sans réserve. Jamais on ne l'entendit parler de sa famille ; il était muet également sur les différents travaux historiques et littéraires qui lui avaient acquis un nom parmi les savants. Malgré la faiblesse de sa santé, il était merveilleusement habile à trouver les moyens de se mortifier et de réduire son corps en servitude. Quand il se sen-

tit frappé à mort : « De grand cœur, dit-il, je m'en vais », et il se remit plein de joie entre les mains de Dieu ; il expira saintement à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1617. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 241.

XXV OCTOBRE

—

Le vingt-cinquième jour d'octobre de l'an 1783, mourut à Heidelberg le P. Henri Kilber, de la Province du Haut-Rhin, le plus célèbre d'entre les professeurs de l'université de Wurtzbourg, où il avait enseigné les sciences sacrées pendant vingt-deux ans. Parmi ses ouvrages, qui témoignent tous d'autant d'érudition que de zèle pour la défense de la foi, son analyse des livres saints lui mérite une place à part dans la reconnaissance de l'Église et de la postérité. Personne, si notre jugement ne nous trompe, n'a offert un pareil trésor de méditation profonde et lumineuse, ni les fruits d'une érudition plus vaste, à ceux qui désirent étudier sérieusement la parole de Dieu. L'intelligence des oracles les plus obscurs et leur enchaînement en font un véritable chef-d'œuvre. Il y mit la dernière main à l'âge de soixante-neuf ans. A la suppression de la Compagnie, le P. Kilber fut nommé régent du séminaire Saint-Charles à Heidelberg et, toujours fidèle à lui-même, ne cessa jusqu'à la fin de partager son temps entre la prière et l'étude, à la gloire de Dieu. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans, cinquante-cinq ans après son entrée au noviciat.

SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1038. — KILBER, *Analysis biblica, édit. Paris*, 1856. En tête du premier volume est la notice biographique sur le P. Kilber, donnée par la *Nova Biblioth. ecclesiast. friburgens.*, *ann.* 1783. — RULAND, *Vitæ... professor. qui Wirceburgi... docuerunt*, *p.* 140.

---

* Le vingt-cinquième jour d'octobre de l'an 1634, mourut à Aix-la-Chapelle le F. JEAN GEORGES, Coadjuteur temporel qui, dans les emplois de cuisinier, de portier et de jardinier, avait constamment donné l'exemple des plus solides vertus. Il possédait dans un haut degré l'esprit d'oraison ; la prière semblait son élément ; pour y vaquer plus à loisir, il abrégeait les heures de son sommeil ; les jours de fête, il n'avait pour ainsi dire point d'autre occupation. Le martyre de la charité au service des malades atteints de la peste fut le couronnement de cette belle vie. Frappé après trois semaines d'héroïque dévouement, le F. Georges accueillit avec une très douce joie l'annonce de son prochain départ pour le ciel, et conjura son supérieur de ne demander aucune prière pour sa guérison, tant il avait de désir d'aller voir Dieu. Il mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, dont il avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-cinquième jour d'octobre de l'an 1840, mourut à Brigue en Valais le F. VICTOR MAYER, Coadjuteur temporel. Il était né dans le canton de Soleure l'année de la suppression de la

Compagnie. Quand il fut en âge de porter les armes, il s'engagea comme soldat, servit quelque temps en France, et fit ensuite partie de la garde suisse vaticane. Témoin peu après de l'enlèvement sacrilège du Souverain Pontife Pie VI sur les ordres du Directoire, il en conçut une douleur qui ne s'apaisa jamais, et jusqu'à la fin de sa vie lui fit répandre des larmes amères. Nicolas Paccanari venait de fonder à Rome la société des Pères de la Foi ; Victor Mayer, dégoûté des choses de ce monde, sollicita son entrée dans le nouvel Institut. En 1805, il accompagna les Pères qui étaient envoyés dans le Valais ; et lorsque, au mois de juillet 1810, ces religieux, avec l'autorisation du P. Thaddée Brzozowski, furent admis dans la Compagnie, sans quitter la Suisse, il s'empressa de se ranger, à leur exemple, sous l'étendard de saint Ignace.

Le 2 février 1822, il prononça ses vœux de Coadjuteur formé. Depuis lors, il exerça presque sans interruption l'office de manuducteur des novices. Il en était bien digne ; car, au témoignage de l'annaliste, toutes les vertus de son degré brillaient en lui avec éclat ; il était vraiment *lucerna ardens et lucens*. On admirait surtout la vivacité de sa foi et la perfection de son obéissance. Aussi quand les supérieurs lui commandaient quelque chose, devaient-ils peser avec soin toutes leurs paroles ; car il s'y conformait à la lettre, non par étroitesse d'esprit, mais par cette sagesse supérieure des saints qui découvre la volonté de Dieu dans tout ordre de ceux qui ont l'autorité. On lui avait dit un jour d'attendre en dehors de la porte du collège un Père qu'il devait accompagner. Le Père tardant à venir, le F. Mayer resta longtemps à son poste sous une pluie battante, jusqu'à ce qu'on lui eût dit de rentrer.

Pendant quarante ans, il fut affligé de pénibles infirmités ; loin

de s'en plaindre, il ne paraissait jamais plus joyeux que lorsqu'il avait plus à souffrir ; il y ajoutait les mortifications volontaires les plus rigoureuses ; il choisissait en toute chose ce qu'il y avait de moins bon et de plus crucifiant pour la nature. Plein de mépris pour lui-même, il se regardait au milieu des novices *velut spiritum immundum inter angelos* ; il cherchait toutes les occasions de s'humilier, de faire rire à ses dépens. Dans les dernières années de sa vie, plus libre des occupations extérieures, il consacrait une grande partie de son temps à la prière ; son bonheur était de rester de longues heures au pied du tabernacle, et de servir plusieurs messes, tant il goûtait de consolations dans ses entretiens avec Notre-Seigneur. La pensée de la mort le ravissait de joie, parce qu'elle devait le réunir à Celui qu'il aimait uniquement. Il expira doucement et presque sans agonie à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. (Archiv. Rom.).

XXVI OCTOBRE

—

* Le vingt-sixième jour d'octobre de l'an 1574, mourut à Cologne, sa patrie, le P. Jean von Reidt, plus connu sous le nom latin de Rhetius, issu d'une noble et ancienne famille de cette ville. Reçu dans la Compagnie en 1552 par l'illustre P. Léonard Kessel, qui devait un jour partager le même genre de mort tragique, il fut envoyé à Rome l'année suivante faire sa théologie et se former à la vertu sous les yeux de notre Bienheureux Père. Ses études terminées, il revint à Cologne, où la Compagnie, depuis le temps des bienheureux Lefèvre et Canisius, n'avait cessé de lutter pour la défense de la foi catholique. Les magistrats de la cité lui remirent aussitôt en main la direction du collège des Trois Couronnes ; ils venaient de l'enlever à l'ancien titulaire, prêtre indigne qui, longtemps hérétique en secret, avait enfin jeté le masque et s'était déclaré luthérien.

Sous l'impulsion vigoureuse et intelligente du nouveau directeur, le collège des Trois Couronnes ne tarda pas à parvenir à un haut degré de splendeur. On y vit refleurir, avec les bonnes études, les pratiques de la piété chrétienne depuis longtemps oubliées. Il fut réglé qu'aucun élève ne serait admis à suivre les cours, s'il n'avait

d'abord mis ordre aux affaires de sa conscience par la confession ; et, spectacle alors inouï, dit un historien, un grand nombre d'écoliers s'approchaient de la sainte table tous les huit jours, et la plupart des autres, tous les quinze jours. La prospérité littéraire n'était pas moins grande. Le P. Rhetius mettait en œuvre toutes les industries pour stimuler et enflammer l'ardeur des étudiants. Ceux-ci se pressaient en foules toujours plus grandes au pied de la chaire des professeurs. En deux années, leur nombre s'éleva de deux cents à huit cents ; on comptait parmi eux des enfants de la première noblesse rhénane. Les villes voisines réclamèrent des institutions semblables pour opposer une barrière aux envahissements de l'hérésie. Le P. Rhetius dut aller présider à la fondation des collèges de Trèves et de Mayence.

A tous ces travaux, il ajoutait ceux de la prédication et de la confession : une multitude de pécheurs et d'hérétiques furent ramenés par lui à la sainte Église et à Dieu. On ne saurait croire, dit le P. Hartzheim dans sa *Bibliothèque*, quelles peines il s'est données pour conserver à Cologne la pureté de sa foi, les démarches qu'il a faites auprès des magistrats, des autorités ecclésiastiques, des princes voisins et même de l'empereur, pour fermer la ville aux luthériens, anabaptistes et calvinistes, qui cherchaient sans cesse à y pénétrer et à s'y fixer. Aussi quand il tomba sous le couteau d'un insensé, qui le tua dans un accès de folie furieuse avec les PP. Léonard Kessel et Nicolas Faber, la cité tout entière témoigna sa douleur et fit des funérailles magnifiques à celui qu'elle considérait comme un de ses plus illustres enfants et plus insignes bienfaiteurs. Le P. Rhetius n'avait que quarante-deux ans ; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

ORLANDINUS, *Histor. Soc.*, *lib.* 16, *n.* 25, *p.* 401. — SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 4ª, *lib.* 2, *n.* 48 *seqq.*, *p.* 45. — HARTZHEIM, *Biblioth. Colon.*, *p.* 195. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rheni Infer.*, *lib.* 6, *c.* 7, 8, *p.* 143 *seqq.* — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 495. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1705. — JOS. HANSEN, *Rheinische Akten zur Geschichte des Jesuiten-ordens* 1542-1582, *Bonn*, 1896, *p.* 696 *et passim*, Cf. *Indicem.*

XXVII OCTOBRE

—

* Le vingt-septième jour d'octobre de l'an 1727, mourut à Mariaschein, près de Graupen en Bohême, le P. Henri Raab, âgé de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-huit dans la Compagnie. Il venait de quitter le séminaire de Kommotau qu'il avait gouverné pendant huit années, et se trouvait à peine depuis quinze jours à Mariaschein, lorsqu'il succomba au mal qui depuis longtemps minait ses forces. L'humilité, l'esprit de prière et de sacrifice avaient formé les traits dominants de sa vertu. Au rapport d'un témoin très digne de foi, et prêt, disait-il, à confirmer par serment la vérité de ses paroles, le P. Raab, la veille des principales fêtes de Notre-Seigneur et de la très sainte Vierge et presque tous les jours de carême, se flagellait lui-même ou se faisait flageller par une main étrangère avec une rigueur impitoyable, jusqu'à faire jaillir le sang en abondance de ses épaules. Après sa mort, on ne vit pas, sans une certaine horreur, les cilices et les autres instruments de pénitence, par lesquels ce fidèle disciple de Jésus crucifié tourmentait sa chair.

Le P. Raab ne pratiquait pas dans un moins haut degré la mortification intérieure. Il avait horreur de tout ce qui sent l'éclat et les préséances. Son plus cher désir eût été de passer sa vie dans une classe de grammaire, et après avoir conduit ses élèves jusqu'au seuil des humanités, de redescendre aux premiers éléments et de parcourir ainsi toujours la même carrière. L'obéissance

seule put obtenir de lui qu'il acceptât quelques-unes des charges de la Compagnie et commandât aux autres. Il fut enseveli au pied de l'autel de Notre-Dame des Sept-Douleurs, à laquelle il avait toujours eu une tendre dévotion.

Litteræ annuæ Resident. S. J. Grupnæ ad ann. 1727 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-septième jour d'octobre de l'an 1759, mourut à Posega, en Hongrie, le P. Joseph Minulovich, né en Dalmatie. La délicatesse de sa santé lui avait fermé la route des Indes, où il avait vainement demandé d'aller porter l'Évangile. Les provinces de la Basse Hongrie soumises à la domination ottomane réservaient à son zèle un autre théâtre non moins fécond en fatigues et en fruits de salut. D'abord prédicateur à Posega, Fünfkirchen et Eszek, il se consacra ensuite aux missions de campagne placées sous le patronage de saint François Régis. L'ignorance du peuple de ces contrées était extrême ; très rares étaient ceux qui connaissaient les premiers éléments de la foi. Le P. Milunovich se fit à la fois catéchiste et maître d'école.

Le jour étant pris par les travaux des champs, c'est le soir, à la veillée, qu'il donnait ses leçons. Cependant les heures du jour ne demeuraient pas inactives. Il s'occupait des bergers ; il allait à leur recherche dans les bois, les attirait par de petits présents, et leur apprenait à lire et à écrire, tout en leur parlant de Dieu et de la religion. Plusieurs par insouciance essayaient-ils de se dérober à ses pieuses importunités, sous prétexte qu'ils ne pouvaient laisser la garde de leurs troupeaux, l'homme de Dieu se faisait pas-

teur à leur place pour leur donner le temps d'étudier. Ses peines furent largement récompensées. Dans ces régions, dit l'historien, on ne trouverait pas maintenant un hameau où bon nombre de gens ne sachent lire, et ne soient en état d'expliquer la doctrine chrétienne à leurs compatriotes moins avancés.

Au retour de ces courses apostoliques, le P. Milunovich trouvait d'autres travaux : c'étaient les pauvres, les malades, les prisonniers, les condamnés à mort qui absorbaient son temps ; de nombreuses conversions d'hérétiques et de pécheurs furent la récompense de son zèle. Obligé la dernière année de sa vie, par l'affaiblissement de ses forces, de renoncer à l'apostolat des campagnes, il ne consentit pas à s'ensevelir dans le repos. Il demeurait de longues heures assis à la porte du collège, et apprenait aux enfants, qui se pressaient toujours en foule autour de lui, à connaître et aimer Notre-Seigneur et la sainte Église. Quand son mal se fut aggravé encore et l'eut condamné à garder la chambre, ce véritable apôtre resta fidèle à lui-même, et jusque dans les bras de la mort, pour ainsi dire, on l'entendit parler à ceux qui venaient le visiter, avec l'ardeur et la véhémence d'un cœur embrasé de l'amour des âmes et de Dieu. Le P. Minulovich expira très saintement à l'âge de cinquante ans, et vingt-six ans, jour pour jour, après son entrée au noviciat.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1759 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 230. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1102.

---

* Le vingt-septième jour d'octobre de l'an 1760, mourut à Prague le P. Antoine Koniass, que ses travaux en Bohême et en Moravie,

dit l'auteur de son éloge, rangent sans conteste parmi les plus illustres apôtres de sa patrie dans ces derniers temps. Il était né à Prague, et à dix-sept ans, vainqueur des plus redoutables oppositions du monde et de l'enfer, il était entré au noviciat de Brünn. Dès qu'il eut terminé les épreuves ordinaires de la formation religieuse et littéraire, il fut appliqué au ministère apostolique.

Pendant trente-sept années, dont vingt-cinq dans les célèbres missions dites de la pénitence, établies sur le modèle de celles du P. Paul Segneri, il se dépensa, dit encore son biographe, sans égard à son repos, ni même à sa vie. C'est une sorte de miracle, ajoute-t-il, que le P. Koniass, malgré des maux de tête continuels et très violents, et plusieurs infirmités très pénibles, ait eu assez de forces pour faire souvent cinq sermons le même jour en tchèque et en allemand, devant des milliers d'auditeurs accourus pour l'entendre. Cependant il lui arriva plus d'une fois, brisé par la fatigue, de tomber en défaillance ; et au milieu des larmes et des sanglots de l'immense foule, on l'emportait demi-mort de la chaire dans sa chambre.

Les cœurs les plus endurcis ne pouvaient résister à la véhémence de ses paroles toutes pénétrées de l'esprit de Dieu. Un villageois perdu de crimes refusait obstinément de se convertir. Mais à peine eut-il entendu le P. Koniass, une lourde chaîne au cou, décrire en termes animés la terrible scène du jugement général, qu'il fut changé et vaincu. S'ouvrant un passage à travers les flots de la multitude, il gravit les degrés de la chaire, se jeta aux pieds du prédicateur et, devant tout le peuple interdit, lui fit à haute voix le récit de ses longs égarements.

Le P. Koniass avait déclaré une guerre implacable aux mauvais

livres, surtout à ceux que les prédicants semaient de tous côtés à profusion pour corrompre la pureté de la foi. Ses compagnons d'apostolat affirment qu'il en arracha des mains des fidèles et en jeta au feu plus de trente mille. Un riche seigneur avait dans son château une imprimerie clandestine, au service de l'hérésie. Le missionnaire l'apprend et, avec l'appui de l'autorité publique, il fait saisir les presses, charge sur douze chariots tous les ouvrages qu'il trouve au manoir et les livre aux flammes. A cet acte de vigueur apostolique, le gentilhomme entre en fureur; mais peu après, assistant à un sermon de l'homme de Dieu, il se convertit et devient l'ami et le plus zélé collaborateur de celui dont il avait juré la perte.

C'était en effet une des industries du P. Koniass ; à la presse qui propageait l'erreur, il opposait celle qui défendait la vérité. La *Bibliothèque de la Compagnie* cite tel de ses opuscules, écrit en tchèque et en allemand, qui se répandit à plus de cent mille exemplaires. Après les travaux du jour, le P. Koniass consacrait une partie de la nuit à la composition de ses ouvrages de controverse et de piété, et à de longs entretiens avec Notre-Seigneur dans la prière ; et comme si les fatigues de son apostolat n'avaient pas encore suffi à contenter son désir de se consumer pour le salut des âmes, il y ajoutait de très rudes mortifications extérieures et faisait de son corps une victime d'expiation. Cet homme admirable mourut frappé par un coup soudain à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem. anno 1760 *(Archiv. Rom.)*. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1187. — Pelzel, *Boemische Gelehrte, p.* 184.

XXVIII OCTOBRE

—

* Le vingt-huitième jour d'octobre de l'an 1627, mourut à Fünfkirchen en Hongrie le P. Georges Zuetich, vaillant ouvrier apostolique. Il n'était encore qu'en troisième année de théologie, lorsque enflammé du désir de travailler au salut des âmes et de beaucoup souffrir pour Notre-Seigneur, il sollicita avec des instances réitérées la grâce d'être envoyé à Fünfkirchen, qui était alors sous la domination turque, pour y soutenir le courage des catholiques exposés au péril de perdre leur foi. Le P. Zuetich y travailla six années entières avec un zèle et une intrépidité, que ne purent ni lasser ni effrayer les menaces et les injures des musulmans et des hérétiques ariens ou protestants ; et il fut heureux de sacrifier ses forces et sa vie dans ce laborieux apostolat. Il fut emporté par une mort prématurée à l'âge de quarante ans, dont il avait passé seize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-huitième jour d'octobre de l'an 1697, mourut à Lisbonne le P. Léopold Fuess, de Brunswick. Il avait, pendant plusieurs années, dirigé à Neuburg l'éducation des enfants de Guil-

laume, Électeur Palatin. En 1687, la fille de l'Électeur, Marie Sophie, ayant été mariée au roi de Portugal Pierre II, il dut l'accompagner, en qualité de confesseur, à la cour de Lisbonne. Il exerça cette charge dix années environ, avec autant de prudence et de discrétion que de zèle et de fruit. Il était avant tout l'homme de Dieu. Chaque jour, il donnait plusieurs heures à l'oraison, et faisait deux fois par an les Exercices spirituels de notre Bienheureux Père. Il gardait alors une solitude complète, et fermait sa porte à toutes les visites du dehors. La reine elle-même étant venue le voir, il se fit excuser auprès d'elle : « Sa Majesté sait très bien, ajouta-t-il, que pendant ces jours, je ne vois absolument personne ».

Le P. Fuess aimait à se retirer quelquefois au milieu des novices et à partager leurs exercices. Il assistait avec eux à la lecture spirituelle et aux points de la méditation, servait à table et à la cuisine, faisait l'accusation de ses fautes au réfectoire ; et ces exemples d'humilité produisaient sur ces jeunes gens une impression salutaire et profonde. Son angélique modestie rappelait celle de saint Louis de Gonzague, et était pour toute la cour de Lisbonne un grand sujet d'édification. Il avait pour confesseur le P. Jean de Fonseca, et lui rendait compte de sa conscience avec la candeur et la simplicité d'un novice. C'est entre ses bras qu'il remit doucement son âme à Dieu, au moment où il venait de prononcer avec amour le très saint nom de Jésus. Il était âgé de cinquante-cinq ans et en avait passé quarante dans la Compagnie.

Franco, *Imagem da virtude em o noviciado... de Lisboa*, *p.* 873. — Patrignani, *Menol.*, 26 *ottob.*, *p.* 198. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1054.

XXIX OCTOBRE

—

*Le vingt-neuvième jour d'octobre de l'an 1763, mourut à Augsbourg le P. Ignace Schwartz, également remarquable par la science et par la vertu. Après avoir enseigné les belles-lettres et la philosophie, il occupa quatorze ans de suite, au milieu d'un concours toujours croissant d'auditeurs, la chaire d'histoire à l'université d'Ingolstadt, et passa presque tout le reste de sa vie dans le gouvernement des collèges de Fribourg en Brisgau, de Soleure, Lucerne et Elwangen. Ses *Collegia historica* ou *Questions historiques*, pour éclaircir et résoudre les difficultés soulevées au nom de l'histoire par les protestants, lui ont mérité le nom de marteau des hérétiques. Au jugement de Feller, cet ouvrage en neuf volumes est « plein de recherches et de bonne critique ; et on peut le regarder comme un des derniers fruits du génie de l'histoire ».

Le P. Schwartz n'était pas moins saint religieux que savant historien. L'auteur de sa notice rappelle son amour de la vie commune, son union à Dieu par la prière, sa dévotion filiale à la très sainte Vierge, 'son inépuisable charité pour les pauvres, et surtout son admirable obéissance dans l'exercice de laquelle il voulut exhaler son dernier soupir. Il se débattait dans une agonie qui paraissait bien longue à ses désirs d'aller jouir de Dieu. Voyant son

supérieur près de lui, il le supplia à mains jointes de finir sa peine en lui ordonnant de mourir, et même, ajouta-t-il, *cum præcepto obedientiæ*. Le supérieur se refusa longtemps à une telle prière. Enfin il se laissa toucher; et, le même jour, le moribond, comme si cet ordre avait brisé ses chaînes, s'envola doucement dans la gloire, à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super., *ann.* 1763 (*Archiv. Rom.*). — Mederer, *Annales acad. Ingolstad.*, *p.* 208. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 946. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 452. — Lipowski, *Jesuiten in Baiern*, *p.* 264.

XXX OCTOBRE

—

Le trentième jour d'octobre de l'an 1634, mourut à Presbourg le P. Georges Kaldi, hongrois. Au témoignage du cardinal Pierre Pazmany, la Hongrie tout entière aurait pu à peine se glorifier d'un homme comparable au P. Kaldi, pour les services rendus à la foi. Il n'avait pas craint, à Tyrnau, de braver en face la colère du terrible Bethlem-Gabor, en lui reprochant avec une liberté tout apostolique d'avoir livré aux Turcs des milliers de chrétiens. La sainte fermeté de sa parole en imposa tellement à cet homme, qu'au lieu de lui faire trancher la tête, il l'admit respectueusement à sa table, et ne le congédia qu'avec une large aumône, pour l'impression de ses livres contre l'hérésie.

C'est encore au P. Kaldi que les Hongrois doivent leur traduction catholique de la bible en langue vulgaire, purgée de toutes les erreurs des ariens, des hussites et des luthériens. Son zèle lui fit trouver le moyen de la composer dans les courts moments de loisir que lui laissaient ses grandes occupations de Maître des novices et de Recteur. Le P. Kaldi mourut à l'âge de soixante-quatre ans dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 30[a] *octob.*, *p.* 251. — DREWS, *Fasti Societ.*, 30[a] *octob.*, *p.* 424. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 291. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 897. — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 165. — TANNER, *Societas Jesu apost. imitatr.*, *p.* 644. — PATRIGNANI, *Menol.*, 30 *ottob.*, *p.* 223. — KAZY, *Histor. univers. Tyrnav.*, *part.* 1[a], *lib.* 2, *n.* 22, *p.* 64. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 3, *p.* 731.

XXXI OCTOBRE

—

* Le trente-et-unième jour d'octobre de l'an 1756, mourut à Czegkow, petite résidence dépendant du collège d'Olmutz en Bohême, le P. Gaétan Brisigell, d'une noble famille de Bohême et entré à l'âge de quinze ans dans la Compagnie. C'était, dit l'annaliste de sa Province, un véritable compagnon de Jésus, d'une humilité profonde, plein de mépris pour les vanités, toujours en quête des ministères obscurs et de tout ce qui pouvait l'abaisser. Il remplit pendant vingt-huit ans l'office de catéchiste des petits enfants avec une ardeur et une diligence qui ne se démentirent jamais. Ses autres vertus n'étaient pas moins admirables. Au moment de la mort, une de ses grandes consolations, disait-il, était de n'avoir jamais fait aucune réplique aux ordres de ses supérieurs.

Tendrement dévoué à la Compagnie, et plein de reconnaissance pour la grâce de sa vocation, il gravait sur le marbre, disait-il encore, pour ne l'oublier jamais, tout le bien qu'il en avait reçu; et sur le sable, pour en perdre aussitôt la mémoire, ce qu'il lui était arrivé d'y souffrir. Après de grandes douleurs supportées avec une inaltérable résignation, le P. Brisigell s'endormit saintement dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-sept ans.

Litteræ annuæ Provinc. Bohem. ad ann. 1756 *(Archiv. Rom.).*

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

Ier NOVEMBRE

—

* Le premier jour de novembre de l'an 1675, mourut à Trieste le P. ANTOINE JOANELLI, né à Bergame, mais entré au noviciat de Leoben, dans la Province d'Autriche, où il passa toute sa vie religieuse. C'était un homme d'une vertu consommée, vénéré comme un saint par les Nôtres et par les étrangers. Ses flagellations sanglantes, ses jeûnes et ses autres pénitences, son angélique pureté, son union à Dieu, les grâces extraordinaires qu'il avait plus d'une fois obtenues par l'intercession de saint François Xavier lui avaient mérité cette réputation. Le P. Joanelli avait en effet une dévotion particulière au grand apôtre des Indes. Il ne refusait rien de ce qu'on lui demandait en son nom, et il en obtenait lui-même tout ce qu'il voulait.

Un Scolastique déjà désespéré des médecins était sur le point de rendre le dernier soupir. Le P. Joanelli célébra la messe pour lui à l'autel du saint; et s'approchant ensuite du moribond: « Vous ne mourrez point, lui dit-il avec assurance ; car lorsque je ne serai plus, c'est vous qui devrez promouvoir le culte de saint François Xavier ». Le Scolastique revint en effet à la santé. On cite encore d'autres faits du même genre. Quand le P. Joanelli fut à son tour sur son lit de douleur, consumé par la maladie qu'il avait contractée, dit-on, en soignant les pauvres, il ne cessait de s'entretenir avec le P. Marcel Mastrilli, un des plus illustres clients de son saint bien aimé. Il mourut un vendredi, ainsi qu'il l'avait désiré; il était âgé de soixante-sept ans et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Prov. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le premier jour de novembre de l'an 1734, mourut dans une sainte vieillesse à Laibach le F. MATHIAS RAFFPÖCK, Coadjuteur temporel, modèle accompli des vertus de son degré. Il se sanctifia par sa fidélité aux petites choses et son incomparable attention à bien faire tout ce dont il était chargé. Il y apportait tant de soin et de perfection qu'il était comme passé en proverbe de dire quand un office était bien rempli : « C'est le F. Mathias qui s'est occupé de cela ». Ce saint Frère paraissait insensible à la fatigue ; il travaillait sans nul souci de lui-même, presque au-delà de ses forces.

« Quand je ne pourrai plus travailler, disait-il, je demanderai à Dieu de mourir ; car je ne suis entré dans la Compagnie que pour m'y dépenser à son service ». Le F. Mathias Raffpöck expira très saintement à l'âge de soixante-quatorze ans, quarante-huit ans après son entrée au noviciat.

Litteræ ann. Provinc. Austr. ann. 1734 *(Archiv. Rom.).*

II NOVEMBRE

—

Le deuxième jour de novembre de l'an 1642, les PP. Laurent Passoke, silésien, et Mathieu Cramer, né à Krummau, en Bohême, furent massacrés par les luthériens, à la bataille de Leipzig, pendant qu'au milieu de la déroute des catholiques, ils étaient occupés l'un et l'autre à entendre les confessions des mourants. Le P. Passoke était déjà tombé à deux reprises différentes entre les mains des Suédois, dont la haine pour les membres de la Compagnie ne lui avait épargné aucune sorte de mauvais traitements. Au milieu même des troupes impériales, il avait été comme par mégarde confié aux soins d'un officier hérétique, qui le laissait souvent à jeun des journées entières ; mais le serviteur de Dieu, bien loin de se plaindre, regardait toute souffrance au service des âmes comme un gain. Sommé par un suédois victorieux de blasphémer le nom de la très sainte Vierge, s'il voulait avoir la vie sauve, il se mit aussitôt à bénir à haute voix la Reine du ciel, et à l'instant même, il tomba frappé de mort de deux coups d'épée et de pistolet.

Le soir de la bataille, le prince de Lauenburg, fanatique protestant, qui avait de sang-froid brûlé la cervelle au P. Cramer, se glorifia devant le général Torstenson et l'état-major suédois, d'avoir

fait descendre aux enfers, avec le zèle d'Elie et de Phinée pour la parole de Dieu, ce chien de papiste, dans l'exercice même de son idolâtrie. Le P. Cramer était âgé de trente-cinq ans et son compagnon de quarante-deux ; ils en avaient l'un et l'autre passé dix-huit dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 3, *n.* 183, *p.* 807. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 2ª *nov.*, *p.* 258. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 2ª *nov.*, *p.* 428. — Patrignani, 2 *nov.*, *p.* 13. — Alegambe, *Mortes illustr.*, *p.* 560. — Tanner, *Societ. Jesu militans*, *p.* 115.

---

* Le deuxième jour de novembre de l'an 1638, moururent à Prague les Pères Jacques Drabetius et Wolffgang Silvanus, victimes l'un et l'autre de leur dévouement au service des pestiférés.

Le P. Jacques Drabetius s'était signalé déjà par son courage et sa générosité. Pendant qu'il faisait sa philosophie à Prague, la peste se déchaîna sur cette ville avec une violence inouïe. Ses compagnons d'études furent envoyés au loin en lieu sûr ; mais pour lui, il demanda et obtint la faveur de se consacrer au service des malades, au péril de sa vie. Dans une autre circonstance, il fit preuve d'une intrépidité non moins grande. Les troupes saxonnes avaient envahi la petite ville de Gitschin où il remplissait les fonctions de curé. Les Pères du collège avaient eu le temps de se mettre en sûreté. Seul le P. Drabetius, comme un bon pasteur, ne voulut pas s'éloigner de son troupeau. Bientôt découvert, il allait être emmené captif, lorsque sa présence d'esprit le sauva. Se souvenant que ces hérétiques avaient au moins conservé la pratique

du baptême : « Je ne crois pas, leur dit-il avec un grand calme, que vous pensiez à m'emmener bien loin ; je suis curé ici, et c'est moi qui baptise les enfants ; je ne pourrais pas m'absenter longtemps ». Dieu voulut que ces paroles fussent bien accueillies ; il fut laissé au milieu de son peuple. Le P. Drabetius était donc préparé de longue main à tous les sacrifices ; aussi, à la nouvelle invasion de la peste, ne ménagea-t-il pas son dévouement. Frappé au chevet des malades et sentant que le coup était mortel, il reçut les derniers sacrements, se fit porter hors du collège pour ne communiquer son mal à personne, entonna un chant de joie et de reconnaissance et mourut, dit l'historien de la Province de Bohême, en véritable triomphateur. Il était âgé de quarante ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Le P. Wolffgang Silvanus n'eut pas une fin moins belle. Il était âgé de cinquante-quatre ans et en avait passé trente-six dans la Compagnie, comme prédicateur, Recteur, Procureur de la Province et ministre de la maison professe de Prague. C'est en se dévouant, selon le devoir de sa charge, au service de ses frères, qu'il contracta le mal dont il mourut. Telle en était la violence qu'il fut bientôt à toute extrémité. Saisissant alors son crucifix et l'élevant au-dessus de sa poitrine : « Avec ce bouclier, dit-il, je serai victorieux de tous mes ennemis ». Un ou deux jours après, il expira plein de joie de donner sa vie pour son prochain et pour Dieu.

Alegambe, *Heroes et Victim.*, *p.* 412 *et* 413. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 2, *n.* 167, *p.* 485 *seqq.*

III NOVEMBRE

—

Le troisième jour de novembre de l'an 1643, mourut à l'université de Gratz le P. PAUL GULDIN, né à Saint-Gall en Suisse, d'une famille d'artisans séduite par l'hérésie. Ses parents, pour montrer qu'ils connaissaient les Livres Saints, lui avaient donné le nom d'Habacuc ; mais à l'époque de sa conversion au catholicisme à l'âge de vingt ans, le jeune homme changea ce nom en celui de Paul ; et comme alors il n'avait fait d'autres études que celles d'orfèvre, il entra en qualité de Frère Coadjuteur au noviciat de Landsberg, sur le conseil d'un saint religieux de l'Ordre de saint Benoît.

Il vivait humblement et travaillait avec courage dans son degré depuis douze ans, lorsque son rare talent à construire des instruments d'astronomie fit découvrir en lui, comme par hasard, une aptitude fort extraordinaire pour les sciences mathématiques, et malgré ses instances pour vivre et mourir en simple Frère Coadjuteur, il fut envoyé à Rome et commença ses études à l'âge de trente-deux ans. Dieu bénit visiblement son obéissance ; il fut bientôt en état de comprendre, de parler et d'écrire le latin et le grec avec autant de facilité que d'élégance, et composa les remarquables ouvrages qui ont rendu son nom célèbre parmi les savants. Mais au milieu des louanges que lui attirait son mérite, le P.

Guldin n'estimait rien tant que de se dévouer aux plus humbles ministères auprès des malades, et d'exposer même sa vie au service des pestiférés. Il mourut saintement à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

AGRICOLA, *Histor Provinc. German. Super.*, *n.* 663 *seqq.*, *p.* 190. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 647. — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 113. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1946.

---

* Le troisième jour de novembre de l'an 1679, mourut à Leutmeritz en Bohême le P. ADAM HENRI HEINEL, né de parents hérétiques, convertis peu après sa naissance par nos Pères. A huit ans, écolier de notre collège d'Eger, sa ville natale, il savait déjà faire oraison ; les jours de congé, il se retirait dans un coin ou quelque grenier pour méditer les mystères de la Passion, et se flagellait ensuite âprement. Notre-Seigneur l'attirait ainsi de bonne heure près de sa croix ; car il voulait le sanctifier par la souffrance, et en faire un modèle de patience et de résignation à sa très sainte volonté.

En entrant au noviciat à l'âge de vingt-et-un ans, Henri Heinel apportait un ardent désir de se dépenser sans réserve pour Dieu. Mais à peine eut-il prononcé ses premiers vœux, qu'il fut assailli des douleurs de la goutte, qui firent un cruel martyre du reste de sa vie. Plus rares dans les commencements, elles lui permirent de faire sa régence et ses études ; mais avec les années, les crises se rapprochèrent et devinrent enfin presque continuelles. Au milieu des plus violents assauts, le P. Heinel, avec un héroïque courage, demeu-

rait fidèle à ses exercices de piété ; il redisait souvent la belle prière de saint François Xavier : *O Deus, ego amo te*, et son visage s'éclairait d'une douce joie. Enfin ses forces cédèrent aux attaques redoublées du mal, et le généreux disciple de la croix remit saintement son âme entre les mains de Dieu, à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

* Le troisième jour de novembre de l'an 1812, mourut à Polotsk, victime de son dévouement au service des malades, le P. Remi Küfferlin, né à Scheer en Souabe. A l'âge de quarante-trois ans, jaloux de suivre de plus près Notre-Seigneur, il abandonna son bénéfice et traversant toute l'Allemagne, alla demander une place parmi les novices de la Compagnie à Dünabourg. Sa maturité et son expérience lui firent bientôt confier la direction spirituelle des jeunes religieux de langue allemande. On ne saurait dire, écrit son biographe, le bien qu'il leur a fait par ses exhortations communes, ses entretiens particuliers et l'exemple de ses vertus. Ame droite et sans feinte, obéissant en toutes choses aux supérieurs avec empressement et l'air épanoui, faisant bien tout ce qu'il faisait, il était véritablement chéri de Dieu et des hommes. Cette vertu aimable était prête aux plus grands sacrifices.

Les hôpitaux de Polotsk regorgeaient de soldats allemands entraînés en Russie à la suite de Napoléon. Ces malheureux, blessés ou malades, gisaient pêle-mêle, étendus sur le sol, sans secours,

dévorés par la vermine, en proie à la faim, à la soif, dans une atmosphère empestée. Le P. Küfferlin s'enferma au milieu d'eux, leur prodiguant du matin au soir les secours de la plus héroïque charité, leur distribuant des vêtements, du pain, des remèdes, et par-dessus tout les consolant, les réconciliant avec Dieu et les aidant à bien mourir. Trois mois entiers, il poursuivit cette œuvre de dévouement et d'abnégation avec une ardeur et une constance qui ravissaient le cœur de ces pauvres soldats et de leurs officiers. Mais tant de fatigues épuisèrent ses forces ; il expira après quelques jours seulement de maladie, heureux de donner sa vie, à l'exemple du bon Maître, pour le salut de ses frères. Il avait vécu huit ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. in colleg. Polocens. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

IV NOVEMBRE

—

Le quatrième jour de novembre de l'an 1669, mourut au collège de Klattau en Bohême, le P. François Freidenberg, âgé de trente-et-un ans, dont il avait passé un peu plus de quinze dans la Compagnie. Au noviciat de Brünn, le Père Maître des novices l'appelait le séraphin du tabernacle, tant il paraissait pénétré au pied des autels de la présence sensible de Dieu. A défaut de la grâce des missions et du martyre, qu'il désirait ardemment, il s'était offert à ses supérieurs pour professer toute sa vie les dernières classes de nos collèges, et enseigner aux enfants les premiers éléments de la grammaire et du catéchisme. La faiblesse de sa santé le fit retenir dans sa Province ; il y remplit l'emploi de ministre à peu près depuis son sacerdoce jusqu'à sa mort. Les jeunes professeurs, les Frères Coadjuteurs et les malades devinrent par dessus tout l'objet de sa vigilante charité ; il avait un art merveilleux et des délicatesses, qui rappellent celles de saint Ignace, pour leur conserver tout à la fois le dévouement religieux, les forces du corps et la joie de l'âme.

Lui seul ne se jugeait digne d'aucun soulagement ; bien que tourmenté par une fièvre qui ne le quitta presque pas durant des années entières, il ne laissait pas de porter habituellement le cili-

ce, et de se flageller chaque jour, inspirant ainsi une salutaire confusion et une sainte émulation aux religieux les moins mortifiés. La grande dévotion du P. Freidenberg était d'adorer et de louer, pour ainsi dire à chaque instant, la Très Sainte Trinité ; il invitait tour à tour les saints, les anges et toutes les créatures à la glorifier et à la bénir avec lui. Les trois personnes divines l'en récompensèrent plus d'une fois par des grâces très précieuses. Une des dernières années de sa vie, Notre-Seigneur daigna lui apparaître et le féliciter d'avoir mis dans cette Trinité adorable toutes ses espérances de salut. Dans une autre circonstance semblable, le divin Enfant lui montra le haut degré de gloire dont il devait un jour être couronné dans le ciel.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Arch. Rom.). — Patrignani, *Menolog.*, 4 *nov.*, *p.* 25.

---

* Le quatrième jour de novembre de l'an 1627, mourut à Landsberg le F. Jean Swinckerick, Coadjuteur temporel, emporté dans la première fleur de son âge, mais déjà religieux d'une vertu consommée. Au noviciat de Landsberg, où il avait été conduit, par une disposition toute spéciale de la divine Providence, à l'âge de dix-neuf ans, il parut dès le premier jour le modèle des plus avancés. Il fit en particulier de tels progrès dans l'oraison, que les prêtres eux-mêmes se mettaient en quelque sorte à son école pour apprendre de lui le secret de s'entretenir avec Dieu. Les jours où il avait reçu le corps de Notre-Seigneur, le F. Schwinckerick

semblait porter un brasier dans sa poitrine. Une modestie angélique et qui rappelait, disait-on, celle de saint Louis de Gonzague illuminait ses traits et inspirait le respect et le recueillement.

Sa piété ne le détournait pas du travail. Il se portait au contraire avec une ardeur extraordinaire à toutes les occupations de son degré, surtout aux plus humbles et aux plus pénibles. Il faisait toute chose avec une application, que plusieurs étaient tentés de trouver excessive, mais qui lui était inspirée par son grand esprit de foi. Au témoignage de ses compagnons, la seconde année de son noviciat ne fut qu'une suite ininterrompue des plus belles vertus. Notre-Seigneur se hâtait de faire mûrir ce fruit qu'il voulait bientôt cueillir. Le F. Swinckerick fut atteint d'une maladie de langueur qui ne tarda pas à devenir menaçante ; il l'accueillit avec joie et reconnaissance comme le meilleur présent des mains de Dieu et l'agréable messagère de son prochain départ pour le ciel. Il expira saintement, presque au lendemain du jour où il s'était donné à Dieu et à la Compagnie par les premiers vœux.

Histor. Provinc. German. Superior., t. 4, decad. 9, *n.* 615 *seqq., p.* 453 *seqq.*

---

* Le quatrième jour de novembre de l'an 1635, mourut à Constance le F. Christophe Ferlinger, Coadjuteur temporel, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il avait rempli avec une grande perfection les offices de sacristain et de portier, et s'était surtout signalé par une tendre charité envers les pauvres,

qui venaient demander l'aumône à la porte du collège. Cependant, lorsque la peste se déclara dans la ville, le F. Ferlinger ne put se défendre d'un vif sentiment de crainte et d'une sorte d'horreur. Mais par la force d'une âme habituée à la lutte, dominant ces révoltes involontaires, il s'offrit à servir de compagnon aux prêtres qui allaient assister les malades, et nul ne fit paraître plus d'ardeur et d'intrépidité. Frappé par le redoutable fléau, il accepta les souffrances et vit venir la mort avec une joie extraordinaire, montrant ainsi, dit l'historien de la Province de Haute-Allemagne, qu'il y a plus de joie à vaincre la nature qu'à lui laisser l'empire. Le F. Ferlinger était âgé de cinquante-et-un ans et en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victim...*, *p.* 380. — *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *decad.* 10, *n.* 635, *p.* 353.

---

* Le quatrième jour de novembre de l'an 1718, mourut à Skalitz en Hongrie le P. Jean Golski, après avoir consacré les trente-six dernières années de sa vie à l'évangélisation des villes et des campagnes. Trois mille hérétiques ou schismatiques lui durent leur retour à la vraie foi. Son incomparable charité et ses autres vertus apostoliques lui avaient acquis la réputation d'un saint et donné une autorité à laquelle ne pensaient pas à résister ceux mêmes qui méconnaissaient les lois de Dieu et de l'Église. Ainsi on le vit plus d'une fois imposer des amendes à ceux qu'il rencontrait, les jours de dimanches et de fêtes, occupés à des travaux

défendus, et même se saisir de quelques-uns de leurs outils, dont il distribuait ensuite le prix aux malades des hôpitaux et aux prisonniers.

Une des pratiques du P. Golski était d'ériger de grandes croix dans les villages, en signe de respect et d'amour pour le Sauveur crucifié, et en réparation des blasphèmes de l'hérésie contre l'adorable mystère du Calvaire. Lorsque ce grand missionnaire fut sur le point d'expirer à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie, on entendit s'échapper de ses lèvres ces paroles où se révèle le secret de ses incessantes fatigues : « Ils ne connaissent pas le prix d'une âme ceux qui n'aspirent pas à travailler » !

FRID. WEISER, S. J., *Vitæ Patrum... in Hungaria...*, *p.* 36.

V NOVEMBRE

—

Dans le courant du mois de novembre de l'an 1696, on ignore quel jour, fut glorieusement massacré par les sauvages le P. Henri Richter, de la Province de Bohême, âgé de quarante-trois ans dont il avait passé près de douze dans les missions espagnoles du Maragnon. « Il serait difficile, écrivait le P. Samuel Fritz, un de ses plus illustres compagnons d'apostolat, de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leurs esprits et dans leurs cœurs les maximes de l'Évangile. Il fit pendant ces douze années, le long du fleuve Ucayale, dont les tribus lui étaient confiées, plus de quarante excursions, dont la moindre était de deux cents lieues ; et dans ces courses, il lui fallait pénétrer des forêts épaisses et traverser des rivières extrêmement rapides. On a peine à concevoir, ajoute le P. Fritz, qu'un seul missionnaire, chargé du soin de tant d'âmes, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

« Dans tous ses voyages, il comptait uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie et ne voulut jamais porter avec lui

aucune provision. Il marchait pieds nus par des sentiers semés de ronces et d'épines, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux dont les piqûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger... Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il était obligé d'aller à demi-nu ; ou bien il se voyait réduit à se faire lui-même une robe d'écorce et de branches de palmier : c'était plutôt un rude cilice qu'un vêtement ».

Déjà le P. Richter avait ouvert la porte du ciel à plus de douze mille infidèles, qui s'étaient convertis à sa voix, lorsqu'un jeune indien, comblé de ses bienfaits, parvint à séduire quelques-uns de ses compatriotes, et le frappa d'un coup mortel, au moment où ce grand serviteur de Dieu se dirigeait vers des peuplades encore plus sauvages pour les gagner à Jésus-Christ. Il avait passé vingt-huit ans dans la Compagnie.

Samuel Fritz, Cf. *Lettres édifiantes et curieuses, édit.* Aimé-Martin, *Paris*, 1841 ; *t.* 2, *p.* 121. — Stöcklein, *Der neue Welt-Bott*, 2e *part.*, *n.* 51, *Lettre du* P. Wencesl. Breyer, *p.* 69 ; 5e *part.*, *n.* 111, *Lettre du* P. Samuel Fritz, *p.* 59. — Patrignani, *Menol.*, 3 *maggio*, *p.* 14. — Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten...*, *p.* 129. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1834. — de Boye, *Vita et obitus Ven. P. Henrici Wenceslai Richter... Pragæ* 1702. — Pelzel, *Boemische Gelehrte*, *p.* 120.

VI NOVEMBRE

—

Le sixième jour de novembre de l'an 1646, mourut au noviciat de Brünn le Frère Coadjuteur RUPERT LAUCHNER, victime de sa charité au service des pestiférés. Il se dévouait pour la seconde fois à cet héroïque ministère, et fut la dernière victime du fléau. Sur le point d'expirer, il annonça qu'un de nos Pères mortellement atteint ne succomberait pas pour cette fois.

Le F. Lauchner n'avait que vingt-neuf ans et en avait passé cinq dans la Compagnie, exerçant le double emploi de portier et de cordonnier. On le vénérait comme l'ange du noviciat, toujours priant et n'ayant pas de consolation plus douce que de se fatiguer pour Dieu. Sa patience et sa charité brillaient surtout, dit le P. Alegambe, lorsqu'il devait, plusieurs fois par jour, parcourir toute la maison, pour trouver un compagnon aux Pères qui avaient à sortir, et quand il lui fallait satisfaire, en temps de disette, aux importunités des pauvres qui venaient en grand nombre demander à la porte un morceau de pain.

ALEGAMBE, *Heroes et Victim. charitat., p.* 427. — PATRIGNANI, *Menolog.,* 6 *nov., p.* 37. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 4, *n.* 132, *p.* 204.

* Le sixième jour de novembre de l'an 1711, mourut au collège de Schlestadt le F. Josse Milh, Scolastique, consumé par une maladie de poitrine, à la fin de sa seconde année de régence. Il s'était profondément pénétré de la grandeur et de l'importance de sa mission auprès des enfants. Il ne négligeait rien pour stimuler leur émulation et les faire avancer dans les lettres ; mais sa première sollicitude était de les former à une vraie et solide piété. Pour y mieux réussir, il s'aidait lui-même de tous les moyens surnaturels ; ainsi il ne manquait jamais de faire une visite au Saint Sacrement au commencement et à la fin de chacune de ses classes ; il recommandait souvent ses écoliers à Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge, à leurs bons anges, dans des prières spéciales qu'il avait composées lui-même.

Durant sa maladie, le F. Milh donna d'admirables exemples de courage, de patience, de fidélité à la règle et à ses exercices spirituels. Le dernier jour de sa vie, il eut encore la force de se traîner à la salle, où se récitaient les litanies, pour payer à la Mère de Dieu et aux saints ce suprême tribut d'hommage. Il reçut le saint viatique à genoux, et après avoir souvent prononcé avec amour l'adorable nom de Jésus, il expira. Il était âgé de vingt-et-un ans et en avait passé quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.). — Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt und Rufach 1615-1765..., *herausgegeben von* Joseph Gény, *Strassburg* 1895, *ann.* 1711, *p.* 318.

VII NOVEMBRE

—

Le septième jour de novembre de l'an 1661, mourut à Geist, dans la Province du Bas-Rhin, le P. Maurice de Büren, très saint religieux et bienfaiteur insigne de la Compagnie. Dernier descendant d'une des plus illustres familles de l'empire, il était né à Büren, diocèse de Paderborn, de parents hérétiques, et avait eu pour parrains à son baptême deux des principaux chefs du protestantisme en Allemagne, Maurice, Landgrave de Hesse et Jean, comte de Nassau. Mais sa mère Élisabeth de Lohe, ayant été ramenée à la foi par des Pères de la Compagnie, l'éleva avec tout le zèle et la piété d'une âme qui sentait le prix de la grâce ; et au milieu de mille dangers, parmi toutes les séductions des cours, en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Belgique, le jeune Maurice de Büren ne perdit jamais l'innocence de son baptême, qu'il avait de bonne heure consacrée à Dieu.

Sa foi et sa vocation à la Compagnie, à l'âge de quarante ans, lui attirèrent de la part de ses proches de cruelles persécutions. Un soir même, au milieu des ténèbres et en plein hiver, il se vit interdire de force l'entrée de son propre château de Geist, bien que la profondeur des neiges permît à peine de retourner la voiture qui le portait ; il se consola de cet indigne traitement par

ces paroles de l'apôtre « *Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis.* Vous avez accepté avec joie le dépouillement de vos biens » (Hebr. 10. 34.). — Un des jours les plus heureux de sa vie était celui où il avait pu consacrer à Dieu ses immenses richesses ; il les partagea entre les indigents et les œuvres de zèle et de piété, fonda à la Compagnie deux nouveaux centres d'apostolat en Allemagne, soutint de ses libéralités les collèges de Cologne, de Spire, de Koesfeld, d'Aschaffenburg et de Munster, et ne voulut se réserver à lui-même que le dénuement et la croix. Le P. de Büren mourut à l'âge de cinquante-sept ans.

Summ. vitæ defunctor. Prov. Rhen. Infer. (Arch. Rom.). — *Menologium Soc. Jes. (allem.)* 7 *Wintermonats, p.* 98. — *Elogium Rdi P. Mauritii de Büren Societatis Jesu p. m. pro eadem Societate duarum domuum, Buranæ et Geistanæ tertiæ probationis munificentissimi fundatoris (Archiv. Rom. Necrol. Rhen. Infer.* 1627-1700, *pp.* 4 *in-f°).* — MICH. STRUNCK, *Westphalia sancta, pia, beata, t.* 2, *p.* 207. — PATRIGNANI, *Menol.*, 7 *nov., p.* 38. — *Menol. roman.*, 6 *nov., p.* 139. — GUIDÉE, *Ménol.,* 7 *nov., p.* 352.

---

* Le septième jour de novembre de l'an 1766, le P. IGNACE MÜHLWENTZL mourut au collège Saint-Clément à Prague, en grande réputation de sainteté. Au témoignage de son biographe, il était le très digne fils de notre Bienheureux Père par toutes ses vertus, mais principalement par sa fidélité aux moindres observances, son profond mépris de lui-même, son abnégation, son union continuelle avec Dieu. Les grâces extraordinaires semblent lui avoir été départies. Il pénétrait le secret des cœurs ; il annonça à plusieurs

que leur mort était proche et qu'il était temps de mettre ordre aux affaires de leur conscience.

Le P. Mühlwentzl passa les cinq dernières années de sa vie cloué sur une croix douloureuse ; mais dans un corps si amaigri qu'il ressemblait à un squelette, il portait une âme toujours forte et vaillante. Ce saint homme a mérité d'un de ceux qui l'avaient connu à Prague cet éloge, le plus beau que puisse désirer un religieux de la Compagnie : « *Nunquam visus est quidquam facere quod Societas prohibet, aut omittere quod jubet.* On ne le vit jamais rien faire de ce que la Compagnie défend, ni rien omettre de ce qu'elle commande ». Le P. Mühlwentzl mourut à l'âge de soixante-seize ans ; il en avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Bohem. ad ann. 1766 *(Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1381.

VIII NOVEMBRE

—

*Le huitième jour de novembre de l'an 1634, mourut au pensionnat de Prague, dont il était directeur, le P. Frédéric Schwabensky, d'une très ancienne et illustre famille de Moravie. Il n'avait pas encore trente ans, qu'il avait déjà converti un grand nombre d'hérétiques ; il occupa près de dix années, avec un succès grandissant, la chaire d'une des premières églises de Prague. Quand les Saxons hérétiques s'emparèrent de cette ville en 1631, le P. Schwabensky en fut chassé avec les autres Pères ; mais le désir de faire du bien aux catholiques ne tarda pas à l'y ramener fréquemment avec un émule de son zèle, le célèbre P. Adam Krawarski.

Déguisés en charbonniers, la figure noircie, et conduisant un lourd chariot attelé de bœufs, les deux Jésuites franchissaient les portes, sans éveiller les soupçons et, comme pour débiter leur marchandise, s'engageaient dans les rues de la ville et s'arrêtaient devant la maison de quelque catholique. Là, pendant qu'un enfant ou un domestique restait près de l'attelage, ils pénétraient dans les appartements, où les attendaient un certain nombre de fidèles ; et après avoir déposé leur costume d'emprunt, ils disaient la sainte messe, administraient les sacrements, donnaient de sages conseils. Leur pieux ministère rempli, ils se noircissaient de nouveau le visage,

scène touchante et naïve qui faisait tout à la fois sourire et pleurer, dit l'historien ; et ils reprenaient le chemin de leur refuge en dehors de la ville, pour revenir un autre jour ; tant la vraie charité, continue le même auteur, est ingénieuse et hardie. Le P. Schwabensky mourut prématurément épuisé de forces, à l'âge de trenteneuf ans, dont il avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem. t.* 3, *lib.* 5, *n.* 178, *p.* 972 ; *lib.* 6, *n.* 138. *p.* 1187 ; *t.* 4, *lib.* 1, *n.* 132, *p.* 196.

IX NOVEMBRE

—

* Le neuvième jour de novembre de l'an 1670, mourut à Neustadt le P. Charles Kuglmann, premier supérieur de la résidence de cette ville. Il était né à Gratz d'une noble famille ; et à quinze ans, foulant aux pieds les promesses du monde, il était entré au noviciat de Leoben. Il se fit entendre pendant vingt-et-un ans dans l'église Saint-Étienne à Vienne avec un succès toujours égal. Les mêmes applaudissements le suivirent à Neustadt. Souvent, après avoir prêché le matin dans la cathédrale, il faisait encore le catéchisme le soir, et ses instructions familières n'étaient pas moins suivies ni moins fertiles en fruits de salut que ses discours plus solennels. Le Père Général, informé du bien extraordinaire qu'il faisait par sa parole, lui décerna le beau nom de *lingua apostolica*. Lorsqu'il mourut, après avoir gouverné pendant quatre ans la nouvelle résidence de Neustadt, le premier magistrat de la ville offrit de le faire enterrer dans la cathédrale ; le P. Kuglmann, ajoutait-il, était digne des honneurs des autels. Les magistrats, le clergé séculier, les différents Ordres religieux, Cisterciens, Franciscains, Ermites de saint Paul, en un mot la cité presque tout entière accourut aux funérailles de celui que tous aimaient comme un père

et vénéraient comme un saint. Le P. Kuglmann était âgé de cinquante-huit ans ; il en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le neuvième jour de novembre de l'an 1763, mourut très saintement, au collège Saint-Clément à Prague, le P. Élie Pichler, après avoir usé ses forces dans les travaux de l'apostolat. Cependant, avant de donner carrière à son zèle, il avait été retenu dix ans dans l'étroite enceinte d'une classe de grammaire, « *sine querela*, *sine gemitu*, remarque l'auteur de son éloge, sans faire entendre une plainte ni un gémissement ». Il apprenait ainsi à se vaincre et à soumettre ses meilleurs désirs au frein de l'obéissance. Ce temps d'épreuve écoulé, et son ardeur multipliée par l'attente, il fut associé aux missionnaires, dits de la pénitence ; et pendant trente-deux ans, soit comme supérieur, soit comme simple ouvrier, il parcourut la Bohême, la Moravie, la Silésie, la Lusace, la Haute et la Basse Autriche, la Styrie, la Carinthie et la Carniole, supportant des fatigues incroyables et recueillant des fruits de salut sans nombre.

Pendant la mauvaise saison, le P. Pichler demeurait à Prague, où son zèle avait à soutenir d'autres travaux. Un crucifix suspendu au cou, il allait sur les places publiques ou pénétrait dans les maisons, enseignant le catéchisme, corrigeant les vices, exhortant tout le monde à mener une vie chrétienne. Il prenait soin des pauvres, des prisonniers, des malheureux de toute sorte. Jour et

nuit, il était prêt à voler au secours des malades et des moribonds. Quand il fut sur le point de mourir, après cette belle vie consacrée tout entière au service des âmes, on le vit saisir tout à coup son crucifix, y coller ses lèvres avec amour, et presque aussitôt après, il expira à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem. ad ann. 1763 *(Archiv. Rom.).*

X NOVEMBRE

—

* Le dixième jour de novembre rappelle la sainte mort du P. Gui Wolckenstein, arrivée l'an 1632 au collège de Munich. Le P. Wolckenstein appartenait à une noble et ancienne famille du Tyrol. Après avoir parcouru les différentes contrées de l'Europe, il entra dans la carrière ecclésiastique, où sa naissance, ses talents et ses vertus ne tardèrent pas à lui ouvrir la voie des honneurs. Il fut nommé chanoine de plusieurs grandes églises, administrateur de l'évêché de Brixen ; bientôt même il vit l'éclat d'une mitre briller à ses yeux. Mais déjà il entendait dans son cœur la voix de Dieu qui l'invitait à embrasser l'humilité de la vie religieuse sous le drapeau de saint Ignace. Les supérieurs se refusèrent longtemps à ses sollicitations pour ne pas priver le clergé séculier des services et des exemples d'un homme si éminent. A la fin, ils durent se laisser fléchir ; et à quarante-trois ans, Gui Wolckenstein revêtit les livrées de la Compagnie, au moment même où il venait de remporter une nouvelle victoire sur le monde, en déclinant l'offre de l'empereur Ferdinand qui voulait le nommer gouverneur de son fils Léopold.

En entrant au noviciat, il prit à cœur d'être le dernier de tous. Il vérifia à la lettre, dit l'historien de la Compagnie, la parole

des Saints Livres: « *Quanto magnus es, humilia te in omnibus.* Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier en toutes choses » Eccli. 3. 20.). Les offices les plus bas et les plus vils étaient ceux qu'il réclamait comme lui revenant de droit ; il s'en acquittait avec autant de soin et de diligence qu'il en avait mis autrefois aux affaires les plus importantes. Il traitait son corps sans ménagement, se chargeait plusieurs heures chaque jour d'un rude cilice, ne prenait souvent à table qu'un peu de pain et d'eau, et si les supérieurs ne l'avaient retenu, il aurait dépassé les bornes dans cette sainte haine de lui-même.

Lorsque se déchaîna la terrible peste qui fit tant de ravages en France et en Italie, pendant les années 1629, 1630 et 1631, le P. Gui Wolckenstein multiplia les instances et presque les importunités, pour obtenir de se dévouer au service des malades. La lettre qu'il écrivit au Père Général Mutius Vitelleschi mériterait d'être citée en entier, tant elle respire tout à la fois le zèle des âmes, l'humilité, la soif de l'immolation et l'amour de Dieu le plus ardent : « O bienheureux le jour, disait-il en terminant, ô fortunée entre toutes les autres l'heure où m'arriverait cet ordre : Mon Père, levez-vous ; allez dans cette ville, cette bourgade, cette maison, cette cabane où sévit le fléau ; entendez la confession de ce pestiféré ; donnez-lui l'onction sainte ; assistez ce moribond ; veillez cet agonisant ; enveloppez ce cadavre dans son suaire. Mon Très Révérend Père, je vous le déclare en toute sincérité ; si c'est pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, je suis prêt à faire tout cela ; et un homme mourant de faim ne s'approchera pas d'une table chargée de mets succulents avec autant d'avidité que j'en mettrai à coller mes lèvres sur les plaies les plus répugnantes ».

Le fléau ayant pénétré en Bavière, le vaillant serviteur de Dieu s'offrit encore une fois ; mais avant de pouvoir descendre dans la périlleuse arène, il fut lui-même surpris par un autre mal qui l'emporta rapidement à l'âge de quarante-neuf ans, dont il avait passé six en religion.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 17, *n.* 67, *p.* 589. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 5, *dec.* 10, *n.* 152 *seqq.*, *p.* 68 *seqq.*

XI NOVEMBRE

—

Le onzième jour de novembre de l'an 1594, mourut à Augsbourg le P. Théobald Stoz, surnommé le père des misérables et des abandonnés. Les malfaiteurs, condamnés au dernier supplice, étaient aussi très particulièrement l'objet de sa charité. On le vit un jour avec admiration rester de longues heures, sous un soleil dévorant, près d'un malheureux, qui allait expirer sur la roue, afin de le consoler et d'empêcher que la douleur ne lui arrachât une parole de désespoir ou de murmure contre Dieu. On croit que Notre-Seigneur lui fit connaître d'avance l'heure de sa mort. Avant d'entrer en agonie, il exhorta tous les Pères et Frères du collège d'Augsbourg à ne jamais négliger leur oraison de chaque jour, s'ils voulaient être de dignes enfants de saint Ignace. Il exalta son bonheur de mourir dans la Compagnie, prononça avec une grande dévotion la formule de ses vœux, et peu après s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-cinq en religion.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 754. — Agricola, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 2, *dec.* 6, *n.* 317, *p.* 88. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1604.

Le onzième jour de novembre de l'an 1631, le P. Jean Arnoldi, né à Warburg en Westphalie, fut cruellement massacré en haine de la foi par les hérétiques à Visselhövede, non loin de Werden en Hanovre. Il venait de reconquérir à l'Église une partie notable de ce pays, lorsque la victoire des Suédois à Leipzig releva les espérances du luthéranisme. Une troupe de paysans fanatiques, l'ayant rencontré sans défense dans l'exercice de son apostolat, se jeta sur lui avec fureur, le meurtrit horriblement à coups de bâton, lui brisa le crâne, et l'attacha mourant à un arbre pour se jouer de son agonie. Enfin, comme il n'expirait pas assez promptement, un de ces misérables lui ouvrit la gorge d'un coup de hache en lui criant avec dérision : « Chante-nous encore maintenant ton *Dominus vobiscum*, si tu le peux » ! Le P. Arnoldi était âgé de trente-cinq ans et en avait passé quatorze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.). — Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 16, *n.* 110, *p.* 476. — Tanner, *Societ. Jesu milit., p.* 104. — Alegambe, *Mortes illustr., p.* 404. — Strunck, *Westphalia sancta, p.* 205. — Patrignani, *Menolog.*, 11 *nov., p.* 71. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 11ª *nov., p.* 270. — Drews, *Fasti Soc.*, 11ª *nov., p.* 442.

---

* Le onzième jour de novembre de l'an 1682, expira très saintement à Gratz le F. Jean Häberl, Coadjuteur temporel, âgé de soixante-douze ans. Quarante-huit ans auparavant, il était entré au noviciat de Vienne en qualité de Scolastique et se destinait au sa-

cerdoce. Mais de violentes et continuelles douleurs de tête l'ayant mis dans l'impossibilité d'étudier, il sollicita la grâce, plutôt que de quitter la Compagnie, de passer au rang des Frères Coadjuteurs. Il en remplit les offices avec un soin, une charité, une perfection qui ne se démentirent pas un seul jour jusqu'à la fin de sa vie.

Au travail, il joignait la prière et puisait dans ses entretiens avec Notre-Seigneur des lumières surnaturelles si vives, qu'elles jetaient dans l'étonnement les plus habiles maîtres eux-mêmes. Pour se dédommager en quelque manière de ne pouvoir travailler comme les prêtres au salut des âmes, le F. Häberl offrait pour la conversion des pécheurs et des hérétiques ses oraisons et ses longues souffrances. Celles-ci allèrent toujours croissant jusqu'à la fin de sa vie. Il les supportait avec une inaltérable patience et répétait fréquemment l'héroïque parole de sainte Thérèse: *Ou souffrir ou mourir*. Il expira en pressant dans ses mains et sur son cœur l'image de Jésus crucifié.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XII NOVEMBRE

—

Le douzième jour de novembre de l'an 1658, mourut à Neuss, en odeur de sainteté, le P. Jean Weyer, de la Province du Bas-Rhin. Il ne vivait que pour plaire à Dieu. Afin de mieux régler, au temps des récréations, toutes ses actions et toutes ses paroles, c'était sa pratique invariable, dans la visite au Saint Sacrement qui précédait, de les offrir à Notre-Seigneur. Tous les jours il entendait deux ou trois messes. Par un profond sentiment de respect pour l'adorable Majesté, il se tenait à genoux dans la posture la plus humble, non seulement quand il faisait oraison, mais encore quand il vaquait à la lecture spirituelle ou écrivait sur quelque sujet de piété; et lorsqu'il éprouva les premières atteintes du mal qui l'emporta, c'est encore ainsi, prosterné au pied de son crucifix, qu'il s'offrit comme une victime à la justice divine.

Le P. Weyer se purifiait chaque jour de ses moindres fautes dans le sacrement de pénitence ; et il ne lui était pas rare de se flageller plusieurs fois en un jour avec une chaîne de fer. Il se montra jusqu'à la fin homme d'obéissance et de foi. Tout ce que lui prescrivaient, pendant sa dernière maladie, ceux qui avaient soin de son corps, il le recevait comme de la main de Dieu, et en témoignage de révérence, le prenait tête découverte après avoir

fait le signe de la croix. Il mourut à l'âge de cinquante-deux ans environ; il en avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 12ª *nov.*, *p.* 273.

Le douzième jour de novembre de l'an 1715, le P. BALTHAZAR STROMAIR mourut à Munich, sa patrie, en grande réputation de vertu. Il était âgé de soixante-cinq ans et en avait passé cinquante dans la Compagnie. Dès l'âge de cinq ans, il avait été prévenu d'une grâce extraordinaire. Contemplant un jour le ciel illuminé par le soleil levant, il fut pénétré d'un très doux et très profond sentiment de la beauté, de la puissance et de l'amabilité divine, et son cœur fut attiré vers Dieu et les choses du ciel avec une force irrésistible. Toute sa vie il garda l'impression de cette première grâce. La présence de Dieu lui devint comme naturelle; à peine se voila-t-elle à ses yeux pendant quelques mois de son noviciat, pour mettre sa fidélité à l'épreuve si pénible, mais si salutaire, des désolations intérieures et de l'ennui.

Appliqué aux études du juvénat, il y conserva intacte cette fleur de dévotion et cette ferveur sensible qui, loin de le détourner du travail, l'y attachaient au contraire avec plus d'ardeur, comme à la volonté certaine de Dieu; il y fit de tels progrès dans la connaissance des langues anciennes, que plus tard, pendant sa philosophie, il écrivit en grec un résumé des ouvrages d'Aristote qu'il avait à étudier. Une générosité toute surnaturelle pouvait seule le soutenir, et le soutint en effet jusqu'à la mort, au milieu des

grandes fatigues qu'il eut à supporter avec une santé toujours chancelante. La ferme confiance que Dieu lui donnerait les forces d'esprit et de corps dont il avait besoin pour travailler, lui avait de bonne heure inspiré la résolution de ne laisser passer aucun jour sans quelque rude mortification.

Chargé de la direction des novices, des Pères du troisième an et du gouvernement des collèges, pendant une grande partie de sa vie, le P. Stromair mit toujours en pratique, avec une bénédiction visible de Dieu, cette belle maxime qu'un supérieur doit avant tout être père ; pour lui, disait-il, il aurait mieux aimé perdre quelque chose de sa dignité que de sa charité.

Patrignani, *Menolog.*, 12 *nov.*, *p.* 82. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1647.

XIII NOVEMBRE

—

* Le treizième jour de novembre de l'an 1635, mourut à Constance le P. Paul Layman, théologien moraliste et canoniste également renommé. Il était né à Inspruck d'une noble et riche famille. Lorsqu'il fut entré au noviciat de Landsberg à l'âge de dix-neuf ans, en compagnie du célèbre P. Jacques Bidermann, sa mère, quelques-uns de ses autres parents et l'archiduc d'Autriche Ferdinand lui-même, mirent tout en œuvre pour le ramener dans le monde. Sa résolution n'en fut pas même ébranlée. Il enseigna seize ans la théologie morale et sept ans le droit canon à Ingolstadt, Munich et Dillingen avec une très haute réputation. Les plus habiles maîtres avaient recours à ses lumières et se disputaient ses leçons. A peine les eut-il publiées qu'elles devinrent classiques, et depuis les éditions en ont été multipliées sans nombre.

Le P. Layman était en même temps un religieux d'une rare vertu, profondément humble, d'une simplicité aimable et gracieuse, toujours égal à lui-même, comme un homme qui a toutes ses pensées en Dieu. Lorsque l'armée suédoise se jeta sur Dillingen pour en faire le siège, les supérieurs l'obligèrent à quitter la ville ; il se réfugia à Constance. Il y fut bientôt atteint d'un mal de nature contagieuse. Aux premiers symptômes inquiétants, il se retira lui-

même dans un appartement écarté, aimant mieux mourir dans l'isolement que d'être une cause de péril pour ses frères. Cependant un jeune religieux, n'écoutant que sa générosité et le bien de l'Église, voulait offrir sa vie pour sauver celle du grand théologien. A cette nouvelle, le P. Layman proteste de toutes ses forces ; il ne souffrira point, dit-il, un tel échange, et il demande qu'on l'abandonne au bon plaisir de Dieu. Il expira peu après, âgé de soixante ans, dont il avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. (ms.) Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 2, *p.* 138 *(Arch. dom.)*. — *Histor. Provinc. German. Super., t.* 5, *dec.* 10, *n.* 374 *seqq.*, *p.* 175 *seqq.* — Drews, *Fasti Soc.*, 13ª *nov.*, *p.* 445. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 652. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1582.

XIV NOVEMBRE

—

* Le quatorzième jour de novembre de l'an 1653, le Frère Coadjuteur ÉTIENNE ACHPAUR mourut à Vienne où il avait exercé trente années de suite l'office de linger. Il était en même temps chargé des domestiques de la maison et remplissait cet emploi avec un zèle tout apostolique. Les jours de fête il aimait à leur parler de Dieu, et beaucoup parmi eux, touchés de ses discours, gagnés par ses exemples, entrèrent dans la Compagnie ou d'autres Ordres religieux. Il avait lui-même un attachement très tendre à sa vocation ; il ne rappelait qu'avec tristesse et souvent avec larmes le souvenir de ceux qui avaient manqué de persévérance. Pour s'épargner un tel malheur, il s'efforçait de suivre le plus près possible les traces de Notre-Seigneur en portant sa croix et tourmentant sa chair par de très rigoureuses pénitences. Dans toutes ses peines et difficultés, le tabernacle et le calvaire étaient son refuge.

Atteint de la maladie dont il mourut à l'âge de soixante-trois ans, le F. Achpaur voulut que son crucifix reposât toujours sur sa poitrine, et au moment où il allait rendre le dernier soupir,

d'une voix haletante il pria le Frère infimier de l'approcher de ses lèvres, afin qu'il s'endormît dans le baiser de son très doux Sauveur Jésus. Le F. Achpaur avait passé trente ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Litteræ ann. Societ., ann. 1653, *p.* 92.

XV NOVEMBRE

—

* Le quinzième jour de novembre de l'an 1719, mourut à Mayence sa patrie, avec la réputation d'un saint religieux, le F. Jean Kaunheimer, Coadjuteur temporel, manuducteur des novices pendant trente-sept ans. Il était digne de cet emploi par ses grandes vertus. Chaque jour, il se levait une heure ou une demi-heure avant la communauté, afin de prolonger sa visite au Saint Sacrement. Rempli d'un tendre amour pour sa vocation, il renouvelait souvent la résolution de s'y dévouer jusqu'à l'épuisement de ses forces et jusqu'à la mort, au service de Notre-Seigneur. Quand il entendait lire ou raconter ce que les enfants de la Compagnie avaient enduré de souffrances ou accompli de grandes actions dans les différentes parties du monde, à l'honneur de Dieu et de la sainte Église, son cœur tressaillait de joie, son visage s'illuminait, et souvent de douces larmes tombaient de ses yeux.

Il donnait lui-même les plus beaux exemples d'abnégation et de charité. Si quelque religieux était atteint d'une fièvre maligne et pernicieuse, le F. Kaunheimer savait adroitement écarter le Frère Infirmier, et prenait sa place au chevet du malade. Il eut

à supporter, dans les derniers jours de sa vie, de longues et cruelles douleurs ; elles achevèrent d'épurer sa vertu et mirent le comble à ses mérites. Il mourut très saintement à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

XVI NOVEMBRE

---

* Le seizième jour de novembre de l'an 1693, mourut à Kraslawka en Lithuanie un vaillant ouvrier apostolique, le P. Blaise Pataki, hongrois. A dix-huit ans, il s'était enfui secrètement de la maison paternelle et était entré au noviciat de Cracovie. Dès qu'il eut terminé les épreuves ordinaires, il fut envoyé en Livonie, dans la partie de la mission qui confine à la Lithuanie. Les habitants de cette région étaient plongés dans l'ignorance et la superstition la plus grossière et, par surcroît, engagés dans les erreurs de Photius, de Luther ou de Calvin. A peine le P. Pataki trouva-t-il huit catholiques parmi eux. Il se dépensa dix-huit années de suite au service de ces pauvres égarés, n'épargnant ni soins, ni fatigues d'aucune sorte pour les instruire, les arracher à leurs désordres, et les ramener dans le sein de l'Église romaine.

Plus de quinze mille conversions le récompensèrent de ses efforts. Son zèle, sa charité, ses grands exemples de vertu lui avaient gagné l'amour et la vénération de tout ce peuple. Les hérétiques eux-mêmes l'appelaient le saint, leur père bien-aimé, leur maître, leur docteur. Riche de tant de conquêtes faites sur l'enfer, le P. Pataki expira plein de confiance, les noms de Jésus

et de Marie sur les lèvres, à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé trente-deux dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu Lithuana*, *p.* 621. — PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *nov.*, *p.* 128. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan.* (*Archiv. Rom.*).

XVII NOVEMBRE

—

* Le dix-septième jour de novembre de l'an 1634, mourut à Munich le P. SIGISMOND SCHWABER, de Constance en Suisse. Une chute d'un lieu élevé et une attaque d'apoplexie l'avaient mis hors d'état de remplir les différents ministères de la Compagnie, mais n'avaient point enchaîné la générosité de son âme. Dès qu'il eut repris quelques forces, il s'empressa de les consacrer au bien du prochain. Sur ces entrefaites, une violente épidémie se déclara à Munich, où elle fit de grands ravages. Le P. Schwaber, malgré l'état toujours précaire de sa santé, multiplia les instances pour obtenir de se dévouer au service des malades. Il fut bientôt atteint par la contagion et tomba glorieusement, le dernier des treize Pères et Frères que le collège de Munich avait perdus en quelques mois, victimes de la même charité. Il était âgé de quarante-sept ans et en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

ALEGAMBE, *Heroes et Victim...*, *p.* 371.

XVIII NOVEMBRE

—

Le dix-huitième jour de novembre de l'an 1624, mourut à Aix-la-Chapelle le F. Jean Klüntzing, Scolastique. Assailli, pendant ses études de philosophie, d'une étrange complication de maux, rebelles à tous les efforts des médecins, il offrit, durant plus de dix-huit mois, le spectacle d'un nouveau Job, que les plus anciens religieux ne contemplaient qu'avec admiration. On peut bien donner le nom de martyre aux souffrances qui l'assiégeaient de toutes parts ; elles étaient telles par leur multitude et leur violence, que souvent il ne pouvait se tenir ni assis, ni debout, ni couché, de quelque manière que ce fût, mais devait rester nuit et jour à genoux, sans soulagement et sans repos.

En ce triste état, le F. Klüntzing demeurait toujours calme et serein, pensant tantôt à la justice de Dieu, qui le châtiait, disait-il, comme un bon père, et dont il baisait la main avec amour ; tantôt à sa miséricorde, qui travaillait à le rendre plus semblable à Jésus crucifié. Quelquefois dans ses longues insomnies, il se traînait, en rampant sur les genoux et les mains, jusqu'auprès du saint tabernacle, pour s'entretenir avec Notre-Seigneur et le remercier du don inestimable de la croix. Il disait souvent que si Dieu lui laissait le choix ou de mener indéfiniment cette vie misérable dans la

Compagnie ou de jouir d'une santé parfaite hors de sa vocation, il ne balancerait pas un moment, et prendrait la souffrance pour son unique partage. Le F. Klüntzing mourut à l'âge de trente-six ans ; il en avait passé onze dans la Compagnie.

Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Infer.*, *lib.* 16, *n.* 181, *p.* 633.

Le dix-huitième jour de novembre de l'an 1660, mourut à Düsseldorf, sa patrie, le P. Jean Schuecking, religieux d'une haute perfection. Avant même d'entrer au noviciat à l'âge de vingt-et-un ans, il avait su inspirer, par ses exemples, l'amour de la vie religieuse à un grand nombre de ses condisciples. La sainte volonté de Dieu en toute chose était dès lors pour lui, et demeura toute sa vie, le plus doux et le plus puissant motif pour remplir tous ses devoirs. Jamais on ne l'entendait se plaindre, ni même parler des difficultés, des souffrances et des privations qu'il avait souvent à endurer. Plein d'indulgence pour les autres, il usait d'une extrême rigueur envers lui-même, affligeait sans cesse son corps par les jeûnes, les cilices et toute sorte de mauvais traitements, et regardait comme deux grâces insignes pour un compagnon de Jésus de pouvoir souffrir et prier. Il mourut à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 501. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 928.

Le dix-huitième jour de novembre de l'an 1729, mourut à Trèves le P. Bernard Schorn, d'une noble famille de Düsseldorf, appelé, au témoignage du P. Hartzheim, le Cicéron allemand, et regardé comme l'apôtre d'Aix-la-Chapelle, en chaire, au confessionnal, et particulièrement dans la grande congrégation des hommes. Épuisé par trente années de travaux, et envoyé d'Aix à Trèves pour s'y reposer un peu, dans les derniers temps de sa vie : « Je m'en vais, disait-il gracieusement à ses amis, mourir dans le nid où je suis né : *In nidulo meo moriar* » ; et comme on lui répondait que Düsseldorf et non pas Trèves était le lieu de sa naissance : « Sans doute, répondit-il ; mais moi je n'en vénère point d'autre que celui où la Compagnie ma mère m'a enfanté à Jésus-Christ ». Il mourut à l'âge de soixante-deux ans ; il en avait passé quarante-deux en religion.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, *p.* 33. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 864.

XIX NOVEMBRE

—

* Le dix-neuvième jour de novembre de l'an 1682, mourut à Aix-la-Chapelle le P. Godefroy Weyer, surnommé le père des soldats. Après avoir passé plusieurs années dans l'enseignement et les autres ministères de la Compagnie, il avait été envoyé dans les camps. C'est là qu'il conquit son glorieux surnom, par son zèle, son inépuisable dévouement, son intrépidité au milieu des plus grands périls et en face de la mort elle-même. Un jour dans une mêlée sanglante, il déploya un tel héroïsme auprès des blessés et des mourants, que le duc Maximilien de Bavière voulut le voir à Munich et le combla d'éloges devant toute la cour.

D'Allemagne, le P. Weyer se rendit à Liège, où pendant vingt-trois ans il fut aumônier des troupes impériales casernées dans cette ville. Il s'en montra véritablement le pasteur et le père. Il instruisait les soldats, les secourait dans toutes leurs nécessités spirituelles et temporelles, se faisait tout à tous. Revenu à Aix-la-Chapelle vers la fin de sa vie, il consacra ses dernières forces au gouvernement des Nôtres et aux humbles et fécondes fatigues du confessionnal et de la direction des âmes. En mourant, le P. Weyer n'avait qu'un regret: c'était d'expirer dans un lit, au lieu de tom-

ber victime de son dévouement sur un champ de bataille. Il était âgé de soixante-douze ans et en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Hartzheim, *Biblioth., Colon., p.* 105. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 1087. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 302.

XX NOVEMBRE

—

Le vingtième jour de novembre de l'an 1630, mourut à Lucerne le P. Louis Erhard, insigne bienfaiteur de la Compagnie, à laquelle il avait libéralement abandonné sa fortune, pour l'employer à la plus grande gloire de Dieu. Il ne s'en regardait pas moins comme le dernier de ses frères, et demandait instamment à être traité en vrai pauvre. La plus grande partie de sa vie se passa dans les missions de campagne ; mais quelles que fussent ses occupations et ses fatigues, il ne se considéra jamais comme dispensé des règles, même des plus minimes, et n'admettait aucune interprétation en faveur de la nature. Tous les samedis, il jeûnait rigoureusement en l'honneur de la sainte Vierge. Cette bonne Mère sembla vouloir récompenser son serviteur de cet hommage, en l'appelant au ciel la veille d'une de ses fêtes. Quand le P. Erhard apprit que c'en était fait de sa vie, tressaillant d'une sainte allégresse, il leva les yeux et les mains au ciel : « Dieu soit béni, dit-il ! Voici le moment pour lequel je suis entré dans la Compagnie ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Pretiosæ occupation. morient. in Soc. Jesu*, c. 16, *n.* 26, *p.* 139.

* Le vingtième jour de novembre de l'an 1752, mourut à la résidence de Kaufbeuren, en Bavière, le jeune et apostolique P. Gui Amman, du diocèse de Ratisbonne, au moment où il allait s'embarquer pour les Indes. L'auteur de sa notice vante surtout le zèle et la diligence avec lesquels il remplissait son office de professeur de grammaire, et les mille industries auxquelles il avait recours pour faire avancer ses élèves dans la science et la piété. Il avait déclaré une guerre sans merci aux inclinations déréglées de la nature, et les supérieurs devaient mettre un frein à la rigueur de ses mortifications.

Cependant le désir de beaucoup travailler et de verser peut-être son sang pour les âmes l'attirait vers les missions lointaines de l'Inde. Ses instantes prières venaient d'être exaucées, et il se préparait à se mettre en route, lorsqu'en assistant un moribond atteint d'une maladie contagieuse, il contracta lui-même le mal, et fut en peu de temps réduit à l'extrémité. Toute la consolation du P. Amman était alors d'offrir ses souffrances et sa vie pour ceux qu'il aurait voulu évangéliser et gagner à Jésus-Christ. Il n'avait que trente-deux ans et en avait passé quatorze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XXI NOVEMBRE

—

Le vingt-et-unième jour de novembre, au collège d'Ingolstadt, l'an 1634, mourut à l'âge de vingt-et-un ans le F. Nicolas Merz, Scolastique, victime de la plus tendre et de la plus ingénieuse charité. La peste désolait alors la Bavière. Dans les trois villes seulement de Straubingen, Munich et Ingolstadt, la Compagnie avait vu succomber, en trois mois, vingt-quatre de ses membres au service des malades, lorsque le F. Merz, alors étudiant en philosophie, alla se jeter aux pieds du Père Provincial, et lui demanda la permission de s'offrir à Dieu comme victime, pour obtenir qu'aucun de ses frères ne tombât plus sous les coups du fléau. Deux refus qu'il essuya d'abord ne le découragèrent point. Il revint une troisième fois à la charge, et finit par emporter comme d'assaut la grâce qu'il sollicitait si ardemment. Quarante-huit heures après, il expirait à la suite d'un mal, léger en apparence, et qui n'avait donné aucune inquiétude. C'était le jour de la Présentation de la très sainte Vierge, pour laquelle il avait depuis son enfance la plus tendre dévotion.

Le F. Merz avait ardemment désiré la grâce des missions étrangères ; il s'y préparait par une imitation spéciale du grand apôtre des Indes : « Je m'efforcerai d'acquérir une âme héroïque », disait-

il dans ses résolutions ; et il faisait consister cet héroïsme dans l'observation de toutes ses règles, et principalement de celles qui recommandent l'étude aux Scolastiques de la Compagnie. Après sa mort, on trouva dans ses papiers une note où il priait ses frères de ne pas attribuer à son profit les suffrages qui se font pour les défunts dans la Compagnie, mais de les appliquer à l'intention de ceux envers qui lui-même serait encore redevable ; tellement, dit l'historien de sa Province, il avait à cœur, suivant la parole du Maître, de remplir toute justice.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Superior.*, *t.* 5, *dec.* 10, *n.* 567, *p.* 294. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 21ª *nov.*, *p.* 285. — Id., *Pretiosæ occupation. morient.*, *c.* 8, *n.* 5, *p.* 57. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 21ª *nov.*, *p.* 457.

Le vingt-et-unième jour de novembre de l'an 1729, mourut à Cologne, sa patrie, le P. Gabriel Dulman, issu d'une famille patricienne. Pendant les cinquante-trois années de sa vie religieuse, il avait mérité le beau nom d'ange, tant il était visiblement uni à Dieu, prompt à exécuter ses volontés, et pur de toute affection terrestre, dans les différents emplois de missionnaire, ministre, Recteur et Procureur de Province que l'obéissance lui confia tour à tour. Il employa dix rudes et longues années à créer, seul au milieu des luthériens, la difficile mission de Solingen, et il sut gagner si complètement l'estime et l'affection de tout le peuple, que les hérétiques eux-mêmes ne parlaient de lui qu'avec admiration.

A son arrivée dans le pays, à peine avait-il sa subsistance assurée pour le lendemain ; mais avec les aumônes qu'il recueillit, il parvint à construire une chapelle, et à l'enrichir peu à peu de tableaux, de vases sacrés, d'ornements de toute sorte, qu'il allait acheter au loin et, par dévotion, rapportait lui-même sur ses épaules. Les douleurs les plus aiguës, même l'application du fer et du feu dans quelques-unes de ses maladies, n'altérèrent jamais un seul moment la sérénité ds son âme et de son front ; il les recevait en souriant, comme s'il eût vu Notre-Seigneur les lui présenter de sa propre main. Le P. Dulman expira très saintement à l'âge de soixante-douze ans.

Hartzheim, *Biblioth. Colon., p.* 89. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 273.

Le vingt-et-unième jour de novembre de l'an 1743, le P. Ignace Querck, né à Wolfach en Souabe, mourut en grande réputation de sainteté au noviciat de Sainte-Anne à Vienne. C'est l'un des derniers et des plus illustres missionnaires de l'Autriche et de la Styrie au dix-huitième siècle. A vingt ans, il avait acheté son entrée dans la Compagnie, en servant au péril de sa vie de pauvres pestiférés. Ce qu'il fit et souffrit ensuite, durant plus de trente années d'apostolat, surpasse, disent les annales de la Province d'Autriche, tout ce que l'on pourrait croire. Opprobres, calomnies, flagellations, blessures, intempéries des saisons, menaces des hommes, il affrontait tout avec joie, ne fût-il question que d'une seule âme à sauver. Il avait choisi pour ses deux principaux modèles saint

François Régis et le bienheureux Pierre Canisius. A ses immenses travaux, il joignait des austérités effrayantes. Pendant quarante-six ans, il coucha sur la dure et se priva totalement de vin. Enflammé du désir de s'immoler tout entier, il avait, dès son noviciat, pris l'engagement de solliciter « avec instances et de toutes ses forces tout ce qui serait contraire à ses goûts, pourvu que ce ne fût pas un péché ».

Plus d'une fois, dans les missions, on le vit en différents lieux en même temps et à de grandes distances, miracle bien rare dans la vie même des saints. Un de ses supérieurs lui ayant ordonné d'écrire le récit des fatigues et des merveilles de sa longue et sainte carrière, l'homme de Dieu se mit aussitôt à l'œuvre sans murmurer ; mais par l'effet de son humilité, il crut avoir satisfait assez pleinement à l'obéissance en exécutant cet ordre à la lettre, et dès qu'il eut achevé son travail, il se hâta de le jeter au feu. Couvert d'horribles ulcères dans sa vieillesse, il bénissait avec une tendre affection les vers qui le rongeaient tout vivant, et les recueillait avec respect, quand ils étaient tombés à terre, pour les remettre dans ses plaies.

Il aimait tendrement sa vocation. Il la considérait, dit son biographe, « comme une grâce insigne de Dieu et un signe assuré de salut ». De là, sa fidélité à garder toutes les règles et toutes les observances. Dans la religion, disait-il encore, rien n'est petit, parce que tout est ordonné au culte et au service de Dieu ». Un peu avant de rendre le dernier soupir, le P. Querck exhorta vivement les novices, qui prenaient soin de lui, à ne rien négliger pour acquérir des vertus solides, capables de résister à tout. Car le temps viendra bientôt, ajouta-t-il, voyant sans doute par un es-

prit prophétique les tribulations prochaines de la Compagnie, où vous en aurez un besoin extrême pour demeurer fidèles à Dieu ».

Litter. ann. Austr. anno 1743, *pp.* 135-149 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptores Provinc. Austr., p.* 286. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1338.

---

* Le vingt-et-unième jour de novembre de l'an 1675, mourut à Judenburg en Styrie le F. Jacques Derler, Coadjuteur temporel, victime de son dévouement au service de ses frères. Quand il se présenta pour entrer dans la Compagnie à l'âge de vingt-quatre ans, l'affluence des novices était telle que les supérieurs, par défaut de place pour le recevoir, voulaient le remettre à l'année suivante. Jacques Derler, se jetant à leurs genoux, fit des instances si vives qu'ils se laissèrent toucher. Le nouvel enfant de saint Ignace ne se montra pas ingrat ; il fut un admirable modèle des vertus de son degré. Il avait tant d'amour pour l'oraison qu'il y consacrait parfois les nuits entières et qu'il fallait mettre des bornes à sa ferveur. Non moindre était son application au travail. C'était son désir, répétait-il souvent, de mourir à la peine ; il aurait mieux aimé, disait-il encore, expirer mille fois que de perdre un seul jour dans le désœuvrement.

Ces protestations de dévouement n'étaient pas de vaines paroles. Un violent incendie avait éclaté à Judenburg et menaçait notre maison. Pour la préserver du sinistre, le F. Derler n'hésita pas à se jeter au milieu des flammes. Son héroïque témérité faillit lui coûter la vie. Il sortit du brasier frappé d'un mal qui ne tarda pas

à dégénérer en paralysie, et le réduisit à une si complète immobilité, qu'il fallait le servir comme un enfant. Dans ce pénible état, il surabondait de joie, et rendait mille actions de grâces à Dieu, qui le traitait avec tant de miséricorde. Il mourut, comme il l'avait désiré, un jour consacré à la très sainte Vierge; il était âgé de quarante-deux ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Arch. Rom.).

XXII NOVEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1588, mourut à Vienne le P. Jean Marquitz, né à Delitsch en Saxe. Il est appelé dans les annales des premiers temps de la Compagnie, si féconde alors en grands hommes, *vir vere sermone potens et opere.* Cette puissance du P. Marquitz en œuvres et en paroles avait tellement effrayé les protestants, que pour en neutraliser les effets parmi le peuple, ils répandirent contre lui dans toute l'Allemagne des libelles pleins de fables et des plus étranges calomnies. D'après eux, « le jésuite saxon Marquitz avait été surpris à Wittemberg, falsifiant les écrits du divin Luther ; et les magistrats l'avaient fait fouetter ignominieusement en public pour prix de son sacrilège ». De là était né ce proverbe parmi les luthériens, « qu'il fallait envoyer tous les jésuites à Wittemberg ». Mais le mensonge tourna bientôt à la gloire de l'intrépide missionnaire. Car il faisait alors même refleurir la foi catholique à Olmutz ; et le sénat de cette ville, bien que tout composé d'hérétiques, ne crut pouvoir lui refuser un décret solennel, où ces ridicules inventions étaient authentiquement démenties.

L'éloquence apostolique du P. Marquitz ne jeta pas moins d'éclat à Prague, où il avait été appelé pour prêcher devant l'empereur Rodolphe. Ce prince témoigna même le désir de le nommer son prédicateur perpétuel. Mais le serviteur de Dieu obtint de ce

religieux monarque la grâce d'être laissé pleinement à la disposition de ses supérieurs, après lui avoir fait connaître sur ce point l'esprit et les règles de la Compagnie. Il profita néanmoins de son séjour à Prague, pour ramener à la foi de leurs ancêtres nombre des premiers seigneurs de la Bohême, et pour fonder à la cour même sa célèbre congrégation du Très Saint Sacrement, qui fleurissait encore, au témoignage du P. Schmidl, plus de cent cinquante ans après sa mort, et avait remis hautement en honneur, parmi les grands et le peuple, le culte presque éteint de l'adorable Eucharistie. Le P. Marquitz mourut à l'âge de quarante-six ans ; il en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 1, *lib.* 3, *n.* 141, *p.* 274 ; *n.* 180, *p.* 291 ; *n.* 214, *p.* 308 ; *lib.* 4, *n.* 110, 113, *p.* 386, 387 ; *n.* 147, *p.* 400 ; *n.* 206, *p.* 429 ; *n.* 229 *seqq.*, *p.* 441 *seqq.* ; *lib.* 6, *n.* 47, *p.* 572 ; *Index exemplor.*, § 17, *ad calcem oper.* — Socherus, *Histor. Provinc. Austr.*, *lib.* 8, *n.* 168, *p.* 367. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 608.

Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1643, le Frère Coadjuteur Jean Kaluba, né en Moravie, après avoir patiemment enduré pendant l'invasion des Suédois en Bohême, beaucoup d'outrages et de mauvais traitements, et reçu une balle entre le cou et l'épaule, mourut au collège de Gitschin, épuisé par plusieurs mois de souffrances. Chargé de l'administration des biens et de la garde des troupeaux du collège, il était généreusement resté à son poste, au plus fort du danger, mettant toute sa confiance en Dieu.

Depuis longtemps, le F. Kaluba se faisait remarquer par un grand don de prière et de présence de Dieu, ainsi que par une tendre dévotion à la Reine du ciel. Ayant trouvé un jour une statue de la très sainte Vierge indignement profanée par les hérétiques, et jetée par mépris sur un fumier, non content de la nettoyer avec amour, il la plaça dans sa chambre, lui fit amende honorable des outrages de ses ennemis, et demanda même à ses supérieurs la permission d'aller mendier dans les villages voisins, pour lui élever une chapelle et l'exposer à la vénération du peuple. Le F. Kaluba expira saintement à l'âge de trente-huit ans; il en avait passé quinze dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 4, *n.* 42, *p.* 65.

---

* Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1626, mourut à Paderborn le P. Bernard Allerdinck, religieux d'un zèle véritablement apostolique. Pendant les seize années qu'il vécut à Paderborn, il était sans cesse dans les hôpitaux, les prisons, les maisons des pauvres, pour parler de Dieu, instruire, consoler, entendre les confessions. En 1622, il fut pris avec quatre autres Pères du collège par les troupes de Christian de Brunswick et emmené captif. Il sut si bien par sa douceur, ses manières aimables et ses grandes vertus se concilier la bienveillance de ces hérétiques, qu'il eut bientôt pleine liberté d'aller et de venir dans le camp. Mais auparavant les injures, les avanies et même les menaces de mort ne lui avaient pas été épargnées.

« Voilà dix-huit jours, écrit-il à son Père spirituel, que je porte rivée à mon pied une chaîne pesante ; elle ne me quitte ni jour ni nuit. Dans cette Pathmos, ajoute-t-il, j'ai dû me créer une occupation. — C'était la composition d'un petit traité sur le martyre. — Pouvais-je en choisir une plus convenable ? Ceux de nos amis qui viennent nous voir plaignent notre sort ; mais pour moi, grâce à cet écrit, je ne saurais assez reconnaître et admirer mon bonheur ». La palme du martyre sanglant ne fut pas accordée au P. Allerdinck ; il conquit celle du martyre de la charité.

Au mois de septembre 1626, une triple maladie contagieuse se déchaîna sur Paderborn, répandant partout la terreur et la mort. Le P. Allerdinck s'offrit aussitôt à voler au secours des malades. Afin que nul d'entre eux, s'il était possible, n'échappât à sa sollicitude et ne fût privé, à sa dernière heure, des consolations de la foi et de la grâce des sacrements, il chargea des enfants et même les mercenaires que leurs tristes fonctions conduisaient dans les maisons pour enlever les cadavres, de l'avertir dès qu'ils verraient quelque personne en danger. Il était toujours debout, prêt nuit et jour à se rendre partout où il serait appelé. Mais il fut frappé à son tour. L'amour de Notre-Seigneur et des âmes lui donna des forces et suppléa quelque temps aux défaillances de la nature. Pendant sept jours entiers, l'héroïque apôtre lutta contre le mal qui le dévorait et continua son ministère. Enfin le huitième jour, comme il se préparait à sortir de grand matin, il sentit ses forces l'abandonner tout à fait, et tombant sur une chaise, il remit à Dieu son âme généreuse. Il était âgé de cinquante-cinq ans et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.). — CORDARA, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 11, *n.* 71, *p.* 24. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rheni Inferior., lib.* 16, *p.* 635.

---

* Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1753, mourut à Tyrnau le P. ANDRÉ MATUSSEK, avec la réputation d'un grand ouvrier apostolique. Il avait déclaré une guerre implacable au péché. A peine, dit l'auteur de son éloge, se formait-il dans la cité quelque dessein coupable qu'il ne le rompît ; il écartait, avec autant de fermeté que de prudence, les occasions d'offenser Dieu ; il dissipait les causes d'inimitiés et de querelles entre les voisins et les familles, et ramenait parmi eux la concorde et la paix. Il serait long de raconter, ajoute le même auteur, combien le P. Matussek a converti d'hérétiques, sauvé de malheureux voués aux plus tristes pratiques de la superstition et de la magie.

Mais son œuvre principale paraît avoir été l'assistance des moribonds. Nul, pour ainsi dire, ne mourait dans la ville, sans l'avoir auprès de lui. Il avait obtenu le privilège, toutes les fois qu'on viendrait demander un confesseur pendant la nuit, d'être appelé de préférence à tout autre ; et tel était son empressement, qu'il devançait toujours à la porte le Frère qui devait l'accompagner. Le P. Matussek expira plein d'une douce confiance et d'une sainte joie ; il était âgé de cinquante ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

FRID. WEISER, *Vitæ Patrum... in Hungaria... Koloczæ* 1886, *p.* 48.

* Le vingt-deuxième jour de novembre de l'an 1762, mourut à Saint-Morand, petite résidence de la Province de Haute-Allemagne, le P. Elzéar Schueller, du diocèse de Lausanne, religieux d'une sainteté consommée. Il avait pris pour modèle saint François Régis et, au témoignage de l'auteur de sa notice, il en imita, avec une perfection non commune, les vertus caractéristiques, la patience et la charité. A son exemple, il supportait sans se plaindre les railleries ou les mépris des hommes et, ce qui est plus pénible, de graves réprimandes et même de rigoureuses pénitences de la part de ses supérieurs, pour des fautes qu'il n'avait pas commises. Il acceptait tout en silence, sans dire un mot pour se justifier, et savourait avec délices son humiliation.

Il n'imita pas moins fidèlement la charité du grand apôtre. Comme lui il se dépensa dix années entières dans les rudes travaux des missions, annonçant la parole de Dieu aux populations des vallées et des montagnes, et recueillant partout en abondance des fruits de conversion et de salut. Un acte d'héroïsme couronna cette vie de dévouement au service des âmes. En assistant un malheureux atteint de la peste, le P. Schueller contracta le même mal, et pour qu'il fût semblable dans la mort comme dans la vie à son modèle, il expira presque abandonné. Il était âgé de quarante-neuf ans, et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior., *anno* 1762 *(Archiv. Rom.)*.

XXIII NOVEMBRE

—

* Le vingt-troisième jour de novembre de l'an 1652, mourut à Leoben le Frère Coadjuteur JACQUES HOFFACKER, un mois à peine après avoir terminé son noviciat. Il avait porté les armes avant son entrée dans la Compagnie et, au milieu de la licence des camps, avait gardé intacte la pureté de ses mœurs et de sa foi. La maladie de langueur, dont il ne tarda pas à être atteint, fit paraître avec éclat son attachement à sa vocation, car il aurait mieux aimé, disait-il, vivre toujours malade dans la Compagnie que de jouir dans le monde d'une santé parfaite ; et si, ajoutait-il, l'état de faiblesse auquel il était réduit ne permettait pas aux supérieurs de le retenir, il demanderait à se faire le gardien des troupeaux du noviciat, afin d'être au moins le serviteur, s'il ne lui était pas permis d'être l'enfant de la Compagnie. Il enflammait du même amour les novices qui venaient le visiter.

Il surabondait de joie dans ses souffrances ; des plaies du Sauveur crucifié, jaillissaient, selon son expression, d'ineffables délices qui tempéraient ses plus cruelles douleurs. Pleinement soumis à la sainte volonté de Dieu, le F. Hoffacker n'avait d'autre désir que de s'y conformer en toute chose. Si la main de Dieu, disait-il encore, avait tracé sur la muraille un double arrêt, l'un de vie

et l'autre de mort, et s'il était en son pouvoir d'effacer l'un des deux, il ne voudrait le faire que les yeux fermés, afin de dépendre uniquement du bon plaisir divin. Le F. Hoffacker expira très saintement à l'âge de vingt-cinq ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-troisième jour de novembre de l'an 1691, mourut à Goritz, avec la réputation d'un saint, le P. Jean-Baptiste Cevotti, né dans le Frioul. Qu'il fût simple régent, directeur de congrégation ou prédicateur, il ne s'inspira jamais d'autre motif que de celui de la gloire de Dieu et de sa perfection. A la méditation commune, il ajoutait chaque jour une autre heure d'oraison ; la nuit, il interrompait souvent son repos pour aller prier devant le Saint Sacrement. Il était d'une pureté de conscience angélique, et cependant il crucifiait sa chair avec une rigueur impitoyable, comme s'il avait eu de grandes fautes à expier ; plus d'une fois les supérieurs durent modérer ses pieux excès.

Il plut à Notre-Seigneur, pour ajouter un nouvel éclat à sa couronne, de permettre que l'épreuve de la cécité se joignît à tant de souffrances volontaires. Le P. Cevotti la supporta avec une inaltérable patience et une sainte joie, jusqu'au moment de sa bienheureuse mort, arrivée dans la cinquante-et-unième année de son âge et la trente-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1691 *(Archiv. Rom.).*

* Le vingt-troisième jour de novembre de l'an 1738, mourut à Vienne dans la maison professe le P. Ignace Straessl, né à Alt-Oetting, l'apôtre des prisonniers. Il paraissait fait pour ce ministère, dit l'auteur de sa notice. Il était la providence visible de ces malheureux ; il intéressait en leur faveur les plus grands personnages et l'impératrice elle-même, leur distribuait de larges aumônes en argent ou en vêtements, plaidait leur cause auprès des magistrats, et souvent, à force de démarches, leur obtenait un adoucissement de peine ou même la vie. Si quelques-uns, trop coupables pour trouver grâce, étaient condamnés au dernier supplice, il les accompagnait à l'échafaud avec une charité incomparable et les disposait à mourir en vrais pénitents.

Le spectacle de ce dévouement avait gagné toutes les sympathies au P. Straessl. Aussi lorsqu'il fut brusquement emporté par une maladie dont il avait pris le germe, pensait-on, auprès de ses chers prisonniers, la ville toute entière s'émut. On aurait peine à se faire une idée, écrit l'annaliste de la Province, de la douleur avec laquelle cette mort fut accueillie dans Vienne. De mémoire d'homme, assurait un vieillard qui avait longtemps vécu dans cette capitale, aucun membre de la Compagnie, si célèbre qu'il fût par son éloquence ou l'éclat de ses charges, n'avait excité de si vifs et si unanimes regrets. Le P. Straessl n'avait que quarante-trois ans ; il en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., ann. 1738 *(Archiv. Rom.)*. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 343. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1618.

XXIV NOVEMBRE

—

Le vingt-quatrième jour de novembre de l'an 1810, mourut à Dusseldorf, sa patrie, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le P. Hermann Schœnenbusch, un des derniers vétérans de l'ancienne Compagnie dans cette ville, où sa mémoire, glorifiée par un grand nombre de grâces miraculeuses, est encore en bénédiction. Son zèle y avait soutenu la foi pendant les plus mauvais jours du dix-huitième siècle ; et par la rigueur presque excessive de ses austérités il s'était efforcé de détourner la colère divine de dessus son troupeau.

Quatorze ans après sa mort, le célèbre docteur Binterim voulut lui faire élever un monument plus honorable. Quand on ouvrit son tombeau, on trouva le cercueil, où ses précieux restes étaient déposés, entièrement rongé par la pourriture et tombant en pièces ; mais le corps du serviteur de Dieu et ses vêtements sacerdotaux étaient parfaitement intacts. Le supérieur des missionnaires de la Compagnie à Dusseldorf, alors presque entièrement aveugle, s'étant appliqué sur les yeux un pan de la soutane du P. Schœnenbusch, se trouva dans l'instant même parfaitement guéri.

Litteræ ann. Provinc. Belgic. a sua instauratione ad ann. 1832, *p.* 18, 22. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 849.

* Le vingt-quatrième jour de novembre de l'an 1770, mourut à Ebersberg, dans la Province de Bavière, récemment détachée de celle de Haute-Allemagne, le P. GEORGES PAUR, né à Burghausen dans le diocèse de Salzbourg. Tout était grand en lui, dit l'annaliste, excepté la taille ; de plus, il était voûté, d'une santé débile, presque toujours souffrant et déjà en butte à de pénibles infirmités. Aussi quand après ses années de régence, il s'ouvrit au Père Provincial de ses désirs d'aller annoncer la parole de Dieu au peuple des campagnes, vit-il d'abord sa demande rejetée. Avec son tempérament, comment pourrait-il supporter les fatigues de cet apostolat ? — « Eh bien, reprit le P. Georges, combien d'années de travail voulez-vous que je promette ? — Cinq ? » Sur un geste du Père Provincial voulant dire que ce terme lui paraissait bien long : « Je m'engage pour dix ans, répliqua-t-il avec assurance ; saint François-Xavier n'en eut pas davantage ». Le Père Provincial céda et lui ouvrit la carrière si ardemment désirée.

Le P. Georges Paur la parcourut non-seulement dix ans, mais plus de vingt, au milieu de fatigues extrêmes, comme le plus robuste des missionnaires. Le travail, la prière, une sainte gaîté étaient l'unique remède aux maux dont il était perpétuellement assailli. Et comme si ce fardeau avait encore pesé trop légèrement sur ses épaules, il y ajoutait les cilices, les flagellations, les veilles prolongées, les abstinences. Chaque jour, il commençait sa méditation une heure avant la communauté ; et malgré son état de faiblesse, il la faisait toujours à genoux et sans appui. C'etait une persuasion universelle qu'il recevait des grâces extraordinaires. Mais il dissimulait habilement les dons de Dieu sous les dehors

de la vie commune et sous un air de jovialité qui donnait le change aux esprits moins attentifs. Avant de mourir, il jeta au feu les papiers dans lesquels, selon l'usage des saints, il avait consigné jour par jour les faveurs spéciales dont il avait été comblé.

Le P. Georges Paur travailla jusqu'à l'entier épuisement de ses forces. Il se fit alors transporter à Ebersberg dans la maison de troisième probation. En y arrivant à demi-mort, il dit joyeusement qu'il demandait à louer une chambre pour un mois seulement ; et toujours intrépide, au milieu même de cette ruine totale de la nature, il suivit tous les exercices de la communauté jusqu'au jour qui précéda sa bienheureuse fin. Il reçut les derniers sacrements en pleine possession de lui-même, avec une ferveur admirable, promit de prier au ciel pour la Compagnie qui, dans ces temps malheureux, était en proie à toute la rage de l'enfer ; et bientôt après s'endormit saintement dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Bavar., anno 1770 *(Archiv. Rom.).*

XXV NOVEMBRE

—

Le vingt-cinquième jour de novembre de l'an 1626, mourut à Augsbourg le pieux et savant P. Jacques Spanmüller, plus communément appelé Pontanus, du nom latin de la petite ville de Brüx en Bohême, où il était né. L'Histoire générale de la Compagnie l'appelle le père des lettres grecques et latines en Allemagne. Les luthériens, aussi bien que les catholiques, l'avaient mis, à titre d'auteur classique, entre les mains de la jeunesse ; et dans beaucoup d'écoles protestantes, ses *Progymnasmata* partageaient, avec les œuvres de Cicéron, la première place dans l'enseignement du latin. Les supérieurs de sa Province n'eurent pas à se repentir de lui avoir confié pendant vingt-sept ans la formation littéraire des juvénistes ; car ce fut à lui, dit le P. Cordara, que nos collèges durent, en Allemagne, cette multitude de professeurs qui firent leur gloire. Ses dialogues nous offrent un excellent et irrécusable modèle de l'enseignement catholique, tel que nos premiers Pères l'avaient conçu, sous la direction de saint Ignace, et qui ne négligeait, ni les pratiques de la vie chrétienne ni les fortes études, seules capables de créer des hommes influents.

Afin de ne rien perdre de son esprit de ferveur et de dévotion, le P. Pontanus avait l'habitude de se recueillir fréquemment pour

élever son cœur à Dieu ; et dans le règlement de sa journée, qu'il s'était tracé lui-même, et suivait avec une inviolable fidélité, il avait fixé les heures de la prière aussi bien que celles de l'étude. C'était un religieux de manières aimables, gracieux à tous, d'une réserve et d'une modestie, dit l'historien, qu'on aurait eu peine à trouver dans un novice, ne sachant ni louer ses propres ouvrages, ni blâmer ceux des autres, ennemi du repos et, jusqu'à la fin, courbé sur sa plume et ses livres.

Notre-Seigneur daigna lui révéler d'avance le jour de sa mort. Dans le courant de l'an 1626, l'archiduc Léopold, frère de l'empereur Ferdinand II, passant à Augsbourg, voulut voir le P. Pontanus, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, et en le quittant, lui demanda avec une aimable familiarité, quand il comptait cesser de vivre : « Le jour de sainte Catherine, Monseigneur, » répondit le bon vieillard, sans prendre garde qu'il laissait échapper son secret. Le P. Pontanus avait passé soixante-quatre ans dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 11, *n.* 53, *p.* 19. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 382. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *dec.* 9, *n.* 244, *p.* 329. — Crugerius, *Pulveres sacri*, 24ª *nov.*, *p.* 134. Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 2, *lib.* 4, *n.* 15, *p.* 401 ; *t.* 3, *lib.* 4, *n.* 164, *p.* 683. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1007. — Pelzel, *Boemische Gelehrte*, *p.* 4. — *Biographie univers.*, *t.* 35, *p.* 365.

---

* Le vingt-cinquième jour de novembre rappelle le souvenir de deux zélés missionnaires de la Province de Bohême, les Pères

Jean Antaly et Augustin Kerber, morts l'un et l'autre à Prague au service des pestiférés, le premier en 1634 et le second en 1648.

Le P. Jean Antaly était né en Hongrie d'une famille hérétique et avait embrassé la foi romaine, pendant qu'il suivait les classes dans un des collèges de la Compagnie. Presque aussitôt, il avait conçu la pensée de s'enrôler sous la bannière de saint Ignace, afin de travailler lui-même à la conversion de ceux dont il avait partagé l'erreur. Il eut en effet la consolation d'en ramener un grand nombre, jusqu'au jour où la peste se déclara à Prague. Interrompant alors la suite de ses missions, le P. Antaly s'empressa de voler au secours des moribonds et donna glorieusement sa vie dans ce ministère de charité, à l'âge de cinquante-et-un ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Le P. Augustin Kerber, au témoignage du P. Nadasi, était un ouvrier apostolique accompli ; d'un zèle infatigable et universel, mais dont les préférences, à l'exemple du Sauveur, allaient aux pauvres ; c'est au milieu d'eux, dans les hôpitaux, les prisons, les plus humbles réduits qu'il trouvait ses délices. Il leur portait avec d'abondantes aumônes de douces et fortes exhortations, qui ramenaient dans leurs âmes la consolation et le courage. Aussi, pour exprimer à la fois son incomparable tendresse et leur reconnaissance, ces pauvres gens lui donnaient-ils le nom de père et de mère. A quatre reprises différentes, le P. Augustin Kerber avait exposé sa vie en temps de contagion ; il était toujours sorti sain et sauf du danger ; mais lorsqu'il se jeta pour la cinquième fois dans la même arène, Dieu ne voulut pas retarder plus longtemps la récompense de son dévouement ; il fut mortellement frappé et

succomba peu de temps après, à l'âge de quarante-six ans ; il en avait passé vingt-six dans la Compagnie.

P. Jean Antaly. — Alegambe, *Heroes et Victimæ*, *p.* 376. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 4, *lib.* 1, *n.* 96, *p.* 146.

P. Augustin Kerber. — Alegambe-Nadasi, *Heroes et Victimæ...*, *p.* 444. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 5, *n.* 93, *p.* 477.

---

* Le vingt-cinquième jour de novembre de l'an 1665, quarante-trois ans jour pour jour après qu'il eut prononcé ses premiers vœux, mourut à Troppau le P. André Schwartz, d'une riche famille de Silésie. La modestie des novices de Brünn lui avait gagné le cœur, comme autrefois celle des novices de Saint-André avait séduit le P. Mutius Vitelleschi. L'exil de nos Pères chassés par les Suédois ne refroidit pas son désir de partager leur genre de vie ; il les suivit jusqu'à Vienne d'abord et ensuite en Styrie, et c'est là qu'il eut le bonheur d'être enfin reçu dans la Compagnie, grâce souveraine dont il ne manqua jamais de célébrer l'anniversaire, et qu'il estimait à l'égal de sa prédestination.

Après son sacerdoce, le P. Schwartz fut appliqué au ministère apostolique. Il montra par son exemple, dit un historien, qu'un homme seul, animé de l'esprit de Dieu et du zèle des âmes, peut accomplir plus de merveilles et contribuer plus efficacement à la dilatation du règne de Jésus-Christ, que nombre d'ouvriers tièdes et sans élan. Troppau fut le théâtre principal de son apostolat. Quand cette ville tomba entre les mains des Suédois, le P. Schwartz ne voulut pas l'abandonner, et malgré les menaces de mort du gé-

néral ennemi, il continua à se dévouer au service des catholiques, les consolant, les aidant de toute manière dans cette grande infortune avec une générosité, un oubli de lui-même qui ravirent d'admiration les hérétiques eux-mêmes et leur arrachaient cet aveu : « Ce ne sont pas nos pasteurs qui en feraient autant pour nous ». La peste suivit la guerre ; en quatre mois, elle moissonna cinq mille victimes dans cette malheureuse cité. Le P. Schwartz se multiplia pour secourir tant de misères ; et s'il ne succomba pas sous le poids des fatigues, c'est que Dieu le soutint par une grâce spéciale.

A cet héroïsme du zèle et de la charité, le généreux fils de saint Ignace joignait une humilité profonde, un ardent désir de l'humiliation et du mépris, une très vive dévotion au divin Sacrifice de l'autel, à la Reine des Anges, et à nos bienheureux fondateurs Ignace et François-Xavier. On raconte de lui plusieurs faits extraordinaires, témoignages éclatants de sa vertu : avec le Saint Sacrement il avait subitement arrêté à Troppau un violent incendie qui avait déjà dévoré dix-huit maisons et menaçait une des églises de la ville ; pendant qu'il disait la sainte messe, on avait vu l'Enfant Jésus dans l'hostie qu'il tenait entre ses mains ; il avait obtenu des conversions désespérées, entre autres celle d'un apostat, qui pendant trente ans s'était fait le ministre de l'erreur. Le P. Schwartz mourut à l'âge de soixante-quatre ans, et la ville de Troppau, dont il avait été le père et l'apôtre, l'accompagna dans la tombe des témoignages de sa douleur et de sa vénération.

Tanner, *Societas Jesu apostol. imitatr.*, *p.* 872. — Patrignani, *Menol.*, 25 *nov.*, *p.* 179.

XXVI NOVEMBRE

—

* Le vingt-sixième jour de novembre de l'an 1605, mourut à Lintz le P. Georges Scherer, tyrolien, un des plus célèbres prédicateurs de la Province d'Autriche au seizième siècle. Dès l'âge de vingt-cinq ans, avant même son élévation au sacerdoce, il avait occupé la chaire de l'église Saint-Étienne à Vienne ; et jusqu'à la fin de sa vie, pendant quarante ans, il ne cessa plus de faire entendre la parole de Dieu. Les fruits les plus abondants récompensèrent son zèle ; parfois c'étaient des populations entières qu'il arrachait à l'hérésie et ramenait à la foi romaine. En même temps, il publiait des ouvrages de controverse et de piété, qui étendaient au loin son action et multipliaient ses conquêtes. Les novateurs exaspérés des défaites qu'il leur infligeait, firent courir sur son compte une fable aussi ridicule qu'impie, dont les Jansénistes s'empareront à leur compte, un siècle après, pour se venger d'un autre enfant de saint Ignace, le P. Pierre Chamillart.

Le P. Scherer était depuis cinq ans à Lintz, où il soutenait avec autant de succès que d'intrépidité l'antique foi de l'Église contre l'envahissement des doctrines nouvelles. Un jour de dimanche il prêchait avec son ardeur ordinaire, lorsqu'au milieu de son discours il fut pris d'une défaillance ; sa vue s'affaiblit à tel point qu'on le

crut aveugle. Les protestants firent entendre des cris de joie, et répandirent dans toute l'Allemagne la grande nouvelle. Le P. Scherer, disaient-ils, avait été puni pour ses blasphèmes ; « si la foi catholique, s'était-il écrié dans un de ses sermons, n'est pas la foi véritable, que je devienne aveugle à l'instant même » ; Dieu l'avait pris au mot ; et pour que rien ne manquât à son châtiment, le malheureux était mort peu de temps après, et on l'avait enseveli en grand secret.

Leur triomphe fut de courte durée. Le P. Scherer recouvra promptement les forces et la vue, et se hâta de remonter en chaire, où son seul aspect mit à néant l'odieuse invention, et discrédita même, aux yeux de leurs partisans, ceux qui n'avaient pas rougi de la forger. Cependant l'homme de Dieu était usé par tant de travaux soutenus sans interruption pendant un si long temps ; quelques mois après cette dernière victoire, il fut emporté par une attaque d'apoplexie à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., ann. 1605, *p.* 761. — Socher, *Histor. Provinc. Austr., p.* 119, 285, 327, 370. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 2, *lib.* 4, *n.* 3, *p.* 387. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 293. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 746. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 411.

XXVII NOVEMBRE

—

Le vingt-septième jour de novembre de l'an 1725, moururent à Aix-la-Chapelle le P. Godefroy Sittartz, l'apôtre de tout le pays d'Arensberg, qu'il avait cultivé pendant environ trente ans. Dès le temps de son noviciat, il s'était exercé au rude genre de vie qu'il devait mener plus tard au milieu des mineurs et des montagnards de la Westphalie. Aussi était-il préparé à toutes les fatigues. Son ardeur apostolique n'avait d'autres bornes que l'obéissance et lui avait mérité le nom de chasseur d'âmes. La vie des pauvres, le froid, le chaud, les courses pénibles exerçaient perpétuellement sa patience ; mais il ne croyait jamais acheter les âmes trop cher. Notre Seigneur lui fit la grâce de ramener à l'Église un grand nombre d'hérétiques, dont il avait gagné les cœurs par son dévouement. Le P. Sittartz mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, *p.* 104. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1263.

---

* Le vingt-septième jour de novembre de l'an 1680, mourut à Rome le célèbre P. Athanase Kircher, né aux environs de Fulda

dans la Hesse, l'un des hommes les plus savants et les plus laborieux de la Compagnie, honoré de l'estime et de la faveur des Souverains Pontifes, des rois et des princes ; en correspondance avec les plus illustres savants de l'Europe ; encyclopédie vivante, disent ses biographes, qui avait embrassé toutes les sciences, physique, histoire naturelle, philosophie, mathématiques, histoire, antiquités, musique, langues anciennes et modernes, théologie ; « digne enfin de l'immortalité, ajoute Leibnitz, et dont la gloire ne s'affaiblira jamais ».

Le P. Kircher était en même temps et avant tout un vrai fils de saint Ignace. Les grâces extraordinaires et les actes héroïques de vertu ne manquent pas dans sa vie. Lui-même a raconté dans son autobiographie, écrite par l'ordre de ses supérieurs, que dans son enfance, il avait été sauvé plus d'une fois d'une mort certaine par la protection spéciale de Notre-Seigneur et de sa bienheureuse Mère. C'est aussi la très sainte Vierge qui lui avait gardé par un miracle la grâce de sa vocation. En entrant au noviciat de Paderborn à l'âge de seize ans, il avait, par crainte de ne pas être admis, dissimulé une très grave infirmité. Forcé bientôt de découvrir son mal, et menacé d'être renvoyé dans sa famille, les remèdes étant inutiles, il se jeta une nuit tout en larmes au pied d'une image de la très sainte Vierge, et adressa à cette divine Mère une prière fervente, animée de la plus vive confiance ; puis il regagna sa couche et s'endormit profondément ; le lendemain à son réveil, il se trouva parfaitement guéri.

Appliqué à l'étude de la philosophie après son noviciat, il s'efforça de dérober, aux yeux de tous, les grands talents qu'il avait reçus de Dieu : « Je craignais trop, dit-il, que la vaine gloire ne

diminuât en moi l'effusion de la grâce ». Il y réussit si bien, que « maîtres et disciples, ajoute-t-il, me croyaient absolument impropre aux études philosophiques. J'étais au comble de la joie de me voir traiter d'ignorant pour l'amour de Jésus-Christ ». Mais une fois qu'il eut été nommé professeur de littérature grecque au collège de Coblentz, la pensée que l'honneur de l'Église et de la Compagnie était intéressé à son enseignement lui fit sacrifier les joies de l'humiliation. Dès lors sa réputation fut établie et ne fit plus que grandir.

Les guerres qui désolaient l'Allemagne à cette époque l'obligèrent plusieurs fois à changer de collèges. Dans ces migrations fréquentes et précipitées, dont il a fait le récit, il eut à courir des dangers incroyables, et en fut toujours délivré par la protection de la très sainte Vierge. Il passa en France, et enseigna plusieurs années dans nos collèges de Lyon et d'Avignon ; de là, à travers mille obstacles et périls de mort, il se rendit à Rome, où le retint un ordre du Souverain Pontife Urbain VIII. Il avait alors trente-deux ans. Le P. Kircher demeura jusqu'à sa mort dans la Ville éternelle, tout entier à ses immenses travaux, dont on peut voir la longue énumération dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie*.

Parmi ces ouvrages, nous ne mentionnerons que l'*Historia Eustachio-Mariana*. C'est le récit de la restauration du sanctuaire que l'empereur Constantin avait élevé à l'endroit même où Notre-Seigneur crucifié s'était montré à saint Eustache, et que le pape saint Sylvestre I[er] avait ensuite consacré sous le vocable de la très sainte Mère de Dieu et de saint Eustache. Cette restauration fut l'œuvre du dévot serviteur de Marie. Bientôt les fidèles accoururent en fou-

le à la pieuse chapelle, et les Souverains Pontifes, à la sollicitation du P. Kircher, l'enrichirent de nombreuses et riches faveurs. Le saint religieux signa de son sang une formule de consécration à son auguste protectrice et voulut, en témoignage de reconnaissance, la laisser suspendue jusqu'à sa mort à la sainte image. « Afin que la postérité le sache, disait-il en terminant, je déclare, ô Marie, que tout ce que j'ai pu acquérir jusqu'ici d'érudition et de savoir, et écrire qui mérite quelque louange, je le dois bien moins à mon travail et à mes efforts qu'à un bienfait spécial de votre maternelle bonté, à un rayon de la lumière et de la sagesse éternelle. En foi de quoi, j'ai signé cet écrit de mon sang, et à cet autel j'ai suspendu ma plume, que je vous consacre en action de grâces... Moi, votre pauvre, misérable et indigne serviteur.., Athanase Kircher ». Ce grand homme mourut très saintement à l'âge de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé soixante-deux dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p*, 92. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Inferior.*, *lib.* 15, *p.* 506 *seqq.*; *lib.* 16, *p.* 548 *seqq.*, 587 *seqq.* — Karl Brischar, S. J., *P. Athanasius Kircher, Ein Lebensbild, Würtzburg,* 1877. — *Notice sur la vie du P. Athanase Kircher écrite par lui-même et traduite en français...* 1847 *(ms. Archiv. dom.)*. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1046. — A. Vermeersch, S. J., *Le sanctuaire de la Mentorella et le R. P. Kircher, S. J.*, *Cf. Précis historiques* 1891, *p.* 105-123. — Duhr, *Jesuiten-Fabeln, p.* 665 *et suiv.* — Leibniz, *apud* Duhr, *op. cit.*, *p.* 667, *note* 3. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie*, *t.* 4, *chap.* 4, *p.* 277. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 3, *p.* 742. — *Biographie univers.*

XXVIII DÉCEMBRE

—

* Dans la seconde moitié du mois de novembre de l'an 1700, moururent martyrs de la charité sur le vaisseau qui les emportait aux Indes orientales les Pères Guillaume Weber de la Province du Haut-Rhin et Guillaume Mayer de celle de Haute-Allemagne. Après s'être distingués l'un et l'autre dans les ministères apostoliques, ils avaient obtenu du Père Général Thyrse Gonzalez la faveur de se dévouer au salut des infidèles du Malabar. Ils s'embarquèrent à Livourne au mois de novembre 1699, et après un long et pénible voyage à travers la Méditerranée, l'Asie Mineure, l'Arménie et la Perse, arrivèrent au même mois de novembre de l'année suivante à Bender-Abbassi, à l'entrée du Golfe Persique, où ils prirent passage à bord d'un navire en partance pour Goa.

Les deux religieux, à l'exemple de saint François-Xavier, commencèrent aussitôt leur apostolat et recueillirent des fruits abondants de salut. Une occasion ne tarda pas à se présenter de donner un plus large essor à leur zèle et à leur charité. Une maladie contagieuse éclata sur le navire, frappant à coups redoublés parmi les gens de l'équipage et les passagers. Les Pères Weber et Meyer n'attendirent pas qu'on fît appel à leur dévouement. Avec la générosité d'hommes qui depuis longtemps ont fait le sacrifice de leur

vie, ils se multiplièrent pour prodiguer aux malades et aux moribonds tous les secours de l'âme et du corps. Jour et nuit ils étaient debout et ne prenaient, pour ainsi dire, aucun repos. Ils fléchirent bientôt sous le poids de fatigues trop grandes. Le P. Weber succomba le premier ; trois jours après, le P. Meyer que cette perte avait fini de briser, mourut à son tour ; et les deux généreux missionnaires furent ensevelis dans les flots, presque en face de cette terre des Indes, après laquelle ils avaient si ardemment soupiré. Le P. Weber était âgé de trente-sept ans, et le P. Mayer de trente-neuf ; ils avaient passé, le premier quinze ans, le second, dix-huit dans la Compagnie.

Platzweg, *Lebensbilder deutscher Jesuiten...*, *p.* 54.

XXIX NOVEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1688, mourut à Prague le P. Louis Bohuslas Balbinus, surnommé par ses contemporains le Tite-Live de la Bohême. Né à Königgrätz d'une noble et vaillante famille de chevaliers, il se regarda toujours comme redevable de la vie à la protection de la très sainte Vierge et aux prières de sa pieuse mère, qui l'avait déposé tout mourant sur l'autel de Notre-Dame d'Alt-Bunzlau. Ce premier bienfait, comme il le raconte lui-même dans ses écrits, n'était que le prélude d'un grand nombre d'autres ; mais une des grâces les plus insignes, dont il remerciait dans la suite Notre-Seigneur, fut d'avoir pour confesseur dès l'âge de douze ou treize ans, le célèbre P. Nicolas Lancicius, pendant qu'il étudiait au collège d'Olmutz.

« Je ne pensais pas encore, écrivait-il plus tard dans la vie de son saint père spirituel, je ne pensais pas encore à entrer dans la Compagnie de Jésus ; mais le bon vieillard m'assurait que bientôt la voix de Dieu se ferait entendre ; et il ajoutait : En attendant, livrez-vous avec ardeur à l'étude des belles-lettres, jusqu'à vous y plonger tout entier : *Litterarum studiis te totum trade et immerge.* Puis quand il me vit décidé à suivre Jésus-Christ qui m'appelait : « Maintenant, me dit-il, vous me servirez d'hameçon » ; et il m'en-

seignait l'art de gagner à Dieu mes condisciples, que je lui amenais ensuite et dont il faisait des saints. Il nous animait tellement à nous vaincre, nous soutenant même quelquefois de sa présence, que je me rappelle m'être un jour mêlé, sous ses yeux, aux ouvriers qui blanchissaient les murs du collège d'Olmutz, non sans une extrême honte des railleries de mes condisciples, mais encouragé jusqu'au bout par l'homme de Dieu, qui tenait mon manteau entre ses mains ».

A quinze ans, le jeune Balbinus, aguerri par de pareilles épreuves, se rendait au noviciat de Brünn, célèbre alors par sa ferveur. Bientôt après il était à son tour chargé d'instruire et de sanctifier la jeunesse de nos collèges, et tandis que, par ses travaux littéraires, il méritait, selon l'expression de son biographe, le nom de prince des orateurs et des poètes de la Bohême, il remplaçait à son tour le P. Lancicius, dans les charges de Père spirituel des enfants et de directeur des congrégations. Le peu de détails qui nous ont été conservés sur les œuvres apostoliques du P. Balbinus nous le montrent néanmoins, dès la première année de son sacerdoce, ramenant en deux mois à l'Église, parmi les sauvages habitants des montagnes, plus de cinq cents victimes de l'hérésie, et quatorze cents environ pendant les missions de son troisième an.

Les hommes instruits savent l'immense réputation et la reconnaissance que ses publications sur l'histoire sacrée et profane de la Bohême lui valurent de la part de ses compatriotes ; mais Dieu permit, pour mettre le couronnement à la vie sainte et laborieuse de son serviteur, que ses travaux mêmes les plus dignes d'éloges, fussent pour lui, durant de longues années, une source de cruelles persécutions et de calomnies, qui prévalurent auprès des

supérieurs de la Compagnie. Le P. Balbinus souffrit tout avec une grande patience, sans donner jamais à ses adversaires la joie de se montrer découragé. Enfin, après cinq années de paralysie, qui lui laissèrent néanmoins le libre usage de l'intelligence et de la langue pour travailler, jusqu'à son dernier jour, à la gloire de Dieu et de sa patrie, il expira saintement, laissant un tel souvenir au peuple de la Bohême, qu'aujourd'hui encore, en entrant dans le musée de Prague, les deux figures qui frappent d'abord les regards et occupent la place d'honneur, sont les images des deux Jésuites Bohuslas Balbinus et Joseph Dobrowski. Le P. Balbinus était mort à l'âge de soixante-sept ans, il en avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Balbinus, *Vita V. P. Nicol. Lancicii, cf.* Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *l.* 2, *n.* 61, *p.* 348. — Schmidl, *Op. cit., t.* 5, *lib.* 5, *n.* 195, *p.* 678. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 792. — Pelzel, *Boemische Gelehrte, p.* 50. — *Biographies du P. Balbinus, apud* Pelzel, *Op. cit., p.* 52. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 124. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 1, *p.* 335.

---

* Le vingt-neuvième jour de novembre de l'an 1779, au collège de Soleure, où il avait continué de vivre et de travailler après la suppression de la Compagnie, mourut le P. Joseph de Crollalanza, d'une noble famille tyrolienne. Ce saint religieux semble avoir accompli dans sa perfection le précepte de la charité. Les pauvres, les malades, les moribonds étaient l'objet de ses constantes et plus vives sollicitudes. Il leur prodiguait tous les soins de l'âme et du

corps, avec un empressement, une effusion de tendresse qui lui firent donner les noms de père et de mère.

Quand il mourut à l'âge de cinquante-deux ans, au milieu de ses anciens frères, que les magistrats avaient maintenus avec lui au collège, il fut, on peut le dire, canonisé par la voix du peuple. Chacun voulait le voir, baiser ses pieds et ses mains, emporter comme une relique quelque parcelle des objets qui lui avaient appartenu. Un rayonnement de la gloire des bienheureux semblait illuminer ses traits, et leur communiquait une beauté céleste qu'on ne se lassait pas de contempler. La ville de Soleure fit graver le portrait du P. de Crollalanza ; au bas de l'image, une inscription touchante attestait sa reconnaissance, ses regrets et sa vénération pour l'homme de Dieu.

Historia Provinc. German. Superior. S. J. ab ejus per P. M. Pium VII restitutione, p. 8 *(Archiv. Rom.).*

N. B. — Voici l'inscription mise au bas du portrait du P. de Crollalanza :

Pauperum patrem, ægrotorum matrem,
Omnium fratrem,
Virum doctum et humillimum,
In vita, in morte, in feretro
Suavitate semper sibi similem,
Amabat, admirabatur, lugebat
Solodurum.

XXX NOVEMBRE

—

* Le trentième jour de novembre de l'an 1639, mourut au collège de Neuburg le P. ANTOINE WELSER, d'une noble famille bavaroise. Il pouvait se promettre une brillante fortune dans le monde, lorsqu'à la suite d'une retraite qu'il avait faite à Padoue pendant son cours de droit, il dit adieu à ces belles espérances pour embrasser l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ dans la Compagnie. Il fit son noviciat, partie à Novellara, partie à Saint-André du Quirinal, et revint ensuite en Allemagne, où ses vertus religieuses et ses éminentes qualités l'élevèrent aux premières charges de sa Province. Il fut successivement Recteur des collèges d'Ingolstadt, de Ratisbonne, de Neuburg, et enfin Provincial. Il a laissé tracées de sa main les règles d'après lesquelles il entendait gouverner ; elles sont toutes écrites à la lumière de Dieu, et respirent le plus pur esprit de saint Ignace. On admirait la rare prudence de cet éminent supérieur, sa parfaite droiture et la liberté pleine de franchise avec laquelle il donnait les conseils qu'il jugeait opportuns, sans autre considération que celle de la conscience et du service de Dieu. Il y joignait une inébranlable constance au milieu des plus difficiles épreuves.

Pendant son provincialat, la guerre de Trente ans sévissait avec

une violence extrême ; c'était l'époque de l'invasion suédoise : les troupes de Gustave-Adolphe promenaient le ravage dans toute l'Allemagne ; les Jésuites étaient l'objet d'une haine acharnée de la part de ces hérétiques. A chaque jour et à chaque heure, pour ainsi dire, raconte l'historien de la Province de Haute-Allemagne, arrivaient au Père Provincial, sur ceux dont il avait la charge, les plus désolantes nouvelles. Les uns avaient été chassés de leurs maisons et forcés de s'exiler ; les autres traînés en captivité, traités d'une façon barbare ou condamnés à des rançons exorbitantes ; ceux-ci étaient retenus comme otages et réservés à des indignités pires que la mort ; ceux-là étaient accusés de trahison et, sous ce faux prétexte, voués au supplice ; les collèges et les maisons de la Province étaient livrés au pillage ou consumés par les flammes. Tous ces coups répétés n'abattaient ni n'ébranlaient le courage du P. Welser. Comme le saint patriarche Job, il adorait la main de Dieu toujours bonne et miséricordieuse, même dans ses plus grandes rigueurs et, confiant dans l'appui d'en haut, il se multipliait avec une activité extraordinaire et un dévouement sans bornes afin de porter remède à tant de maux.

Il ne voulait pour lui-même aucun ménagement. « Souviens-toi, se disait-il souvent, que tu ne t'appartiens pas ; tu es l'esclave de la Compagnie ». Pour arriver plus efficacement à un complet oubli de lui-même, il s'était fait une pratique de demander trois fois par jour à Notre-Seigneur, au pied du tabernacle, d'arracher de son cœur jusqu'aux dernières fibres de l'amour-propre. Il se flagellait sans pitié matin et soir, et ne prenait qu'un court sommeil. A l'exemple de notre Bienheureux Père, il ne laissait passer aucune heure sans jeter un regard sur sa conscience. Sa dévotion aux

âmes du purgatoire rappelle celle du célèbre P. Jacques Rhem. On assure que ces âmes souffrantes venaient souvent se recommander d'une manière sensible à ses prières. Enfin ce grand serviteur de Dieu mourut très saintement et fut honoré par la vénération et les regrets de toute la ville de Neuburg. Il était âgé de soixante-quinze ans et en avait passé plus de cinquante dans la Compagnie.

Histor. Provinc. German. Super., *t.* 5, *decad.* 10, *n.* 781 *seqq.*, *p.* 472 *seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 30 *nov.*, *p.* 214.

---

* Le trentième jour de novembre de l'an 1734, mourut au collège Pazmani de Vienne, dont il était Recteur, le P. André Sigrai, d'une noble famille de Presbourg en Hongrie. Dès son enfance, il avait été prévenu des bénédictions du ciel, et lorsqu'il se présenta, à l'âge de seize ans, pour entrer dans la Compagnie, il apportait une vertu déjà éprouvée. Il fut récompensé de ses victoires par le don d'une chasteté parfaite. Il ne laissait pas de s'entourer des précautions les plus jalouses et de crucifier sa chair par les cilices, les flagellations sanglantes et d'autres pénitences très rigoureuses.

A cette pureté de cœur, le P. Sigrai joignait une dévotion très tendre à la Reine des Vierges, une obéissance entière et un profond mépris de lui-même. Chargé un jour par des envieux d'une grave accusation auprès des supérieurs, et en punition de sa faute prétendue, retiré de ses fonctions, et envoyé au loin dans une petite ville, il ne dit pas un mot pour se justifier, et en attendant que

son innocence fût reconnue, savoura en union avec Notre-Seigneur le bonheur d'être humilié. Il était d'une santé délicate et presque toujours chancelante ; mais la vigueur de l'âme suppléait à la faiblesse du corps ; et jusqu'au dernier jour de sa vie, il supporta sans se plaindre les fatigues de l'enseignement, et ensuite celles du gouvernement dans plusieurs collèges de sa Province. Mais à la fin ses forces fléchirent, et à cinquante-trois ans, le P. Sigrai, encore paré de la grâce de son baptême, remit pieusement son âme entre les mains de Dieu.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1734 *(Archiv. Rom.).* — FRID. WEISER, S. J., *Vitæ Patrum in Hungaria, p.* 60-74. — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 328. — KAZY, *Posthuma memoria, p.* 81... SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1204.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

PREMIÈRE SÉRIE.

I[er] DÉCEMBRE

—

* Le premier jour de décembre de l'an 1646, mourut à Krassowicz, maison de campagne du collège Saint-Ignace à Prague, le P. Jean Hofer, né à Neustadt en Saxe de parents hérétiques. Ses talents, sa science, ses belles qualités l'avaient rendu cher à ceux de son parti. Quand parurent les controverses du P. Christophe Mayer, l'électeur de Saxe et l'académie de Leipzig le chargèrent d'y répondre. Jean Hofer se mit résolument à l'œuvre ; mais le résultat ne fut pas celui qu'il attendait. Des arguments du P. Mayer jaillissaient des rayons de vérité, qui malgré lui frappaient ses yeux ; à mesure qu'il les examinait de plus près, la lumière devenait plus brillante, et enfin il fut contraint de reconnaître son erreur.

Cependant, telle est la force des préjugés et de l'amour-propre que pendant deux années entières il se débattit contre lui-même

sans vouloir se rendre. Une nouvelle édition des controverses du P. Mayer ayant alors paru, il entra une seconde fois en lice contre le champion de la foi catholique. Il ne fut pas plus heureux que dans la première lutte. Il chercha du secours auprès des théologiens protestants. Leurs réponses ne firent qu'ajouter à ses doutes et remplirent son âme d'inquiétudes et de scrupules. Les *Controverses* de Bellarmin lui tombèrent alors sous les yeux ; elles achevèrent de le convaincre. Résolu à rentrer dans le sein de la véritable Église, Jean Hofer brisa d'un généreux effort tous les liens qui l'attachaient au monde ; il abandonna sa famille, sa patrie, les riches revenus et les charges dont il était pourvu, et se retira en Autriche, où il fit son abjuration. Bientôt après, pour mettre le dernier sceau à son sacrifice, il embrassa la vie parfaite dans la Compagnie.

Il avait alors trente-et-un ans. Il reprit d'abord ses études de théologie, et fut ensuite chargé d'une classe d'hébreu. Puis le prince Christian Guillaume de Brandebourg, ancien administrateur de l'archevêché de Magdebourg, qui lui devait en grande partie sa conversion à la foi romaine, le demanda et l'obtint pour son confesseur. Le P. Hofer, par ses leçons et l'exemple de sa sainte vie, fit régner dans la cour de ce prince une telle pureté de vie et un tel esprit de piété, qu'au témoignage du P. Jouvancy, elle ne le cédait en rien aux communautés religieuses les plus ferventes. Ce fidèle serviteur de Dieu mourut à l'âge de quarante-quatre ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. (ms.) Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 2, *ann.* 1616-1646, *p.* 143. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 463. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 4, *n.* 169, *p.* 271. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 419.

II DÉCEMBRE

—

Le deuxième jour de décembre de l'an 1638, mourut à Prague, en se dévouant au service des pestiférés, le P. GEORGES AQUITANUS, silésien, « digne émule, dit le P. Alegambe, de la vertu et du zèle de saint François Xavier ». C'était la seconde fois qu'il s'exposait aux ravages de la peste. Il avait affronté avec le même courage les injures, les pierres, et même la hache des paysans hérétiques, pendant qu'il travaillait à faire rentrer dans le sein de l'Église les populations sauvages et fanatiques de la Moravie et de la Silésie.

Avec deux de nos Pères, en une seule année, il avait ramené à Jésus-Christ plus de vingt mille âmes ; et dans une autre mission de six mois seulement, sept ministres luthériens s'étaient rendus à la force de ses discours et de sa charité, avec plus de trois mille hérétiques et presque autant d'apostats. Interrogé sur son lit de mort, s'il faisait volontiers à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie : « Ah ! répondit-il plein de joie, si j'en avais des millions à lui offrir, il sait bien de quel cœur je les lui donnerais ». Le P. Aquitanus était âgé de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *p.* 413. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 5, *n.* 132, *p.* 912; *lib.* 6, *n.* 171, *p.* 1221; *t.* 4, *lib.* 2, *n.* 168, *p.* 487. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 2a *dec.*, *p.* 473.

---

* Le deuxième jour de décembre de l'an 1592, mourut au collège de Kommotau le P. Alexandre Voyt, qu'on peut appeler à bon droit le père et l'apôtre de Prague, sa patrie. Dieu l'avait doué des plus heureuses qualités naturelles et surnaturelles. En l'entendant prêcher, les hérétiques séchaient de dépit de voir un si magnifique talent oratoire dans un papiste et un jésuite, et se flattant peut-être de l'éblouir, s'engagaient par serment à lui faire un palais et une vie de roi, s'il voulait se donner à eux. L'ignorance, l'oubli des pratiques de la vie chrétienne régnaient presque partout en Bohême. Pour faire apprendre les prières, le P. Voyt établit l'usage de réciter tout haut dans les familles le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, avant de se mettre à table, et le décalogue après le repas ; il fit publier en langue tchèque le catéchisme de Canisius, et plusieurs opuscules de controverse et de piété; il ramena la sainte coutume des processions des rogations, depuis longtemps tombées en désuétude. En même temps, il soutenait de ses aumônes et développait le séminaire des écoliers pauvres, établi une vingtaine d'années auparavant sur les instances du bienheureux Canisius, pour donner des prêtres pieux et zélés au clergé de Bohême.

Le P. Voyt ne montra pas un moindre zèle dans le gouvernement des Nôtres. Jamais, dit l'historien de la Province, la ferveur ne fut plus grande parmi les Pères et Frères que pendant son

rectorat au collège Saint-Clément à Prague. C'était merveille de voir la charité et l'union qui régnaient entre tous les membres de la communauté, l'empressement de chacun à s'offrir pour prendre sur soi les plus pénibles besognes et les épargner aux autres. Le P. Voyt venait de partir, sur l'ordre des médecins, pour une station thermale, lorsqu'il fut surpris par une crise plus violente, et expira au collège de Kommotau, où il s'était retiré. La nouvelle de sa mort fut accueillie à Prague avec une vraie consternation. Le gouverneur du royaume, Georges Lobkovitz, son ami et, en sa considération, fondateur du collège de Kommotau, ordonna de ramener son corps à Prague, et le fit enterrer avec une pompe extraordinaire dans la belle église du Sauveur, à laquelle le P. Voyt avait mis lui-même la dernière main.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 1, *lib.* 3, *n.* 158, *p.* 283 ; *lib.* 4, *n.* 238, *p.* 445 ; *lib.* 6, *n.* 59, *p.* 579 ; *n.* 154, *p.* 641. — *Litter. ann. Societ., anno* 1593, *p.* 199.

---

* Le deuxième jour de décembre de l'an 1639, mourut à Prague, à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie, le P. Martin Bauda, né à Horazdiowitz en Bohême, prédicateur, catéchiste, missionnaire, pendant la plus grande partie de sa vie religieuse. A ce chasseur d'âmes, dit son biographe, rien n'était pénible, ennuyeux ou impraticable. Pour se rendre plus utile, il apprit, à force de travail, la langue hongroise et eut ainsi la consolation de réconcilier avec Dieu une foule de

soldats hongrois blessés dans un combat sous les murs de Prague.

Souffrir pour l'amour de Notre-Seigneur était sa plus douce joie. Bien qu'il fût d'une santé délicate, il ne laissait pas de tourmenter sa chair par de fréquentes et rigoureuses mortifications. Atteint de la peste au chevet des malades, il fut bientôt réduit à l'extrémité. Quelqu'un l'avertissant alors de la gravité de son état, et l'engageant à se préparer au jugement de Dieu, le P. Bauda remercia doucement du charitable et fraternel avis, puis il ajouta : « Un religieux doit toujours être prêt à mourir ; pour moi, voilà longtemps que j'ai tout prévu pour cette heure ; rien ne me retient plus en ce monde ». Et peu après il expira saintement.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 4, *lib.* 3, *n.* 66, *p.* 621 ; *ibid. Index exemplor.* § 3.

III DÉCEMBRE

—

* Le troisième jour de décembre de l'an 1561, mourut à Inspruck le P. Charles Grim, tyrolien, que les saints exemples des Pères Canisius et Nicolas Gaudanus, à l'époque où ils enseignaient la théologie à Ingolstadt, avaient gagné à la Compagnie. Chargé d'abord d'une classe de grammaire au collège de Vienne, le P. Grim s'appliquait avec une ardeur et une consolation singulières à former ses écoliers aux lettres et à l'amour de la sainte Église romaine. Il remplit ensuite au même collège les fonctions de ministre, et se montra partout le bon serviteur de Jésus-Christ, humble et tout dévoué.

Il venait d'être envoyé à Inspruck pour y diriger la construction du collège que l'empereur Ferdinand VI avait récemment fondé en faveur de la Compagnie, lorsqu'il tomba gravement malade. Toutes ses vertus jetèrent alors un éclat plus vif, surtout sa patience et son obéissance au médecin et à l'infirmier : *Ex præscripto medici*, dit son biographe, *omnia fecit*; *comedit*, *dormivit, vigilavit*, *vixit.* Le P. Grim garda jusqu'au dernier moment la pleine possession de lui-même. Quand il fut sur le point d'expirer, il leva les yeux au ciel, croisa les bras sur sa poitrine, et remit doucement son âme

entre les mains de Dieu. Il avait passé neuf ans dans la Compagnie.

Document. Assistent. German. (Archiv. Rom.). — Sacchinus, *Histor. Soc. Jesu, lib.* 5, *n.* 171, *p.* 201. — Socherus, *Histor. Provinc. Austr., l.* 3, *n.* 39, *p.* 94. — Agricola, *Histor. Provinc. German. Superior., t.* 1, *decad.* 3, *n.* 45, *p.* 68. — *Histor. (ms.) colleg. œnipont.* 1561-1773, *ann.* 1561 *(Archiv. colleg. œnipont).*

---

* Le troisième jour de décembre de l'an 1729, mourut au collège de Trentschin en Hongrie le Frère Coadjuteur Jacques Porubszki, âgé de trente-six ans, dont il avait passé sept dans la Compagnie. Il avait ardemment désiré de s'enrôler sous l'étendard de saint Ignace ; et si le Père Provincial d'Autriche n'avait pas cru devoir l'admettre, il serait allé, disait-il, jusqu'à Rome se jeter aux pieds du Père Général et arracher par ses prières et ses larmes le bonheur d'être reçu au noviciat. De là, son indifférence pour tous les lieux et tous les emplois ; c'était assez pour lui d'être au service de Dieu dans la Compagnie ; de là encore la perfection avec laquelle il observait ses règles et ses vœux. C'était la voix commune que le F. Porubszki faisait toutes choses par obéissance et de la manière que lui avait prescrite l'obéissance. Un jour, sa chasteté fut mise à la même épreuve que celle de saint Thomas d'Aquin ; il triompha avec le même courage. Selon l'esprit de sa vocation, il priait souvent pour les âmes, et afin de leur venir plus directe-

ment en aide, il aurait voulu servir jour et nuit de compagnon aux Pères qui allaient assister les malades et les moribonds.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1729 *(Archiv. Rom.).*

---

* Le troisième jour de décembre de l'an 1742, le P. François Sirowski, de Neustadt, mourut à Grosswardein en Hongrie, victime de sa charité au service des pestiférés. L'amour des âmes et de la croix formait le caractère dominant de sa vertu. Il avait demandé à plusieurs reprises les missions des Indes ; l'obéissance lui assigna celles de Hongrie, et c'est là qu'il se dépensa jusqu'à la mort avec une ardeur magnanime et un complet oubli de lui-même. La prédication à des foules nombreuses accourues de loin, la confession, la visite des malades remplissaient toutes les heures de ses journées. Quand il était appelé au chevet de quelque moribond, il y courait sans retard et sur le chemin, tout absorbé par la pensée d'aider cette âme à franchir le redoutable chemin, il ne prenait garde à personne, et ne répondait pas même à une parole ou à un salut, en sorte qu'on l'avait surnommé *Patrem neminem per viam salutantem.*

C'est la méditation du mystère de la croix qui lui avait inspiré ce zèle, et c'est l'union par la souffrance au Sauveur crucifié qui faisait fructifier son apostolat. La peste s'étant déclarée à Gross-Wardein, le P. Sirowski obtint ou, pour mieux dire, arracha à force de prières la permission de se dévouer au service des malades. Après des prodiges de charité, il fut lui-même atteint de

la terrible contagion. Qnand il se vit sur le point de mourir, il se jeta à bas de son lit par un suprême effort de courage, pressa vivement sur son cœur l'image de Jésus crucifié, et c'est dans cette attitude, les deux genoux en terre, que l'humble et vaillant apôtre remit son âme entre les mains de Dieu, à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Litter. ann. Provinc. Austr., anno 1742 *(Archiv. Rom.)*. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1261.

IV DÉCEMBRE

—

Le quatrième jour de décembre de l'an 1736, mourut près de Paderborn sa patrie, le P. Michel Strunck, savant et pieux auteur du bel ouvrage intitulé *Westphalia sancta, pia, beata.* Au milieu des travaux de l'enseignement et du saint ministère, tout son repos était d'écrire les vies et de répandre le culte des saints, qui depuis les premiers temps du christianisme en Allemagne, avaient fait la gloire des provinces qu'il habitait. Les plus douloureuses infirmités n'étaient pas capables de lui arracher la plume des mains.

Les élèves et les pénitents du P. Strunck se faisaient surtout remarquer par leur amour pour une pureté angélique ; beaucoup d'entre eux méritèrent, après de longues et sérieuses épreuves, de se lier à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère par le vœu de chasteté perpétuelle. On peut à peine se faire une idée de tout ce qu'ils offrirent à Dieu de prières et de pénitences pour arracher leur saint directeur à la mort, lorsque le bruit se répandit dans la ville que ses jours étaient en danger. Le P. Strunck mourut dans la cinquante-neuvième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vit. defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Strunck, *Westphalia sancta,* 2e *édit. Paderborn,* 1854, *t.* I, *p.* 233, *Vita venerabilis P. Michaelis Strunckii.* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1653.

---

* Le quatrième jour de décembre de l'an 1770, mourut à Bologne le saint et apostolique P. Joseph Palme, de la Province de Bohême. Entré au noviciat de Brünn à l'âge de vingt ans, il sollicita et obtint la grâce de se consacrer au salut des Indiens de la Province de Quito. Tels étaient déjà son amour de l'oraison, son recueillement, sa fidélité à toutes les règles et son angélique pureté, qu'on le comparait à Louis de Gonzague et à Jean Berchmans. Cette réputation de vertu ne fit que grandir pendant ses études et sa troisième probation et, à vingt-neuf ans, après un premier et fructueux exercice de son zèle dans les prisons et les hôpitaux, il fut envoyé aux Indiens Maynas et ensuite aux Yquitos, non loin du Maragnon. Cette dernière nation était encore païenne et livrée à tous les vices, licencieuse, fourbe, ingrate, cupide.

Le P. Joseph Palme se mit avec ardeur à défricher cette terre stérile ; mais elle lui donna peu de fruits. Plus d'une fois, pour se débarrasser de ses exhortations importunes, les Indiens essayèrent de le faire périr ; il échappa toujours à leurs coups, et une fois non sans prodige. Il ne laissait pas de s'estimer largement récompensé de ses peines par le baptême des enfants et la conversion de quelques adultes ; et volontiers il eût passé sa vie au milieu de ce peuple, si l'obéissance ne lui eût confié le soin d'un autre troupeau. Il se dévoua au service de ses nouveaux enfants avec la même charité. Aux industries ordinaires du zèle, il ajoutait les

moyens surnaturels qui leur donnent l'efficacité, la prière, le jeûne, les cilices, les flagellations, avec une rigueur que les supérieurs étaient obligés de tempérer.

C'est là que le P. Joseph Palme reçut la notification du décret d'exil porté par le roi d'Espagne contre tous les Jésuites de ses états d'Amérique. Arrêté avec ses compagnons d'apostolat, tous furent jetés ensemble sur de misérables embarcations, qui descendaient le fleuve des Amazones, et après trois mois environ de navigation, ils arrivèrent à Para. Là, au lieu de repos, ils ne trouvèrent qu'une prison sans air et sans lumière, où ils furent enfermés comme des malfaiteurs pendant deux mois. Puis on les entassa dans un navire qui faisait voile pour le Portugal ; peine de mort était portée contre tout homme de l'équipage qui leur adresserait une seule parole. En vrais disciples de Jésus-Christ, les missionnaires supportèrent ces souffrances et ces outrages sans se plaindre et sans murmurer ; chose plus admirable encore, pendant ces longues et presque intolérables journées de réclusion, ils gardèrent, pour le silence, la prière et l'étude, le même règlement qu'ils auraient pu suivre dans la maison la plus tranquille et la plus régulière.

Après une halte de quelques semaines en Portugal, ils furent conduits, toujours captifs, à Port-Sainte-Marie ; ils y demeurèrent plus d'une année dans la maison, où les religieux de la Compagnie destinés aux missions des Indes attendaient le départ des navires. Le P. Joseph Palme s'abandonna sans réserve à son amour de l'oraison ; il passait au pied du Saint Sacrement une grande partie de ses journées, et semblait ne pouvoir s'arracher de l'autel. Enfin il s'embarqua pour l'Italie, d'où il se proposait de retourner

en Allemagne. Mais tant de souffrances et de mauvais traitements avaient achevé d'épuiser ses forces. En passant à Bologne, l'héroïque fils d'Ignace dut s'arrêter ; et après quelques jours de maladie, il remit saintement son âme entre les mains de Dieu, à l'âge de trente-sept ans, dont il avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Synopsis vitæ et virtutum P. Josephi Palme e Soc. Jes. in-4, pp. 34 *(E ms. S. J.).* — Voir aussi la notice du P. Ignace Franciscis, *Ménologe de l'Assistance d'Italie, t.* 2, 24 *sept.*, *p.* 337.

V DÉCEMBRE

—

Le cinquième jour de décembre de l'an 1629, mourut à l'âge de quarante ans le P. Jean Girardi, un des principaux apôtres d'Olmutz, né dans la petite ville de Grotkau en Silésie. Presque toute sa vie religieuse s'était partagée entre l'enseignement et l'apostolat ; et partout, au témoignage des annales de la Compagnie, il avait mérité qu'on lui appliquât ce que l'Esprit-Saint disait autrefois de David : « *Inveni virum secundum cor meum, qui faciet omnes voluntates meas.* J'ai trouvé un homme selon mon cœur, prêt à faire toutes mes volontés ». (Act. 13. 22).

Les luthériens avaient presque entièrement fait disparaître à Olmutz le culte extérieur de la sainte Eucharistie. Le P. Girardi le rétablit, et malgré les frémissements de l'hérésie, remit en honneur l'usage de porter solennellement le saint viatique aux mourants. Parmi les exemples de respect pour le Très Saint Sacrement qu'il avait cités du haut de la chaire, celui de Rodolphe de Habsbourg frappa un jour si vivement un grand seigneur, Maximilien de Lichtenstein, qu'ayant rencontré le lendemain un prêtre qui portait le corps du Sauveur à un malade, il descendit aussitôt de cheval, à la vue de tout le peuple, pour se mettre à genoux et l'adorer humblement.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 3, *n.* 52, *p.* 365 ; *lib.* 5, *n.* 204, *p.* 1007.

VI DÉCEMBRE

—

* Le sixième jour de décembre rappelle le souvenir de l'admirable F. Ambroise Grassinger, Coadjuteur temporel, mort en 1680 au collège de Gratz, où il avait passé la plus grande partie de ses quarante-neuf années de vie religieuse, dans les emplois de cuisinier, portier et second infirmier. Auprès des étrangers comme auprès des Nôtres, il avait la réputation d'un saint. L'annaliste du collège, entre autres louanges qu'il lui donne, l'appelle « un ange revêtu de chair, l'ornement et la gloire de son degré, un autre Ximenès, un Alphonse Rodriguez ». On ne le vit jamais manquer à aucune règle. L'esprit de foi animait et pénétrait toutes ses actions. Quand il en avait le loisir, il consacrait jusqu'à six heures par jour à l'oraison. Dans les moments difficiles, les supérieurs se recommandaient à son crédit auprès de Dieu; et c'était une opinion reçue que le seul F. Ambroise, par ses chapelets, faisait plus pour la prospérité du collège que plusieurs autres par leur travail.

De cette union à Dieu découlaient les plus solides vertus : l'obéissance, l'amour de sa vocation, la pauvreté, le zèle apostolique, la charité fraternelle, la dévotion à la sainte Vierge, sans laquelle, disait-il, nul ne saurait entrer ni rester dans la Compagnie de Jésus, enfin le renoncement à lui-même, en dehors duquel toute vertu est

illusoire. Il était, on peut le dire, l'ennemi irréconciliable de son corps ; ses flagellations se prolongeaient parfois une demi-heure entière ; il fallait que l'obéissance mît un frein à ces pieux excès. Vers la fin de sa vie, le F. Ambroise Grassinger perdit un œil ; il s'en réjouit vivement et en remercia Dieu. « Les fenêtres se ferment, disait-il agréablement ; c'est un signe que je quitterai bientôt cette demeure pour aller à mon Père ». De cruelles souffrances vinrent s'ajouter à cette épreuve ; il les accueillit avec amour et reconnaissance : « Servons le Seigneur dans l'allégresse », disait-il souvent. Il expira au jour et à l'heure qu'il avait annoncés d'avance, la veille de la fête de son bienheureux patron, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le sixième jour de décembre de l'an 1686, mourut à Rome le P. Nicolas Avancinus, tyrolien, entré dans la Compagnie au noviciat de Gratz à l'âge de quinze ans. Il occupa tour à tour les chaires de rhétorique et de philosophie à Gratz, celles de théologie à Vienne, fut préfet général des études, Recteur des collèges de Passau, Vienne et Gratz, Provincial Visiteur de la Province d'Autriche et Assistant d'Allemagne. Il venait d'être désigné par le P. Charles de Noyelle pour prendre après lui le gouvernement de la Compagnie, en qualité de Vicaire Général, lorsqu'il fut emporté par la mort, six jours avant le P. de Noyelle lui-même, à l'âge de soixante-quatorze ans. Au milieu de tant d'emplois dif-

ficiles et considérables, le P. Avancinus fit paraître une sagesse, une science et une vertu toujours supérieures à ses fonctions ; et si accablé qu'il fût sous le poids des affaires, il sut trouver dans son amour de l'étude et son zèle de la gloire de Dieu le loisir et la force de composer une multitude d'ouvrages sur les sujets les plus variés.

On connaît surtout ses méditations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur. Peu de livres ont eu un plus universel et plus durable succès. Depuis sa première apparition en 1665, les éditions et les traductions dans presque toutes les langues de l'Europe se sont succédé jusqu'à nos jours, et selon le vœu le plus cher de ce digne fils de saint Ignace, n'ont cessé de faire connaître et aimer le nom et le cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 623. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 17. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 668.

---

* Le sixième jour de décembre de l'an 1728, mourut à Wurtzbourg, où il enseigna la théologie plus de vingt-cinq ans, le P. Étienne Donung, « que l'on peut bien appeler, dit l'historien de la Province du Haut-Rhin, un parfait religieux de la Compagnie. » En effet, toutes les vertus de notre vocation brillaient en lui d'un vif éclat ; une obéissance entière qui ne voyait que la personne de Dieu dans les supérieurs et n'entendait que sa voix dans tous les ordres : une pauvreté rigoureuse qui ne souffrait rien de superflu ni de curieux dans sa chambre ; une chasteté angélique qui se

reflétait dans les traits de son visage, et qu'il protégea jusque dans sa vieillesse par l'usage fréquent du cilice et des flagellations ; et par dessus tout, dit encore son biographe, « un amour passionné de la prière ». Le P. Donung consacrait à s'entretenir avec Dieu de longues heures dérobées à son sommeil et tous les moments que lui laissait libres le travail des classes ; et sans égard à sa fatigue, par respect pour la majesté divine, il se tenait toujours dans la posture la plus humble, à genoux et sans appui. Il mourut très saintement dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Histor. Provinc. Rheni Superior., *anno* 1728 (*Archiv. Rom.*). — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 138. — Ruland, *Series professorum Wirceburg.*, *p.* 95.

N. B. — Cette date du 6 décembre est celle du Catalogue général des défunts et de l'Histoire de la Province du Haut-Rhin ; le P. Sommervogel et Ruland placent la mort du P. Donung au 17 novembre.

VII DÉCEMBRE

—

* Le septième jour de décembre de l'an 1732, mourut au collège de Klattau en Bohême le P. Jérémie Heintzl, né à Liebau en Silésie. Il avait exercé la médecine, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans environ, avec une grande réputation d'habileté et s'était fait une nombreuse et belle clientèle. Mais au moment où le monde pouvait le croire arrivé au terme de ses désirs, il entendit au fond de son cœur la voix de Dieu qui l'invitait au renoncement dans la vie religieuse. Il y répondit aussitôt, et résolu de ne pas faire son sacrifice à demi, il sollicita avec les plus vives instances et obtint la faveur d'être reçu au nombre des Frères Coadjuteurs. Il avait, dit son biographe, une sorte de besoin de s'humilier ; « il recherchait avec passion les offices les plus bas et les plus abjects ». Il demeura cinq ans dans les emplois d'infirmier, de dépensier et de compagnon du Père Provincial, s'estimant le dernier de tous et goûtant le bonheur de servir et d'être oublié.

Mais cette satisfaction donnée à son humilité, les supérieurs jugèrent qu'il était de la plus grande gloire de Dieu de l'élever plus haut et, à cinquante ans, lui ordonnèrent d'étudier la théologie et de se préparer au sacerdoce. Devenu prêtre, le P. Heintzl remplit les fonctions de procureur, de ministre et de catéchiste, et

pendant près de vingt ans, celles de missionnaire ; il avait une grâce particulière pour ramener à la sainte Église et à Dieu les hérétiques et les pécheurs, et il en convertit un grand nombre. L'épreuve de la cécité dans les derniers temps de sa vie n'altéra point le calme et la joie de son âme. Dès lors il ne fit plus que prier ; son rosaire toujours en main, il passait sans fatigue et sans ennui ses longues journées de solitude, dans un entretien continuel avec Jésus et Marie. Il s'éteignit très saintement à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. collegii Glattoviæ, ann. 1732 *(Archiv. Rom.).*

VIII DÉCEMBRE

—

Le huitième jour de décembre de l'an 1648, mourut à Goritz le P. Jean-Baptiste Posarel, après avoir annoncé d'avance que la fête de l'Immaculée Conception serait le jour de son départ pour le ciel. Il était né à Bergame dans l'état de Venise ; mais il passa toute sa vie religieuse depuis son noviciat jusqu'à sa mort dans la Province d'Autriche, et y remplit successivement les charges de professeur des hautes sciences, de Recteur et d'Instructeur des Pères du troisième an. Nul n'était plus ardent et plus ingénieux à honorer la sainte Mère de Dieu et à la faire honorer de toute manière, à se vaincre généreusement pour lui être plus agréable, et à lui offrir chaque semaine un riche tribut de prières, de jeûnes et d'autres rigoureuses mortifications.

Pendant ses quarante-quatre années de religion, à peine le P. Posarel laissa-t-il passer un seul jour sans méditer sur la mort, assurant que cette pensée l'aidait efficacement à conserver son âme plus pure, et à remplir tous ses devoirs avec plus de perfection, comme s'il avait dû en rendre compte immédiatement à Dieu. Chaque matin, après sa messe, il prolongeait pendant une heure et demie son action de grâce ; il revenait fréquemment pendant le reste de la journée auprès du saint tabernacle, en particulier pour

réciter l'office divin en union avec Notre-Seigneur, dans une attitude pleine toute à la fois d'un profond respect et de la plus filiale affection.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 415. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 274. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1049.

---

* Le huitième jour de décembre de l'an 1643, mourut au collège de Glatz le P. Valentin Weiss, né à Zwittau en Moravie. Il n'avait que trente-et-un ans et en avait passé quinze dans la Compagnie. On trouva dans ses papiers la formule d'un vœu par lequel il s'engageait, moyennant l'autorisation des supérieurs, à se consacrer toute sa vie à l'éducation des petits enfants. Il avait en effet une grâce particulière pour porter à Dieu ces âmes encore tendres et le leur faire aimer. La prédication et l'enseignement de la doctrine chrétienne au peuple étaient encore au nombre de ses ministères de prédilection ; avant même son élévation au sacerdoce il remplit l'office de catéchiste dans la grande église d'Olmutz, et il continua de l'exercer après sa prêtrise à Breslau et à Glatz, persuadé que c'est une des missions les plus fructueuses et les plus agréables à Notre-Seigneur.

Une mort héroïque vint prématurément couronner cet humble et fécond apostolat. La peste s'était déchaînée à Glatz : le P. Weiss courut aussitôt se renfermer dans les hôpitaux avec les malades, et fut bientôt atteint de la contagion. Le feu de la fièvre qui dévorait ses veines, dit son biographe, n'était pas plus ardent que ce-

lui de la divine charité dont son âme était embrasée ; il expira au milieu des plus doux transports de joie, et sans cesser, jusqu'à son dernier souffle, de louer et de bénir Dieu.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitat.*, *p.* 421. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 12, *p.* 20.

IX DÉCEMBRE

—

* Le neuvième jour de décembre de l'an 1769, mourut à Landsberg le P. Joseph Daiser, d'Inspruck, fervent adorateur du Cœur de Jésus. Quand il en parlait, dit son biographe, il embrasait ses auditeurs du feu dont il était lui-même consumé. La dévotion au Saint Sacrement accompagnait celle du divin Cœur. Ses visites étaient si fréquentes et si prolongées, qu'il semblait avoir établi sa demeure près du tabernacle. Sa conversation était au ciel plutôt que sur la terre ; dans ses oraisons, telle était son union à Dieu que souvent il ne s'apercevait pas même qu'on entrait dans sa chambre.

Ce commerce intime et familier, avait appris au P. Daiser toutes les vertus chères au Cœur de Jésus, mais surtout l'humilité et la charité. Il y joignait une rigueur sans miséricorde pour lui-même, et une perpétuelle immolation de ses sens, à l'imitation du Sauveur crucifié. Ce saint homme mourut à l'âge de cinquante-cinq ans, après en avoir passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

X DÉCEMBRE

—

Le dixième jour de décembre de l'an 1655, mourut à Munster le Frère Coadjuteur Pierre Schmidt, de la Province du Bas-Rhin. Tourmenté par de continuelles douleurs de tête et d'autres pénibles infirmités, il ne laissait pas de travailler comme les plus robustes de ses frères, en s'entretenant sans cesse avec Notre-Seigneur, la très sainte Vierge et son ange gardien. Pour prix de cette dévotion et de cette générosité il reçut des grâces insignes, qui le faisaient vénérer comme un saint. Une fois entre autres, lorsqu'il était chargé de la dépense et de la cave, il entendit à plusieurs reprises, au milieu de la nuit, une voix qu'il crut être celle de son bon ange et qui l'avertissait de courir à son office ; il n'était que temps ; car, au moment où il arriva, les cercles d'un tonneau étaient sur le point de se rompre et tout le vin de se répandre. Le F. Schmidt mourut à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 10ª *dec., p.* 316. — Drews, *Fasti...*, 10ª *dec., p.* 484. — Patrignani, *Menol.,* 10 *dec., p.* 90.

XI DÉCEMBRE

—

Le onzième jour de décembre de l'an 1639, mourut au collège de Dillingen le P. Christophe Steborius, un des plus saints religieux de la Haute-Allemagne, longtemps supérieur des missions du Palatinat, conseil et lumière du peuple et des grands, et jugé digne de travailler et de souffrir beaucoup pour la gloire de Notre-Seigneur. Dès son entrée dans la Compagnie, le P. Steborius avait eu la réputation de se porter avec d'autant plus d'ardeur et de joie à l'accomplissement des ordres de ses supérieurs, qu'il y trouvait naturellement plus de répugnance ; par ces premières victoires, il se préparait aux plus rudes combats.

Réduit en captivité par les Suédois, il fut une fois entre autres condamné par dérision à monter la garde, durant toute une nuit, la lance ou le mousquet au bras, au milieu des moqueries des plus méprisables valets. Mais tout en se réjouissant d'être traité comme son maître, il ne crut pas devoir négliger cette occasion d'exercer encore l'apostolat. Il parla durant tout ce temps à ses insulteurs, avec tant d'énergie, du malheur d'être vaincu par le péché et réduit à une éternelle captivité dans l'enfer, qu'il parvint à inspirer une crainte et une componction salutaires à un grand nombre de ces malheureux. Le P. Steborius en effet était toujours

à la chasse des âmes, et pour triompher plus facilement de leurs résistances, il ne les abordait guère que revêtu d'un rude cilice. Lorsque la peste éclata en Bavière, Dieu permit, pour augmenter ses mérites, qu'il éprouvât la plus vive répugnance à s'exposer à la mort en assistant les malades. Mais aussitôt, triomphant de sa pusillanimité, il écrivit à son supérieur pour demander la grâce de se dévouer : « Moi, Christophe Steborius, pécheur misérable et mille fois digne de mort, malgré la répugnance et l'horreur que je ressens par un effet de la lâcheté que j'ai mis à me vaincre moi-même, je m'offre de toute mon âme à Dieu mon créateur et Seigneur, et à votre Révérence, pour assister les pauvres malades de la peste, en union avec l'agonie de mon Sauveur Jésus s'offrant à son Père au jardin des olives ; et mon plus ardent désir est d'être appelé le premier de tous à cet exercice de charité ». Le P. Steborius mourut à l'âge de cinquante-huit ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 4, *n.* 66, *p.* 275 ; *n.* 607, *p.* 450 ; *t.* 5, *n.* 48, *p.* 24 ; *n.* 693, *p.* 395. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 145. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1518.

XII DÉCEMBRE

—

Le douzième jour de décembre de l'an 1652, fut massacré par les Tartares, dans la province du Kouang-si en Chine, le P. André Koffler, autrichien, plus connu dans les relations italiennes et portugaises sous le nom d'André Xavier. Il avait pris en effet, dès son entrée dans sa mission, le nom du grand apôtre des Indes, pour mieux s'animer, par ce perpétuel souvenir, à toutes les vertus de l'apostolat. Aucun missionnaire, dans ces régions lointaines, ne fit de plus illustres conquêtes. L'impératrice-mère et les deux dernières reines de la dynastie chinoise furent baptisées par les mains du P. Koffler, avec un des fils mêmes de l'empereur, le jeune prince Constantin.

Mais Dieu permit que de si belles espérances fussent bientôt ensevelies sous les ruines du trône et de la famille entière de Vanlié. Surpris par une troupe de Tartares victorieux, qui lui demandèrent, le sabre à la main, quelle doctrine il professait, le P. André se contenta, pour toute réponse, de faire le signe de la croix, en prononçant ces paroles : « *Per signum crucis de inimicis nostris libera nos, Deus noster !* » et, à l'instant, les vainqueurs lui fendirent la tête en forme de croix, et l'abandonnèrent baigné dans

son sang. Le P. Koffler était âgé de quarante-huit ans et en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

MICH. BONBARDI, *Undeni Græcenses academici suo sanguine purpurati*, *p.* 108. — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 190. — STÖCKLEIN, *Der neue Welt-Bott*, 1ère *part.*, *p.* 28, 43, 114. — PLATZWEG, *Lebensbilder deutscher Jesuiten...*, *p.* 42. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1156. — PFISTER, *Notices biograph. et bibliogr.*, *p.* 85. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 3, *p.* 180. — GUIDÉE, *Ménol.*, 12 *déc.*, *p.* 395.

---

* Le douzième jour de décembre de l'an 1749, au collège Saint-Clément à Prague, mourut en grande vénération le P. FRANÇOIS-XAVIER HEISLER, d'une illustre famille de Presbourg en Hongrie. Dès l'âge de douze ans, il s'était présenté au noviciat pour servir Jésus-Christ dans le renoncement et l'humilité. Refusé à cause de sa trop grande jeunesse, il revint deux années après et fut admis. La suite de sa vie fut digne de si généreux débuts. Professeur de philosophie, de théologie morale, de droit canon, Substitut pendant neuf ans pour l'Assistance d'Allemagne, Recteur du collège de Prague et Provincial, le P. Heisler fut toujours l'homme du dévouement et de la plus grande gloire de Dieu.

Son application aux devoirs de sa charge était, au dire de son historien, non seulement pleine et entière, mais opiniâtre, jusqu'à compromettre sa santé. Pour être plus assuré de ne pas innover et de ne pas s'écarter de l'esprit et des traditions de la Compagnie, il avait recueilli de tous côtés dans nos histoires de nombreux cas d'Institut, avec les solutions qui leur avaient été données, et il

s'en servait ensuite pour se diriger lui-même dans des circonstances semblables. Comme notre Bienheureux Père, il était d'une extrême réserve à prêter l'oreille aux délateurs, surtout quand il remarquait dans leurs paroles quelque chaleur et quelque passion ; il aimait mieux voir le bon côté des personnes et des choses, et avait un art merveilleux pour découvrir et mettre en lumière les qualités et les vertus des autres. Le P. Heisler mourut presque au moment où il venait de prendre pour la seconde fois le gouvernement du collège de Prague ; il était âgé de cinquante-deux ans et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Bohem., ann. 1749 *(Archiv. Rom.).* — *Compend. Histor. colleg. Pragens. ad* S^{um} *Clementem, anno* 1749 *(Archiv. Rom.).*

XIII DÉCEMBRE

—

* Le treizième jour de décembre de l'an 1655, à Olmutz, le P. Gaspar Hildebrand couronna ses travaux apostoliques par le martyre de la charité. La peste s'était déclarée à Olmutz. Avec l'autorisation des supérieurs, le P. Hildebrand sortit du collège et se retira avec un compagnon dans une maison isolée, pour être toujours prêt, sans danger pour ses frères, à voler au secours des malades. Il n'attendait pas qu'on vînt réclamer son ministère ; il allait lui-même par les rues et les places publiques, son crucifix sur la poitrine, pour être plus facilement reconnu ; et quand il rencontrait quelque demeure visitée par le fléau, il y pénétrait aussitôt, confessait les moribonds et leur donnait le saint viatique qu'il portait toujours avec lui ; mais parfois il frappait inutilement aux portes que la peur avait fait fermer. Il n'hésitait pas alors à se hisser comme il pouvait jusqu'aux fenêtres, et à s'introduire par là comme un larron, plutôt que de laisser les âmes sans consolation et sans sacrements.

Trois mois entiers, le P. Hildebrand persévéra dans cet héroïque exercice de charité, sans souci de la fatigue, des continuels dangers de mort auxquels il était exposé, des contradictions elles-mêmes que rencontrait parfois son dévouement. A la fin, il fut

frappé au chevet d'un malheureux pécheur qu'il s'efforçait vainement de réconcilier avec Dieu. Il sentit que le coup était mortel ; mais il ne rendit pas encore les armes ; avec un courage surhumain, il continua de se traîner auprès des malades et des moribonds. Puis quand les forces l'eurent abandonné sans retour, il consentit à s'étendre sur sa pauvre couche, et le lendemain, il remit son âme entre les mains de Dieu, à l'âge de quarante-neuf ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 13 *dic.*, *p.* 113. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *p.* 498. — Drews, *Fasti Soc.*, 13ª *dec.*, *p.* 490.

---

* Le treizième jour de décembre de l'an 1726, au collège de Königgrätz en Bohême, mourut le P. Georges Chinski, vénéré dans sa Province « comme un modèle accompli des plus hautes vertus », mais surtout d'union à Dieu et de charité. Il était animé d'une tendre dévotion pour le divin Sacrement de l'autel, et ne célébrait presque jamais le saint Sacrifice sans répandre des larmes abondantes ; vers la fin de sa vie, il assistait chaque jour à toutes les messes qui se disaient dans notre église. Longtemps chargé du gouvernement et de la formation religieuse des Nôtres comme Recteur, Instructeur des Pères de troisième probation et Père spirituel, le P. Chinsky unit dans un degré éminent les deux qualités maîtresses exigées de ceux qui commandent, la force et la douceur.

Sa charité pour les pauvres et les membres souffrants de Jésus-Christ allait jusqu'à la libéralité. Quand il était Recteur du pen-

sionnat d'Olmutz, lisons-nous dans les annales contemporaines que nous traduisons textuellement, « il fit distribuer à divers mendiants et principalement aux religieux de telles quantités de blé que les officiers chargés des approvisionnements de la maison se demandaient s'il en resterait assez pour les pensionnaires. Or, plus le Recteur se montrait généreux, plus on en trouvait dans les greniers, si bien qu'on put en vendre une quantité assez considérable : fait d'autant plus extraordinaire, ajoutent les annales, que jusque là, comme les comptes des procureurs en font foi, ses prédécesseurs avaient dû acheter de la farine pour faire le pain ». Le P. Chinsky supporta les souffrances de sa dernière maladie *cum hilaritate*, dit son biographe, et s'endormit saintement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Litteræ ann. Colleg. Reginæ-Hradzicii, ann. 1726 *(Archiv. Rom.).*

XIV DÉCEMBRE

—

Le quatorzième jour de décembre de l'an 1706, mourut à Cologne le P. Nicolas Elffen, né d'une famille hérétique, dans le diocèse de Trèves, mais appelé de bonne heure, par une protection spéciale de Dieu, à la lumière de la foi catholique et à la Compagnie de Jésus. Aucun orateur sacré de la Province du Bas-Rhin n'a laissé une plus haute réputation d'éloquence, d'esprit apostolique et d'influence pour faire de ceux qui se mettaient sous sa conduite, autant d'apôtres et de promoteurs de la plus grande gloire de Dieu. Plusieurs d'entre eux, même au milieu du monde, et dans les plus éminentes charges de l'Église et de l'État, parvinrent à une haute perfection.

Dans une courte notice que lui consacre la Bibliothèque de Cologne, nous trouvons parmi ses pénitents le prince Christian de Saxe, Maximilien, électeur de Cologne, les cardinaux évêques de Goritz et Raab, le gouverneur des Pays-Bas, des ministres de l'empereur et de l'électeur de Mayence, qui lui confiaient leur âme et ne voulaient vivre et gouverner qu'en vrais chrétiens, et suivant les avis de l'homme de Dieu. Après ces quelques détails malheureusement trop courts, sur les travaux du P. Elffen, le P. Hartzheim, voulant, dit-il, résumer en peu de mots une si belle vie, termine

son éloge par ces paroles dont nous craindrions d'affaiblir l'énergie par une simple traduction : *Paucis: cultum divinum, salutem et perfectionem proximorum, et exemplo, et verbo igneo, et scriptis libris, undequaque, ipse, ingens exemplum viri spiritu divino pleni, de se promovebat, cœlesti facundia eructans verbum bonum!* Tous confessaient que le P. Elffen semblait avoir accompli, dans toute son étendue, son glorieux titre de secours des âmes, selon l'étymologie de son nom. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.). — Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, *p.* 254. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 373.

XV DÉCEMBRE

—

Le quinzième jour de décembre de l'an 1745, mourut à Trèves, au milieu des novices, comme il l'avait désiré, le P. Ferdinand Limpens, après avoir gouverné tour à tour les collèges de Neuss, de Geyst, de Munster, de Coblentz, de Cologne, le séminaire de Trèves et la Province entière du Bas-Rhin. Tandis que les études sérieuses allaient s'affaiblissant au dix-huitième siècle en Europe, on sait que, grâce à l'initiative de quelques-uns de nos Pères, elles tendaient à redevenir, dans les Provinces du Bas-Rhin et de l'Autriche, aussi florissantes que jamais.

Or une grande partie de ce mouvement pour remettre en honneur les traditions mêmes de saint Ignace, fut le résultat des efforts et des exhortations du P. Limpens ; il regardait comme un des principaux devoirs de sa charge, d'appeler souvent les scolastiques et les jeunes professeurs, de les animer au travail en toute manière et de leur faire comprendre l'importance que notre Bienheureux Père attachait à la science éminente de ses enfants. Le P. Limpens unissait lui-même en un très-haut degré la sainteté et la doctrine. Ses contemporains nous assurent qu'il a laissé une vive image de toute sa vie religieuse dans son beau livre intitulé: *Pratique pour parvenir à se sanctifier soi-même et à sanctifier le*

prochain, d'après les règles de la Compagnie de Jésus. Il mourut dans la soixante-troisième année de son âge et la quarante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.). — Hartzheim, *Biblioth. Coloniens.*, *p.* 334. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1838.

---

* Le quinzième jour de décembre de l'an 1729, le P. Bernard Jost, du diocèse de Bâle, mourut saintement au collège de Bibourg, dans la Province de Haute-Allemagne. Après avoir parcouru toute la carrière de l'enseignement depuis la grammaire jusqu'à la théologie, il fut élevé aux charges les plus importantes. Maître des novices, Recteur, Provincial, partout, dit son biographe, *præcelluit virtutibus prorsus exquisitis*. Il avait choisi pour règle de gouvernement cette maxime si digne d'un fils de saint Ignace : *nil sine Numine*. Et de fait, il ne prenait aucune détermination sans avoir consulté Notre-Seigneur dans la prière ; mais une fois la volonté de Dieu connue, il mettait sans hésiter la main aux plus difficiles entreprises, et ne doutait pas un moment qu'il ne dût les conduire à bon terme.

A cette énergie surnaturelle, à cet esprit de foi qui se reflétait dans les traits de son visage et toute sa personne, le P. Jost unissait une suavité et une affabilité merveilleuses et toutes-puissantes qui lui gagnaient les cœurs. Jamais personne, disait-on, ne l'avait quitté sans avoir recueilli quelque bonne parole et être devenu

meilleur. Il était animé d'une dévotion très tendre envers la Reine des vierges ; il s'abstenait de viande en son honneur la veille de ses fêtes et jeûnait rigoureusement tous les samedis. Le P. Jost mourut à l'âge de soixante ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.).

XVI DÉCEMBRE

—

Le seizième jour de décembre de l'an 1596, mourut à Olmutz le Frère Coadjuteur Marc Perkleütner, autrichien. Il exerçait dans le monde le métier de carrier, lorsqu'il crut entendre une voix sensible l'appeler à la Compagnie ; il obéit aussitôt, comme les apôtres, avec une admirable simplicité. Rien n'était plus touchant que de le voir et de l'entendre s'entretenir, comme un enfant, avec le Sauveur et sa sainte Mère. Souvent il était favorisé de grâces extraordinaires, lorsqu'il s'approchait de la sainte table ; le prêtre, qui déposait la sainte hostie sur ses lèvres, croyait, disait-il, communier un homme tout céleste, tant le visage du saint Frère était resplendissant d'éclat.

Le F. Perkleütner était entré dans la Compagnie sans savoir ni lire ni écrire. Il faisait sa méditation, en s'aidant de ces petits livres populaires d'autrefois, où étaient représentés les mystères de la passion du Sauveur, et il puisait dans cette contemplation les lumières et les consolations que Notre-Seigneur se plaît à donner aux âmes simples. Merveilleusement docile aux inspirations du Saint-Esprit, il semblait, au milieu de fonctions aussi distrayantes que celles de dépensier ou d'acheteur, ne jamais perdre de vue la très sainte présence de Dieu. Dans les rues de la ville, on ne le

voyait que le chapelet à la main et toujours priant. Le peu de paroles qu'il adressait aux étrangers, en remplissant son office, étaient accompagnées d'une douceur et d'une force si persuasives et si pénétrantes que beaucoup de pécheurs et d'hérétiques déclarèrent lui être redevables de leur retour à la vertu ou à la foi.

Litteræ ann. Societ., *ann.* 1596, *p.* 82. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16 *dec.*, *p.* 327. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 2, *lib.* 1, *n.* 128, *p.* 93.

---

* Le seizième jour de décembre de l'an 1700, mourut au collège d'Aschaffenburg en Bavière, où il enseignait la grammaire depuis quelques mois seulement, le F. Jean-Gottlob Merle, Scolastique, né à Spire. C'était, dit la courte notice de sa vie composée pour être insérée au Ménologe de sa Province, c'était un autre Jean Berchmans. Il lui ressemblait par la pureté de son âme que nulle faute grave n'avait jamais ternie, par sa modestie, son esprit de prière, son recueillement intérieur, son amour des humiliations et ses autres vertus. Son Maître des novices fit un recueil assez considérable des plus beaux traits de ferveur laissés par le saint jeune homme pour animer les novices et les Scolastiques de la Compagnie à la même perfection. Le F. Merle n'avait que vingt ans, il en avait passé un peu plus de deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

---

* Le seizième jour de décembre de l'an 1746, mourut à Soleure le P. Mathieu Wider, l'apôtre et le bienfaiteur de cette ville pendant trente ans. C'était un religieux accompli en toute sorte de vertus, uniquement attentif à la gloire de Dieu, à sa perfection propre et au salut des âmes ; très adonné à l'oraison, très dur à lui-même et d'une bonté incomparable pour les autres. Il sauva de la ruine le collège de la Compagnie à Soleure en lui procurant d'abondantes ressources. En même temps, il était la providence des pauvres et leur distribuait de larges aumônes. Mais surtout il se prodiguait pour le bien des âmes, en chaire, au confessionnal, au chevet des malades ; on assure qu'il n'assista pas moins de dix-huit cents personnes à leurs derniers moments. Aussi quand l'homme de Dieu eut expiré, la ville entière témoigna sa douleur et lui fit de solennelles funérailles. Le P. Wider était âgé de soixante-quatorze ans, il en avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.).

XVII DÉCEMBRE

—

Le dix-septième jour de décembre de l'an 1608, mourut au collège d'Ingolstadt, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie, le P. PAUL HOFFÉE, regardé avec le bienheureux Canisius, comme le restaurateur de la foi catholique en Allemagne. L'archiduc Albert de Bavière, un des plus sages et religieux princes de son temps, disait de ces deux grands hommes, en empruntant les expressions d'une antienne des saints apôtres : « *Petrus Canisius et Paulus Hoffœus ipsi nos docuerunt legem tuam, Domine*. Pierre Canisius et Paul Hoffée nous ont appris, Seigneur, à connaître et à pratiquer votre loi » .

Tour à tour Recteur des collèges de Vienne, de Prague, de Munich et d'Ingolstadt, Visiteur, Provincial, Assistant d'Allemagne, le P. Hoffée embrassait partout du même zèle le clergé, les princes, les savants, les élèves de nos collèges, les congréganistes de la sainte Vierge, mais surtout les enfants de la Compagnie. Souvent, en exhortant ceux-ci à se sanctifier d'abord eux-mêmes, pour mieux sanctifier ensuite les âmes, et à ne jamais négliger la moindre prescription de nos règles, il ajoutait avec une aimable simplicité : « Je crains bien, sans cela, que vous ne veniez un jour, comme plusieurs autres, me demander des prières pour vous tirer des

flammes du purgatoire. » Dans ses derniers moments, il ne faisait plus que s'entretenir avec Jésus-Christ, Notre-Dame et les saints ; il fut sensiblement consolé par la visite d'une très sainte âme, qui l'avait précédé de deux ou trois jours à peine dans le ciel, et l'invitait à venir lui-même jouir enfin de la vue et de l'amour éternel de Dieu.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 25, § 3, *p.* 854. — *Litteræ ann. Societ.*, *anno* 1609, *p.* 327. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 648. — TANNER, *Societ. Jesu apostol. imitatr.*, *p.* 382. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 17ª *dec.*, *p.* 329. — DREWS, *Fasti Soc.*, 17ª *dec.*, *p.* 495. — PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *dic.*, *p.* 137. — SOCHERUS, *Histor. Provinc. Austr.*, *p.* 100, 104. — SCHMIDL, *Histor. Prov. Bohem.*, *t.* 1, *lib.* 2, *passim.* — AGRICOLA, *Histor. Prov. German. Super. t.* 1, *dec.* 4, *n.* 262, *p.* 181 ; *t.* 2, *n.* 143, *p.* 40 ; *t.* 3, *n.* 933, *p.* 394. — NIEREMBERG, *Varones ilustres*, *nouv. édit.*, *t.* 6, *p.* 44. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 422.

---

* Le dix-septième jour de décembre de l'an 1648, mourut à Klattau en Bohême, où il avait accompagné les troupes impériales, le P. GEORGES PELINGA, né à Olmutz en Moravie. Dieu l'avait choisi pour le salut d'un grand nombre d'âmes. Cependant le P. Pelinga, content d'une perfection commune, ne s'était signalé d'abord par aucune vertu extraordinaire, lorsqu'un acte d'obéissance généreusement accompli le changea tout à coup en un homme nouveau et en fit un saint. Il avait reçu avis de ses supérieurs de se préparer à enseigner la philosophie ; nulle destination ne répondait mieux à ses goûts et à ses aptitudes ; il se mit au travail avec une ardeur joyeuse, et déjà il saluait avec bonheur la prochaine ouver-

ture des classes, lorsqu'un ordre imprévu lui retira sa chaire avant même qu'il y fût monté ; c'est à la prédication qu'il devait désormais s'appliquer.

Le coup fut rude pour son amour-propre, mais dominant les révoltes de la nature, le P. Pelinga ne vit que la volonté de Dieu dans celle des supérieurs, et inclina humblement la tête sans dire un seul mot pour se plaindre ou s'excuser. Au même instant il se sentit changé. Il lui semblait qu'un cœur nouveau, brûlant pour Dieu d'un amour inconnu jusque là, battait dans sa poitrine. Cette ferveur ne fit que s'accroître chaque jour. Dans l'oraison, au saint Sacrifice de la messe, et jusque dans les occupations les plus vulgaires, comme de servir à table, de laver la vaisselle, il était inondé de consolations. Il semblait ne pouvoir se rassasier de prier ; il se levait une heure avant la communauté, et souvent dès le milieu de la nuit, pour prolonger ses entretiens avec Dieu.

En même temps, le P. Pelinga avait reçu la plénitude de l'esprit apostolique. Le zèle du salut des âmes le consumait ; sa parole ardente, aidée encore par des tableaux ou images qui représentaient les grandes vérités de la religion, opérait des fruits extraordinaires de conversion et de sanctification. Témoins de ces merveilles, les deux grands serviteurs de Dieu, Martin Stredonius et Nicolas Lancicius, disaient dans leur ravissement : « Si la Bohême avait cinq ou six Pères Pelinga, elle serait convertie tout entière ».

La renommée des vertus et des travaux de l'apôtre parvint jusqu'à Rome. Le Père Général voulut le féliciter et le remercier ; et en témoignage de l'intérêt qu'il prenait à ses œuvres, il ajouta qu'il était prêt à l'aider de tout son pouvoir. Le P. Pelinga répondit

modestement qu'il ne désirait qu'une chose, mais il suppliait Sa Paternité de la lui accorder sans réserve, et de l'affranchir même en ce point de l'autorité de tous les supérieurs de sa Province : c'était le privilège, très cher à son cœur et exclusif, de laver lui-même les pieds de tous ceux des Nôtres qui viendraient demander l'hospitalité dans le collège où il se trouverait alors. Cet humble et saint religieux mourut épuisé par ses travaux apostoliques à l'âge de quarante-cinq ans, dont il avait passé vingt dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 5, *lib.* 4, *n.* 56, *p.* 84 ; *n.* 120, *p.* 185 ; *lib.* 5, *a num.* 88, *p.* 467. — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatr.*, *p.* 744. — Patrignani, *Menol.*, 17 *dic.*, *p.* 140. — Drews, *Fasti Societ.*, 17ª *dec.*, *p.* 495.

---

* Le dix-septième jour de décembre de l'an 1676, mourut à Mayence le F. Michel Bueb, Coadjuteur temporel, né à Colmar. Pris par les hérétiques peu de temps après son entrée dans la Compagnie, il fut vivement pressé par eux de se joindre à leur secte, en désertant à la fois l'Église romaine et sa vocation. Comme il s'y refusait avec indignation, il fut accablé d'outrages et de coups et jeté en prison. Mais dans cette lutte, la grâce de Dieu l'assista d'une manière si sensible, que jamais, disait-il plus tard, il n'avait goûté de plus douces consolations. Cette générosité ne se démentit pas dans la suite.

Trois fois, à Schlestadt, à Rouffach, à Mayence, le F. Bueb se

consacra au service de ses frères atteints de la peste, et faillit être lui-même victime de son dévouement. Il remplit plus de trente ans le pénible emploi de cuisinier, *eximia charitate*, dit son biographe, *raraque industria*. Pendant l'invasion suédoise, les Nôtres eurent à souffrir de grandes privations ; le F. Bueb s'ingéniait pour leur venir en aide et faisait tous les métiers. Tant d'occupations ne troublaient point son recueillement et son union à Dieu. Il se levait à minuit pour faire oraison quelque temps, et ne laissait pas de se trouver le matin le premier de tous à la visite du Saint Sacrement. Les douleurs de sa dernière maladie firent éclater son invincible patience ; il expira les yeux fixés sur son crucifix. Il était âgé de soixante-huit ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Superior. (Archiv. Rom.).

XVIII DÉCEMBRE

* Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1648, mourut à Ingolstadt le P. SÉBASTIEN SCHALLER, d'Augsbourg, couronnant à trente-deux ans, par le martyre de la charité, une vie dont il avait depuis longtemps fait le sacrifice à Dieu. Il avait plusieurs fois demandé avec instance les missions des Indes, et s'était engagé par vœu à donner, autant qu'il était en lui, son sang et sa vie pour le salut des infidèles. En attendant, par la fidélité aux petites choses, le renoncement à lui-même, la pénitence et l'observation de ses règles, il se préparait aux travaux et aux luttes de l'apostolat parmi les infidèles.

La peste avait éclaté en Bohême et, gagnant de proche en proche, avait envahi la Province de Haute-Allemagne ; elle menaçait la ville et le collège d'Ingolstadt, où se trouvait alors le P. Schaller. Le vaillant fils de saint Ignace conçoit aussitôt une pensée digne de son grand cœur. S'armant de sa discipline, il se flagelle à coups redoublés ; et, avec le sang qui jaillit de ses plaies, écrit un vœu par lequel il s'offre en victime pour apaiser la colère divine et sauver par sa mort la vie de ses frères et de toute la cité ; en témoignage de l'irrévocable donation qu'il a faite de lui-même, il suspend à son cou la formule de ce vœu.

Pendant deux années, la contagion, comme arrêtée par une puissance supérieure, ne franchit pas l'enceinte d'Ingolstadt, et pendant ces deux années, le P. Schaller ne cessa pas un seul jour de renouveler son héroïque offrande. Enfin, par la permission de Dieu, le fléau rompit ses barrières et se jeta sur la ville. Le P. Schaller, saluant alors avec amour la palme si ardemment désirée, courut aussitôt se dévouer au service des malades et, peu après, eut la joie de tomber au milieu d'eux. Il avait vécu treize ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Superior. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Ann. dier.*, 18ª *dec., p.* 332. — Drews, *Fasti*, 18ª *dec., p.* 496. — Patrignani, *Menolog.*, 18 *dic., p.* 147.

---

* Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1759, au collège académique de Vienne, mourut en grande réputation de sainteté le F. Servais Anhalt, Coadjuteur temporel, né à Trèves. « Je le vénère chaque jour comme un bienheureux du ciel, disait après sa mort un Père du collège qui l'avait bien connu ; et j'atteste devant Dieu que j'ai souvent éprouvé la puissance de son intercession ». Le F. Anhalt avait rempli l'office de tailleur et de linger à Tyrnau et à Vienne, avec la même diligence et la même charité que s'il avait servi Notre-Seigneur en personne.

Non content de donner avec empressement ce qu'on lui demandait, il se mettait parfois discrètement à la porte du réfectoire quand la communauté sortait de table, et à mesure que les Pères

et Frères passaient près de lui, il considérait leurs vêtements, pour voir s'ils n'avaient pas besoin d'être réparés ou changés. La chambre où il travaillait avec quelques serviteurs était comme un oratoire, où la prière, le silence, les pieux entretiens avaient leurs temps réglés ; et chaque année, plusieurs de ces hommes venus comme mercenaires au collège, gagnés par ses exemples, élevés à des pensées plus hautes, demandaient à entrer dans la Compagnie ou dans d'autres Ordres religieux.

On cite de la charité du F. Anhalt un trait qui va jusqu'à l'héroïsme. Ayant rencontré un malheureux abandonné de tous, les jambes couvertes d'horribles ulcères, il obtint des supérieurs la permission de le soigner. Trois années entières, il remplit auprès de lui l'office de l'infirmier le plus attentif et le plus délicat. Bien plus, avec les aumônes qu'il avait recueillies, il l'envoya prendre les eaux de Baden pour achever sa guérison. Cet homme n'ayant témoigné sa reconnaissance à son bienfaiteur que par des moqueries et des insultes, le F. Anhalt, comme un fidèle disciple de Jésus-Christ, se vengea de son ingratitude même en lui procurant une place avantageuse, où il pouvait commodément gagner sa vie. Ce bon Frère expira très saintement, fortifié et consolé par le corps de Notre-Seigneur, qu'il avait voulu recevoir à genoux malgré son extrême faiblesse. Il était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr., anno 1759.

* Le dix-huitième jour de décembre de l'an 1796, mourut à Polotsk, peu de temps après son élévation au sacerdoce, le P. Louis Puell, âgé de vingt-neuf ans, dont il avait passé dix dans la Compagnie. Il était né d'une noble famille tyrolienne. Le désir de ressembler au grand saint, dont il portait le nom, et une tendre dévotion à la très sainte Vierge l'avaient incliné, dès ses premières années, vers la Compagnie de Jésus. Celle-ci était alors reléguée dans la Russie-Blanche, presque aux extrémités de l'Europe; et les médecins avaient déclaré au jeune homme et à sa famille qu'entreprendre un si long voyage, c'était courir à une mort certaine. Louis était en effet d'une constitution délicate et si maladive qu'il ne pouvait pas même supporter le mouvement d'une voiture, sans éprouver de violents vomissements. Mais rien ne put ébranler sa résolution: avec des peines infinies, il fit un pèlerinage à un sanctuaire de la sainte Vierge ; et par la puissance de cette miséricordieuse Mère de Dieu, guéri de son infirmité, il prit la route de Polotsk.

Sa piété, sa modestie, son amour de la règle au noviciat, pendant sa régence et ses études, le faisaient comparer à saint Louis de Gonzague, son modèle préféré. Une vertu si parfaite promettait un ouvrier capable de grandes choses pour le service de Dieu et l'honneur de la Compagnie, lorsqu'il fut emporté prématurément par une maladie de langueur. Quand il fut sur le point d'expirer, on vit ses yeux se remplir de larmes. Le prêtre qui l'assistait lui demanda s'il n'avait pas quelque crainte de la mort : « Non, non, répondit-il, je ne la crains pas ; je pleure, parce que je me rappelle les bienfaits de la bonté divine à mon égard ; j'ai

vécu dix ans dans la Compagnie, et je meurs dans la Compagnie! Dieu soit béni dans les siècles des siècles » ! Et peu de temps après le P. Puell remit à Dieu son âme très pure en baisant son crucifix.

Summar. vitæ defunct. in colleg. Polocens. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XIX DÉCEMBRE

—

Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1678, le Frère Coadjuteur Paul Scherner mourut au collège de Kommotau en Bohême, après seize années de vie religieuse, passées presque tout entières dans la charge d'infirmier. Mis de bonne heure, par ses pieux parents, entre les mains de nos Pères d'Olmutz, le F. Scherner avait parcouru sous leur direction tout le cercle des études littéraires et philosophiques. Mais le désir de servir plus humblement Notre-Seigneur lui fit solliciter, à vingt-trois ans, la grâce d'être reçu en qualité de Coadjuteur temporel ; et depuis le jour de son entrée jusqu'à celui de sa sainte mort, il n'aspira jamais qu'à se voir traité comme le dernier de tous, acceptant et demandant même pour son usage ce qu'il y avait de plus vil dans la maison. Il faisait toutes ses prières à genoux, et souvent, lorsqu'il se croyait sans témoin, prosterné la face contre terre ou les bras étendus en croix. Surpris un jour en cet état par un de nos Pères, qui lui conseilla de se ménager un peu plus, vu l'état de faiblesse où il se trouvait alors : « Ah ! mon Père, dit-il, c'est là au contraire que je puise ma force, aussi bien que toute ma joie ».

Pour se tenir plus recueilli en présence de Notre-Seigneur, le F. Scherner renouvelait au son de chaque heure un acte d'amour

de Dieu et de contrition, et saluait en même temps la très sainte Vierge, qu'il suppliait humblement d'être la gardienne de sa vocation. Les approches de la mort ne lui inspirèrent que de la joie. Il répétait souvent avec son bienheureux patron, l'apôtre saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*. Comme on lui demandait à ses derniers moments, s'il n'éprouvait aucune peine ou inquiétude : « Non, par la grâce de Dieu, répondit-il, parce que je crois avoir toujours fait mon possible pour observer mes règles, depuis mon entrée dans la Compagnie ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Arch. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 19 *dic.*, *p.* 155.

---

* Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1673, mourut à Munster-Eiffel le P. Christian Knaust, du diocèse de Cologne, qui, à part les années de formation religieuse et littéraire, passa toute sa vie dans l'emploi de procureur. Aux qualités propres de sa charge, il joignait les vertus d'un parfait religieux, la fidélité à la règle, l'esprit d'oraison, l'amour de la croix. Tombé entre les mains de brigands hérétiques sur la route d'Osnabrück, il fut brutalement dépouillé par eux, accablé de coups et de mauvais traitements, chargé de chaînes et jeté dans un cachot à Arnhem, où il languit plusieurs mois, sans que rien lui fît perdre le calme de son âme ni la sérénité de son visage.

Par amour de la pauvreté et respect pour les biens de Notre-Seigneur, le P. Knaust usait d'une scrupuleuse exactitude dans

son administration ; mais il ne laissait pas de se montrer large et généreux pour toutes les dépenses utiles. Son biographe nous a conservé deux traits où la vertu du fidèle économe fut récompensée d'une manière extraordinaire. On cherchait des pierres pour terminer une construction commencée, et on ne savait comment s'en procurer dans le voisinage. Le P. Knaust célébra la messe en l'honneur de la sainte Vierge, et plein de confiance, se mit en quête. Or, presque aux portes de la ville, il trouva une magnifique carrière remplie de pierres qu'on aurait dites taillées tout exprès ; il en fit retirer sept cents chariots et, chose étonnante, dès que l'édifice fut achevé, la précieuse mine tarit entièrement. Une autre fois, il avait besoin d'argent, et se demandait où il pourrait en prendre. Là-dessus, il alla travailler au jardin, et en bêchant le sol au hasard, il déterra plus de mille ducats, avec lesquels il pourvut largement aux besoins du moment. Le P. Knaust mourut à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.).

---

* Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1686, mourut au collège de Munster en Westphalie le Frère Coadjuteur BERNARD TEIKLENBORG, homme de travail et de prière. Dans ses offices de cuisinier d'abord et ensuite de jardinier, il se dépensait avec une telle activité et une telle attention à ne pas perdre un seul moment, qu'il valait plusieurs bons ouvriers, dit l'auteur de sa notice ; mais

en même temps, il se tenait toujours si uni à Dieu, qu'il ne cessait pour ainsi dire jamais de prier. A plus forte raison, aux heures fixées par la règle pour la méditation, l'examen et les autres exercices de piété, était-il tout à Dieu ; quelles que fussent ses occupations, il avait pris pour maxime invariable de ne rien retrancher au temps qui leur est attribué. Le F. Teiklenborg mourut à l'âge de soixante-huit ans, épuisé moins encore par l'âge que par la fatigue. La veille de sa mort, il eut le courage de se traîner jusqu'à la chambre de son confesseur, pour recevoir une dernière absolution. Il avait passé quarante-six ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rhen. Infer. (Archiv. Rom.).

---

* Le dix-neuvième jour de décembre de l'an 1726, le P. Georges Glaser, de Trebnitz en Moravie, mourut au collège Saint-Clément de Prague, à l'âge de cinquante-deux ans, dont il avait passé trente-quatre dans la Compagnie. C'était un religieux d'une très haute perfection, d'une mortification et d'une abnégation continuelles, d'un empire absolu sur tous les mouvements de la nature, et dont l'éloge, dit son biographe, mériterait de longues pages. Chargé du séminaire de Brünn, et plus tard du collège de Hradische, il profita de son autorité pour donner plus libre carrière à son amour de la croix. A force d'instances, il parvint à persuader à un domestique d'abord et ensuite à un Frère Coadjuteur de lui prêter le secours de leurs bras ; et chaque vendredi, en souvenir de Jésus-

Christ attaché à la colonne, il se faisait flageller par eux, jusqu'à ce que le sang ruisselât sous les coups.

Ce mépris et cette sainte haine de lui-même s'unissaient dans le P. Glaser à une merveilleuse tendresse de cœur ; il était le refuge et la consolation de tous les siens. En même temps, il n'hésitait pas à défendre avec une indomptable fermeté les droits dont il avait la garde ; c'est ainsi qu'il résista sans faiblir aux prétentions mal fondées d'un puissant seigneur voisin sur quelques possessions du collège, et gagna sa cause au tribunal de l'empire.

Litteræ annuæ colleg. S. J. ad Sum-Clementem, Pragæ, ann. 1726 *(Archiv. Rom.).*

XX DÉCEMBRE

—

* Dans le courant de l'année 1586, on ignore à quelle date précise, mourut dans un château de la Hongrie septentrionale le P. Georges Törösi, hongrois. Epuisé par sept années de travaux dans la mission de Transylvanie où, suivant l'expression de l'historien de la Province d'Autriche, il avait accompli et souffert de grandes choses, il tomba dans une impuissance absolue, et pendant quatre ans, ne fit plus que languir. Mais telle était sa réputation de vertu qu'à sa mort le gentilhomme catholique, chez lequel il avait reçu l'hospitalité, ne voulut point lui donner d'autre sépulture que son propre tombeau. Dix ans après, les restes de l'homme de Dieu furent trouvés intacts comme au premier jour et sans aucune trace de corruption. Le P. Törösi avait passé vingt-trois ans dans la Compagnie.

Socherus, *Histor. Provinc. Austr.*, *p.* 242, 347.

XXI DÉCEMBRE

—

* Le vingt-unième jour de décembre de l'an 1652, au collège de Leoben, où il remplissait l'office de portier, mourut le Frère Coadjuteur GEORGES TILZMAN, du diocèse de Salzbourg. Toutes les vertus des Frères Coadjuteurs brillaient en lui : l'obéissance au moindre signe de la volonté des supérieurs, la fidélité aux exercices spirituels, même en temps de maladie ; l'humilité, la dévotion à Jésus en croix et à la très sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il jeûnait tous les samedis. Il semble cependant que la pureté du cœur avait pour lui un attrait particulier. Non content de la défendre par la mortification et une garde sévère de ses sens, il ne cessait de la demander à tous ses protecteurs du ciel, la très sainte Vierge, son bon ange, notre Bienheureux Père, saint François-Xavier, saint André et saint Georges son patron : pieuse importunité qu'il plut à Notre-Seigneur de récompenser par le don d'une vertu vraiment angélique, et qui pendant les dix dernières années de la vie du bon Frère fut affranchie de toutes les luttes de la nature. Le F. Tilzman mourut à l'âge de trente-sept ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ. Jesu, anno 1652, *p.* 48. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).*

XXII DÉCEMBRE

—

Le vingt-deuxième jour de décembre de l'an 1634, mourut à Munich le P. MATHIEU RADER, tyrolien, dont toute la vie religieuse, dit le P. Alegambe dans sa *Bibliothèque*, se résume en ces quatre mots : prier, apprendre, écrire et enseigner. Les grands hommes sortis de son école et formés par ses soins à la piété aussi bien qu'à la science, durant un professorat de vingt-deux ans ; les trésors de l'antiquité chrétienne qu'il mit au jour ; ses propres ouvrages sacrés et profanes, parmi lesquels il faut mentionner sa *Bavaria sancta et pia* et ses travaux sur les Ménées ou Ménologe des Grecs et les œuvres de saint Jean Climaque, avaient rendu son nom célèbre dans toute l'Europe, et particulièrement cher aux catholiques.

Honoré par les savants et par les princes, le P. Rader n'en était que plus humble et, en toute occasion, il aimait à rappeler l'obscurité de sa naissance. Quand il vit arriver la mort, après une longue vie de travail, il l'accueillit avec la joie et la confiance d'une âme qui n'avait cherché que Dieu ; il consolait lui-même ses frères par ces simples et belles paroles : « *Optamus et speramus æterna*. Les biens éternels sont toute notre espérance et notre

unique désir ». Le P. Rader était âgé de soixante-treize ans et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie,

---

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Sotuellus-Alegambe, *Biblioth.*, *p.* 596. — Drews, *Fasti Societ.* 22ª *dec.*, *p.* 501. — Juvencius, *Histor. (ms.) Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 2, *German.* 1616-1646, *p.* 136. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1371. — Kropf, *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 5, *n.* 519, *p.* 264. — *Biographie univers.*, *t.* 36, *p.* 531.

XXIII DÉCEMBRE

—

Le vingt-troisième jour de décembre de l'an 1655, mourut au collège de Fribourg, en odeur de sainteté, le P. Jean de Fégely, célèbre dans toute la Suisse par ses exploits militaires, son renoncement à la gloire du monde, et ses trente années du plus laborieux apostolat. Issu d'une de ces vieilles familles, où la vertu comme le courage étaient héréditaires, il avait suivi, dès sa jeunesse, à l'exemple de ses ancêtres, la carrière des armes, et était parvenu aux plus hauts grades de l'armée française. Louis XIII l'avait même chargé de faire rentrer dans le devoir ses états de Bretagne ; et Jean de Fégely s'était acquitté de cette tâche avec autant de modération que de bonheur. Revenu en Suisse pour se reposer quelques mois dans sa famille, et témoin des victoires que les successeurs de Canisius remportaient sur l'hérésie, cet intrépide capitaine se sentit pressé tout à coup d'échanger le service des rois de la terre contre le service du roi du ciel, et alla frapper à la porte du noviciat.

Surpris d'une détermination si soudaine, les supérieurs de la Compagnie en Suisse l'engagèrent à se rendre à Rome, et à soumettre sa vocation aux lumières et à la décision du P. Mutius Vitelleschi. Jean de Fégely part sans délai, expose sa demande au

Père Général, et après avoir obtenu de redevenir enfant avec les novices, pour apprendre à se dévouer désormais uniquement à la gloire de Dieu Notre-Seigneur et au bien des âmes, il se rend à l'instant même, encore suivi de ses domestiques et de ses amis, au noviciat de Saint-André. Après s'être fait conduire dans une cellule vacante : « Ici, dit-il, sera dorénavant pour moi le repos et la vie ». Puis se dépouillant de ses insignes militaires, il déposa son épée au pied de la croix ; et se tournant vers ses amis consternés : « Retournez à Fribourg, ajouta-t-il, annoncez à ma famille ce que vous avez vu ; et dites-lui de ne plus s'occuper de moi que pour l'éternité ».

Trente ans après, au terme d'une vie de prière, de charité et de sacrifices, les funérailles de l'homme de Dieu étaient tout à la fois un deuil public et une pompe triomphale que ses concitoyens célébraient en son honneur ; et le peuple dont il avait soutenu la foi lui décernait hautement dans ses prières le titre de bienheureux ». Le P. Jean de Fégely était âgé de soixante-quatre ans.

SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 586. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire du Sonderbund, t.* 1, *ch.* 7, *p.* 404 *et suiv.* — *Notice sur le P. Jean de Fégely (ms. Archiv. dom.).* — *Elogium P. Joann. a Fegely (Histor. Colleg. Friburg., p.* 229-237. *Archiv. dom.).*

---

* Le vingt-troisième jour de décembre de l'an 1681, mourut dans la mission de Thurocz en Hongrie le P. GEORGES CISZAR, à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé vingt-deux dans la Compagnie. Il avait d'abord occupé les chaires d'hébreu et de théologie

morale, et venait depuis trois années seulement d'entrer dans la carrière apostolique, lorsqu'il tomba victime de sa charité au service des pestiférés. C'était un religieux d'un zèle ardent, d'un courage indomptable en face des plus grandes difficultés, parce qu'il s'appuyait uniquement sur Dieu. Souvent au milieu de ses courses, il manquait des choses les plus nécessaires ; il pensait alors à saint François-Xavier, et au lieu de se plaindre ou de s'attrister, il avait honte de souffrir si peu.

A trois reprises différentes, le P. Ciszar se dévoua en temps de contagion ; frappé à mort la troisième fois, il dissimula son mal aussi longtemps que possible, et continua à se traîner au chevet des agonisants, pour les préparer à paraître devant Dieu. En face de ce grand intérêt du salut et de l'éternité, la vie ne lui était rien. « Qu'importe que je souffre ou que je meure, répétait souvent ce véritable apôtre ; mais que les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ vivent à jamais » !

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XXIV DÉCEMBRE

—

* Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1677, mourut à Presbourg le F. Martin Jurmanich, né en Croatie, modèle achevé d'assiduité au travail et des plus belles vertus des Frères Coadjuteurs. Quand on bâtissait le nouveau collège de Presbourg, le F. Jurmanich se mêlait aux manœuvres, et telles étaient son ardeur et son activité, qu'au témoignage du directeur des travaux, il faisait lui seul plus de besogne que quatre ouvriers. Il avait comme besoin de se dépenser au service de la Compagnie. En voyage, il ne laissait rien à faire aux Pères qu'il accompagnait ; à la maison, il se chargeait des plus rudes corvées, comme de scier ou de fendre le bois ; l'été, il se joignait aux faucheurs et moissonneurs, et se contentait avec eux de pain et d'eau. Aussi la voix publique l'avait-elle honoré du beau surnom de « vrai serviteur de Jésus-Christ, *verus Christi famulus* ».

En toute circonstance et pour tout emploi, on pouvait faire appel à sa bonne volonté, il était prêt et toujours joyeux : « Les supérieurs, disait-il avec une simplicité pleine de foi, savent bien où je dois être ». Sur le point de mourir, le saint F. Jurmanich rendit grâces à Notre-Seigneur de lui avoir toujours gardé dans sa fleur la belle vertu, et il s'endormit doucement du sommeil des jus-

tes, à l'âge de soixante-et-onze ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-quatrième jour de décembre de l'an 1684, au collège Saint-Clément à Prague, mourut, pendant sa troisième année de philosophie, le F. JEAN KELLER, Scolastique, âgé de vingt-deux ans, dont il avait passé un peu plus de quatre dans la Compagnie. Dès le noviciat, son Maître des novices le proposait comme un modèle, et ses compagnons proclamaient de leur côté que les exemples du F. Keller les enflammaient d'une sainte émulation. Au scolasticat, sa ferveur ne fit que grandir. On l'appelait un ange, parce qu'il ne respirait que le ciel et les choses du ciel ; un nouveau Louis, à cause de son humilité et de sa charité ; un Jean Berchmans, pour son admirable diligence à bien faire toutes choses ; enfin un François Gaetano pour son abnégation et sa mortification continuelles. Il semblait même à plusieurs excéder en ce dernier point : mais l'esprit de Dieu le guidait, et il ne faisait rien que par obéissance.

Quelque prix au reste qu'il attachât à la pénitence, et même aux plus chères pratiques de la dévotion à la sainte Vierge et au Très Saint Sacrement de l'autel, c'est dans l'observation de ses règles de Scolastique que le F. Keller plaçait avant toute chose sa perfection. Pour devenir un ouvrier plus utile de la Compagnie, il voulait, autant qu'il était en lui, se rendre éminent dans

toutes les branches de connaissances. Il avait une certaine horreur du grec ; mais considérant combien cette langue était nécessaire pour lutter contre les hérétiques, il domina ses répugnances et l'apprit si bien qu'il pouvait le parler et l'écrire couramment. « Les Nôtres qui ont vécu avec lui, dit l'annaliste en terminant sa courte biographie, ont attesté bien des fois que jamais, si diligents qu'ils fussent à l'observer, ils ne l'avaient vu manquer à une seule règle ; éloge tel, ajoute-t-il, que, pour un religieux, à peine peut-on rien dire de plus beau ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom).

XXV DÉCEMBRE

—

* Le vingt-cinquième jour de décembre de l'an 1702, mourut au collège de Braunsberg le Frère Coadjuteur Adam Erle, né à Wurtzbourg en Franconie. Il était au service d'une noble dame à Königsberg, lorsque la vue et les entretiens de quelques-uns de nos Pères lui inspirèrent le désir, à l'âge de plus de trente ans, de partager leur genre de vie. Son noviciat terminé, il fut envoyé au collège de Braunsberg, où, pendant près d'un demi-siècle, il exerça le double emploi de sacristain et de linger. Ce qu'on admirait en lui, ce n'était pas seulement son activité, son amour du travail, c'était surtout son esprit d'ordre, sa propreté exquise en toute chose, le respect avec lequel il traitait ce qui lui était confié dans son office, sa vigilance à ce que rien ne se perdît ; c'était encore son obéissance qui ne connaissait ni excuse, ni retard ; sa charité si empressée à rendre service qu'il était comme passé en usage dans le collège de s'adresser à lui, et qu'on ne pensait pas même à faire appel à un autre.

Le F. Erle réservait toute sa rigueur pour lui-même. Non content des mortifications ordinaires, il avait semé ses vêtements de pointes aiguës, qui ne lui laissaient pas un moment de repos. Chaque jour, il se levait une ou deux heures avant la communauté

afin de consacrer plus de temps à l'oraison. On peut dire au reste qu'il était toujours en prière; par le recueillement, le silence, la sainte habitude de la présence de Dieu, il vivait déjà dans le ciel. Ces vertus et les autres de sa vocation pratiquées en un degré éminent le firent appeler « *Fratrum Coadjutorum exemplum et viva lux*, le modèle et la vive lumière des Frères Coadjuteurs ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-cinquième jour de décembre de l'an 1758, mourut à Mannheim le P. Innocent Carove, né à Francfort-sur-le-Mein, religieux d'un zèle ardent, prêt à tout entreprendre pour empêcher l'offense de Dieu. Pendant qu'il était professeur au collège d'Aschaffenburg, trente-quatre de ses élèves sur quarante, gagnés par ses exemples et par la force de ses discours, renoncèrent au monde pour suivre de plus près Notre-Seigneur; de longues années plus tard, ils se souvenaient encore, disaient-ils, des leçons de leur saint maître pour leur inspirer la haine du péché. Le P. Carove mourut à l'âge de quarante-neuf ans, dont il avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Rheni Superior. anno 1758 *(Archiv. Rom.).*

XXVI DÉCEMBRE

—

Le vingt-sixième jour de décembre de l'an 1649, mourut au collège de Ratisbonne le F. MARC GRANDL, Coadjuteur temporel, âgé de soixante-trois ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie. Afin de s'animer, par la continuelle pensée de la mort, à travailler et à se fatiguer plus généreusement pour Notre-Seigneur, il avait obtenu la permission de se préparer lui-même son cercueil, et le considérait tous les jours, se demandant en quel état il désirait y être étendu après son dernier soupir. Dieu le récompensa, par une fin véritablement précieuse, de cette sainte préparation. Car la mort frappa tout-à-coup le F. Grandl, au moment où il achevait la confession générale de toute sa vie et où il recevait l'absolution.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 26ª *dec.*, *p.* 344. — ID., *Pretiosæ occupat.*, *c.* 1, *n.* 8, *p.* 6; *c.* 34, *n.* 6, *p.* 277. — DREWS, *Fasti Soc.*, 26ª *dec.*, *p.* 508.

Le vingt-sixième jour de décembre de l'an 1683, mourut dans la mission de Tarahumara parmi les tribus sauvages du Mexique,

et à l'âge seulement de trente-six ans, le P. Jean Ratkai, d'une très illustre famille de la ville de Pettau en Styrie. Élevé jusqu'à dix-huit ans parmi les pages de l'empereur Léopold, il sut conserver sans tache, au milieu des périls de la cour, la fleur de son innocence, et choisit en 1665 la fête même de l'empereur pour aller se joindre aux novices de Vienne. Treize ans après, au moment où il allait partir pour les pays infidèles, ce prince se le faisait présenter de nouveau, le félicitait hautement d'une si belle vocation, et lui remettait une image au bas de laquelle il avait écrit de sa main : « Léopold supplie Notre-Seigneur d'accorder au Père Jean un heureux voyage jusqu'aux Indes, une riche moisson d'âmes, digne prix de tout ce qu'il souffrira pour Jésus-Christ, l'abondance des bénédictions célestes, et réclame un souvenir dans ses prières et ses fatigues apostoliques, pour lui, pour sa famille et ses états ».

Cependant, avant d'arriver au terme de ses désirs, le P. Ratkai devait subir bien des épreuves. D'abord il lui fallut attendre deux années entières à Séville le départ des navires espagnols pour le Mexique ; puis, quand le moment du départ fut arrivé, son vaisseau mal dirigé fit naufrage en sortant du port. Recueilli par charité, après avoir perdu en entier son pauvre bagage, sur un autre bâtiment de la flotte, il fut réduit à passer tout le temps de la traversée, sans manteau, sans chapeau, et même sans lit et sans linge, contraint de mendier chaque jour ce qui lui était nécessaire pour vivre. Ces privations et ces souffrances n'étaient que l'apprentissage de ce qu'il devait endurer pendant trois années de mission. Cependant il ne laissait pas de pratiquer encore de grandes austérités, pour obtenir la conversion des pécheurs ou des in-

fidèles, comme de jeûner plusieurs fois la semaine. Après sa mort, on trouva ses instruments de pénitence, particulièrement son cilice, teints de son sang. Dieu fit connaître longtemps d'avance au P. Ratkai le temps de sa bienheureuse mort ; elle sembla n'avoir eu d'autre cause, aux yeux de ses compagnons d'apostolat, que le zèle de la gloire de Dieu, dont il était consumé.

P. Michael Bonbardi, *Undeni Græcenses academici suo sanguine purpurati, p.* 124. — Patrignani, *Menol.,* 26 *dic.*, *p.* 215. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1488. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 292.

XXVII DÉCEMBRE

—

Le vingt-septième jour de décembre, l'an 1617, le P. Pierre Bongart mourut à Xanten, au diocèse de Cologne ; il n'avait que trente-neuf ans, mais était déjà riche des dépouilles enlevées à l'hérésie. Bien que toute sa famille fût luthérienne, son père n'avait pas craint de lui faire commencer ses études à notre collège d'Emmerich, ne pensant pas que l'enseignement d'un professeur de grammaire pût jamais amener son fils à changer de religion. Mais bientôt le jeune écolier prit goût aux cérémonies et à la doctrine catholiques. Tous les matins il se levait avant le jour et allait en secret assister au saint Sacrifice de la messe. A la première nouvelle de ce changement, son père le fit partir pour Bâle, et lui assigna pour demeure la maison d'un des ministres protestants les plus fanatiques. Mais le ton, les déclamations, les calomnies de son nouvel hôte, mis en parallèle avec la manière dont ses anciens maîtres lui avaient parlé de Dieu, achevèrent précisement de le convertir, et il s'enfuit à Fribourg pour y embrasser la foi romaine.

Dans la Compagnie, le zèle du P. Bongart s'exerça pendant le peu d'années qu'il vécut, à Emmerich, sa patrie, et à Xanten, où il fit refleurir la foi et les pratiques de piété, surtout par le moyen

des congrégations. Depuis quatre-vingts ans, le sacrement de confirmation n'était plus administré dans le diocèse de Cologne. Le P. Bongart eut la consolation d'en rétablir l'usage parmi les fidèles. Comptant avant tout, pour le succès de sa parole, sur la bénédiction de Dieu, ce véritable apôtre montait en chaire enveloppé d'une ceinture armée de pointes de fer, et la douleur lui inspirait un nouvel élan pour faire aimer Jésus-Christ crucifié. A sa mort, le peuple de Xanten demanda qu'on l'exposât dans son cercueil, visage découvert. Le gouverneur de la ville, toute la garnison et le chapitre en corps assistèrent à ses funérailles. Il avait passé dix-sept ans dans la Compagnie.

Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Inferior., lib.* 15, *p.* 536 *seqq.* — *Historia Provinc. Rhenan. ann.* 1617, *Collegium Embricense (Archiv. Rom.)*

---

* Le vingt-septième jour de décembre de l'an 1767, mourut à Neustadt le P. Jacques Geisweiler, à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie. Il avait, dit son biographe, toutes les vertus d'un missionnaire ; il tenait son corps en perpétuelle servitude, se contentait d'aliments grossiers, soumettait toutes ses actions à une rigoureuse censure, entourait de précautions sévères son double vœu de pauvreté et de chasteté, et par la prière entretenait un commerce intime avec Notre-Seigneur et les saints. Malheureusement la délicatesse de sa poitrine et de violents crachements de sang obligèrent les supérieurs à le retirer de la carrière apostolique.

Quand il eut recouvré quelques forces, le P. Geisweiler se consacra tout entier à l'évangélisation des pauvres habitants de la vallée d'Elmstein, à cinq heures environ de Neustadt. C'étaient des bûcherons et des charbonniers, population inculte et grossière, ignorante de toutes les choses de l'âme et du salut, et sans moyen de les apprendre, parce qu'elle était livrée au plus complet abandon. Le P. Geisweiler leur enseigna ce qu'est un chrétien et un catholique ; il leur bâtit une église, dressa partout de grandes croix dans les chemins et aux carrefours, chose qu'on n'avait pas vue depuis près de deux cents ans, et afin d'assurer et d'étendre les fruits de ses travaux, fonda une école pour les enfants. Il fut vraiment l'apôtre de cette vallée et sa mort y fut pleurée comme celle d'un père par ses enfants dans la foi.

Litteræ ann. Provinc. Rheni Super. anno 1768 *(Archiv. Rom.).*

XXVIII DÉCEMBRE

—

* Le vingt-huitième jour de décembre de l'an 1681, mourut à Warasdin le P. Léonard Sabater, né à Klagenfurt en Carinthie, religieux d'une grande vertu, mort à l'amour-propre, uniquement sensible à l'honneur et au service de Dieu. Il prêcha plusieurs années avec d'éclatants succès et une haute réputation d'éloquence; mais c'est par l'humilité et la pénitence, jointes à un travail acharné, qu'il attirait les bénédictions de Dieu sur sa parole. Quelques heures avant de monter en chaire, il se prosternait dans sa chambre au pied de son crucifix, traçait avec sa langue une grande croix sur le plancher, et prenait ensuite une rigoureuse discipline. La louange lui était odieuse; en toute sincérité, il se considérait sur la terre comme un poids inutile.

Mais autant le P. Sabater faisait peu cas de lui-même, autant il était jaloux des intérêts et de la gloire de Dieu. On lui dit un jour qu'en soutenant les droits du collège dont il était Recteur, il avait vivement froissé de hauts personnages : « Il n'importe, répondit-il en souriant, pourvu que j'agisse toujours bien, et que je garde les bonnes grâces de Dieu ». Sur le point de mourir, il put se rendre le témoignage de n'avoir eu en vue dans le gouvernement de ses frères que de maintenir dans leur éclat l'observation

des règles et la discipline religieuse. Le P. Sabater mourut à l'âge de quarante-six ans ; il en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Arch. Rom.).

---

* Le vingt-huitième jour de décembre de l'an 1733, mourut à Gratz le P. Joseph Stöcklein, né à Oetting en Bavière. Avant son entrée dans la Compagnie à l'âge de vingt-quatre ans, il était déjà prêtre et pourvu d'une cure importante dans un des faubourgs de Vienne. Il pouvait prétendre aux plus hautes dignités ecclésiastiques, lorsqu'il entendit la voix de Notre-Seigneur, qui l'invitait à le suivre de plus près dans le renoncement et l'humilité. Joseph Stöcklein s'empressa d'obéir et, toute sa vie, demeura fidèle à cette générosité du premier moment. Après quelques années consacrées à la prédication, il accompagna les armées impériales en qualité d'aumônier et, par son zèle, son courage, son dévouement, se fit estimer et aimer des soldats et de leurs chefs. Le maréchal de camp, bien que luthérien ; l'électeur Georges de Hanovre, plus tard roi d'Angleterre ; le prince Eugène de Savoie l'admirent dans leur intimité, et lui firent les offres les plus gracieuses. Le P. Stöcklein assista à onze batailles et à nombre de sièges ; il se dévoua trois fois au service des pestiférés et n'échappa qu'à grand'peine à la mort.

Pendant qu'il était Recteur à Neustadt, Dieu le récompensa par un prodige manifeste de sa confiance en lui. Un créancier récla-

mait une somme qui lui était due ; vainement le pauvre religieux le priait-il de lui accorder un sursis, disant qu'il ne lui restait plus un denier ; cet homme était intraitable et déclarait qu'il ne se retirerait pas avant d'avoir son argent. Le P. Stöcklein se recommande alors à Dieu, ouvre encore une fois comme machinalement son tiroir et, à sa grande surprise, y trouve une somme suffisante, et au delà, à payer toute sa dette.

Le P. Stöcklein était très avare de son temps. C'était le bien des âmes, de la Compagnie et de Dieu ; il n'en voulait perdre aucune parcelle. Il abrégeait chaque jour son sommeil pour prier et travailler davantage. C'est par sa diligence à mettre à profit les moindres loisirs qu'il composa son grand ouvrage, le *Welt-Bott*, immense recueil de quarante tomes ou fascicules in-folio, dans lequel il a réuni, traduites en allemand, les lettres de nos missionnaires écrites de tous les pays du monde, depuis 1642 jusqu'en 1726.

Quelques années avant sa mort, le P. Stöcklein fut averti par un de nos Pères que le comte Guidowaldi de Starhemberg, maréchal de camp, désirait l'attacher à sa personne en qualité de confesseur. L'homme de Dieu répondit à celui qui lui avait fait cette communication qu'il déclinait cet honneur. Il rappela les invitations qui lui avaient été faites plusieurs fois au nom du roi de Pologne, du duc de Wurtemberg, du comte de Thurn et Taxis et de beaucoup d'autres ; il les avait toutes écartées. Il terminait par ces paroles : « Que Votre Révérence le sache bien ; j'aimerais mieux faire l'insensé, courir à travers les rues et les places publiques dans l'accoutrement le plus ridicule, et passer pour fou aux yeux de tout le monde, que de consentir à être chargé de la

conscience du plus grand monarque de la terre. Être odieux à tous, comme le fléau de la peste, voilà ce qui fait mes délices ». Ce saint homme mourut à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. Austr., p. 286-302, *ann.* 1733 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 340. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1585.

---

* Le vingt-huitième jour de décembre de l'an 1834, mourut à Gratz le F. Joseph-François Morscher, juvéniste, deux mois environ après ses premiers vœux. Il s'était toujours signalé par son obéissance et son amour de Notre-Seigneur. Ces deux vertus resplendirent avec un éclat encore plus vif pendant sa dernière maladie et aux approches de la mort. Dès qu'il se vit en danger, il n'eut plus qu'un désir, aller le plus tôt possible jouir des embrassements de Jésus, son unique bien aimé. Le prêtre, qui l'assistait la dernière nuit, dut lui retirer le crucifix des mains, dans la crainte que le saint Frère ne précipitât la crise suprême, si vifs étaient les transports d'amour avec lesquels il y collait ses lèvres et le pressait sur sa poitrine. Tous les témoins de cette bienheureuse fin sont d'accord pour dire que jamais ils n'ont vu de mort plus douce et plus belle.

Le F. Morscher voulait que l'obéissance sanctifiât son dernier soupir comme celui de son Sauveur sur la croix. Une demi-heure avant d'expirer, s'adressant au Père Recteur : « Mon Père, lui dit-il, je vous demande la permission de mourir ». Et sur la réponse

affirmative de celui-ci, si telle était la volonté de Dieu, on le vit se composer lui-même en la manière où il désirait que la mort le trouvât, fixer ses regards sur le crucifix, et attendre immobile l'appel de Dieu. Il n'était âgé que de vingt-et-un ans.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.).

XXIX DÉCEMBRE

—

Le vingt-neuvième jour de décembre de l'an 1651, mourut à Prague en odeur de sainteté le P. BERNARD OPPEL, chanoine de l'église d'Olmutz, avant même son élévation au sacerdoce ; puis gagné par l'exemple de son oncle, le P. Wenceslas Pillar, doyen du chapitre de l'église métropolitaine, qui venait de renoncer à sa charge pour entrer dans la Compagnie, il quitta le monde à son tour et se présenta au noviciat de Leoben à l'âge de dix-neuf ans. Il fut bientôt regardé comme un des hommes apostoliques les plus zélés de la Bohême et de la Moravie.

En effet, peu de temps après avoir prononcé ses vœux, et pendant qu'il étudiait encore la philosophie à Prague, il obtint de parcourir, les jours de dimanches et de fêtes, le quartier appelé la Nouvelle ville, presque entièrement habité par les sectateurs de Jean Huss, pour y rassembler les petits enfants au son d'une clochette, les conduire en procession dans quelque église du voisinage, et leur enseigner les premiers éléments des vertus chrétiennes et de la foi. Ce spectacle ne s'était jamais vu à Prague ; et l'on comprend ce qu'il dut en coûter au F. Oppel, au milieu d'une population hérétique, pour venir à bout de son entreprise. Mais le cardinal archevêque de Prague, émerveillé de son zèle et des fruits

de salut qui en étaient le résultat, le soutint de ses encouragements et voulut fournir lui-même à la dépense de plusieurs milliers d'images et de petits livres catholiques pour être distribués par le fervent catéchiste à ses enfants. Le sacerdoce ne fit qu'embraser le P. Oppel d'une ardeur plus grande. Les hérétiques tentèrent souvent, à force d'injures, de menaces ou de mauvais traitements, d'effrayer son courage. Ils lui déclarèrent un jour, que s'il continuait ses prédications, ils l'attacheraient à un âne et le promeneraient ainsi par toute la ville en le fouettant. Mais le vaillant apôtre n'était pas homme à s'effrayer ; il savait même si bien communiquer son intrépidité à ceux qu'il avait gagnés à la foi, que beaucoup endurèrent volontiers, pour une si sainte cause, l'exil ou la perte de leur liberté et de leurs biens.

La charité du P. Oppel et sa libéralité pour les pauvres égalaient l'ardeur de son zèle. Recteur de plusieurs collèges de Bohême, dans des temps d'extrême détresse, il allait jusqu'à se dépouiller en secret d'une partie de ses vêtements, pour soulager quelque membre souffrant de sa communauté, ou à mettre en gage les vases sacrés afin de subvenir au besoin des malades, plein d'une sainte et inébranlable assurance que Dieu ne l'abandonnerait pas. Sa confiance ne fut jamais trompée. Nous lisons dans sa vie, entre autres faits du même genre, qu'ayant une fois donné généreusement à un pauvre honteux, qui lui demandait l'aumône, dix petites pièces d'argent, les seules qu'il eût alors, Notre-Seigneur lui fit trouver aussitôt après dix pièces d'or toutes neuves, précisément dans le tiroir qu'il venait de vider. Le P. Oppel mourut dans la quarante-huitième année de son âge et la vingt-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1651, *p.* 74. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 3, *lib.* 5, *n.* 27, *p.* 781 ; *t.* 5, *lib.* 6, *n.* 11, *p.* 707. — Crugerius, *Sacri Pulveres*, 29ª *dec.*, *p.* 139. — Balbinus, *Bohemia sancta*, *part.* 2ª, *tit.* 62, *p.* 126. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1925. — Patrignani, *Menol.*, 29 *dicemb.*, *p.* 232. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 29ª *dec.*, *p.* 349. — Drews, *Fasti Soc.*, 29ª *dec.*, *p.* 512. — Cassani, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 309. — Guidée, *Ménol.*, 29 *déc.*, *p.* 414.

---

* Le vingt-neuvième jour de décembre de l'an 1693, mourut au collège de Vienne le P. Sigismond Siser, surnommé le chasseur d'âmes, *venator animarum*, bien que toute sa vie se soit écoulée dans l'enceinte des classes et les travaux de l'enseignement. Les jeunes gens qu'il a retirés du monde et gagnés à la vie religieuse dans la Compagnie ou d'autres Ordres sont en si grand nombre, dit l'auteur de sa notice, qu'ils suffiraient à former des communautés entières et, en preuve de cette assertion, l'historien ajoute qu'au seul collège de la Compagnie à Vienne, on ne comptait pas moins de vingt religieux, qui avaient été autrefois ses pénitents et reconnaissaient lui devoir leur vocation.

Au reste, le P. Siser étendait son zèle à toutes les conditions de personnes, et recueillit des fruits très abondants de conversion et de sanctification. Aussi, quand il fut sur le point de mourir, un illustre prélat, qui venait de le visiter, disait avec un profond sentiment de regret : « Je voudrais pouvoir racheter de mon sang la vie du P. Sigismond ». C'est dans les moyens surnaturels, la prière, la dévotion au Saint Sacrement, une mortification rigoureuse et continuelle, une pureté de conscience conservée sans tache depuis son baptême, que le P. Siser trouvait cette merveilleuse in-

fluence sur les âmes, pour les arracher aux pensées basses et les élever en haut. A ses dernières heures, par la permission de Dieu, il fut en proie à des luttes pénibles ; mais il sortit victorieux de cette épreuve suprême et, plein de confiance, s'endormit dans le baiser du Seigneur, à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 329. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1262.

XXX DÉCEMBRE

—

* Le trentième jour de décembre de l'an 1677, mourut dans la mission de Senftenberg en Bohême le P. Paul Rumpal, presque au début de sa carrière apostolique. Il s'était formé de bonne heure aux vertus qui disposent à devenir entre les mains de Dieu un instrument utile au salut des âmes. L'oraison lui était si familière qu'il paraissait toujours prier, il recherchait ce qui crucifie la nature, se chargeait des occupations les plus basses et les plus pénibles, aimait les vêtements pauvres, se plaisait à converser avec les gens simples de la campagne.

Le sol qu'il eut à défricher, après son sacerdoce, était depuis longtemps comme abandonné, ravagé par l'ignorance et les vices qui en sont la suite. Il y rencontra des vieillards de quatre-vingts ans, qui ne savaient rien du mystère de la Sainte Trinité, et ne connaissaient pas la signification du crucifix. Le P. Rumpal parcourut près de trente villages avec son compagnon, allant de maison en maison, enseignant le catéchisme et préparant à la confession les adultes et les enfants. Dans l'espace d'une année, il n'instruisit et ne convertit pas moins de deux mille personnes. Plus d'une fois, il fut accueilli par des injures, chargé d'outrages, exposé à des périls de mort; mais rien n'effrayait son courage. Tous

les moyens étaient mis en œuvre, pour éveiller l'attention de ces populations incultes et fixer dans leur esprit les vérités de la foi : représentation des mystères de la vie et de la passion du Sauveur, processions pieuses en l'honneur de la sainte Vierge, érection de grandes croix dans les chemins et aux carrefours, chant des cantiques, récitation du rosaire en commun. Mais à ce travail, les forces du jeune missionnaire s'épuisèrent rapidement. Saisi d'une fièvre violente en assistant un malade, il domina son mal pendant les fêtes de Noël ; ce suprême effort de zèle et de courage accompli, il tomba pour ne plus se relever ; et au bout de trois jours seulement, il alla recevoir sa récompense, à l'âge de trente-et-un ans.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

* Le trentième jour de décembre de l'an 1678, au collège de Troppau, où il enseignait la grammaire depuis trois mois à peine, mourut le F. Corneille Merker, Scolastique, né en Silésie. L'amour de Notre-Seigneur en croix lui avait inspiré de bonne heure un désir ardent de la souffrance; écolier au collège de Troppau et à celui d'Olmutz, l'usage de la discipline lui était déjà familier. Pour réparer les injures faites à la majesté divine pendant les réjouissances du carnaval, on raconte qu'il avait établi avec les congréganistes de la sainte Vierge une procession de pénitence, dans laquelle il portait une grande croix sur ses épaules, et tous se flagellaient rigoureusement.

Dès lors aussi, Corneille Merker aspirait à quitter le monde, pour

suivre de plus près dans la Compagnie Jésus-Christ couvert d'opprobres. Un de ses condisciples de grande naissance, que ses rares qualités avaient gagné, essaya de l'attacher à sa famille en lui offrant un poste honorable et richement rétribué. « Je vous remercie, répondit le jeune homme ; mais ce n'est pas un prince terrestre, c'est le roi éternel du ciel et de la terre qu'il faut servir. » Ces paroles dites d'un ton grave et pénétré furent un rayon de lumière dans l'âme du brillant seigneur ; il comprit la vanité et le néant des biens périssables, et s'en dégageant par un généreux effort, malgré l'opposition des siens, il embrassa la pauvreté de Jésus-Christ dans la Compagnie. Corneille Merker se consumait du désir de le suivre. On lui demandait ce qu'il ferait s'il trouvait les portes du noviciat fermées. Il répondit qu'il se mettrait en marche, parcourrait l'Autriche et toutes les Provinces de la Compagnie, et ne s'arrêterait point qu'il n'eût touché le cœur des supérieurs, ou fût mort d'épuisement.

Devenu novice à l'âge de vingt-trois ans, il donna carrière à son amour de Jésus crucifié. « Il était affamé de mortifications, écrit son Maître des novices. J'ose dire, ajoute-t-il, que son noviciat ne fut qu'une lutte perpétuelle contre lui-même ; je ne me souviens pas avoir remarqué en lui pendant tout ce temps un seul mouvement désordonné ». Cette guerre implacable contre la nature ne l'empêchait pas d'être « toute suavité et aménité » avec ses frères. Ses entretiens, comme ceux de Louis de Gonzague, avaient le privilège d'embraser les cœurs d'une sainte émulation pour la vertu. Il goûtait dans la prière de très douces consolations, fruit de sa générosité et de son entier renoncement, et y puisait des lumières très vives et très abondantes. De si beaux débuts faisaient

concevoir les plus magnifiques espérances, quand il plut à Notre-Seigneur de rappeler à lui son jeune serviteur et de lui donner la récompense de ceux qui ont porté longtemps le poids du jour et de la chaleur. Le F. Merker n'avait passé qu'un peu plus de deux ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

XXXI DÉCEMBRE

—

Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1754, au collège d'Agram, mourut le P. Georges Mulich, croate, en si grande réputation de vertu, que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, il fallut exposer son corps dans notre église, à la sollicitation expresse des magistrats de la cité. Il avait demandé avec instances la mission des Indes. Plus tard, il s'animait par ce souvenir à supporter sans se plaindre les plus rudes privations : « Rappelle-toi, se disait-il à lui-même, les désirs de ta jeunesse, le zèle dont tu étais enflammé au premier jour de ton noviciat ».

Ame forte et vaillante, avide de souffrances, le P. Mulich parcourut en apôtre pendant vingt-sept ans l'ancienne Illyrie, avec des fatigues et des austérités incroyables, achetant au prix de son sang, disent les annales de la Province d'Autriche, les âmes de ces populations presque sauvages qui lui donnaient toutes le nom de saint. Enfin à l'âge de soixante ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie, il alla recevoir la récompense de ses longs travaux pour la gloire de Dieu.

Litteræ ann. Provinc. Austr., anno 1755 *(Archiv. Rom.).* — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 237. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1391.

* Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1645, mourut à Ratibor le P. Georges Kray, né en Moravie. Il retournait au collège de Troppau, où il remplissait les fonctions de ministre et de procureur, lorsque traversant à cheval la forêt de Ratibor, il fut surpris et attaqué par un voleur de grand chemin. Le brigand, non content de lui prendre sa monture, le frappa en pleine poitrine d'un grand coup d'épée et l'étendit à terre baigné dans son sang. Transporté à la ville, le P. Kray survécut encore neuf jours, ne cessant de donner des exemples d'une patience et d'une charité admirables. Digne compagnon de celui qui est mort et a prié pour ses bourreaux, ses dernières paroles furent une prière pour son meurtrier : *Domine, ne statuas illi hoc peccatum ;* touchante invocation que Dieu entendit et qui valut au misérable, condamné, malgré toutes les sollicitations des Nôtres, au juste châtiment de son crime, des grâces de repentir et de conversion. Puis le moribond ajouta cette aspiration pleine de joie et d'espérance : *Exite, sponsus venit ; exite obviam ei ;* et il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de cinquante-et-un ans, après en avoir passé vingt dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 5, *lib.* 4, *n.* 136, *p.* 212.

---

* Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1684, mourut au collège de Kuttenberg, dans la Province de Bohême, le P. Tobie Brapda, âgé de soixante-dix-sept ans dont il en avait passé cin-

quante-neuf dans la Compagnie. C'était un religieux d'un zèle ardent, d'une tendre charité pour ses frères, d'un amour passionné de la croix. Il remplit plus de vingt ans l'office de prédicateur à Kuttenberg avec une grande puissance et autorité ; il avait, disait-on, la ville entière dans la main. Cependant il ne cherchait point à plaire et ne voilait aucune des vérités de l'Évangile ; mais on sentait que l'esprit de Dieu parlait par sa bouche, et que dans ses plus véhémentes objurgations contre le vice, il ne voulait que le bien de ses auditeurs : aussi la foule se pressait toujours au pied de sa chaire, et les pécheurs se convertissaient en grand nombre. Dans les entretiens privés, sa parole n'avait pas une moindre efficacité ; il semblait lire dans les consciences et, avec une sorte d'empire, ramenait la paix dans les âmes les plus troublées.

Le P. Brapda était d'une nature ardente et impétueuse ; avec le secours de la grâce, il l'avait pleinement assouplie et domptée. Mais s'il entendait quelque médisance ou critique, de nature à blesser la charité, amoindrir la réputation du prochain, semer quelque germe de désunion entre les frères, il avait peine à se contenir ; sa vivacité première se réveillait ; et quand il était supérieur, il se faisait un devoir de reprendre et de corriger ceux qui s'oubliaient en ce point. En dehors de ces circonstances, le P. Brapda était toute douceur et bénignité, sévère seulement pour lui-même. La méditation fréquente de la Passion lui avait inspiré un vif désir de boire au calice des ignominies et des souffrances du Sauveur. Il fut libéralement exaucé.

Sa vie tout entière, dit l'auteur de sa notice, peut être proposée comme un modèle achevé de patience. Il supportait les plus péni-

bles épreuves avec une allégresse de cœur qui se réflétait dans les traits de son visage, et lui avait fait donner le nom de *Père Jovial*. Ceux qui le connaissaient plus intimement devinaient même, à l'épanouissement plus accentué de sa physionomie, qu'une croix plus lourde venait de s'appesantir sur ses épaules. Le P. Brapda passa les sept ou huit dernières années de sa vie, immobile dans un fauteuil, sans rien perdre de sa sérénité. A peine, au milieu de ses crises les plus douloureuses, laissait-il échapper cette plainte innocente : « Je souffre » ; puis se corrigeant aussitôt, il ajoutait : « Seigneur, si vous le voulez, encore plus ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.).

---

* Le trente-et-unième jour de décembre de l'an 1704, mourut au collège de Braunsberg le F. Charles Tisheren, Coadjuteur temporel. Il était né en Saxe d'une famille luthérienne, et jusqu'à l'âge de près de cinquante ans, était demeuré très attaché à sa secte. Il avait longtemps parcouru le monde à la suite de grands seigneurs, et ses yeux ne s'étaient nulle part ouverts à la vérité. Quand l'électeur de Saxe, Auguste II, fut élu roi de Pologne, Charles Tisheren, alors chargé des approvisionnements de l'armée, l'accompagna dans son nouveau royaume ; et c'est là, par la grâce de Dieu, qu'il reconnut la fausseté de ses dogmes et résolut de se convertir. Il fut instruit par nos Pères et abjura solennellement.

Bientôt il voulut faire de lui-même un sacrifice plus complet et sollicita son admission dans la Compagnie. Ses instances n'ayant

pas été agréées, il prit la route de Vilna où était le noviciat pour en forcer en quelque sorte l'entrée. Une victoire héroïque remportée en chemin lui mérita la grâce si vivement attendue. On ne sait quel personnage s'était permis à son égard une odieuse plaisanterie. Charles Tisheren avait senti son sang bouillonner, et déjà il allait saisir son poignard et faire justice de ce brutal, quand le souvenir du noviciat l'arrêta tout court. Refoulant sa colère, il laissa cet homme et continua sa route. Dieu bénit ce généreux sacrifice. Le Père Provincial, inflexible jusque là, le reçut à bras ouverts, et à cinquante ans, Charles Tisheren devint novice de la Compagnie parmi les Frères Coadjuteurs.

Il se fit le plus humble et le dernier de tous. C'était pour lui, dit l'auteur de sa notice, une joie sans égale de se trouver confondu parmi eux, d'écouter les plus jeunes et d'apprendre de leur bouche et de leurs exemples à garder la règle et à servir Dieu Notre-Seigneur. Envoyé au collège de Braunsberg, après son noviciat, il y porta la même simplicité et la même ferveur, ne cessant de remercier Dieu de sa double vocation à la foi et à la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).


SOCIETAS IESU GERMANA
Sive
ASSISTENTIA GERMANIÆ
Quæ complectitur X. PROVINCIAS scil. ANGLIAM AUSTRIAM, BOEMIAM, FLANDRO et GALLO-BELGIUM GERMANIAM sup. LITUANIAM POLONIAM RHEN. INFER. ET SUPERIOREM
earumq3 COLLEG. SEMIN RESIDENT. et MISSION.
Dedicata
Rev. Patri in Xto P. FRANCISCO RETZ S I
a Franc Hartzheim S I Rheni Infer
excud MATTH. SEUTT. S C M G
AUG
MARE BALTICUM
I Femeren
I ET PRINCIP RUGIA
Anno Iubilæi 1725
Numerabat Personas Socios
Anglia
Austria
Boemia
Flandro Belgium
Gallo Belgium
Germania Sup
Lituania
Polonia
Rhenus Inferior
Rhenus Superior
Summa
MARE GERMANICUM
HOLLANDIA
FRISIA
WESTPHALIA
PROVINCIA RHENI INFERIORIS
FLANDRO BELGICA
ANTWERPIA
COLONIA
GALLO BELGICA
HOLSATIA
SLESWICK
DANIÆ DUCATUS
LUNEBURG DUCATUS
WOLFFENBUTTEL DUCATUS
TURINGIA
PROVINCIA RHENI SUPERIORIS
FRANCONIA
PALATINAT. SUPERIOR
BOHEMIA
PROVINCIA BOHEMIÆ
MORAVIA
POMERANIA
PRUSSIA DUCALIS
SAMOGITIA
MAZOVIA
PROVINCIA DUC LITUANIÆ
POLONIA MAJOR
PROVINCIA POLONIÆ
POLONIA MINOR
PROVINCIA HUNGARIA
TRANSYLVANIA
AUSTRIA
STIRIA
CARINTHIA
CARNIOLA
SCLAVONIA
CROATIA
BOSNIA
AUSTRIÆ ET HUNGARIÆ
BAVARIA
SUEVIA
BRISGOJA
GERMANIA SUPERIOR
HELVETIA
TYROLIS
VALESIA
ITALIÆ PARS
GOLFO DI VENETIA
ISTRIA
BELGRADUM M.
VIENNA
PRAGA
WRATISLAVIA
LUBLINUM C.S
SANDOMIRIA
CRACOVIA
AUGUSTA C
MONACHIUM
SEPT
MERID
OCCID
ORIENS
Angliæ Provincia transmarina habet in Belgio 4 Domicilia, Collegium et Seminarium Audomari, et Leodii, Domum primæ Probationis Watteris, 3tiæ Prob Gandavi in ipsa Anglia habet Solummodo Collegia ideralia 12 25 aut plures vicinores Missionary constituunt tale Collegium
Ad Assistentiam quoque spectat Missio Scotiæ et Hiberniæ
Numerat Collegia Resid Semin Missio
Angliæ 12 6 2 4
Austria 31 23 31 20
Boemia 28 13 28 4
Flandro Belg 20 2 2 32
Gallo Belgium 10 2 2 —
Germania Sup 17 7 3 2
Lituania 23 7 5 35
Polonia 24 7 6 45
Rhenus Inf. 29 7 2 32
Rhenus Sup 20 6 2 —
Summa 220 79 81 164
CIVITAS MAJ
Civitas minor
Sedes Episcopi
Universitas
Collegium
S Seminarium
R Residentia
M Missio
Georg Matthæus Seutter

TABLE DES MATIÈRES [1]

ASSISTANCE DE GERMANIE

PREMIÈRE SÉRIE

SECONDE PARTIE

JUILLET

1. P. Michel Cardan . . 1
2. P. Christophe Schenck 4
3. P. Daniel Stigel. . . 7
4. F. Michel Hutmacher, Sc. 9
* F. Christian Greven, C. 9
5. P. Étienne Szanto ou Arator. 11
6. * P. Antoine Tempis. . 13
* F. Joseph Harnisch, Sc. 14
7. P. Étienne Renyes. . 16
* P. Érasme Froelich . 17
8. P. Jean Hörl. . . . 19
P. Tobie Eber . . . 19
9. * P. Valentin Walter. . 21
* F. Georges Betzoldt, C. 21
* F. Mathieu Hantsch, C. 22
* P. Laurent Flucke . . 23
10. P. Hermann Pheilsticker. 25
11. * P. Henri Rhein . . . 27
12. * P. Onuphre Borgès. . 28
13. * P. Jean Hubatius . . 30
* P. Georges Baymer. . 31
14. P. Georges Nowak. . 32
P. Jacques Filenbach . 33
15. F. Nicolas Luiller, Sc. 34
P. Conrad Reihing. . 35
P. Jean Siegersreitter. 35
16. F. Jean Ackermann, C. 37
* P. Franç.-Xavier Brean 38
* F. Ange Spingaroli, Sc. 39
17. P. Rupert Reindel . . 41
* F. Jean Knöller, C. . 42
18. P. Christophe Scheiner 44
* P. Martin Kaldi. . . 45
* P. Étienne Mory . . 45
* P. Antoine Gaun . . 46
19. * P. Jacques Stiz . . . 48

(1) Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

* F. Antoine Geissenhoffer, C. 49
20. * F. André Dedrusin, Sc. 51
21. P. Jean Faber . . . 53
* P. Ignace Ritt . . . 55
* P. Valentin Keri . . 56
22. P. Gabriel Barbisch . 57
F. Albert Zoya, C. . 57
* P. Jean-Xavier Ssestak 58
* P. Jean Berzeviczi . . 59
23. P. Gaspar Strasser. . 61
24. P. André Mayr . . . 63
* P. Corneille Gentilotti. 64
* P. Michel Borza. . . 65
25. P. Antoine Lennep. . 67
P. Pierre Major . . . 67
P. Martin Mikulka . . 67
* P. Gilles Brunner . . 68
* P. Georges Happach . 69
26. P. Gaspard Tausch. . 71
27. * P. Sébastien Dietrich . 73
28. * P. Abraham Mayr . . 75
29. F. Urbain Schipper, C. 76
P. Jacques Geran . . 76
30. P. Jean Wilhelmi . . 78
31. P. Jean Sutor . . . 79
P. Jean Rohrwolf . . 79
P. Goswin Nickel . . 80

AOUT

1. P. Georges Schönberger 83
P. Georges König . . 84
* P. Georges Rose . . 85
2. * P. Ernest Mairhofer . 87
* P. Mathias Mairhofer . 87
3. * F. Adam Krotzman, C. 89
* F. Jacques Hammer, C. 89
* P. Claude Alton. . . 90
4. * P. Christophe Grenzing 91
P. Mathias Rosel . . 92
P. Richard Porsch . . 92
* F. Jean Happoeck, C. 93
* P. François Hoder . . 95
5. * P. François Mayr . . 96
6. P. Barthélemy Beswierth. 97
P. Nicolas Slanin . . 98
* P. Jean Malobitzky. . 99
7. P. Frédéric Spée . . 101
* P. Philippe Doeckweiler 103
8. * P. Georges Winckler. 105
* P. Georges Nidermair. 105
* F. Étienne Enzenberger, C. 105
9. P. Louis Murer . . . 107
* P. Jacques Balde . . 108
* P. Hermann Glandorff. 109
10. * F. Théodore Scholl, C. 112
* P. Martin Seiz . . . 112
11. * P. Michel Wetschawer 114
* F. Bennon Nieberle, C. 115
12. * P. Étienne Kabes . . 116
* F. Théodore Wolff, C. 117
13. * P. Pierre Cremer . . 118
14. F. Mathias-Paul Wagner, Sc. 120
* P. Adalbert Martynides 121
15. * P. Adam Schall. . . 123

* F. Mathieu Brosck, C. 125
16. * P. Jean Höltzel . . . 127
* P. Jean Kappler. . . 127
* P. Rodolphe Stephan . 128
17. * P. Castule Agricola . 130
* P. Jean Vasbach . . 131
18. * P. Augustin Strobach . 133
19. * P. Régnier Steinfünder 135
20. * P. Jacques Bidermann. 136
* P. Wolffgang Gravenegg 137
* P. Christophe Papat . 139
21. * P. André Kuhn . . . 140
22. * F. Jean Przichowski, Sc. 142
* P. Antoine Kaschutnig 143
23. * P. Jean Absolon . . 145
24. * P. Jean Hyllin . . . 147
25. * P. Pierre Brillmacher. 149
* P. Jean Nerovius . . 150
* P. Gilles Dornigg . . 151
26. P. Martin Strzeda ou Stredonius 153
* F. Zacharie Kraus, C. 154
* P. Romain Hinderer . 156
27. * P. Charles Goliasch . 159
28. P. Christian Mayer. . 161
* F. Jean Operscheiter, C. 163
29. * F. Christophe Neumer, C. 165
* P. François Dorn . . 166
30. * P. Jacques Cachod . . 168
* P. Adam Krawarski . 170
* P. François Socher. . 173
31. * P. Josse Veltman . . 175
* F. André Pozzo, C. . 176

SEPTEMBRE

1. P. Mathias Krampel . 179
* F. Joseph Unterberger, Sc. 180
2. P. Mathias Osterhueber 182
* P. Georges Gailer . . 183
3. P. Jérôme Faber. . . 184
4. * P. Frédéric Weilhaimer 186
* P. Augustin Borler. . 187
* P. Adalbert Schrötter . 188
5. * P. Ladislas Vid . . . 189
6. * F. Jean Haber, C. . . 191
7. * F. Melchior Robelius, C. 192
* P. Jean Possmurnius . 193
8. Vén. P. Étienne Pongratz 195
Vén. P. Melchior Grodecz 195
* P. Jean Magirus. . . 196
9. F. Gérard Rogers, C. 198
* P. Jean Waczin. . . 199
10. * F. Jean Bult, C. . . 201
* P. Ferdinand Konsag . 202
11. * P. Jean Specius. . . 204
12. * F. Jean Bendersheim, C. 206
* F. Jean Jeck, C. . . 206
13. * F. Wolffgang Voikowich, Sc. 208
* P. Christophe Tschappe 209
14. P. Étienne Szini. . . 211

* P. François Hofer . . 212
15. F. Léopold Frey, Sc. 214
* P. François Baselli. . 214
* P. Ernric Pirhing . . 215
16. * P. Charles Borango . 217
17. F. Pierre Doni, Sc. . 219
* P. Hermann Jansen . 219
18. P. Zacharie Trinkellius 221
* P. Pierre Akai . . . 222
19. P. Jacques Lippar . . 224
* P. Paul Langemantel . 225
20. P. Joachim Törichen . 226
P. François Winsauer 226
21. * P. Jean Miller . . . 228
* P. Martin Gottscheer . 229
22. P. Ferdinand Kolowrat 231
23. F. Daniel Eckstein, C. 233
* P. Ambroise Welther. 234
24. P. Jean Falco . . . 236
* P. Louis Clemius . . 238
25. P. Godefroy Thelen . 240
* P. Jean Zehender . . 241
26. * P. Gaspard Wangnereck 244
27. * P. Étienne Fodor . . 246
28. P. Mathias Mayle . . 248
P. Jean Beirle . . . 249
29. P. Michel Denis. . . 251
30. * P. Jean Grueber. . . 253
* P. Balthazar Selegovich 254

OCTOBRE

1. * P. Adrien Horn. . . 257
* P. Gabriel Job . . . 258
2. P. Alexandre Heller . 259
* P. Josse Jageman . . 261
* P. Pierre Hehel. . . 262
3. * P. Georges Salbius. . 264
* P. Antoine Erber . . 264
4. * P. Théodore Atche. . 266
* P. Ignace Waz . . . 268
5. * P. Benoît Polenius. . 269
* P. Michel Landsgröner 270
6. * P. Barthélemy Welsperg 271
7. * F. Albert Rath, Sc. . 273
8. * P. Philippe Kilianstein 274
* F. Grégoire Tödt, C. . 275
9. F. Wenceslas Kolowrat, Sc. 277
* P. Joseph Franck . . 279
* P. Christophe Widman. 280
10. P. Melchior Stör . . 282
* P. Simon Schürer . . 283
11. P. Christophe Mayer . 285
12. P. Jacques Rhem . . 287
* P. Henri Yphausen. . 289
13. F. Gall Dietrich, C. . 291
F. Philippe Berg, C. . 291
* P. Alexandre Dobokay 292
14. P. Ernest Schelver . . 294
* P. Daniel Sichten . . 295
15. P. Paul Cyriani. . . 296
* F. Georges Tompai, C. 297
16. P. Guillaume Veilhamer 299
* P. Jean Janus . . . 300
17. P. Étienne Eder. . . 302
* P. Daniel Kirchner. . 303
18. * P. Georges Forro . . 305

* P. Gaspard Szarka . . 306
19. * F. Henri Duisdorf, C. . 309
* P. Joseph Powolny . . 310
20. P. Georges Schorich . 312
P. Balthazar Wegelin. 313
* F. François Bégé, Sc. 313
21. P. Jean Hicker . . . 315
22. P. Ferdinand Melchior. 317
* P. Ignace Eberle . . 318
* P. Melchior Kaukal. . 319
* P. Samuel Richter . . 319
23. P. Élie Graf 321
P. Jean Urbani . . . 322
24. * P. Frédéric de Reiffenberg 324
25. P. Henri Kilber. . . 326
* F. Jean Georges, C. . 327
* F. Victor Mayer, C. . 327
26. * P. Jean von Reidt ou Rhetius 330
27. * P. Henri Raab . . . 333
* P. Joseph Minulovich . 334
* P. Antoine Koniass. . 335
28. * P. Georges Zuetich . 338
* P. Léopold Fuess . . 338
29. * P. Ignace Schwartz. . 340
30. P. Georges Kaldi . . 342
31. * P. Gaétan Brisigell. . 344

NOVEMBRE

1. * P. Antoine Joanelli . 345
* F. Mathias Raffpöck, C. 346
2. P. Laurent Passoke . 348
P. Mathieu Cramer. . 348
* P. Jacques Drabetius . 349
* P. Wolffgang Silvanus 349
3. P. Paul Guldin . . . 351
* P. Adam Heinel. . . 352
* P. Remi Küfferlin . . 353
4. P. François Freidenberg 355
* F. Jean Swinckerick, C. 356
* F. Christophe Ferlinger, C. 357
* P. Jean Golski . . . 358
5. P. Henri Richter . . 360
6. F. Rupert Lauchner, C. 362
* F. Josse Milh, Sc. . 363
7. P. Maurice de Büren. 364
* P. Ignace Mühlwentzl. 365
8. * P. Frédéric Schwabenski 367
9. * P. Charles Kuglmann. 369
* P. Élie Pichler . . . 370
10. * P. Gui Wolckenstein . 372
11. P. Théobald Stoz . . 375
P. Jean Arnoldi. . . 376
* F. Jean Häberl, C. . 376
12. P. Jean Weyer . . . 378
P. Balthasar Stromair. 379
13. * P. Paul Layman. . . 381
14. * F. Étienne Achpaur, C. 383
15. * F. Jean Kaunheimer, C. 385
16. * P. Blaise Pataki. . . 387
17. * P. Sigismond Schwaber. 389
18. F. Jean Klüntzing, Sc. 390
P. Jean Schuecking . 391
P. Bernard Schorn. . 392

19. * P. Godefroy Weyer . 393
20. P. Louis Erhard. . . 395
* P. Gui Amman . . . 396
21. F. Nicolas Merz, Sc. . 397
P. Gabriel Dulman. . 398
P. Ignace Querck . . 399
* F. Jacques Derler, C. 401
22. P. Jean Marquitz . . 403
F. Jean Kaluba, C. . 404
* P. Bernard Allerdinck 405
* P. André Matussek. . 407
P. Elzéar Schueller . 408
23. * F. Jacques Hoffacker, C. 409
* P. Jean-Baptiste Cevotti 410
* P. Ignace Straessl . . 411
24. P. Hermann Schœnenbusch 412
* P. Georges Paur. . . 413
25. P. Jacques Spanmüller ou Pontanus . . . 415
* P. Jean Antaly . . . 416
* P. Augustin Kerber . 416
* P. André Schwartz . 418
26. * P. Georges Scherer . 420
27. P. Godefroy Sittartz . 422
* P. Athanase Kircher . 422
28. * P. Guillaume Weber . 426
* P. Guillaume Mayer . 426
29. P. Louis Bohuslas Balbinus 428
* P. Joseph de Crollalanza 430
30. * P. Antoine Welser. . 432
* P. André Sigrai . . . 434

DÉCEMBRE

1. * P. Jean Hofer . . . 437
2. P. Georges Aquitanus. 439
* P. Alexandre Voyt. . 440
* P. Martin Bauda . . 441
3. * P. Charles Grim . . 443
* F. Jacques Porubszki, C. 444
* P. François Sirowski . 445
4. P. Michel Strunck . . 447
* P. Joseph Palme . . 448
5. P. Jean Girardi. . . 451
6. * F. Ambroise Grassinger, C. 452
* P. Nicolas Avancinus . 453
* P. Étienne Donung . 454
7. * P. Jérémie Hentzl . . 456
8. P. Jean-Baptiste Posarel. 458
* P. Valentin Weiss. . 459
9. * P. Joseph Daiser . . 461
10. F. Pierre Schmidt, C. 462
11. P. Christophe Steborius 463
12. P. André Koffler . . 465
* P. Franç.-Xavier Heisler 466
13. * P. Gaspard Hildebrand 468
* P. Georges Chinski . 469
14. P. Nicolas Elffen . . 471
15. P. Ferdinand Limpens 473
* P. Bernard Jost. . . 474
16. F. Marc Perkleütner, C. 476

* F. Jean Merle, Sc. . 477
* P. Mathieu Wider . . 478
17. P. Paul Hoffée . . . 479
* P. Georges Pelinga . 480
* F. Michel Bueb, C. . 482
18. * P. Sébastien Schaller . 484
* F. Servais Anahlt, C. 485
* P. Louis Puell . . . 487
19. F. Paul Scherner, C. . 489
* P. Christian Knaust . 490
* F. Bernard Teiklenborg, C. 491
* P. Georges Glaser . . 492
20. * P. Georges Törösi . . 494
21. * P. Georges Tilzmann, C. 495
22. P. Mathieu Rader . . 496
23. P. Jean de Fégely. . 498
* P. Georges Ciszar . . 499
24. * F. Martin Jurmanich, C. 501
* F. Jean Keller, Sc. . 502
25. * F. Adam Erle, C. . . 504
* P. Innocent Carove. . 505
26. F. Marc Grandl, C. . 506
P. Jean Ratkai . . . 506
27. P. Pierre Bongart . . 509
* P. Jacques Geisweiler. 510
28. * P. Léonard Sabater . 512
* P. Joseph Stöcklein . 513
* F. Joseph Morscher, Sc 515
29. P. Bernard Oppel . . 517
* P. Sigismond Siser. . 519
30. * P. Paul Rumpal. . . 521
* F. Corneille Merker, Sc. 522
31. P. Georges Mulich . . 525
* P. Georges Kray . . 526
* P. Tobie Brapda . . 526
* F. Charles Tisheren, C. 528

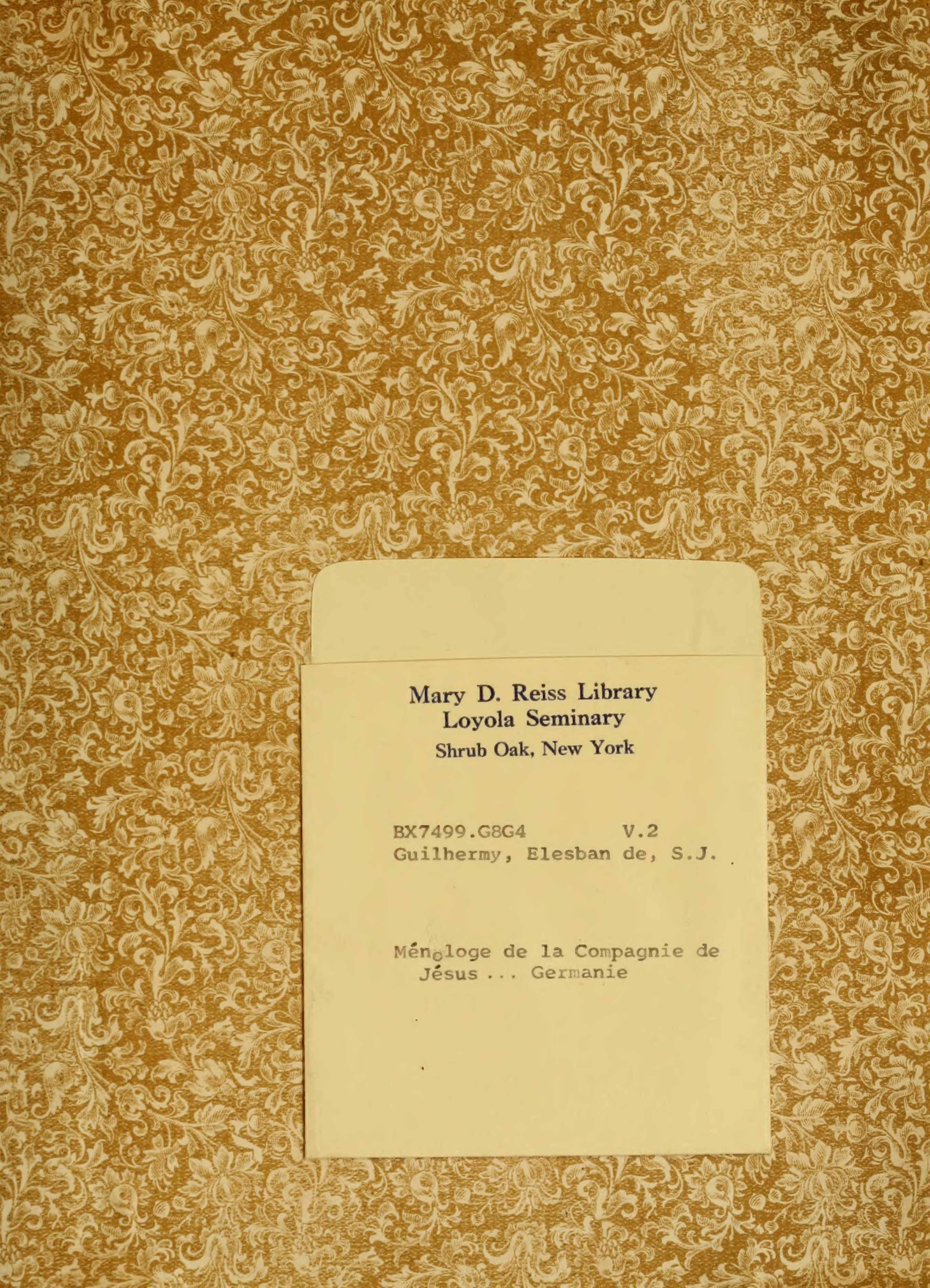
ERRATA

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*lire*
5	14	Dans sa toute	Dans toute sa
58	1	1670	1679
68	15	Reiffenberger	Reiffenberg
73	12	Habilité	Habileté
92	11	1650	1651
147	9	L'Église de la Compagnie	L'Église cathédrale
154	23	Le vingt-septième jour	Le vingt-sixième
265	1	Corinthie	Carinthie
293	8		Après *mourut,* ajouter : *à Agram.*
302	Titre	XXVII	XVII

BX7499.G8G4 v. 1, pt. 2
Guilhermy

Ménologe





Mary D. Reiss Library
Loyola Seminary
Shrub Oak, New York
BX7499.G8G4 V.2
Guilhermy, Elesban de, S.J.
Ménologe de la Compagnie de
Jésus ... Germanie

